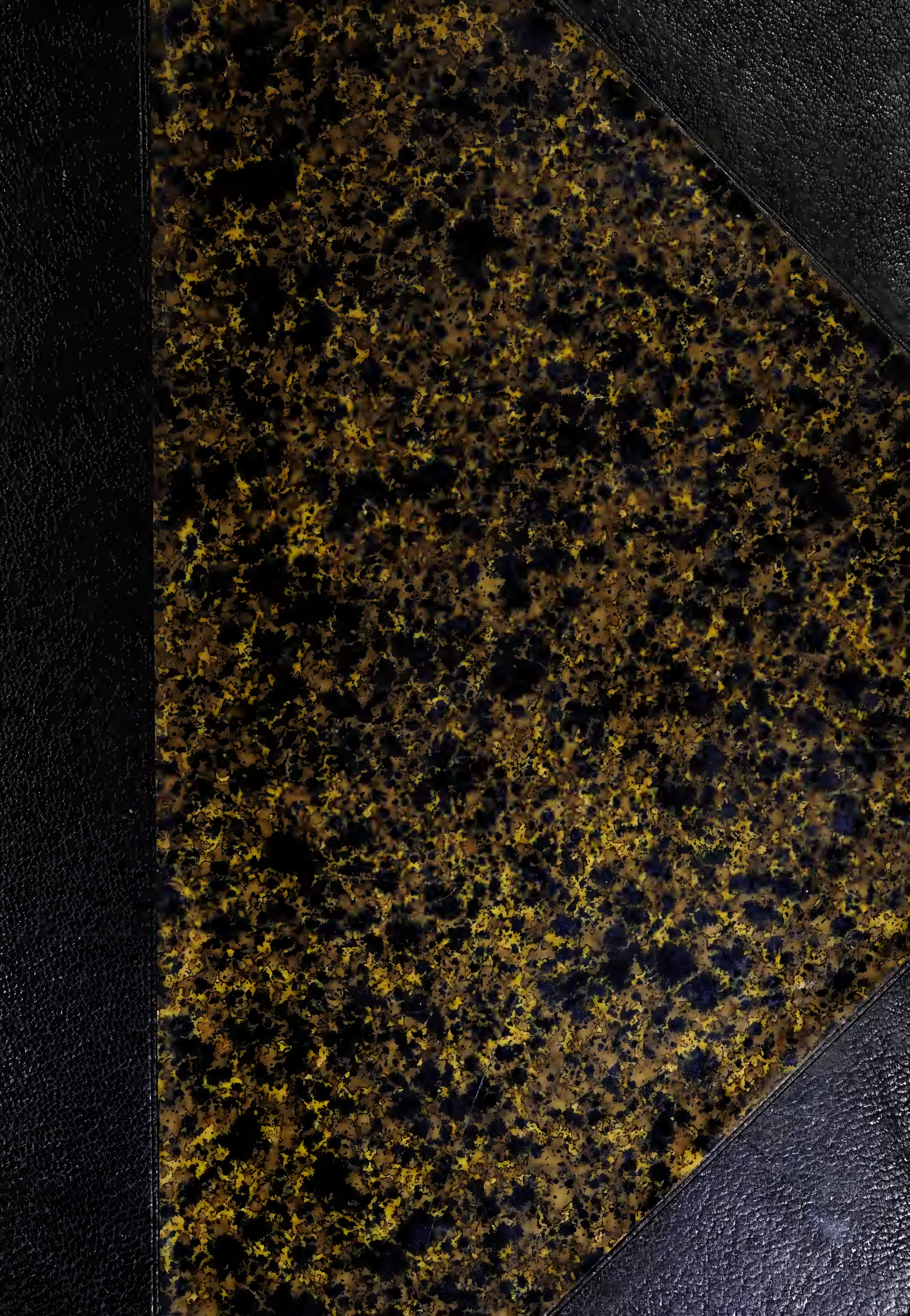








LA

VIE ÉLÉGANTE

TOME SECOND



A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, 7, Rue du Croissant



HISTOIRE

D'UN

PROPRIÉTAIRE A POIGNE

ET D'UN

LOCATAIRE TIMORÉ

Il y avait une fois un propriétaire à poigne qui avait un locataire aussi pauvre que timoré.

Le locataire timide et indécis devait trois termes au propriétaire violent et résolu.

Le 15 avril venu, le propriétaire alerte monta quatre à quatre les cent vingt-sept marches de son locataire perplexe, ce qui lui fit trente et une

enjambées pleines et trois quarts d'enjambée si je sais compter... et, vérification faite, mon calcul est exact.

Cette ascension essouffla l'irascible propriétaire, et quand il était essoufflé, il était de très mauvaise humeur.

Aussi sonna-t-il en homme qui se dit :

« Il est curieux qu'il me faille sonner pour entrer chez moi. Les propriétaires devraient avoir toutes les clefs de tous les locataires qui doivent leur terme. Le locataire n'est chez lui que lorsqu'il a sa quittance en poche. »

Le locataire craintif bondit, comme s'il se fût assis sur une torpille, mèche allumée. Ce coup de sonnette lui donna le vertige. Il voyait double comme un homme ivre. Il posa ses deux mains droites sur les deux boutons de chacune des deux portes d'entrée, ouvrit et crut apercevoir sur deux paillassons deux propriétaires roulant quatre yeux furibonds.

« C'est 450 francs que vous me devez, dit, sans autre préambule, le propriétaire laconique.

— Oh! oui, monsieur... balbutia le locataire épouvanté.

— Quatre cent cinquante francs, ce n'est pas une petite affaire.

— Oh! non, monsieur... à qui le dites-vous ?

— Avez-vous ces quatre cent cinquante francs?

— Pas sur moi, non, monsieur.

— Les avez-vous sur quelque autre chose? Je ne tiens pas à ce que vous les ayez précisément sur vous.

— Monsieur, je vais vous dire...

— Des bêtises ; je connais ça. Vous n'avez pas les quatre cent cinquante francs que vous me devez?

— Pas pour le quart d'heure.

— Je vous fais grâce de ce quart d'heure. Dans une demi-heure, les aurez-vous?

— Hélas! monsieur, je crains...

— Alors, vous allez filer.

— Filer?... Où cela?

— Où bon vous semblera.

— Tout de suite?

— Tout de suite.

— Et mes meubles?

— Je me chaufferai avec cet hiver.

— Mais, monsieur, je ne puis pas vivre sans meubles.

— Bah ! les hommes ont vécu bien des siècles avant l'invention des armoires à glace.

— Qu'est-ce que vous ferez, je vous le demande, de ces loques et de ces débris ?

— Je les vendrai.

— Que vous donnera-t-on de cette table boiteuse, de ces chaises cagneuses, de ce lit rempli de punaises...

— Vous avez dit ?

— La vérité. Cette couchette est une ménagerie. Si vous en doutez, je vais...

— Vous allez... vous allez emporter toutes vos malpropretés. J'entends que dans une heure vous soyez tous hors d'ici, tous !... vous et vos carnivores. Vous mettez ma maison dans un joli état ! Si dans soixante et une minutes vous avez disparu, je vous tiens quitte de vos trois termes. »

C'était un coup de fortune inespéré.

Le locataire enthousiasmé eût couvert de baisers son fond sanglé, sa paillasse... et même son propriétaire.

« Oh ! mon bienfaiteur ! s'écria-t-il, vous serez satisfait. Dans cinquante-neuf minutes, j'aurai disparu. »

Et, en effet, le locataire surexcité s'étant procuré une voiture à bras, mit son mobilier dedans et partit, en quête d'un taudis plus hospitalier.

Il parcourut bien des rues, bien des boulevards, bien des impasses, bien des ruelles, traînant ses débris et ses guenilles, le pauvre locataire errant.

Il demanda le prix de bien des logettes et frissonna en l'apprenant ; il s'adressa à bien des concierges dédaigneux qui le mirent dehors avant même qu'il fût entré ; il visita bien des galetas répugnants, bien des chenils infects avant de découvrir le taudis qu'il loua, à bout de force et de patience, et qui contenait à lui seul tous les défauts qui, isolément, l'avaient épouvanté.

Ce logement « *fraîchement* décoré »... bien qu'il n'eût pas de *glace*, se composait d'un cabinet de toilette sans chambre à coucher, salle à manger, salon, ni cuisine. Il était situé au septième au-dessus de l'en-

tresol, sur la cour. Il n'y avait pas d'autre gaz que celui qu'exhalaient certains cabinets voisins; mais, en revanche, il y avait de l'eau. Elle coulait en abondance sur les murs, hiver comme été. Quand le temps était à la pluie, la fenêtre ne fermait pas. Quand le temps se mettait au beau, la porte avait des caprices.

Ce buen-retiro était parqueté. Un tiers des feuilles du parquet manquant, le dernier occupant avait mis du fumier entre les lambourdes et s'adonnait avec succès à la culture des champignons comestibles.

Sur les murs, verts de moisissures, des inscriptions lugubres vous faisaient venir les larmes aux yeux.

Ici moururent à la fleur de l'âge,
De maladies
Contractées dans cet immeuble malsain,
Paul et Madeleine.
Locataires nouveaux,
Qui les suivrez bientôt dans la tombe,
Priez pour eux!

Et plus loin :

Dans ce cloaque disparut,
Dévoré par des monstres géocorisiaques,
Avant d'avoir payé son terme,
Un beau jeune homme
Amant des Muses,
Qui vous salue.

Le tout encadré de larmes, ossements en croix et têtes de mort assortis.

Le locataire audacieux et fourbu entassa son mobilier dans ce galetas, puis il s'en fut rendre au loueur son véhicule. Après quoi il résolut de dîner.

Il n'avait pas en poche moins de 37 fr. 65. Comment se faisait-il qu'il pût disposer d'une pareille somme, le locataire évincé?

Je vais vous le dire.

Il avait acheté une tirelire, une belle tirelire souriante, béante, en bonne terre cuite, et l'avait posée sur une consolette, près de la porte d'entrée....

(Pourquoi dit-on « porte d'entrée » plutôt que « porte de sortie »?

Dans l'espèce, c'est *porte de sortie* qu'il convient de dire, comme vous allez voir.)

Donc le locataire besoigneux avait placé près de sa porte une tirelire et, au-dessus de ladite, une pancarte sur laquelle il avait écrit en grosse ronde :

Tronc pour le propriétaire.

Tous ceux qui sortaient étaient invités à y déposer leur offrande. Et cela était juste, en somme, puisqu'ils avaient momentanément partagé avec le locataire le plaisir d'occuper le logis.

Le produit de ces collectes s'élevait à 37 fr. 65. Il avait fallu bien du courage au locataire nécessiteux pour vivre comme il avait vécu, neuf mois durant, crevant de faim, tremblant de froid, vêtu de loques, affamé d'amour, traqué par des fournisseurs sans scrupules, auprès d'une aussi grosse somme, sans rêver quelque virement de fonds. Toujours il avait respecté le tronc du propriétaire.

Aussi le jour du déménagement venu se trouva-t-il possesseur d'un capital vertigineux : trente-sept francs soixante-cinq centimes ! « La vertu tôt ou tard.... » Vous savez le reste.

Si le locataire consciencieux avait eu un carnet de dépenses, il y eût inscrit :

Location d'une voiture à bras.	5 fr.	»
Denier à Dieu à la concierge de mon nouveau logement.	3	»
Tabac.	»	20
Rafraîchissements.	»	70
Un bouquet de violettes.	»	10
Divers.	»	05
Argent disponible.	28	60
Trouvé dans le tronc du propriétaire.	37 fr.	65

Depuis bien des années le pauvre locataire ne s'était pas vu à pareille fête. Aussi résolut-il de couronner ce jour à jamais mémorable par un repas rabelaisien.

Dans ce but, il traversa la Seine. Quel restaurant de la rive gauche eût pu lui suffire? Bien des fois il avait rêvé de dîner au Grand-Hôtel, à la grande table, dans la grand'salle, de faire grand'chère, entouré de grandes dames étrangères, fleurs du grand monde, au son d'un grand

orchestre jouant de la grande musique. Ce rêve, il pouvait le réaliser. Aussi arriva-t-il, toujours courant, boulevard des Capucines. A la porte du sanctuaire, le menu était affiché.

MENU DU 15 AVRIL.

Potage consommé au Gluten.

Qu'est-ce que cela pouvait bien être?

Ouverture de la Muette de Portici. . . . Auber.

Petites bouchées à la Princesse.

Quelque chose de délicieux, sans doute, comme un baiser sur les marches du trône.

Airs de Ballet . . . . A. Rubinstein.

Lapereaux sautés chasseur.

Ouverture du Roi de Lahore . . . . Massenet.

Épigrammes d'agneau.

De l'esprit sans méchanceté.

Marche hongroise . . . . H. Berlioz.

Filet de bœuf piqué.

Ouverture du Tannhauser . . . . R. Wagner.

Pommes de terre noisette.

Salade de laitue.

Pot-pourri sur Sylvia. . . . . L. Delibes.

Haricots panachés.

Baignets à la Monseigneur.

La Chasse du jeune Henri . . . . Méhul.

Résistez donc à tout cela quand vous avez 28 fr. 60 en poche! Le locataire fasciné n'y résista pas. Il prit des suppléments de toutes sortes,

regrettant de ne pouvoir pas s'offrir un supplément de musique. Son dîner lui revint à 23 fr. 75. Était-ce trop payer les rêves fantaisistes que les vins bordelais, bourguignons, siciliens, champenois et espagnols faisaient naître dans son cerveau? Non, assurément. Il était heureux, riche, indépendant, sûr de l'avenir; tout le monde l'adorait, il adorait la terre entière. Aussi offrit-il son bras et son cœur à une demoiselle bien mise, égarée sur le trottoir du boulevard des Capucines. Elle les accepta sans hésiter.

« Tout me réussit, se dit-il. Je suis au comble du bonheur. Mademoiselle, le hasard a placé sur votre chemin l'être le plus veinard de la terre. Regardez-le. Allez! allez! ne vous gênez pas. Je n'aurais qu'à désirer la voie lactée pour qu'elle tombât dans mon gousset... Je ne la désire pas. Vous avez l'air d'être une bonne personne. Vous paraissez potelée, intelligente et sans façons. Je suis prêt à vous associer à ma fortune. »

Et la demoiselle souriait en entendant tinter les quatre francs quatre-vingt-cinq centimes que le locataire épanoui faisait danser au fond de la poche de son pantalon.

« Si vous le voulez bien, mademoiselle... mademoiselle ?..

— Héloïse.

— Diantre! heureusement que je ne suis pas superstitieux. Si tu le veux bien, Héloïse, nous allons prévenir ta bonne mère que tu ne rentreras pas ce soir. Il faut combler d'égards la vieillesse.

— Et puis?

— Tu me donneras des conseils sur mon ameublement. Il a cessé de me plaire. Je compte appeler demain un tapissier.

— Un tapissier!.. comme cela se trouve! J'ai à en consulter un aussi. Nous prendrons le même. Veux-tu?

— J'allais te le demander. Courons chez ta respectable mère.

— Ma mère?.. Je n'en ai jamais eu.

— Jamais?

— Jamais.

— C'est ça qui est rare. Tu n'es pas une femme comme les autres. Tant mieux! Tu ne crains pas de traverser l'eau?

— A la nage?

— En omnibus.

— Fi!.. Je ne monte jamais dans ces voitures-là.

— Ta parole d'honneur! Eh bien, ça te changera. » On était arrivé à

la Madeleine. « Voilà les yeux rouges du Panthéon qui approchent. Entrons dans le bureau. Jeune homme, deux numéros pour le Panthéon. Si cela vous est égal, ne crachez pas sur vos doigts avant de me les offrir.

— Le... Panthéon, l'Odéon, la Croix-Rouge.

— En voiture ! »

L'omnibus était complet.

Le locataire passionné avec un accent et une désinvolture qui rappelaient à la fois Lauzun, Fronsac et Richelieu, offrit d'entrer au café voisin. La belle orpheline accepta, appela le garçon par son nom de baptême, demanda un verre de chartreuse verte, et en but quatre. Le locataire électrisé en avala cinq ; après quoi on retourna à la voiture.

Le contrôleur appelait les numéros... 36, 37, 38...

« Pas si vite, jeune homme, s'écria le vainqueur d'Héloïse en fendant la foule à coups de coude ; nous avons le 7 et le 8.

— Il y a beau temps que votre tour est passé.

— C'est le 35 qui est monté la dernière fois, cria un voyageur. Il y a une heure que j'attends.

— Si j'avais été là, je lui aurais cassé la g..... au 35, pour s'être permis de monter avant la dame que j'ai au bras.

— Laissez passer les voyageurs 36, 37 et 38...

— Puisque je vous dis que nous avons le 7 et le 8. »

La chartreuse verte avait achevé de bouleverser la cervelle de l'irascible locataire, déjà fort troublée par les émotions de la journée, les fatigues du déménagement, le dîner du Grand-Hôtel et ses suppléments, la musique sauce poivrade et la belle orpheline. Il voulut résister, on le maltraita ; il voulut protester, on le bouscula ; il appela sa compagne, elle avait disparu.

Le locataire dépareillé battit en retraite.

« Les hommes sont injustes et grossiers ; les femmes sont lâches et capricieuses, se dit-il en frôlant les murs de la rue Royale. Le bourgogne a du bouquet et la musique de Wagner du montant. Je leur préfère cependant le sauterne. La musique d'Auber est excellente avec les huîtres, celle de Meyerbeer avec le rôti. Rossini ne me déplaît pas avec les légumes ; mais, en vérité, les employés de la compagnie des omnibus sont fort mal élevés. Cette femme était-elle bien sincère ? J'aurais le droit d'en douter. Sa candeur m'a paru feinte par moments... surtout lorsqu'elle a appelé le

garçon Hippolyte et lorsqu'elle a mis le pourboire dans sa poche... Une femme comme il faut ne fait pas cela. »



AUSSI OFFRIT-IL SON BRAS A UNE DEMOISELLE. (PAGE 7.)

La place de la Concorde lui parut plus étroite qu'à l'ordinaire. Il eut quelque peine à éviter l'obélisque et à enfiler le pont.

Arrivé boulevard Saint-Germain, il sonna à la grand'porte du ministère de la guerre.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le concierge.

— Vous remettre une carte pour le plus grand général des temps modernes.

— Il ne demeure plus ici.

— C'est égal, je vous la remettrai tout de même.

— Il est mort. Allez-vous-en.

— Mort !.. Le plus grand général des temps modernes !.. Je m'en doutais.

— Allez-vous me laisser me coucher ?

— Quelle perte pour la France, monsieur ! »

Et le locataire attendri s'éloigna en sanglotant. Rue de Solférino il tomba en extase devant la tour carrée du ministère. La grande horloge sonnait une heure.

« Voilà qui est vraiment beau, se dit-il. Je veux en faire un croquis. »

Et il se fit ouvrir la porte d'une maison voisine. Le vestibule était sombre ; le gaz était éteint. C'est à tâtons qu'il trouva l'escalier. Arrivé au premier étage il sonna. Il dut resonner. Je crois même qu'il re-re-sonna.

Des pas se firent entendre; un filet de lumière lisera le bas de la porte.

« Qui est là ? demanda une voix chevrotante.

— C'est moi.

— Vous ?... Qui « vous » ?

— Moi, parbleu ! Comment voulez-vous que je sois un autre ?

— Votre nom ?

— Melchior, Hilaire, Stéphane.

— Je ne connais aucun de ces gens-là. Qu'est-ce que vous demandez ?

— Moins que rien.

— Encore ?

— Un chiffon de papier, de la mie de pain rassis et un crayon Faber n° 2. C'est pour un croquis... un petit croquis. »

La voix chevrotante s'éloigna. Le locataire enflammé par l'amour de l'art battait la porte du plat de sa main.

« Ouvrez, criait-il, ouvrez. Je ne veux faire de mal à personne. »

La voix chevrotante revint presque aussitôt, escortée, cette fois, d'une voix sonore, d'une voix nasillarde et d'une voix flûtée.

« Passez votre chemin ! dit la voix sonore.

— Ou nous vous ferons arrêter, reprit la voix nasillarde.

— Et il y a des armes chargées dans la maison... ajouta en manière de péroraison la voix flûtée.

— Voilà bien du tapage pour un méchant croquis. De chez vous, je verrai l'ensemble de la tour... Ce sera fait en vingt minutes. »

Pour toute réponse les assiégés glissèrent un meuble contre la porte.

Attiré par le bruit, le concierge, un ancien cent-garde, parut au pied de l'escalier, un bougeoir à la main, une canne au poing.

« Enfin ! s'écria le locataire radieux en se penchant au-dessus de la rampe, voilà quelqu'un à qui parler. C'est vous, monsieur, qui êtes le concierge de cet immeuble ?

— Oui, c'est moi. Pourquoi tout ce tapage ? Qu'est-ce que vous faites là ?

— Je suis ravi de vous voir. Vous allez me faire ouvrir. Ces gens sont fous. Les voilà qui se barricadent. Je désire m'installer à une de leurs fenêtres pour y faire un croquis de la tour carrée du ministère. Un beau morceau, monsieur. Ce sera l'affaire d'une demi-heure. »

L'intervention du concierge donna courage aux assiégés. Ils résolurent de tenter une sortie.

La voix sonore était celle d'un vieux monsieur en manches de chemise ; la voix nasillarde était celle d'une bonne maman en toilette de nuit ; la voix flûtée appartenait à une jeune personne enveloppée dans une pelisse, les pieds nus dans des bottines déboutonnées. Quant à la voix chevrotante, elle était la propriété exclusive d'une servante de soixante à cent dix ans.

La voix sonore tenait un fusil de chasse ; la voix nasillarde agitait un parapluie, la voix flûtée faisait tinter une paire de pincettes, la voix chevrotante brandissait une paire de ciseaux.

Le locataire, pris entre deux feux, partit.... mais ce fut d'un grand éclat de rire.

« Dieu ! les drôles de gens, s'écria-t-il.

— C'est un fou, dit le vieux monsieur.

— C'est un voleur, murmura la bonne maman.

— C'est un assassin, grommela la servante.

— C'est un joli garçon, pensa la jeune personne. »

Quant au concierge, il ne dit rien du tout, mais il monta l'escalier quatre à quatre, prit l'intrus au collet et, sans autre forme de procès, le jeta dehors.

Le locataire meurtri n'en continua pas moins de rire pendant dix minutes encore, après quoi il continua son chemin.

Rue du Bac il entonna : « Les peuples sont pour nous des frè-è-res » ; rue de Grenelle il brailla : « Eh ! voilà Mathieu, comment vas-tu...? » ; carrefour de la Croix-Rouge, il fredonna pour reprendre haleine : « Bonheur de se revoir... » ; rue Saint-Placide, il vociféra *la Marseillaise.* Arrivé devant une porte d'assez mesquine apparence, à gauche, en face d'un emballeur, vous savez? il sonna avec confiance. On tira le cordon. La porte s'ouvrit. Il entra.

« Qui est là? demanda-t-on du fond de la loge.

— Rendormez-vous en paix, madame Petitpère. C'est moi... le locataire du cinquième. »

La porte de la conciergerie s'ouvrit brusquement. Une vieille obèse, en négligé... galant, en obstrua l'entrée.

« Tiens !... vous voilà? Où allez-vous? dit-elle.

— Me coucher, sauf votre respect.

— Où ça?

— Comment « où ça »? Mais... dans mon lit. Je serais désolé de vous déranger.

— Il n'est plus ici, votre lit.

— Pas possible !

— Ne faites donc pas de farces. Puisque vous avez déménagé ce matin...

— J'ai dé-mé... C'est ma foi vrai ! Ah ! madame Petitpère, quel service vous me rendez en me le rappelant. Croiriez-vous que je l'avais totalement oublié? C'est parfaitement exact : j'ai déménagé.

— Votre tête a bien l'air d'en avoir fait autant.

— Nous n'allons jamais l'un sans l'autre, madame Petitpère, jamais, jamais. Je regrette bien de vous avoir dérangée. Alors... j'ai déménagé?

— Toujours farceur ! Et vous demeurez maintenant?

— Je demeure... je demeure... Mille millions de sacré coquin de sort ! Où donc est-ce que je demeure?

— Comment, vous ne savez pas?

— J'ai vu tant de logements depuis ce matin, vous comprenez.

— Vous vous rappelez bien où vous avez laissé vos meubles?

— Je vois la chambre ; je ne vois pas la maison.



DIEU! LES DRÔLES DE GENS. (PAGE 11.)

— Vous pouvez vous vanter d'être un fameux original, vous!

— Sapristi! sapristi! comment faire? J'ai complètement oublié mon adresse, vous savez? Je vais être obligé de vous demander l'hospitalité.

— Vous voulez rire.

— Ce n'est fichtre pas pour cela que je vous demande de me recevoir. Je me contenterai d'un fauteuil.

— Vous êtes fou. Passer la nuit... avec moi... seul... dans ma loge!

— Bah ! une mauvaise nuit est bientôt passée.

— Vous êtes encore poli.

— Encore ! Oh ! madame Petitpère, vous pouvez être tranquille ; avec vous, je le serai toujours. Je sais ce qui vous est dû.

— Puisque vous le savez, vous devriez bien me le rembourser. Il y a d'abord 4 fr. 75 pour des raccommodages ; 1 fr. 25 pour une course...

— Ne parlons pas de ça.

— Soixante-cinq centimes pour trois ports de lettres... il y en avait une pour l'Italie. Ça fait, d'une part, 6 fr. 25. Il y a encore...

— Je vois qu'il faut que je m'en aille.

— Un carreau que j'ai fait remettre.

— Adieu, madame Petitpère. Avant de vous recoucher...

— Quoi ?

— Faites une prière pour que je retrouve mon logis.

— Ça doit être du côté de Charenton.

— Je vous répondrais bien quelque chose de spirituel, mais je tombe de sommeil.

— Ce sera pour une autre fois. »

Il se demanda en sortant s'il irait à droite plutôt qu'à gauche ; puis il se demanda pourquoi il irait à gauche plutôt qu'à droite. Ces deux questions étant demeurées également sans réponse, il allait s'étendre sur le seuil de son ancienne demeure, lorsqu'il vit approcher deux sergents de ville. Subitement inspiré, il alla au-devant d'eux.

« Messieurs, leur dit-il, vous voyez un homme désespéré.

— C'est y pochard que vous seriez?

— Hélas! non.

— On vous a f.... à la porte ?

— Je n'ai pas de porte.

— Vous dites ?

— La vérité. J'aurais, à ce sujet, une déclaration à faire à monsieur le commissaire. Je ne sais pas où est ma porte, et je voudrais qu'il m'aidât à la retrouver.

— Il dort, le commissaire. C'est y pressé?

— C'est pressé sans l'être. Je n'ai pas de logis.

— Faut aller à l'hôtel.

— Je n'ai plus d'argent.

— Allez au diable.

— Je ne sais pas où c'est.

— Nous allons vous conduire.

— Je vous en serai fort obligé. »

Les sergents de ville conduisirent au poste le locataire sans abri.

Il dormit à poings fermés sur « la paille humide des cachots », le pauvre locataire. Il y rêva qu'il parcourait le monde, traînant sous toutes les latitudes son modestissime mobilier dans une voiture à bras. Quelle nuit !

Il descendit sous la neige avec les Lapons et grimpa sur la cime du Niaouli au tronc blanc, ou du Kaoari géant, avec les habitants de la Terre d'Edels. Les panthères noires le dégoûtèrent de Java ; les scorpions roux, les scolopendres et les yules qui pullulaient dans son bois de lit le chassèrent de la Guyane. Il étouffa dans les huttes de la plaine de Chicova et grelotta dans l'isba des Tcherkesses. Il se trouva à l'étroit sur le chapiteau de Saint-Siméon et bien au large, à l'ombre de sa petite charrette, au centre du Sahara. Sispara, la ville antédiluvienne, lui offrit peu de distractions. Le cri du lion aux alentours de sa tente troubla ses nuits dans les gorges de l'Atlas. Il se faufila dans le nid suspendu des oiseaux-mouches, dans la ruche des abeilles de l'Hymette, dans le souterrain creusé par l'araignée-crabe. Il se dégoûta promptement de la case en bois de Makoundoun-Koundou des bords du Zambèze, aussi bien que des chalets résineux, au bord des grands lacs norvégiens... « Qu'il est donc difficile de se loger ! » se dit-il en visitant les embarcations des Indiens Tapuyas sur le bas Amazone, les pirogues accouplées des Kanaks, le phare de l'Enfant-Perdu, en plein Océan, sur les côtes de la Guyane...

En se réveillant au poste de la rue Soufflot, il crut que son rêve continuait, et il se coucha sur le ventre pour en changer le cours. Mais un sergent de ville le prit par le bras, le secoua vigoureusement et le mit sur pieds.

« C'est assez dormir, lui dit-il. Monsieur le commissaire est là. Il va vous interroger. »

Par bonheur, M. le commissaire du Ve arrondissement fumait sur les marches du poste un cigare de si bonne qualité, qu'il le savoura tout

entier avant de procéder à l'interrogatoire du locataire engourdi. Celui-ci reprit peu à peu connaissance. Il se rappela ses mésaventures de la veille, celles de la nuit ; tout lui revint à la mémoire, tout, excepté sa nouvelle adresse.

« Approchez, dit le commissaire. Otez vos mains de vos poches. C'est vous qui avez assassiné cette pauvre fille, rue Cujas ?

— Non, monsieur le commissaire. J'ai à me plaindre au contraire...

— Taisez-vous. Si vous n'avez pas assassiné cette malheureuse, du moins avez-vous forcé la caisse de la Crèmerie des Écoles ?

— Pas davantage.

— Alors qu'est-ce que vous faites ici? Je n'ai sur les rôles qu'un assassinat et un vol avec effraction.

— Monsieur le commissaire, dit un sergent de ville, nous avons conduit au poste cet individu, parce qu'il n'avait pas de domicile.

— Alors, c'est un vagabond ?

— Pas précisément, monsieur le commissaire, reprit le locataire humilié. Je n'ai pas de domicile parce qu'on m'a volé mes meubles.

— Comprends pas.

— Si vous voulez me permettre ?...

— Parlez.

— J'avais hier mon mobilier dans une voiture à bras. C'était le 15, vous savez ? Jour du terme. Si tous mes meubles tiennent dans une voiture à bras, c'est que j'en ai peu; si j'en ai peu, c'est que je me contente d'une chambre. Une chambre, cela se trouve partout. Je n'en avais donc pas cherché et je m'en allais en quête d'un logis, lorsque j'ai rencontré un ancien camarade.

— Qui s'appelle ? »

Le locataire rusé donna son nom au commissaire.

« Et, vous, mon ami, comment vous appelez-vous ? »

Le locataire donna à l'autorité le premier nom qui lui traversa la cervelle.

« Continuez.

— Mon camarade me dit : « Où vas-tu donc comme ça? — Je déménage. — Tiens ! moi, j'ai déménagé ce matin. Et où vas-tu demeurer, sans indiscrétion ? — Je ne sais pas encore. Je cherche une chambre. — Je vais te donner un coup de main. — Ça n'est pas de refus. — Tu tireras, je

pousserai. — Ça va ! — » Je tire ; il pousse. Ça va bien pendant un quart d'heure. Comme je suis bon enfant, j'offre de le rafraîchir. Une politesse, vous comprenez. Le gredin m'a excité à boire. J'ai la tête faible ; il faisait chaud ; j'ai fermé les yeux... Quand je les ai rouverts, mon filou avait disparu avec ma charrette et son contenu.

— Diantre ! dit le commissaire, ça n'est pas délicat. Et, où demeure-t-il, votre camarade ? »

Le locataire subtil donna son ancienne adresse.

« C'est là, du moins, que le chenapan demeurait ; quant à son nouveau logement, je ne sais pas où il est situé.

— Vous avez été rue Saint-Placide le demander ?

— Je m'en suis bien gardé.

— Pourquoi ?

— De peur de donner l'éveil à mon voleur. J'ai rôdé aux alentours. C'est là que ces messieurs m'ont ramassé.

— Pouvez-vous me donner son signalement ?

— C'est un garçon de ma taille et de mon âge, avec une barbe... comme la mienne et des yeux... dans le genre des miens.

— Bon ? Il était vêtu ?

— D'un veston, vous savez ?.. comme tout le monde en porte, comme le mien, tenez ? et d'un chapeau mou... comme celui-ci.

— Parfait. Je le vois d'ici. Nous allons faire des recherches. Revenez ce soir. S'il y a du nouveau, je vous le dirai.

Le soir, comme bien vous pensez, le locataire perplexe se rendit chez le commissaire consciencieux.

« Bonnes nouvelles ! Nous sommes sur la trace de votre voleur. Le drôle a disparu, mais nous tenons sa piste. Vos indications sont précises. Il a, en effet, déménagé hier. La concierge de la rue Saint-Placide l'a vu à une heure trente du matin. Pour détourner les recherches qu'il prévoyait bien que nous ferions, il a simulé l'ivresse et a prétendu être sans asile. La pauvre femme était seule avec lui. Elle a failli être dévalisée... pire, peut-être ! Sans respect pour son âge, il a voulu se porter sur elle à des extrémités inavouables. La bonne femme a eu grand'peine à le mettre dehors.

« Le misérable n'avait aucunes ressources le matin ; le propriétaire, décidé à s'en débarrasser coûte que coûte, l'a renvoyé sans rien exiger des

trois termes qu'il devait et refusait de payer. Eh bien... on l'a vu au Grand-Hôtel...

— Vous êtes sûr de cela?

— C'est un de nos agents qui l'a servi. Il a fait des dépenses absolument hors de proportion avec sa situation précaire. Champagne, madère, œufs brouillés aux truffes, liqueurs invraisemblables, cigares à cinquante centimes ! il ne s'est rien refusé.

— Pas possible !

— C'est un homme fort dangereux. On me l'avait, du reste, déjà signalé.

— Ça, c'est un peu fort !

— Au sortir de l'hôtel il a retrouvé une de ses maîtresses.

— Il en a donc beaucoup?

— Un peu dans tous les quartiers.

— Quelle horreur !

— Cette fille, que nous avons interrogée, nous a donné sur lui les plus mauvais renseignements. Il l'a conduite au café, place de la Madeleine, et lui a laissé les consommations pour compte.

— Fi!!...

— Après une scène de pugilat au bureau des omnibus, il a pris la fuite et a tenté de se faufiler dans plusieurs endroits : au ministère de la guerre où il a tenu au concierge des propos injurieux pour le ministre ; boulevard Saint-Germain, n° 260, où il a tenté de forcer la porte du premier étage.

— Un joli monsieur !

— Son compte est bon ! Il sera pincé avant peu. Nous avons découvert la maison où sont déposés vos meubles...

— C'est vrai, ça?

— Des agents y sont installés.

— Et, où sont-ils, mes meubles ?

— Rue Vavin, n° 115. J'y suis allé.

— Rue Vavin!... c'est ça!... rue Vavin. Une maison jaune?

— Oui.

— La concierge boite. Il y a un épicier au rez-de-chaussée.

— Qui vous a dit?

— Tout cela me revient. Rue Vavin... rue Vavin ! Comment ai-je pu

l'oublier? Ah! monsieur le commissaire, jamais je ne vous remercierai assez.

— Êtes-vous fou?

— De joie, oui. Imaginez-vous que j'avais perdu mon adresse... et mes meubles, par conséquent. C'est moi qui suis le locataire de la rue Saint-Placide.

— Ah! gredin!..

— Grâce à vos habiles recherches, je sais maintenant où je demeure.

— Vous demeurerez au poste, mon bel ami.

— Avec enthousiasme, monsieur le commissaire, puisque cela paraît vous être agréable. »

Voilà comment s'y prit le locataire dépossédé pour retrouver son gîte.

QUATRELLES.



LE LAWN-TENNIS

Les Américains et les Anglais ont cette spécialité d'aimer passionnément tous les passe-temps où la force et l'agilité sont en jeu. Après avoir inventé le « foot-ball » et le « cricket », dont les résultats sont parfois meurtriers, ils se sont épris, depuis quelques années, du « lawn-tennis, » dont les dangers sont moindres. Et comme les Français ont au plus haut degré cette précieuse faculté mimique à laquelle nous devons les singes et les perroquets, ils n'ont pas tardé à jouer aussi, vaille que vaille, au lawn-tennis.



Le malheur, c'est que chez nous, le génie de cette sorte de jeu est absent. Nous aimons à nous amuser; mais prendre de la peine pour s'amuser nous paraît chose absolument incohérente. Les races anglo-saxonnes, au contraire, s'amusent rarement; mais quand elles s'amusent, elles aiment à travailler leur plaisir, à l'étudier, à en établir les règles, à en déduire rigoureusement la théorie, à en comparer les résultats. Elles organisent leurs distractions comme d'autres feraient leurs labeurs. Elles forment des clubs qui s'associent ou se combattent. Des villes même en viennent à échanger des défis. Il y a quelques jours à peine, il se fit à Dublin une sorte de trêve aux assassinats en l'honneur d'un grand *match* de lawn-tennis. — Au mois de mai de l'an dernier, on a vu se réunir à New-York un congrès qui s'est pompeusement intitulé *Association nationale du Lawn-Tennis aux États-Unis*. Ce congrès a siégé, délibéré, comme une assemblée constituante, et





JOUEURS DE LAWN-TENNIS

Typ. A. Quantin.

a fini par promulguer un Code qui est resté jusqu'à présent l'expression dernière du noble jeu de lawn-tennis.

Le lawn-tennis est un jeu de balle, qui se joue sur une pelouse parfaitement nivelée, dont le gazon doit être fréquemment coupé, arrosé et passé au rouleau. Pour ménager le *turf*, les joueurs doivent porter des souliers sans talons, avec des semelles de caoutchouc. Ces chaussures ont, de plus, l'avantage de leur donner plus de solidité. La pelouse doit avoir la forme d'un rectangle, long d'une trentaine et large d'une douzaine de mètres. Ce rectangle est divisé en deux parties égales par un filet qui le traverse dans sa largeur, et qui doit avoir au milieu une hauteur de trois pieds environ. Ce filet sert uniquement d'obstacle.

Le lawn-tennis se joue à deux, trois ou quatre. Les joueurs sont divisés en deux camps. Le premier joueur, se plaçant à l'extrémité du terrain, doit envoyer diagonalement la balle par-dessus et le plus près possible du filet. Son adversaire doit la recueillir avant qu'elle ait touché terre plus d'une fois, et la lui renvoyer de même. Le jeu se continue ainsi jusqu'à ce que la balle sorte du terrain, soit arrêtée par le filet, ou touche deux fois le sol, auquel cas on dit qu'elle est « morte ». Les fautes comptent toutes un certain nombre de points à l'adversaire, la partie ordinaire étant en cinquante.

Il est facile de voir que ce jeu exige une souplesse et une agilité remarquables. Les joueurs, armés de raquettes perfectionnées, sont obligés de déployer toutes leurs ressources pour attraper la balle que leur adversaire cherche à faire tomber hors de leur portée. C'est une course perpétuelle d'un bout à l'autre du champ. Au point de vue hygiénique, rien n'est meilleur ; et le lawn-tennis constituerait à coup sûr le moyen le plus pratique et le plus intelligent de combattre l'obésité.

Mais, là comme ailleurs, l'intérêt réel réside dans les joueurs et surtout dans les joueuses. Il faut voir les vaillantes *misses* du Nord-Amérique bondir à droite et à gauche dans un vêtement qui doit nécessairement être court. Comme le dit le spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, elles vous font parfois d'aimables surprises dont leurs partenaires leur savent généralement gré. Le costume, du reste, n'a rien de rigoureux et chacune est libre d'y apporter son élément d'originalité. Les Anglaises s'enveloppent dans une sorte de long sarrau collant, avec ou sans manches, qui s'arrête à mi-jambe, et leur donne infailliblement l'allure gracieuse d'un parapluie

qui se promènerait sur son manche. Les Américaines, en véritables joueuses,



se souviennent seulement qu'elles doivent avoir le mouvement des bras entièrement libre; et comme les vains scrupules ne les arrêtent guère, celles qui ont à faire valoir un modelé séduisant profitent de la circonstance pour se débarrasser des étreintes du corset. Si nous avions à donner notre avis à une Française sur ce chapitre, nous conseillerions un corsage à la vierge, montant très haut, sans cravate, avec un col droit et une broche, des manches Henri III et une écharpe; une jupe courte à grands plis, retroussée derrière; un chapeau Windsor en grosse paille, garni de dentelle, avec un gros bouquet de fleurs. Chaussures ordinaires, sans talons. — Quant aux hommes, un pantalon de toile, une vareuse en flanelle blanche, et un de ces chapeaux multicolores en feutre mou non apprêté, comme il s'en portait l'année dernière sur les plages, font tous les frais de la tenue.



Les balles doivent avoir environ deux pouces et demi de diamètre, et peser au plus deux onces. Les raquettes,



au choix desquelles les vrais joueurs attachent une importance capitale, doivent être soigneusement proportionnées aux balles, et peser, pour le sexe fort quinze onces, pour le faible, treize. Elles revêtent les formes les plus diverses, suivant le goût du joueur, qui doit prendre soin de sa raquette comme un soldat de son fusil, comme un artiste de son instrument. Il doit l'enfermer dans son étui, et la ranger dans un endroit sec et bien abrité, loin de l'humidité ou de la trop grande chaleur, qui lui enlèverait son élasticité. — On ne prête pas plus sa raquette que sa brosse à dents.

On peut voir par ce simple aperçu que le lawn-tennis n'est pas chose aussi simple que l'imaginent ceux de nos compa-

triotes qui prétendent y jouer. Là encore, pour un Français, il est difficile d'arriver à briller, ou même à lutter contre des gens qui ont fait de ce jeu une véritable étude. — En revanche, il y a au lawn-tennis un rôle charmant qui permet de s'intéresser au jeu sans en avoir la fatigue. C'est celui de l'*umpire* ou témoin chargé de décider des coups douteux. Un peu d'attention suffit à rendre un Français apte à ce rôle paisible, qui ne manque pas toujours d'agrément. Les iniquités commises en faveur du beau sexe sont souvent récompensées par un de ces sourires qui payeraient bien des parjures. En pareil cas, la partialité est un devoir. — Le reste du temps, le juge du camp voit d'un œil tranquille ses contemporains s'agiter jusqu'à ce que sueur s'ensuive ; et son passé de lycéen lui remet en mémoire les vers du vieux poète : *Suave mari magno....*

OLD-NICK Jr.





LE LION AMOUREUX.

Le lion envoya son tigre chez son rat. [1]

Dans un roman de mœurs contemporaines, publié il y a une quarantaine d'années, cette phrase aurait été d'une parfaite clarté et se serait passée de toute explication. C'étaient là, alors, des expressions usuelles, courantes, d'un sens net et précis.

Balzac, le grand peintre de cette époque, nous a donné du Lion, dans *Albert Savarus,* une très fine et très spirituelle silhouette :

« Depuis dix ans, l'Angleterre nous a fait deux petits cadeaux linguistiques. A l'*incroyable,* au *merveilleux,* à l'*élégant,* ces trois héritiers des *petits-maîtres,* ont succédé le *dandy,* puis le *lion.* Le *lion* n'a pas engendré la *lionne.* La *lionne* est due à la fameuse chanson d'Alfred de Musset : *Avez-vous vu dans Barcelone... c'est ma maîtresse, ma lionne...* Quand une bêtise amuse Paris, qui dévore autant de bêtises que de chefs-d'œuvre, il est dif-

1. La librairie L. Conquet vient de publier, en un charmant petit volume illustré de gravures en taille-douce, d'après les dessins de Sahib, une nouvelle édition du *Lion amoureux.* Comme le livre a été épuisé le jour de son apparition, nous pensons que nos lecteurs, qui ne pourront se le procurer, seront heureux de lire la notice que M. Ludovic Halévy a écrite spécialement pour cette édition.

Les dessins de Sahib sont reproduits en fac-similé d'après les originaux que l'éditeur a bien voulu nous confier.

ficile que la province s'en prive. Aussi, dès que le *lion* promène dans Paris sa crinière, sa barbe et ses moustaches, ses gilets et son lorgnon tenu, sans le secours des mains, par la contraction de la joue et de l'arcade sourcilière, les capitales de quelques départements ont-elles vu des sous-lions qui protestèrent, par l'élégance de leurs sous-pieds, contre l'incurie de leurs compatriotes. »

Il n'y avait pas de lion sans sous-pieds, sans lorgnon et sans tigre... C'est encore Balzac qui nous apprend que *le lion ne pouvait se dispenser d'avoir un tigre...*


UN LION.

Le *tigre* était un groom du format le plus exigu, qui s'accrochait, comme un singe, derrière l'élégant cabriolet du lion ; le pauvre enfant se tenait là, debout, sur une étroite planchette, affreusement ballotté par le tangage de la voiture. Le cabriolet était attelé d'un cheval de très haute taille et le petit groom se tenait planté devant la tête ou plutôt sous la tête du grand cheval, pendant que le lion, sanglé dans sa redingote à collet de velours, le lorgnon dans l'œil et le stick à la main, montait, gêné par ses sous-pieds, l'escalier de son *rat.*

Ce *rat* était une danseuse, pas toujours jeune, mais toujours maigre, qui devait le soir, à l'Opéra, dans *Giselle,* le délicieux ballet de Théophile Gautier et d'Adolphe Adam, faire cortège à Carlotta Grisi, parmi les willis au teint de neige et à la valse impitoyable.

Le lion, le tigre, le rat, c'était toute une ménagerie! Il n'est pas inutile de donner aujourd'hui l'exacte définition de toutes ces expressions passées de mode, car elles pourraient bien, dans trois ou quatre cents ans, cruellement embarrasser les érudits et les commentateurs qui étudieront le glossaire de la langue française au XIXe siècle, comme nous étudions aujourd'hui le glossaire de Rabelais et de Ronsard au XVIe siècle.

C'était le temps où le *lion*, du haut du perron de Tortoni, regardait

passer la *lionne* savamment enveloppée dans les plis de son immense cachemire des Indes, le temps où la sonnette des marchands de coco retentissait gaiement dans le jardin des Tuileries, le temps où de lourdes diligences, attelées de cinq chevaux et lancées au grand galop, faisaient trembler le pavé de Paris, le temps où celui-là était presque regardé comme un héros qui avait osé, des premiers, se risquer dans le petit chemin de fer de Saint-Germain... C'était le temps des voitures jaunes du roi Louis-Philippe, de la garde nationale, des coucous de la porte Saint-Denis, de la prison pour dettes, des vaudevilles à couplets et du suffrage restreint.

Et c'est alors, en 1842, que Frédéric Soulié publiait *le Lion amoureux*, cette chose charmante qui méritait d'être mise dans un cadre charmant, cette œuvre délicate et touchante qui a le très rare mérite d'être à la fois de son temps et de tous les temps.

De son temps, car elle est frappée nettement au millésime de l'année de sa naissance, et l'empreinte, très exacte et très fine, a gardé toute sa précision. La nouvelle de Frédéric Soulié rend le mouvement, l'animation, la vie enfin, à toute une époque, laquelle, bien que d'hier, est déjà loin de nous, car le monde va très vite, plus vite assurément qu'il n'allait autrefois. L'allure du XIXe siècle est rapide, emportée... Il en est des révolutions dans la vie des peuples comme des campagnes dans la vie des armées : elles comptent double. La vieille Europe ne marche plus, elle court et se précipite aveuglément, tête baissée, parmi de brusques transformations, vers des destinées obscures et confuses.

Mais *le Lion amoureux* est aussi de tous les temps, car c'est une histoire d'amour. Voilà le sujet éternel, inépuisable, le sujet qui jamais ne vieillit et jamais ne périt, quand l'œuvre — et c'est le cas cette fois — sort de la main d'un maître ouvrier.

Un jeune écrivain, fort distingué, mais hésitant et indécis au début de sa carrière, consultait dernièrement le rédacteur en chef d'un grand journal sur la direction à prendre, sur les voies à tenter... et voici quelle fut la réponse :

« Allez, faites de l'amour, c'est encore ce qui passe le moins... C'est ce qu'il y a de plus vieux et c'est ce qu'il y a de plus neuf. »

Et lorsqu'un récit d'amour possède cette qualité maîtresse : la simplicité, comme il va droit au cœur par le chemin le plus court et le plus

aisé. « Il n'y a qu'une extrême simplicité, a dit Bossuet, qui puisse rendre le cœur docile et traitable. »

Et voilà précisément en quoi *le Lion amoureux* est une merveille. Ni complications, ni enchevêtrements, ni mystères, ni surprises, ni invraisemblances, ni coups de théâtre... Une histoire d'amour, pas autre chose... Deux personnages seulement, en définitive, Léonce et Lise... Sur ces deux personnages, toute la lumière admirablement rassemblée et concentrée... Une jeune fille qui aime et meurt du chagrin de n'être pas être aimée... Rien de plus.

Je croirais volontiers que cette nouvelle exquise a demandé peu de temps et peu d'efforts à Frédéric Soulié. En lisant ces pages émouvantes, on sent qu'il a été porté, entraîné par son sujet. Il a dû écrire *le Lion amoureux* dans une sorte de crise d'inspiration, de sincérité et d'émotion ; on m'a raconté autrefois que Frédéric Soulié n'était qu'à demi satisfait, quand on lui parlait du *Lion amoureux* comme de son chef-d'œuvre. Il se taisait, acceptait le compliment, mais il avait quelque tentation de protester en faveur d'œuvres plus longues et plus travaillées.

On est si mauvais juge de soi-même. On se connaît si peu... On se rend si confusément compte de ce que l'on est et de ce que l'on fait !... Relisez, par exemple, la correspondance de Voltaire... Voilà un grand parmi les grands... Assurément Voltaire — et il avait raison — ne doutait pas de l'avenir... Il s'attendait à de la gloire, « beaucoup de gloire ». Mais toute cette gloire, d'où pensait-il qu'elle lui viendrait? De *la Henriade* et de ses tragédies... C'est là ce qu'il admire, avant tout, dans son œuvre, c'est par là qu'il croit égaler Corneille et Racine... Il ne le dit pas expressément, mais on sent bien que c'est son intime persuasion... Le poème épique, la tragédie, c'étaient alors les genres nobles... La comédie comptait peu et le roman ne comptait pas... Aussi, dans ses lettres, Voltaire parle-t-il sans cesse de ses tragédies. Il a passé tant de nuits à les faire et à les refaire pour contenter d'Argental, Le Kain et Mlle Clairon... Cherchez, en revanche, le nom de *Candide* dans la correspondance de Voltaire, c'est à peine si vous l'y trouverez... Il a dû écrire *Candide* en se jouant, pour se délasser entre deux tragédies. Et cependant le chef-d'œuvre est-ce *Candide,* est-ce *Mérope?* Et je prends la meilleure tragédie de Voltaire.

Mais je reviens à Frédéric Soulié. Je voudrais rechercher quelle était, en France, la situation littéraire au moment de la publication du *Lion*

amoureux. Il ne suffit pas, en effet, de donner la date de l'apparition d'une œuvre littéraire ; il faut la mettre dans son milieu, dans ses entours, dans son cadre, dans son atmosphère ambiante.

Je vais tâcher d'établir rapidement, à grands traits, le bilan littéraire de cette année, qui fut des plus brillantes et des plus fécondes pour l'honneur de l'esprit français. Toute une admirable génération de grands poètes, de grands écrivains et de grands artistes était alors en plein éclat, en plein bouillonnement, en pleine sève de travail et de génie.

Victor Hugo, qui venait d'entrer à l'Académie française en remplacement de Népomucène Lemercier, faisait répéter *les Burgraves* au Théâtre-Français, pendant que M[lle] Rachel se préparait à jouer *Phèdre* pour la première fois.

Alfred de Musset publiait, dans la *Revue des Deux Mondes*, une de ses plus admirables pièces : *Sur la Paresse*.... Il dénonçait déjà :

... Nos discours pompeux, nos fleurs de bavardage,
L'esprit européen de nos coqs de village,
Ce bel art si choisi d'offenser poliment
Et de se souffleter parlementairement...
Puis un mal dangereux qui touche à tous les crimes,
La sourde ambition de ces tristes maximes
Qui ne sont même pas de vieilles vérités
Et qu'on vient nous donner comme des nouveautés :
Vieux galons de Rousseau, défroque de Voltaire,
Carmagnole en haillons volée à Robespierre,
Charmante garde-robe où sont emmaillotés
Du peuple souverain les courtisans crottés.

Lamartine, lui, avait abandonné la poésie. Il songeait à entreprendre un grand ouvrage philosophique où il voulait *rassembler et offrir à Dieu seul l'ensemble de sa raison et de son sentiment humain.* Mais, en somme, il était déjà dévoré par la politique et il écrivait à M[me] de Girardin, le 25 novembre 1842 :

« Faites-vous des vers? j'y ai renoncé. C'est trop puéril pour le chiffre de mes années. La rime me fait mourir de honte. Sublime enfantillage dont je ne veux plus. Philosophie et politique, je ne vois que cela, et cela se fait en prose. En politique, j'attends quelques événements qui en vaillent la peine. Quant à user ses beaux jours pour la petite préférence à

inventer ingénieusement entre MM. Molé, Guizot, Thiers et Dufaure, je laisse cela à ceux que cela amuse. Quant à moi, je suis prodigieusement ennuyé. Je ferai l'insurrection de l'ennui. »

Mme de Girardin inventait le courrier de Paris en publiant dans *la Presse* les délicieuses causeries du vicomte de Launay. On s'arrachait tous les mois la petite brochure des *Guêpes* d'Alphonse Karr. Sainte-Beuve écrivait sa belle *Histoire de Port-Royal.*

M. Guizot était ministre des Affaires étrangères et président du Conseil ; M. Thiers, chef de l'opposition à la Chambre des députés.

Les professeurs du Collège de France et de la Sorbonne s'appelaient Cousin, Villemain, Saint-Marc Girardin, Jouffroy, Sainte-Beuve, Michelet, Quinet, etc., etc. Les orateurs de la chaire : Lacordaire, Ravignau, Dupanloup, Deguerry, etc. Les maîtres du barreau : Berryer, Dufaure, Paillet, Chaix d'Est-Ange, Dupin, Jules Favre, Bethmont et Lachaud, qui venait de plaider le grand procès de Mme Lafarge.

Michelet publiait les premiers volumes de son *Histoire de France;* Augustin Thierry, les *Récits des temps mérovingiens;* Quinet, le *Génie des religions;* M. Mignet, l'*Histoire des négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV.*

Jules Sandeau, en 1842, n'offrait rien au public ; il se reposait entre deux chefs-d'œuvre : *le Docteur Herbeau* (1841) et *Vaillance* (1843). Charles de Bernard publiait *la Peau du lion.* Léon Gozlan écrivait *Aristide Froissard.*

Stendhal mourait subitement à Paris; il n'avait que cinquante-neuf ans et son dernier ouvrage était la *Chartreuse de Parme,* publiée en 1839.

Mérimée, qui avait déjà donné toute une suite de merveilles : *le Vase étrusque, Mateo Falcone, la Vénus d'Ille, l'Enlèvement de la redoute,* etc., Mérimée s'occupait, en 1842, de travaux historiques et archéologiques. Il venait de publier son *Essai sur la guerre sociale* et préparait son *Histoire de don Pèdre.*

George Sand traversait la crise de ses romans philosophiques et démocratiques : *Spiridion, le Compagnon du tour de France, le Meunier d'Angibault,* etc.

Henri Heine qui, en somme, était un Français et un Parisien, publiait ses *Nouvelles poésies* et *Lutèce.* Théophile Gautier faisait paraître son

Voyage en Espagne. Gavarni continuait ses admirables séries : *les Débardeurs, les Enfants terribles, les Lorettes,* etc.

Alexandre Dumas et Auguste Maquet publiaient le *Comte de Monte-Christo;* Eugène Sue, les *Mystères de Paris.*

Scribe, qui avait fait représenter à la Comédie-Française, dans le mois de novembre 1841, les cinq actes d'*Une Chaîne,* donnait également au Théâtre-Français, dans le cours de l'année 1842, une comédie en trois actes : *Oscar ou le mari qui trompe sa femme,* et un drame en cinq actes, le *Fils de Cromwell ou une Restauration* (novembre 1842). En douze mois, trois grands ouvrages à la Comédie-Française, sans parler d'un torrent de vaudevilles et d'opéras-comiques.

Ponsard arrivait à Paris et déposait chez Mlle Rachel le manuscrit de *Lucrèce.* Émile Augier, Octave Feuillet, Alexandre Dumas fils, bien certainement, écrivaient et rimaient déjà, mais c'était en cachette, au collège, sur leurs cahiers de thèmes et de vers latins ; et ce qui, depuis, leur a valu de si grands et si légitimes succès, ne leur valait alors, très probablement, que des pensums.

Le docteur Véron était directeur du *Constitutionnel* et offrait à Eugène Sue 100,000 francs pour la publication du *Juif-Errant.* Romieu était préfet de la Dordogne ; Léon Pillet, directeur de l'Opéra et Nestor Roqueplan, directeur des Variétés. Frédéric-Lemaître jouait à la Porte-Saint-Martin ; Arnal, au Vaudeville ; Bouffé, au Gymnase ; Mlle Déjazet, au Palais-Royal ; Mme Dorval, à l'Odéon. Mlle Mars, l'année précédente, avait donné sa représentation d'adieux ; elle avait joué Célimène à soixante-deux ans. Elle finissait, mais Rachel commençait.

Un petit vaudevilliste débutait au théâtre du Palais-Royal, qui devenait bientôt un grand, très grand auteur ; il se nommait Eugène Labiche.

Balzac faisait représenter, le 19 mars 1842, *les Ressources de Quinola,* qui étaient affreusement sifflées. Balzac assistait dans une baignoire à ce désastre. « A minuit et demi, raconte Léon Gozlan, on l'y trouva profondément endormi ; on eut toutes les peines du monde à le réveiller. »

Il se réveilla cependant, car il publia, dans cette même année 1842, *Albert Savarus, Un Début dans la vie, la Rabouilleuse* (seconde partie d'un de ses plus beaux romans : *le Ménage de garçon*), l'*Avant-propos de la Comédie humaine* et *Autre Étude de femme.*

Et si, dans cette longue énumération, j'ai gardé Balzac pour la fin,

c'est que je veux terminer cette notice par une citation de Balzac, citation empruntée précisément à une de ses œuvres de 1842, l'*Autre étude de femme.*

Balzac écrivait, en parlant du salon de Mlle des Touches, un des personnages de *la Comédie humaine:*

« Ce salon, si célèbre à Paris, est le dernier asile où se soit réfugié l'esprit français d'autrefois avec sa profondeur cachée, ses mille détours et sa politesse exquise... Là, nul ne pense à garder sa pensée pour un drame, et, dans un récit, personne ne voit un livre à faire. Enfin le hideux squelette d'une littérature aux abois ne se dresse point, à propos d'une saillie heureuse ou d'un sujet intéressant. »

Une littérature aux abois, voilà comment Balzac parlait de cet admirable mouvement littéraire dont je viens d'esquisser rapidement les grandes lignes... et Musset n'était pas plus tendre pour son époque, car dans cette pièce *Sur la Paresse,* dans cette pièce qui date, elle aussi, de 1842, Musset a écrit ceci :

Puis nos livres mort-nés, nos poussives chimères,
Pâture des portiers...

Le présent, décidément, ne peut ni se connaître ni se juger. Il s'ignore aussi bien dans l'ordre littéraire que dans l'ordre politique. La poussière du champ de bataille aveugle les combattants et ils n'ont pas, dans l'ardeur de la lutte, la perception nette de la réalité des choses.

Dans l'*Autre étude de femme,* à cette phrase *le hideux squelette d'une littérature aux abois,* Balzac ajoutait les lignes suivantes :

« Si, dans ce moment, par la faute des épiciers qui nous gouvernent, nous n'avons pas de genre à nous, etc. »

Pas de genre à nous! Ainsi Lamartine et Victor Hugo, et Michelet, et Musset, et Stendhal, et Gavarni, et George Sand, et Mérimée, et Balzac lui-même, n'avaient *pas de genre à eux.* Et cela par la faute *d'épiciers* qui s'appelaient Guizot, Thiers, de Broglie, Molé, Pasquier, Villemain, Dufaure, Cousin, etc.

Je sais bien des gens qui s'accommoderaient d'être gouvernés aujourd'hui par de tels *épiciers.*

Ludovic Halévy.



COSTUMES DE BAINS DE MER

Toutes les excentricités du chiffon et de la couleur jointes à une simplicité absolue; tel est, de par nos élégantes, l'ordre du jour de la véritable élégance sur toutes les plages de France.

C'est le Grand Prix qui enfante chaque année les fantaisies nouvelles exploitées, durant la saison balnéaire, par la coquetterie féminine. Mais du thème primitif éclosent cent variations diverses, des caprices étonnants qui surgissent à chaque instant.

J'ai parlé de simplicité. Le costume de courses admet moins de sobriété et moins de diversion que celui-ci. Car le costume des Bains de mer proprement dit est celui que l'on porte l'après-midi, au retour du bain, à la promenade ou à la musique. Le costume de Casino est son gracieux corollaire, son complément léger, tissé de gazes soyeuses par la main d'Arachné.

On change cinq fois de toilette chaque jour sur les plages aristocratiques : avant le bain, au bain, après le bain, à la musique, pour dîner, pour le Casino.

Le costume du matin est en drap anglais, poussière, terre glaise ou bleu marin. La jaquette s'ouvre largement faisant place au plastron de piqué blanc ou rayé, sur lequel tranche la cravate d'homme, piquée d'une épingle fantaisiste de peu de valeur. Le petit chapeau Directoire, en paille doublée de velours, ne comporte qu'un oiseau ou un simple nœud; gants demi-longs en Saxe, sans boutons. En-tout-cas sergé à canne bec de corbin, pour s'appuyer sur le sable.



TOILETTE D'ÉTÉ

Typ. A. Quantin.

Le costume de bain, une blouse de flanelle blanche, bleu-sombre ou « capucin », serrée à la taille par une corde assortie, sur de petits pantalons très courts, diminue de plus en plus ses proportions. Le pantalon s'arrête au-dessus du genou, la manche à l'épaule; il ne restera bientôt plus qu'un maillot de flanelle, collé à la peau par « l'onde amère » et dissimulant à peine.... ce qu'on ne saurait montrer sans violer les moins sévères édits.

Des sandales en ficelles brodées de laine et un bonnet de toile cirée achèvent ce costume. Quelquefois un petit chapeau « Matelot ».

Mais le costume dont je veux m'occuper plus spécialement est celui de l'après-midi. C'est là que l'originalité règne souverainement sur un royaume sans limites. L'andrinople rouge « coquelicot » ou bleu « bleuet » garnis de velours plus sombre, posé en bandes autour de la tunique sous un jupon à volants ourlés, forme de ravissantes toilettes, sous un chapeau de jonc garni d'un paquet de fleurs des champs ou de pavots. L'ombrelle rouge ou bleue en calicot doublé de soie, à manche rustique, est un véritable dôme. Les gants ont quinze boutons, — quand ils en ont; ils sont en Saxe de nuance très claire ; les bas sont de la même couleur que la robe et les petits souliers Molière sont en chevreau lustré ou en cuir fauve. En cuir de Russie ils sont d'une élégance absolue. Le vernis est impossible par les jours de grande chaleur. C'est d'ailleurs fort laid : laissons-le aux Anglaises avec les guêtres.

Des robes de percale à petite rayure bleue et bois, rouge et crème, sous un corsage amazone en surah bleu ou rouge, sont très nouvelles. C'est très jeune, frais et coquet. Le chapeau en paillasson bleu marine ou grenat est chargé de fleurs.

Les éventails s'assortissent aux costumes. En andrinople, noués de velours, ils vont avec les premiers décrits ; pour les seconds, ils sont en satin avec la fleur du chapeau répétée à l'aquarelle.

La chemise russe est en grand honneur ; elle se fait en surah, serrée à la taille par une ceinture en cuir viennois, en argent niellé, ou tout simplement par un velours noué.

Plus que jamais du Pompadour. La polonaise en batiste, très courte sur le jupon tout frissonnant de petits volants froncés, vague à la taille, se noue par un ruban. Elle est ravissante fond crème semé d'énormes œillets, avec un gros bouillon de velours vert la cernant en bas ; de petits flots de

velours à la ceinture et au col. Un velours étroit serrant la manche au-dessus du gant. Le chapeau en paille manille garni d'un paquet d'œillets posé sur la passe, laisse retomber dans le chignon des flots de velours éme-



COSTUME EN BATISTE POMPADOUR.

raude. L'ombrelle ourlée d'une dentelle écrue et de flots de velours en étoffe pareille à la robe. De même l'éventail.

En surah rose-thé semé de roses rouges et de violettes, la tunique se retrousse très haut sur le jupon en surah uni, cerclé en bas d'une grosse ruche doublée de foulard rouge. Par-devant, un bouquet gigantesque de roses rouges et de violettes est peint à l'aquarelle. Même peinture sur

l'ombrelle en surah uni, bordée d'une haute dentelle. Le chapeau calèche est en paille anglaise glacée, doublé de velours grenat, surchargé de panaches rouges.



REDINGOTE EN DRAP.

Plus simple, la grande redingote en drap bleu hussard soutaché de noir que l'on réserve pour les jours pluvieux. Elle se fend de côté sur la jupe, qui est en faille bleue rayée de velours. Un bouillon de faille la borde, découvrant la petite bottine de lasting. Le chapeau en velours noir ou bleu, très sobre et un peu masculin.

J'ai réservé pour le dernier le joli modèle qui forme notre grande planche, une trouvaille de Duchod, le célèbre dessinateur qui inspire nos grands couturiers.

Sur l'immense éventail du jupon plissé de haut en bas, tout en faille myrte, est peint et rebrodé un immense bouquet. La tunique, plissée en biais, est en surah myrte, ainsi que le corsage plissé en fichu d'un seul côté, formant un biais opposé. Un bouquet de fleurs s'attache à l'épaule. L'éventail et l'ombrelle répètent le motif du jupon. Le chapeau retroussé à la Montpensier, en paille myrte, s'empanache de plumes de même ton.

C'est à titre de simple renseignement que je veux mentionner les costumes en satinette à petits personnages « Arlequin et Colombine », les « Babys », les « Japonais » et mille autres lilliputiennes scènes à la Watteau. Cela est drôle, mais c'est grotesque et mal seyant. Il faut la soif de nouveauté à tout prix pour avoir inventé cela, et cela ne convient qu'aux excentriques qui éprouvent un besoin impérieux d'extravagance. Beaucoup plus coquet, le foulard crème semé d'énormes pastilles rouges ou bleues, sous une jaquette de cette nuance.

La broderie anglaise crème, sur batiste, tient une très grande place dans le costume de Plage. Pour le jour, c'est très élégant sous une veste Dubarry en velours grenat, rubis, saphir ou émeraude, avec un chapeau Lamballe tout en dentelles. Le soir, je préfère le corsage pareil, échancré à « la vierge » avec des touffes de roses sombres et des bouffettes de velours retenant les draperies.

La robe de Casino doit être un nuage de broderie, de gaze ou de dentelle; c'est la blanche écume où naquit la beauté, ce flot léger dont Vénus s'échappa, radieuse vision de grâce divine et d'idéale perfection. La gaze de l'Inde, pâle et claire, souple, soyeuse en ses molles ondulations, forme de ravissants costume à la Watteau, couleur de myosotis, de rose mourante ou de vieil ivoire.

Pour les jeunes filles, fraîche entre tous les tissus, « la sainte mousseline » garnie de broderies ou de valenciennes.

« Une robe légère, d'une entière blancheur » que noue à la taille un étroit ruban. Une touffe de marguerites ou quelques boutons de roses pour toute parure. C'est une idylle en sa plus délicate poésie, sonore, exquise, printanière comme la jeunesse.

Le surah pompadour fond crème, tout fleuri, transformant la femme

en un bouquet vivant, relevé par des rubans bleu pâle, rouge vif, or ou



TOILETTE EN SURAH POMPADOUR.

rose, la batiste écrue avec du velours, « violette russe » ou « coquelicot »

sombre, la batiste crème, carrelée à jours, cernée de velours noir, toute la série des étoffes Régence ou Louis XV, mousselines, taffetas ou foulard, composent mêlées à de la dentelle, un éclatant parterre de jolies toilettes que le caprice multiplie à l'infini.

Le noir n'est point la couleur qui convient au bord de la mer, bien vite empoussiéré par le sable. Cependant les costumes de gaze noire, brochés de velours, ou éclairés comme un velours de Gênes de fleurs multicolores, et les costumes en dentelle espagnole, tout noirs, sont très acceptés l'après-midi par les jours sombres ; ou bien au Casino, ouverts sur la poitrine, avec les manches arrêtées au-dessus du coude. Cela repose, de temps à autre, de l'abus des couleurs claires.

Pour le soir, des gants, longueur de vingt-cinq boutons, en Saxe clair ou en chevreau glacé noir. L'éventail en satin, égayé d'une jolie fantaisie : petite scène amusante, comique ou mondaine à la Watteau ou à la Gavarni. Monture très simple en santal ou en ébène. La jupe toujours courte, bien entendu, quel que soit le degré de la toilette. La traîne, absolument bannie durant l'été, ferait triste figure dans un casino. Pas de bijoux non plus, ou des bijoux sans valeur. Le bouton de perles, fixé à l'oreille, est acceptable à la condition que la perle ne soit pas trop grosse et qu'il n'y ait à l'entour aucun diamant. De petites bêtes, des bijoux d'argent, toute la variété des porte-bonheur, porte-veine, porte-chance, etc.; tels sont les seuls joyaux qui doivent accompagner une mondaine dans ses diverses stations thermales ou balnéaires.

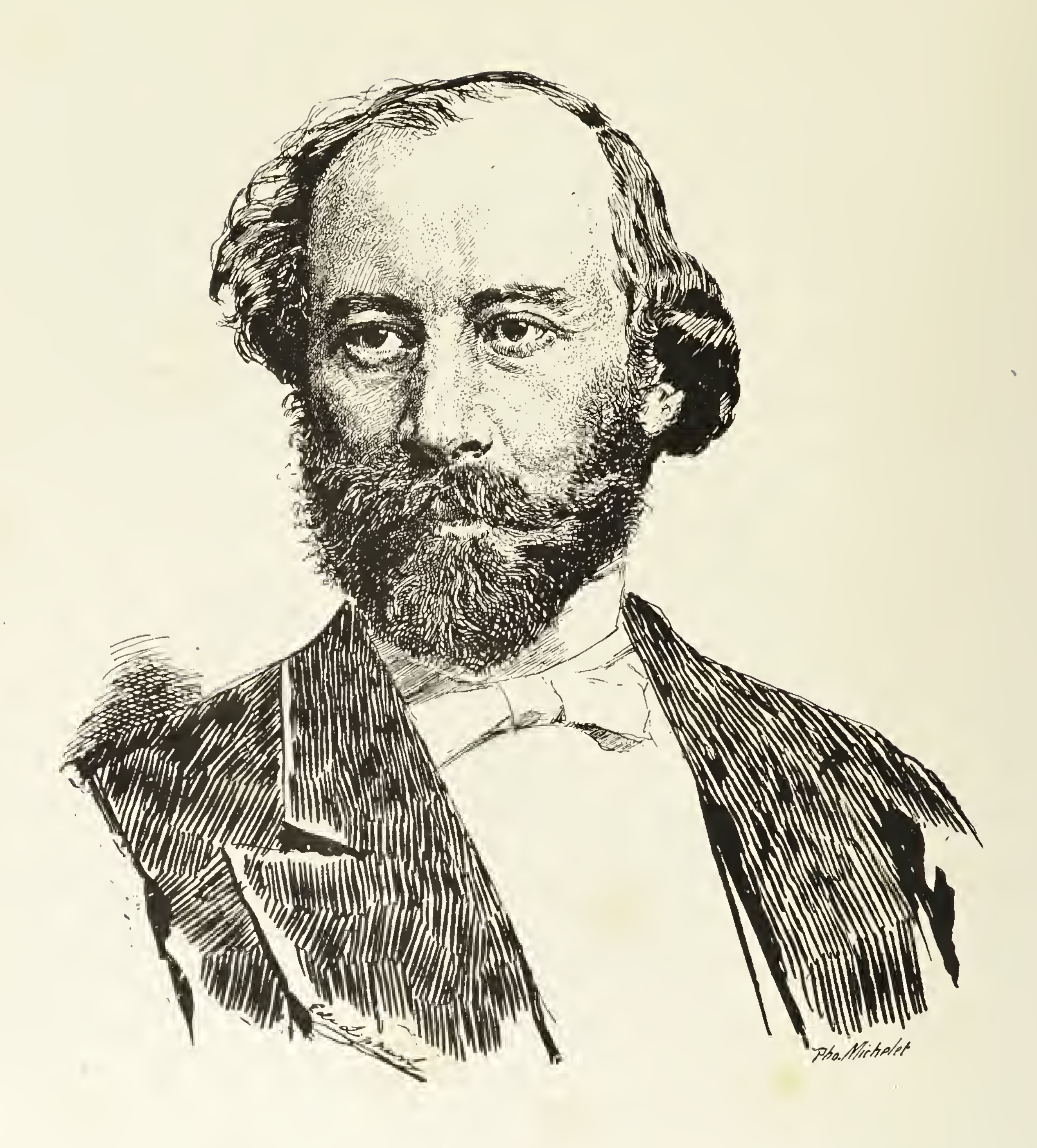
Le manteau a subi cette année quelques transformations. Le cache-poussière n'est plus en tussore mais en grosse toile écrue. Quelques excentriques le portent en foulard à ramage. D'autres doublent de la batiste bise avec de la soie écarlate. Les mantes de vigogne beige ou ivoire se bordent de bandes de cachemire de l'Inde, aux palmettes multicolores composant l'inimitable mosaïque spéciale aux châles de là-bas.

Il y aurait beaucoup à étudier encore sur le costume de bain de mer. Ceci est le résumé succinct des plus récentes fantaisies. Quelques jeunes femmes ont adopté le blanc d'une façon absolue. Mais je préfère cela au château, cela s'harmonise mieux au cadre vert de l'automne. Ces formes blanches, pareilles à des fantômes glissant, ainsi que d'idéales visions, se détachent plus gracieuses dans l'estompement des grands bois, sur les tapis moussus ou gazonnés, que sur les roches de la plage ou sur le sable

aride des dunes roussies. Même aux eaux, le blanc est monotone ; il faut le coloris diapré des étoffes éclatantes à cette vie agitée, fiévreuse, mouvementée, qui décuple les heures et multiplie les caprices comme les plaisirs.

STELLA.





NOS CONTEMPORAINS CHEZ EUX

OCTAVE FEUILLET

. . . . . « Il faut aimer la vérité, la voiler, mais ne pas l'énerver. L'idéal n'est lui-même que la vérité revêtue des formes de l'art. Le romancier sait qu'il n'a pas le droit de calomnier son temps ; mais il a le droit de le peindre ou il n'a aucun droit. Quant à son devoir, il croit le connaître : ce devoir est de maintenir, à travers les tableaux de mœurs les plus délicats, son jugement sévère et sa plume chaste. Il espère ne

pas y manquer. » Telles sont, prises au début de la seconde partie de *Monsieur de Camors*, ce livre si étrange qui entraîne le lecteur d'une façon si passionnée, les théories artistiques du charmant et délicat écrivain qu'est Octave Feuillet.... de l'Académie française ; la profession de foi date déjà de loin, et « je ne la déments pas, aujourd'hui », me disait celui-là même qui l'a émise. La vérité et la fiction forment dans son œuvre un heureux et facile amalgame qui plaît toujours, séduit parfois, étonne souvent ; le côté dramatique en est généralement, je dirais presque, brutal, l'effet de scène y est ménagé avec soin, le coup de théâtre habilement amené. Qui ne se rappelle le dénouement de *Julia de Trécœur*, l'héroïne du livre se précipitant à cheval du haut d'une falaise ?

C'est le roman de prédilection d'Octave Feuillet. « J'ai écrit cela avec passion ; j'aimais cette Julia, et je cherchais pour cette créature une fin qui fût digne d'elle ; la vue de ces splendides falaises qui sont sur la côte de Normandie, là-bas, entre Cherbourg et la pointe de la Hogue, me donna l'idée de ce suicide bizarre ; c'est le paysage qui m'a inspiré l'action. » Afin de définir d'une façon absolue cette héroïne de prédilection, l'auteur aurait pu me répéter ces paroles qu'il met dans la bouche du mari de Julia, et qui peignent bien ce type de femme : . . . . . . « C'est une énigme dont le mot m'échappe. Elle me charme et m'épouvante... Elle est singulière, dites-vous ? Elle est plus que cela.... Elle est fantastique. *Elle n'est pas de ce monde*. Je ne sais qui j'ai épousé.... Vous vous rappelez cette belle et froide créature des contes arabes, qui se relevait la nuit pour aller faire des orgies dans les cimetières ;... c'est absurde, mais elle m'y fait songer ! » Pour compléter en quelques lignes ce portrait de l'une des femmes de l'œuvre de Feuillet, j'emprunterai encore à la pièce du *Sphinx*, dont le rapprochement avec *Julia de Trécœur* s'impose, bien qu'il ait été inconscient de la part de l'auteur lui-même, ces traits burinés avec verve dans un dialogue alerte :

« . . . . . Je ne suis pas de ceux qui pensent que Mme de Chelles fait beaucoup d'heureux..... je croirais plutôt qu'elle n'en fait pas du tout... qu'elle se réserve..... Mon Dieu, je puis me tromper... Toute femme est une énigme, et celle-ci plus que toute autre a le droit de prendre un sphinx pour symbole... Mais enfin, Mme de Chelles, à mon sens, est une de ces femmes, intéressant produit de notre haute civilisation, qui naissent mûres, pour ainsi dire, qui, par suite peut-être d'une éducation fâcheuse, sont blasées avant d'avoir vécu, et pour qui le fruit défendu, même avant qu'elles y

aient goûté, n'a plus de goût,..... à moins qu'il ne soit relevé par quelque saveur extraordinaire. Pour leur faire oublier, non leurs principes, — elles n'en ont pas, — mais leur délicatesse et leur fierté, il ne suffit pas d'un amour de salon, sous quelque aspect gracieux qu'il puisse s'offrir, messieurs ; il faut un amour hardi, singulier,.... quelque chose d'héroïque ou de criminel... la tentation de grands dévouements ou de grandes perfidies..... une perspective, enfin, qui fasse entrevoir à leur imagination... que sais-je ? l'inconnu, l'aventure, le drame, le danger, la mort...

Les romans d'Octave Feuillet sont essentiellement des romans de caractère; l'intrigue n'est là que comme nécessaire à la mise en évidence et en relief des qualités ou des vices des personnages; c'est, dans un tableau, le fond destiné à faire saillir les côtés lumineux de la figure. Nous ne sommes pas, devant l'œuvre de l'auteur de *Dalila*, en présence d'une série de lourds volumes s'accumulant les uns sur les autres, dans le but de peindre, tout en gardant une unité relative, telle ou telle partie de la société, telle ou telle époque de notre temps ; il n'y a pas non plus, dans les mœurs même des héros et dans les détails des paysages, de ces « technicités » qui assignent une date précise à un livre; c'est plutôt un album qu'on feuillette, une sorte de réunion de portraits, hommes et femmes, silhouettes hardiment dessinées, fortement accusées, eaux-fortes puissamment mordues ; est-ce fait d'après nature? oui et non ; les a-t-on rencontrées, ces femmes terribles qu'on serait tenté d'appeler des monstres ? peut-être bien ; il y en a beaucoup, des Julia de Trécœur, des Mme de Chelles, et, sans nul doute, plus d'une des lectrices assidues d'Octave Feuillet a eu, en lisant un roman, cette illusion momentanée qu'une glace était devant elle où elle se reconnaissait elle-même.

Cet idéaliste regarde autour de lui, observe et voit, et son amour de romantisme ne l'empêche pas de sonder d'un coup d'œil scrutateur le monde qui l'entoure. Les circonstances sans doute lui ont été favorables : intime de l'empereur et de l'impératrice, familier des Tuileries et invité de Compiègne, il a passé bien des heures au milieu même de cette société enfiévrée du second empire, dans ce tourbillon de joie et de plaisir, dans ces fêtes et ces bals où, sous l'éclat des lustres épandant leurs nappes de clartés tremblotantes, les chairs de femmes s'épanouissaient audacieusement nues, mêlant leurs effluves attirantes et pleines de griserie aux senteurs fraîches

des massifs de fleurs élégamment disposés aux coins des salles ; il était des parties à Pierrefonds, des promenades dans le char à bancs de l'empereur, et, de même qu'il apprenait à connaître ce qu'étaient réellement ces majestés que la foule ignore parce qu'elle les voit de trop loin, il étudiait l'entourage, les satellites et les courtisans, les intrigues qui se nouaient, les liaisons qui s'ébauchaient, les passions qui naissaient et se développaient ; c'est peut-être de cette fréquentation constante de la haute société impériale qu'Octave Feuillet a pris cette habitude de ne jamais mettre en scène que des personnages nobles, des comtes et des marquises, des barons et des duchesses.

Ce sont des nobles qu'il dépeint, et ce sont des nobles qui le lisent, nobles par le blason et nobles par la tournure d'esprit : le cadre naturel d'un livre d'Octave Feuillet, c'est l'ameublement sévère et de grand goût qui décore les salons du faubourg Saint-Germain; c'est sur ces tables-là qu'on laisse ouvert le roman qu'on a déjà lu dans la *Revue des Deux Mondes*. Au reste, l'auteur lui-même est un raffiné; il a, au physique et dans la conversation, dans l'allure, dans le maintien, dans le choix de ses mots, une sorte de fine fleur de distinction qui ne s'apprend pas, qu'on a ou qu'on n'a pas, et qui est l'apanage indéniable d'un certain monde où c'est une vertu héréditaire.

Grand, serré dans une redingote noire sur laquelle brille à la boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur, Octave Feuillet plaît et charme ; il est précieux sans affectation, et sait rester dans une bonhomie aimable, pleine de dignité ; les yeux, pâles, ont le regard doux ; les lèvres, voilées par la barbe grisonnante, dessinent toujours un accueillant sourire ; le front, découvert, est haut et lumineux et s'indique comme le siège d'une intelligence d'élite.

Parisien depuis peu de temps, Octave Feuillet s'est fait, dans une grande, sévère maison de la rue de Tournon, un nid charmant et silencieux ; l'écrivain veut être tranquille pour travailler : lorsqu'il habitait Saint-Lô et ne venait passer chaque année qu'un ou deux mois à Paris, il avait soin, dans l'hôtel de la rue de Rivoli où il descendait, de louer l'appartement placé au-dessus du sien pour être absolument sûr d'éviter tout voisinage bruyant et incommode : ce même goût lui a fait choisir à côté du palais du Luxembourg un logement calme et paisible, de grandes pièces reliées entre

elles par des corridors bas et obscurs qui rappellent les coulisses des théâtres, musées de merveilleux bibelots, tout le luxe rare de la maisonnette de là-bas, resserré et entassé maintenant.

Des tableaux de maîtres charment l'œil, çà et là, au hasard de l'arrangement: des Bonvin, des Eugène Lami, un délicieux Gustave Moreau, un poétique et nuageux dessin de Gustave Doré, une aquarelle de la princesse Mathilde, un Hébert *qui est le portrait d'un chien,* et, sur un chevalet, le cadre coupé coquettement par une draperie qui retombe, une exquise toile de Lambert, le même portrait du même adorable petit chien, celui à la mine éveillée et au long poil que l'auteur du *Sphinx* a toujours dans ses bras ou sur ses genoux. Des miniatures, des porcelaines, des ex-voto, des japonaiseries, complètent cette décoration, dont la principale qualité est, après le bon goût, la profusion ; contre les murs, sur des étagères, sur des tables, sur des supports, sur des piédouches, sur des chevalets, partout ces mille et une choses qui sont les acquisitions au jour le jour, les trouvailles heureuses de l'amateur, et aussi tous les souvenirs qui s'accumulent dans une vie à mesure que les années marchent, et qui redisent les relations d'autrefois, les amitiés d'antan, les affections évanouies ; c'est ainsi que, sur la cheminée du salon, j'ai vu dans un double cadre tristement bordé de noir une photographie du prince impérial, avec, à côté, une courte lettre autographe de lui, et, sur un bureau ouvert, un exemplaire richement relié de l'*Histoire de Jules César,* où, sans nul doute, l'auteur a dû mettre une dédicace de sa main.

Le cabinet de travail est simple, garni seulement des documents nécessaires à l'écrivain, des livres indispensables ; c'est là que sont rangés, sur des rayons, les dictionnaires héraldiques, les annuaires de la noblesse où le romancier prend les noms de ses personnages, la collection de la *Revue des Deux Mondes* où ses romans ont paru.

La salle à manger, où l'on pénètre presqu'en entrant, contient de splendides bahuts anciens en bois sculpté, qu'Octave Feuillet a achetés en Normandie, au temps où il était encore loisible au touriste de déterrer de semblables merveilles dans les cabanes de paysans, et a rapportés à Paris. De sa maison de Saint-Lô, il ne lui reste qu'une vue faite à la mine de plomb, un dessin très exact qu'il regarde toujours, avec des larmes dans les yeux; mais enfin les nécessités de la vie l'appelaient à Paris, et puis, au reste, n'est-il pas venu dans la capitale, comme il le dit dans un de ses

livres, pour « goûter ces vives jouissances que donnent à un esprit actif et heureusement cultivé le mouvement, le spectacle continuel, l'électricité partout répandue des choses de l'esprit, respirer avec allégresse cette atmosphère intellectuelle qui enveloppe Paris et qui en est le charme propre et incomparable. Les navigateurs antiques, ajoute-t-il, qui posaient



UN COIN DU SALON D'OCTAVE FEUILLET.

le pied sur les rivages de Chypre y flairaient aussitôt une odeur d'encens et de volupté qui pénétrait leurs veines et leur révélait la puissante déesse du lieu. Paris semble avoir de même d'enivrantes émanations qui dénoncent son culte, son culte unique, mais fervent et passionné jusqu'à l'idolâtrie, celui de l'intelligence, dont on peut dire avec vérité que Paris est la ville sainte. »

Octave Feuillet, à qui son amour pour les héroïnes de ses livres n'a pas suffi, bien qu'il soit un amour furieusement passionné, est marié et

père de deux enfants, deux grands fils dont l'un va entrer à Saint-Cyr, deux beaux garçons dont il est justement fier et dont il vous montre les portraits avec orgueil, et auxquels je dédie ces quelques lignes, faible hommage de ma sympathie pour l'homme dont ils portent dignement le nom.

MAURICE GUILLEMOT.





LES PEINTRES DE LA VIE ÉLÉGANTE

V

F. HEILBUTH

J'ai visité bien des intérieurs d'artistes, j'en connais les détours et les secrets ; pourtant je trouve toujours quelque chose à glaner dès que je mets le pied dans un atelier, tout à fait à l'improviste, alors que le modèle ajuste les brides de son chapeau et que le peintre, pris par les dernières caresses de l'œuvre en train, n'a pu songer à soigner la mise en scène de son *home*. Des études sont accrochées aux parois ou placées à terre, des esquisses faites d'après nature, éléments d'une composition future, émergent de toutes parts, des toiles commencées ou terminées se dressent sur les chevalets. On sent que le poète de la couleur s'est suffisamment armé pour combattre l'Impossible qui, dès lors, rend les armes devant lui.

Tout dernièrement, j'entrais ainsi dans le sanctuaire où officie M. Heilbuth, le peintre exquis qui, après avoir peint la haute vie romaine, s'est pris de passion pour la mondanité parisienne. Trois toiles attirèrent

mon attention, trois pages qui ont de la race. Je les ai emportées dans mon regard et dans mon cerveau et, en écrivant, je les revois avec leur allure patricienne, où la grâce d'un arrangement qui sans cesse se renouvelle se fond avec une science sans pédanterie et une facture sans panaches.

Une d'elles, la plus vaste, la plus complète et qui ferait fureur dans une exposition, me rappelait, au millésime près, les adorables pages de Watteau. Il y a, en effet, plus d'une affinité entre M. Heilbuth et les magiciens du XVIIIe siècle qui nous harcèlent malgré que nous en ayons. Comme eux il a le culte de la Femme, comme eux il l'exalte, il l'encense ; au besoin il la défendrait. Il trouve que sans elle rien ne vaut ; qu'avec elle tout devient gaieté, chanson, lyrisme, lumière !

Pour en revenir à ce poème de la couleur qui pourrait être un *Débarquement à Cythère*, mais dont j'ignore le titre, voici à peu près ce qu'il dit :

On est dans un parc taillé en pleine féerie shakespearienne, entrevu en quelque *Songe d'une journée d'été*. Devant soi une allée suffisamment ombreuse pour des amants borde une vaste pièce d'eau et va se perdre dans une perspective fuyante. Sur des bancs rustiques des femmes sont assises, étalant les recherches multipliées, les élégances suprêmes du costume moderne.

Les figures qu'on aperçoit en silhouettes ont les belles lignes qui soulignent les créatures d'élite. Les étoffes dans lesquelles robes, manteaux, chapeaux ont été coupés, ont l'éclat discret de la distinction et la douce harmonie des nuances. Ainsi posées, ces étrangères, ces déesses semblent appartenir à quelque Décaméron. Un peu à gauche, la pièce d'eau dont les cygnes rident la surface et troublent la transparence s'étend, reflétant des pans de ciel bleu, des cimes d'arbres verts. Une terrasse baigne les murs qui la soutiennent dans l'onde vers laquelle un escalier descend pour aboutir à un embarcadère où des gondoles semblent préparées pour une naumachie. Là aussi des femmes passent sur la terrasse, glissent mollement sur les marches qui pourraient être les « trois marches de marbre rose » célébrées par Alfred de Musset :

.... Vous souvient-il, mon ami,
De ces marches de marbre rose,
En allant à la pièce d'eau
Du côté de l'Orangerie,
A gauche, en sortant du château ?



LE MOULIN, par M. Heilbuth

Typ. A. Quantin.

En haut de la terrasse, une construction à l'italienne découpe ses lignes blanches au milieu de la verdure.

Voilà le thème du tableau. Ce qui ne peut se décrire, c'est la végétation qui le meuble, la flore qui le parfume, l'air qui l'enveloppe, la belle lumière qui l'argente et ce je ne sais quoi qui est plus que du talent, le « fin du fin » d'un art inoubliable.

A côté de cette composition, deux panneaux en hauteur m'ont fasciné. Deux dessous de bois avec, sous la ramure de chacun, une femme, apparition enchanteresse mêlant la fraîcheur et la jeunesse de son être à la fraîcheur et à l'éternelle jeunesse de la nature. On croirait avoir devant les yeux, répétées deux fois, une de ces créatures que Gainsborough ou Reynolds ont peintes et qui sont destinées à ne pas tomber dans l'oubli final.

Je les revois, quoique ne les ayant qu'entrevues. Elles vivent dans ma pensée. Celle-ci, avec son chapeau crânement posé sur sa tête, une tête intelligente, rêveuse, un peu mystérieuse; sa veste qui serre une taille de Diane chasseresse et que rehausse le triple collet des Merveilleuses de 1882 ! De la main droite, elle tient une gerbe de fleurs; de la gauche, elle modère par la laisse un chien de haute taille.

Cette autre, vêtue de couleurs sombres, éclaire le cadre de la clarté de son essence juvénile.

Voilà des sujets que nul n'a encore admirés et qui apparaîtront ainsi que des révélations le jour où M. Heilbuth les montrera au public.

Le peintre dont je trace le caractère, dont je signale les tendances, dont je montre les préférences, n'a pas toujours été féru de modernité. Comme pour tous ses contemporains, l'histoire a défrayé sa jeunesse, non l'histoire avec ses pompes, avec ses passions, avec ses tragédies, mais l'histoire écrite à coups d'anecdotes savoureuses et piquantes. Quelqu'un qui le connaît beaucoup, l'ayant toujours fréquenté, nous a révélé les débuts de l'artiste. Ce « quelqu'un » qui est un des premiers parmi les écrivains d'art de ce pays, qui joint à une grande science un style magique, M. Charles Yriarte, en un mot, jette une vive lumière sur le chemin parcouru par M. Heilbuth. Voici ce qu'il raconte à ce propos dans le volume consacré aux *Chefs-d'œuvre d'art au Luxembourg* qui a été publié sous ma direction :

« Aux environs de 1860, on rencontrait dans nos Expositions annuelles

un artiste, plus ou moins élève de Paul Delaroche et de Robert-Fleury, venu à Paris à l'âge heureux de vingt ans, Parisien comme pas un, familier de tous nos cénacles et de tous nos ateliers et qui semblait voué pour toujours aux scènes de la Renaissance, aux pourpoints, aux étoffes, aux décamérons, aux concerts sous la feuillée, aux épisodes graves ou galants, où le chatoiement et les fonds décoratifs jouent le grand rôle. Depuis dix années à peu près, on lui devait une série de toiles appréciées, remarquées: *le Tasse à la cour de Ferrare*, *l'Aveu*, *le Fils du Titien*, *Lucas Signorelli*, *le Couronnement de Frédéric de Hunter*, *le Concert chez un cardinal*, etc., etc., et successivement ces œuvres avaient valu à leur auteur les récompenses annuelles ; — couronnées déjà en 1861 par la croix de la Légion d'honneur, — si bien que cet artiste qui n'a fait que grandir et qui, surtout, a résolu ce grand problème de la vie de tout être qui crée ; de se renouveler complètement tous les dix ans, se trouve être un chevalier de vingt ans de grade, quand ses camarades d'atelier sont à l'Institut, portent le ruban en sautoir ou tout au moins le nouent en rosette à leur boutonnière [1].»

Rome fut le chemin de Damas sur lequel M. Heilbuth opéra sa conversion. Il y demeura de longs mois et fut tout surpris de l'intérêt particulier qui se dégageait des tableaux se déroulant sous ses yeux. Il est juste de noter que la transition entre le passé dans lequel le peintre avait édifié son œuvre et le présent tel que Rome l'offre encore de nos jours ne fut pas très brusque. En dépit du prosaïsme qui gagne du terrain, du manque d'originalité de nos mœurs et de nos coutumes, la ville éternelle sera toujours une cité à part. Elle a son cachet, elle a son faste catholique, elle a ses princes de l'Église dont les costumes n'ont rien perdu de l'originalité de ceux de la Renaissance ; elle a cette sorte de majesté dernière qui se dégage des ruines, ruines de palais ou ruines de peuples. Rome demeure, ainsi qu'une « cité dolente » au milieu des progrès de la science. On ne déracine pas facilement des idées qui ont mis des siècles à se développer.

M. Heilbuth s'avisa, exercice simple, de regarder, d'analyser ce côté particulier de la capitale de l'Italie et il essaya de traduire les résultats de ses investigations non en exaltant les haillons qui déshonorent les rues, mais

1. Quelque temps après la publication de l'étude de M. Charles Yriarte, M. Heilbuth a été nommé officier de la Légion d'honneur, le même jour que MM. de Neuville et Detaille.



EN ÉTÉ.

en peignant la pourpre qui les illumine. Dès lors il a son domaine, il va le défricher, le faire fructifier, l'enrichir. « Le voilà peignant la vie intime du Vatican, les promenades de cardinaux sur le Pincio, les mille épisodes des *funzioni* de Saint-Pierre, les scènes qu'on voit chaque jour à la porte de Saint-Jean-de-Latran, dans les antichambres de la Propagande et dans les cours du Vatican ou dans la campagne romaine aux beaux horizons bleus sur lesquels se profilent les aqueducs rougeâtres. »

Ce premier pas vers la modernité avait été fait avec des réserves et les sous-entendus des scènes traduites, qui pouvaient passer pour des anachronismes. Il restait encore bien des lisières à rompre, bien des entraves à briser ; le peintre y arriva tout doucement et *le Mont-de-piété* qui est au musée du Luxembourg le montra moderniste très parisien. Seulement il entra dans sa troisième manière par la porte douloureuse, s'efforçant de peindre une scène cruelle avant d'aborder les pages d'élégance, de haute vie et de grand soleil qui ont mis le sceau à sa réputation.

Paris, ce n'est pas seulement Paris, c'est toute cette admirable banlieue qui l'entoure comme d'une ceinture de verdure et de fleurs ; c'est la campagne qui s'étend à dix lieues à la ronde et qui a des vallées, des collines, des bois, des rivières. Les heureux de ce monde s'y réfugient durant une partie de la belle saison et offrent parfois, les femmes par leur grâce, par leur esprit, par leurs sourires, par l'art exquis avec lequel elles savent s'habiller, par l'harmonie des couleurs dont elles s'enveloppent, des tableaux dignes de tenter le pinceau d'un observateur. C'est là que nous allons retrouver M. Heilbuth jetant dans des paysages pleins d'art et de lumière des figures que les plus raffinés des maîtres du XVIII[e] siècle ne désavoueraient pas. « La périssoire, le canot, la yole rapide, le lourd bachot se combinent de mille façons avec les fonds exquis, la lumière charmante et douce, et les silhouettes élégantes des canotières de bon ton, des *pique-niqueuses* honnêtes et décentes, accompagnées de blonds babys, dont les nœuds roses éclatent comme des fleurs dans les hautes herbes, et c'est un monde de compositions charmantes qu'il découvre dans les mille épisodes de la vie des plages françaises et des berges parisiennes. »

On sent, quand on regarde attentivement l'œuvre de l'artiste, qu'il y met une sorte de mélancolie latente. Il mêle volontiers à l'inéluctable poésie des choses de la nature la poésie des êtres qui la traversent et volontiers s'y arrêtent. Soyez sûr que devant un paysage où Corot eût fait cir-



MATIN, par M. Heilbuth

culer une ronde d'Amaryllis et que nous savons, nous, n'être fréquenté que par des hommes de notre temps, M. Heilbuth ne placera pas des personnages quelconques, mais bien, au contraire, des rêveurs, des passionnés, des admirateurs de la nature, des fanatiques de la vieille nourrice, la terre, grandissant leur pensée de toute la hauteur du spectacle qu'elle montre en ses éternels recommencements. Le peintre y fait aussi s'y mouvoir des amants, doublement poètes, ceux-là, puisqu'ils découvrent, même dans la chambrette où ils aiment, des horizons sublimes.

J'insiste sur ce point : M. Heilbuth est plus qu'un ouvrier habile, c'est un créateur, puisqu'il dépose une idée dans tout ce qu'il écrit. Une idée par toile, ne voilà-t-il pas de quoi former un beau livre ! Livre de sincérité où pas un feuillet ne nous laisse indifférent ; livre qui nous rappelle des joies goûtées, des espoirs caressés, des chimères entrevues, des réalités souffertes ou savourées ; livre où notre jeunesse revit, où nos ardeurs généreuses sommeillent ; livre d'où se dégage le parfum de la vingtième année si vite évaporé !

Voilà certes beaucoup de papier noirci sans avoir cité une seule des pages *vraies* où le peintre a quintessencié une époque, vingt ans d'un siècle, et quel siècle ! Décrit-on la vérité ? On la subit et on l'aime. Analyser en vile prose les poèmes modernes de M. Heilbuth me paraît une tâche bien difficile à accomplir. A quoi me servirait de vanter les compositions du peintre, de louer les belles colorations de sa palette, de révéler qu'il dessine à ravir, d'ajouter en manière de conclusion qu'il est un aquarelliste de haut goût ? Tout le monde ne le sait-il pas de reste ? En insistant davantage n'aurais-je pas l'air, à la fin, d'un La Fontaine courant par les rues et demandant à tous les passants : « Avez-vous lu Baruch ? »

EUGÈNE MONTROSIER.





LE MONDE ET LA MODE

Juin a brillamment achevé la saison mondaine. Les réunions, pour être plus intimes, n'en ont été que plus charmantes. Rarement on en a vu un si grand nombre et l'épouvante du krach s'est dissipée rapidement au son joyeux des orchestres fleuris. Tels, un soir d'orage, s'éteignent aux échos lointains les grondements de la foudre lorsqu'apparaît l'arc d'espoir, tandis que les nuages sombres fuient à l'horizon.

Tout conter serait impossible. Je remonte donc au commencement du mois, m'arrêtant seulement aux plus belles fêtes.

Le mariage de Mlle Lucy de Rothschild avec M. Lambert les a inaugurées. Plus de deux mille personnes avaient été invitées à la soirée de contrat. Les curiosités se trouvaient attisées par l'exposition de la fameuse corbeille dont tout Paris a parlé. Rarement on a vu plus resplendissante agglomération de bijoux princiers. D'abord le présent du roi des Belges, de merveilleux candélabres d'argent ciselé qui complétaient le service admirable offert par les Rothschild de Londres.

Puis un collier d'émeraudes et diamants donné par la baronne James de Rothschild, des porte-bonheur composés d'un double rang d'émeraudes et diamants alternés, se démontant de façon à former des bandelettes athéniennes ; une rivière de brillants ; un collier de perles, estimé plus de trois cent mille francs, le cadeau paternel ; une fleur de diamants que la baronne Alphonse de Rothschild semble avoir cueillie au jardin des Hespérides pour l'offrir à sa nièce ; un fer-à-cheval gigantesque formé de rubis, de brillants et d'émeraudes, chacun gros comme une noisette, etc., etc.

Mlle de Rothschild était ravissante dans sa toilette de tulle et crêpe rose, tout aérienne sous le corsage de satin à longues pointes. Un pastel de Latour, souriant dans son cadre éblouissant, ainsi qu'un doux et frais souvenir de radieuse jeunesse.

Très sobre cependant, la toilette de mariée offrait par sa richesse un délicieux contraste à la simplicité de celle-ci. De magnifiques aubes d'Argentan se rattachaient au tablier par des aiguillettes d'oranger. La traîne, en satin tout uni, était bordée d'une guirlande fleurie qui s'appuyait sur un drapé, pur style Louis XVI. Là-dessus, enveloppant la jeune femme de ses brumes légères, le voile de tulle, posé « à la juive » sur la guirlande, mettait une poésie suprême à cette toilette royalement virginale.

La comtesse de Pourtalès portait au bal de contrat une toilette si gracieuse que je veux la décrire. C'était un nuage de tulle bleuet supportant des paniers de satin saphir, achevés en pouf derrière et sans traîne. Le corsage à pointes aiguës moulait étroitement le buste dans son étui sombre. Puis, des guirlandes de coquelicots d'un rouge ardent, s'enroulant dans les mousses aériennes du tulle, s'accrochant aux paniers, grimpant le long du corsage et semant de leurs gouttes pourprées jusqu'à l'or de la rayonnante chevelure.

J'ai rarement vu plus adorable création et cela marquera certainement dans les fastes du chiffon.



Après cela, le bal extra-élégant donné par Mme Ephrussi en l'honneur de la victoire remportée par son mari sur le turf de Chantilly ; le cadre grandiose de l'hôtel de Luynes a donné à cette fête un caractère absolument aristocratique, et nul ne s'est souvenu que les richissimes financiers n'étaient pas marqués au sceau du plus « pur faubourg ». Tous les grands noms ont résonné dans ces salons somptueux où l'on s'est retrouvé comme au temps des premiers maîtres.

Les réceptions de la baronne Decazes-Stakelberg ont pris rang parmi les plus élégantes. Mlle Granier y a disputé le succès au baryton Maurel, et Mlle Reggiani, la nouvelle étoile, y a révélé le plus merveilleux contralto qu'on ait entendu jusqu'ici. Citons encore les deux réceptions de l'ambassade d'Espagne, l'une officielle, l'autre transformée en « bal blanc ».

Celles de la marquise de Saint-Clou, de jolies sauteries animées par la gaieté bonne enfant de la comtesse Paul de la Roche-Aymon, la petite fille gâtée de la marquise.

Les dîners exquis de la comtesse d'Argy, qui sait donner par la délicate élégance d'un service tout plein de jolis raffinements le cadre le plus gracieux à la meilleure des cuisines.

Ceux de la comtesse de Béhague, de la comtesse de la Ferronays, de la baronne Erlanger, de la baronne Van Hoffmann, et de la comtesse Cornet que les mystificateurs n'ont point lassée.

Les bals de lady Caithness que l'entrain de ses belles invitées a forcée de prolonger ses réceptions jusqu'au 1er juillet.

Puis quelques concerts intimes chez la princesse de Brancovano, cette fée de la musique dont les doigts fuselés sèment de perles l'ingrat clavier du plus morose des instruments, cette sainte Thérèse dont l'extase se traduit en flots d'harmonie.

Concerts aussi chez la marquise d'Aoust, chez la marquise de San-Carlos, chez la baronne de Poilly, tant à la villa des Ramiers que dans ses beaux salons parisiens.

Crémaillère chez Mme Torrès, cette jolie Espagnole américaine que son élégance et sa beauté ont classée parmi les plus jolies femmes de Paris.

Le nid gracieux qu'elle s'est arrangé dans le charmant hôtel de la rue Magellan a été une véritable surprise pour ses amis. Rien de plus coquettement féminin, ni de plus artistiquement luxueux. Sans doute en souvenir de la patrie lointaine, une large place est réservée à la serre, qui forme un



COSTUME DE FAILLE ET VIGOGNE MYRTE.

PAREMENTÉ DE PERLES.

ravissant atelier. A côté, la salle à manger, sévère, fait opposition à deux superbes salons, très lumineux, l'un rouge, l'autre argent. Dans l'un d'eux on a beaucoup admiré une merveilleuse statue, au pied de laquelle est gravé le mot « Vanitas » — une antithèse sans doute à la grâce aimable et sans prétention de la jolie femme qui en a orné sa demeure.

*

Au milieu de ce mouvement mondain, une masse de mariages : celui du comte de Béthune avec Mlle de Montesquiou, partis aussitôt et déjà revenus se reposer à Paris avant d'aller achever leur voyage de noces en visitant Vienne et le Tyrol.

Celui du comte d'Armaillé avec Mlle de Robien, du baron de la Motte avec Mlle de Damas, du vicomte Gaspard de Chavagnac avec Mlle Louise de Berteux.

Comme ces unions datent d'un mois déjà et que les jeunes lunes de miel sont en plein éclat, levées à tous les coins de l'horizon, je les mentionne seulement. Plus récentes sont celles du comte de Bouillé, sous-lieutenant au 7me dragons, avec la ravissante Mlle Marie de Coulanges, si royalement belle dans sa superbe toilette de lampas blanc garni de point à l'aiguille; cette gracieuse magnificence rappelait les radieuses apparitions de jeunes fiancées qui traversaient au XVIe siècle la brillante cour des Valois. La mantille, très riche, posée sous la couronne de mariée en diadème, jetait une neige aérienne sur les bandeaux ondés d'un noir d'ébène. Des guirlandes d'oranger montant le long du tablier et une touffe au corsage complétaient l'harmonie de cet ensemble parfait. La petite église de Saint-Pierre de Chaillot était toute fleurie pour recevoir les jeunes époux et nombre de belles Parisiennes avaient retardé leur départ pour assister à la cérémonie.

Le surlendemain les mêmes personnes se sont retrouvées à Saint-François-Xavier où était donnée la bénédiction nuptiale au comte de Méré, un très brillant capitaine de cuirassiers et à Mlle Paulze d'Ivoy, ravissante elle aussi.

La mariée ressemblait à un beau lis dans sa robe de satin blanc, toute floconneuse de superbes dentelles d'Angleterre. La mantille, devenue décidément le voile adopté de toutes les fiancées élégantes, s'agrafait à l'épaule par un bouquet d'oranger.

J'ai consacré tant de jaserie à parler de fêtes que le temps me manque à présent pour inscrire les deuils. Puis, je ne veux pas attrister mes lectrices par les navrants détails qui jetteraient une ombre sur leurs réjouissances. Je ne peux cependant m'empêcher de donner un souvenir au pauvre

jeune prince de Ligne, enlevé à l'âge de vingt-quatre ans, et au vicomte Jacques de Kersaint, à peine âgé de quelques mois de plus, qu'une ménin-



JUPE EN BRODERIE CRÈME AVEC CORSAGE AMAZONE BLEU HUSSARD.

gite a emporté en quelques heures. Pour tous deux la vie s'annonçait pleine de promesses. L'existence avait ouvert ses portes d'or à leur jeunesse rayonnante. Mais qu'importe à cette terrible toute-puissante qu'on appelle la Mort.

Elle fauche impunément et les strophes de Malherbe n'ont pas vieilli :

> La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles...
> Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
> N'en défend pas nos rois !

❊

Tous les théâtres se sont fermés durant ce mois. C'est dire qu'il est vide de toute *Première.* Nos jolies artistes s'en sont allées dans tous les coins de la France porter un regain de leur grâce et révéler aux pauvres provinciaux un coin des délices parisiennes. C'est le paradis défendu qu'elle apportent avec ses toutes-puissantes séductions. Aussi comme elles sont accueillies ! Quelles ovations les attendent, parmi toutes ces belles errantes ! Anna Judic surtout a marché de triomphe en triomphe. Le succès de *Lili* a montré à notre charmeuse que les provinciaux ne sont pas des barbares. Son sourire a enlevé là-bas comme ici toutes les admirations — je pourrais dire toutes les adorations ! — et ses jolies chansonnettes tous les applaudissements.

Notre gracieuse étoile n'aura point à se plaindre de la saison d'été. Elle y puisera un regain d'éclat pour reparaître avec tout son entrain enchanteur sur notre scène parisienne aux premières lueurs de l'automne.



L'exposition canine a tenu une place honorable dans les plaisirs sportiques du mois de juin. Je m'y suis promenée longuement, au milieu des belles visiteuses et je n'ai pu m'empêcher de remarquer la profusion de plaques d'honneur et de prix de toute catégorie. Cela marque autant de générosité de la part du jury que de mérites du côté des toutous.

On a prétendu que ces messieurs étaient fort indifférents aux récompenses obtenues. Ceux-là ne se sont pas arrêtés le long des baraques où les attitudes diverses parlent un langage des plus expressifs. Ils n'ont pas remarqué la piteuse mine des « mentions honorables », la morgue insolente des premiers prix, la philosophie nargueuse des pauvres méconnus



...legarte　　Imp. Ch. Chardon

MADAME JUDIC DANS LILI

Gravure à la pointe sèche par Henry Somm

auxquels n'a été dévolue la plus petite médaille. Ceux-là dorment le nez dans leurs pattes, nouveaux Diogènes dédaigneux des grandeurs. Quelques-uns, impatientés de cette interminable pose dont ils ne sentent point l'utilité, hurlent en désespérés ; d'autres se rengorgent devant l'admiration qu'ils inspirent et se dressent sur leurs pattes, magistralement assis sur leur derrière, devant les groupes arrêtés ; d'autres enfin, les tendres, quêtent les caresses, tendant leur museau aux passants, avec de bons yeux câlins qui fendraient les cœurs les plus durs.

C'est le long du quai, dans les baraques, que l'on voyait avec les plus beaux chiens, tous les types de chiens : le *chien-lion*, avec sa large crinière et son imposante majesté; le *chien-singe,* personnifié par ces grands caniches noirs à l'œil intelligent et mignon ; le *chien-veau*, avec sa série de mentons superposés, sa large tête et ses yeux largement ouverts, un peu vagues et pâles ; le *chien-renard*, sournois, la queue pendante et le museau allongé ; le *chien-loup*, à la prunelle rouge et féroce, etc., etc.

Toutes les espèces défilent ainsi, inspirant une véritable étude philosophique à ceux qui se donnent la peine d'interroger la prunelle au regard profond où se reflètent les aptitudes, les impressions, le caractère, — que l'on me pardonne, j'allais dire l'âme — de chaque individu de cette race merveilleuse, tant de fois supérieure à l'humanité même, le chien!



Après cela les meutes. Elles étaient superbes et je les admire de parti pris. Je fais cependant une remarque, établissant entre les chiens de meutes et les autres chiens une diversité absolue. Il y a entre eux la même différence qu'entre l'homme civilisé et l'homme primitif. Je retrouve chez le chien de meute comme chez le sauvage la même lourdeur de masque, la même bestialité, le regard dépourvu de finesse, ainsi qu'une intelligence inachevée. Lancés dans les grands bois, jetant dans l'écho profond leur fanfare victorieuse, ils passent triomphants, image vivante du premier instinct qui naisse au cœur de l'homme, le combat! de sa première vertu, la bravoure! de sa première joie, le triomphe!

Auprès d'eux les propriétaires s'adossaient volontiers aux barrières, contant leurs exploits, l'interminable légende de chasses homériques.

Indifférents à l'odeur de fauve qui s'exhalait de leurs groupes entassés, ils attroupaient les amis et c'est en vain que les moins braves essayaient de se dérober. Quitte à se trouver mal, il fallait entendre jusqu'au bout l'odyssée du cerf aux abois ou du sanglier à l'hallali, éventrant les chiens, faisant face aux piqueurs, et succombant ensuite. Puis, alentour, les valets de chiens, en uniforme éclatant avec leur casquette galonnée d'or, leur gilet rouge, ou leur costume de velours côtelé. Debout au milieu de leurs bêtes ils agitent leurs fouets à grelots, maintenant dans l'obéissance tout ce petit peuple en émoi.



On s'est dispersé un peu partout, et c'est au bord des plages que s'épanouissent les plus pimpantes coquetteries. La place me fait défaut pour parler chiffons et le gracieux crayon de mon collaborateur Mars sera d'ailleurs plus éloquent que ma plume pour en conter les plus récentes fantaisies. Les trois costumes délicieusement croqués par le charmant dessinateur conviennent également à la Parisienne pour sa promenade aux acacias, ou à l'élégante baigneuse qui veut montrer aux courses d'été une toilette à la fois originale et « comme il faut ».

Toutes partent, je l'ai dit : la princesse de Sagan va à Trouville, la baronne de Poilly à Aix, la princesse de Brancovano à Evian, la vicomtesse de Trédern à Uriage, la marquise d'Aoust à Pougues, etc.

Quelques-unes, les sérieuses, retournent tout simplement au manoir héréditaire où le charme du travail les retient tout l'été. L'art leur tient fidèle compagnie : elles peignent, elles composent, et de ces quelques mois de solitude naissent des œuvres charmantes où la délicatesse féminine met ses touches exquises. Il se forme ainsi toute une école, idéaliste en même temps que réaliste. Elle peint dans leur vérité les mœurs mondaines et c'est elle qui enfante des types parfaits tels que ceux dépeints avec tant d'élégance et d'originalité par l'auteur d'*Un Amour heureux*.

Je ne saurais assez encourager le penchant littéraire de mes belles lectrices : ce sont les femmes, dit-on, *qui font leur siècle*. Elles lui donnent tout au moins leurs goûts et leurs tendances, et certes on ne saurait assez les applaudir lorsqu'elles essayent d'en relever le niveau.

A côté d'elles et entraînés par leur exemple, les plus brillants sports-

men s'en mêlent. C'est ainsi que le vicomte de Kerveguen, ce mondain



COSTUME DE VELOURS SCABIEUSE
AVEC TUNIQUE LACÉE DE CORDELIÈRES, CHAPEAU LAMBALLE
TOUT EN DENTELLE CRÈME.

raffiné si connu des salons parisiens, a emporté dans un coin du Dauphiné les poésies de Clovis Hugues pour les mettre en musique. L'union de ces

deux talents semblera bien étrange à ceux qui ignorent que l'art n'a ni patrie, ni caste, ni opinion. Sur le fumier d'une ferme ou sur le tapis épais d'un palais il éclôt également, avec la même sève, la même force et la même grâce radieuse.

La première œuvre commune sera la chansonnette destinée à Mlle Granier dont les paroles sont empruntées à la ravissante idylle intitulée *la Petite Cousine.*

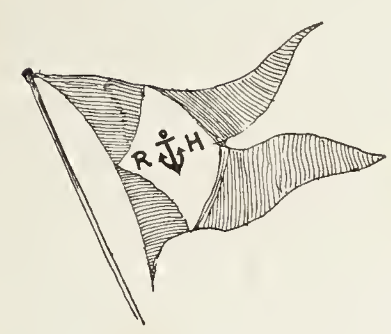
MAGALI.



L'Éditeur-Gérant : G. DECAUX. Paris. — Typ. A. QUANTIN.



LES RÉGATES DU HAVRE



Une fête absolument exquise pour les amateurs de haut sport et de grand air.

On sait que les superbes yachts de mer, gréés en course pour ces luttes internationales, suivent, à partir du printemps, un itinéraire déterminé, du nord au sud, tout le long des côtes de la Manche et de l'Océan.

La saison débute en effet par des *races* sur la Tamise et les principaux ports de l'Angleterre et de l'île de Wight. Ensuite les champions — français et britanniques — s'arrêtent successivement sur tous les points de notre littoral où s'organisent pendant l'été des réunions de ce genre : à Boulogne, à Dieppe, au Havre, à Deauville, à la Rochelle, à Arcachon..... Enfin, l'hiver venu, les pérégrinations de la sémillante flottille vont se terminer à Cannes et à Nice; puis les volages voiles blanches reprennent en grelottant le chemin de leurs humides refuges du Nord.

Le gréement est renouvelé, ou revu avec soin; les *yachtsmen* s'inspirent des derniers perfectionnements pour maintenir à leurs jolies villas flottantes leur juste réputation de luxe, de propreté et de confort; on réorganise les équipages disloqués; l'on se prépare, en un mot à recommencer sitôt les hirondelles revenues.

Telle est la vie charmante du propriétaire d'un de ces beaux bateaux de plaisance. Pendant huit mois de l'année, voguer librement sous le ciel

immense au gré de sa fantaisie, sans subir la torture de cet étau qu'on appelle le monde. Maître absolu à son bord, en partager le séjour avec sa petite famille ou de solides amis, hôtes de belle humeur ; respirer à grands coups de poumons un air toujours vivifiant ; se sentir vigoureux, dispos d'esprit et de corps ; sortir victorieux enfin de ces luttes de géant contre les éléments formidables...

N'est-ce point là de quoi faire battre avec un redoublement de force, tout cœur bien trempé, accessible aux généreuses émotions que procure à un si haut degré ce contact incessant avec la grande nature !

Prenons notre petite part de cette vie tant désirable, — allons aux régates du Havre !

Elles ont lieu en juillet — époque par excellence, au bord de la mer. C'est dire qu'elles attirent toujours un grand concours de spectateurs.

Quelle situation plus favorable, d'ailleurs, que celle du Havre, au milieu de cette baie formée à droite par les falaises de la Hève, à gauche par les coteaux verdoyants du Calvados, — sorte d'amphithéâtre énorme où les lorgnettes échelonnées tout le long de nos plages élégantes suivent avec émotion les voiles qui luttent de grâce et de vitesse à l'horizon?

Les régates du Havre sont de fondation déjà ancienne. La première remonte en effet à 1839. L'établissement des bains Frascati venait d'être fondé. Un membre du conseil d'administration de cette Société, M. Lebaudy, voulant donner une attraction de plus à l'entreprise naissante, proposa d'organiser sur la rade des courses nautiques semblables à celles qu'il avait vues à l'île de Wight. L'idée rencontra le meilleur accueil dans la population maritime havraise, et M. Lebaudy trouva aisément parmi les riches négociants et armateurs de la ville la somme nécessaire à la création des prix.

Il y a loin, d'ailleurs, des modestes courses d'alors entre pirogues baleinières et canots à la rame, aux belles fêtes d'aujourd'hui, qui réunissent les plus célèbres coureurs de la Grande-Bretagne.

L'essai ayant pleinement réussi, l'on décida la formation d'une Société des régates. Le prince de Joinville lui accorda son patronage, et fonda un prix annuel de 2,000 francs pour en rehausser l'éclat. Les régates du Havre — dont la suite devait démontrer l'utilité au point de vue du perfectionnement des choses de la marine — étaient définitivement fondées.

La Société eut tour à tour pour présidents MM. le colonel de Marguenat, Laurent-Amand, Grandin, Ed. Winslow et Félix Faure. Ce dernier, le président actuel, est député du Havre, et on le voit toujours à la tête des réunions qui ont pour but le développement moral et physique de ses concitoyens.

Le guidon de cette Société nautique est porté vaillamment par une flottille de plaisance évaluée à 5,000 tonneaux. Il suffit de citer des yachts à vapeur comme la *Fauvette*, à M. L. Pérignon (236 tonneaux), l'*Eros*, à M. le baron A. de Rothschild (357 tonneaux), des goëletes comme l'*Enchantress*, à M. Loubat (406 tonneaux), comme la *Cambria*, à M. J. Ashbury (119 tonneaux), des *yawls* comme *Florinda* (102 tonneaux), à M. W. Jessop, le grand vainqueur de l'an dernier, — pour montrer combien le pavillon du Havre est en honneur, tant de l'autre côté que sur cette rive de la Manche, — sans oublier l'Amérique, qui envoie parfois aussi ses voiliers de plaisance concourir dans les eaux normandes.



UN HOMME D'ÉQUIPAGE A BORD D'UN YACHT.

Dès la veille — le samedi — les bassins, l'avant-port, le chenal et la rade présentent un coup d'œil des plus pittoresques. Quelques embarcations sont amarrées à quai. Le plus grand nombre, quand la mer est calme, que rien ne fait prévoir une nuit houleuse, préfèrent jeter l'ancre sur rade, pour éviter les retards que peut occasionner, le lendemain matin, la sortie du port — vu l'encombrement ou toute autre cause.

Il faut avoir contemplé ce spectacle, de la terrasse de Frascati, à la nuit tombante !

Le soleil descend lentement sur l'horizon. La grande nappe d'eau est silencieuse. Un petit craquement frais, rythmé par le galet de la rive, semble un accompagnement aux joyeux propos des dîneurs attablés sous la véranda.

Les phares de la Hève s'allument. L'astre couchant lance ses dernières

flammes et disparaît sous un rideau de pourpre. Les innombrables balancelles se profilent alors plus noires sur les tons chauds du fond, tandis que des silhouettes de passants animent le premier plan du tableau.

Puis, l'un après l'autre, les bateaux hissent leurs feux de nuit au haut des mâts. La mer, comme le ciel, semble scintiller d'étoiles.

On apporte le café. Madame, baignée d'extase, contemple sans mot dire. Monsieur allume un londrès et oublie Paris et ses affaires. Ils se sentent meilleurs!



A BORD DU *Rapide*. — UN PARIEUR.

Cependant les accords d'une valse entraînante viennent les tirer de leur rêverie. C'est le bal qui commence.

Le comité des régates offre en effet, la veille des courses, un grand bal à la haute société havraise, aux invités étrangers, aux champions du lendemain et aux autorités de la marine et de l'armée. Les fêtes de ce genre se ressemblent. Insistons cependant sur l'éclat inaccoutumé et bien pittoresque que donnent à celle-ci le grand nombre des brillants uniformes, et surtout les marins de l'État, qui font les honneurs à l'entrée des salles, postés deux par deux le sabre d'abordage au poing, dans une attitude superbe.

Voici le grand jour — le dimanche — le chemin de fer et les steamers de Caen, Trouville et Honfleur versent sur la jetée une foule bariolée, avide de contempler la mer, ouvrant de grands yeux à la vue de tous ces

bateaux, de toutes ces voiles, de ces vapeurs qui sifflent, de ces canots affairés qui sillonnent en tous sens la rade et le port!

— Comme on respire! s'écrient à l'envi les arrivants de la terre ferme.

— Et ce goût de sel qu'on a sur les lèvres, exclame une bonne grosse taupe qui aperçoit la mer pour la première fois. — Moi, je me la figurais plus grande, hasarde un imbécile. — De mon temps, elle l'était, observe judicieusement M. Prudhomme; mais elle s'est retirée!

C'est un va-et-vient, un brouhaha plein d'originalité, où le crayon trouve à s'exercer.



A BORD DU *Rapide*. — LE CAPITAINE.

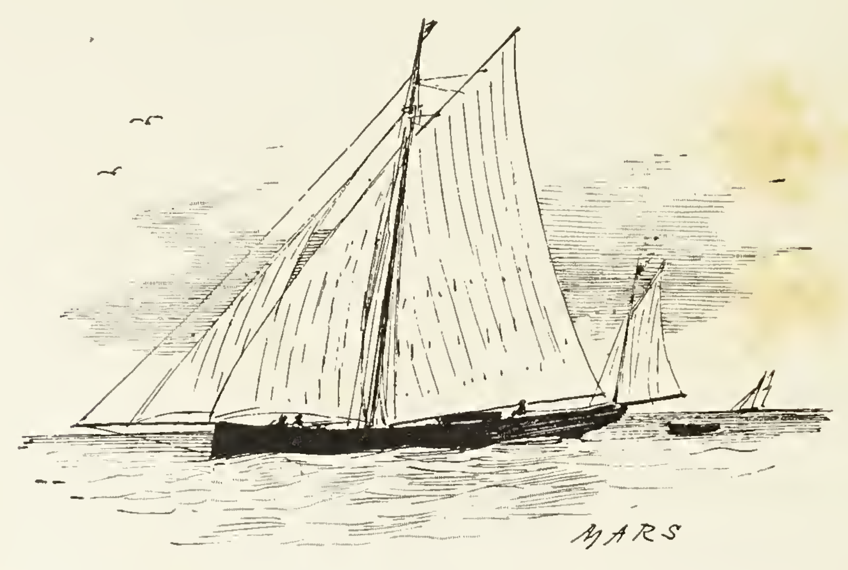
Le programme de cette première journée est très varié, — ce qui réunit sur la rade un méli-mélo d'embarcations de tout genre et de tout tonnage. La flottille pontée d'Argenteuil y est brillamment représentée.

Puis viennent les barques à chalut, parmi lesquelles se distinguent les jolis côtres de pêche de Trouville à la voilure colorée.

Ici, ce sont de modestes *picoteux,* montés par deux hommes seulement; là, des *canots à estain,* du service local, à quatre ou six avirons; de petites nacelles de plaisance, des embarcations de la marine de l'État, détachées des navires de guerre; enfin, des *gigs,* des canots à la godille, montés par

des mousses, des périssoires, — et même des baquets, qui fournissent une lutte pleine de péripéties réjouissantes. Figurez-vous l'animation que présente un assemblage aussi disparate, étalant ses voiles au soleil, arborant ses guidons de course, battant de l'aviron, évoluant en tous sens.

Pendant ce temps, la grève se couvre de curieux, la jetée regorge de monde, et Frascati, tout enrubanné d'oriflammes tricolores, brille du



UN YACHT.

chatoiement des toilettes, de l'éclat des parasols, du battement fiévreux des éventails, et surtout de l'épanouissement des jolis visages, qui, plus que tout le reste, ont un gracieux air de fête.

Il est une heure. Le papotage bat son plein, parmi les spectatrices. Mille lorgnettes sont braquées sur la rade. Pour se donner l'air *connaisseur,* Gom-Gom s'est coiffé d'une casquette de commodore à longue visière! Gom-Gom, on vous sait gré de cet hommage rendu involontairement à la bonne tenue des vrais *yachtsmen* dont la vareuse gros bleu et la jugulaire serrée sous le menton, par les gros temps, commandent le respect.

Debout sur des chaises, pour être mieux vue, la jolie baronne de Saint-Adresse sourit, entourée d'adorateurs. Elle vient d'apprendre ce qu'on entend par *dandy-cutter,* et son répertoire nautique, borné jusqu'ici aux classiques tribord, bâbord et sabord, se trouve enrichi des mots *schooner* et *yawl,* qu'elle prononce en miaulant à l'anglaise, pour découvrir deux rangées de perles.

Cependant, juchés sur un observatoire spécial, les membres du comité s'apprêtent à pointer les résultats. Les courses se règlent au chronomètre — les départs en ligne offrant trop de complications, pour les voiliers surtout. La durée de la course fournie par chaque concurrent se calcule donc entre l'heure du passage au départ et celle du passage à l'arrivée, devant un bateau-but situé en face de l'observatoire du comité.

Certains bateaux *rendent du temps* à leurs concurrents. Calculer tout



LES BARQUES A CHALUT, DE TROUVILLE.

cela avec la promptitude et la sûreté voulues n'est pas une mince besogne pour le pointeur!

Les signaux se tirent habituellement à bord d'une canonnière de l'État. Les officiers, galants comme on l'est toujours dans la marine nationale, organisent un petit lunch pour recevoir les intrépides des deux sexes, qui ne manquent point d'aller visiter leur navire. Et c'est plaisir de voir les petites mines effarouchées des jeunes filles quand ces messieurs, entre deux verres de champagne, leur confient le soin de faire feu à l'avant du bord! Héhé, il en est qui se tirent supérieurement d'affaire!

Mentionnons enfin le spectacle donné par les magnifiques yachts à vapeur — la *Fauvette,* l'*Eros,* la *Gitane,* la *Surirella,* le *Cromwell,* le *Jupiter,* — allant et venant sur la rade. A bord de toutes ces embarcations, l'on offre aux visiteurs l'hospitalité la plus gracieuse. Les dames et leurs cavaliers y viennent saluer les *maestri di casa,* et des buffets dressés sur le

pont complètent le caractère inattendu et absolument pittoresque de ces coins de la grande vie sur l'eau.

Le second jour, le lundi, — la fête change d'aspect. D'abord le gros public du dimanche a disparu. On ne rencontre plus au Havre, outre la population locale poussée vers la jetée, que les baigneurs habituels et les vrais amateurs de *yachting* — pratiquants ou platoniques. C'est qu'aussi le spectacle, au lieu de rester circonscrit dans les limites de la rade, va se transporter au large; pour en jouir complètement, il faut prendre place à bord du steamer du comité des régates.



Picoteux DU HAVRE.

Aujourd'hui les voiliers de plaisance et les bateaux-pilotes entrent seuls en lice. Dans la première catégorie figurent les yachts anglais et français dont les noms occupent le premier rang dans les annales du sport. — De ce nombre sont les *goëlettes*, *côtres* et *côtres-dandies* *Florinda*, *Miranda*, *Fiona*, *Hildegarde*, *Vanduara*, *Opal*, *Arethusa*, *Priny*, *Rêverie*, *Fleur-de-Lys*, *Neva*, *Britannia*, *Norman*, *Wraith*, *Euterpe*, *Henriette*, *Gwendolin*, et d'autres non moins illustres. Dans la seconde *Inès*, *Buttercup*, *Vénus*, *Jupiter*, *Gondola*, *Miss Jane*, *Salamandre*, etc. — Enfin, la course des robustes *pilotes* vient jeter en quelque sorte sa note campagnarde au milieu de ce tournoi d'élégance.

Le départ a lieu le matin. Il s'agit, pour les yachts de la première catégorie, d'un parcours assez étendu : trente milles en triangle. On double



AUX RÉGATES DU HAVRE

Sur la passerelle

Typ. A. Quantin.

un premier but au nord de la pointe de Dives, on remonte environ dix milles au N.-N.-O, et finalement on vient virer autour de la canonnière de l'État, embossée sous la Hève.

Vu sa longueur, cette course donne lieu à bien des péripéties. Mais parlons du steamer du comité, qui suit les yachts pendant toute la durée de la lutte.

Quelques privilégiés prennent place à son bord. La journée promet d'être charmante, car on se connaît : on sait qu'il n'y aura point de fâcheux en travers de la bande joyeuse.

Cependant voici venir quelques têtes étrangères, amenées par des amis. Les présentations sont bientôt faites, le commandant met chacun à l'aise ; on devine de gais compagnons.

Mais, en apprenant qu'on passera peut-être dix heures en mer, une certaine inquiétude se manifeste ! — Y a-t-il des vivres à bord?

— Jamais, riposte le commandant d'un ton grave ! Si vous n'avez point déjeuné, dam! vous mourrez de faim, voilà tout, à moins que vous ne choisissiez une destinée plus noble, en vous sacrifiant pour nourrir mes passagers !

On rit, — mais un Anglais qui rappelle énormément lord Palmerston se demande avec terreur ce que deviendront ses trente-deux touches d'ivoire, si on les prive d'exercice jusqu'à huit heures du soir !

Et mon insulaire de sauter dans une barque, de mettre le cap sur un restaurant du voisinage et d'en rapporter triomphant une bourriche bien garnie, grâce à laquelle il espère assister sans inquiétude au trépas de tous les autres !

Cependant le signal du départ est donné. La brise est légère, les yachts se couvrent de toile, et les immenses voilures cinglent à l'O.-S.-O., vers l'horizon. Le steamer donne du sifflet et sort du port. Les invités, sur la passerelle, échangent quelques coups de mouchoir avec les curieux de la jetée. Nous filons bon train. Le Havre s'éloigne, nous avons à gauche Trouville, Villers, Houlgate, Cabourg tout ensoleillés ; de l'azur en haut, de l'azur en bas. C'est charmant. Le dessinateur du bord taille ses crayons. Les physionomies se détachent toujours belles, originales, sur ce fond de mer et de ciel. Croquons quelques types.

Voici d'abord le commandant, — un homme de bronze, taillé en hercule, joyeux camarade. — Puis, un facies étonnant, celui du vice-président

des Sauveteurs,— le boute-en-train par excellence, bon cœur et bon enfant. — Lord Palmerston, déjà nommé : calme, en tenue de ville irréprochable, la lorgnette flegmatiquement braquée : c'est bien ainsi que les Anglais procèdent pour enlever sur toutes les mers des positions importantes!



MARIN DE LA FLOTTE EN FACTION.

Puis, voici le monsieur réjouissant qui a négligé de se munir d'un couvre-chef de circonstance et s'installe sur le pont coiffé d'un haute-forme. Bien à plaindre si le vent se lève.

Mais quel est ce petit homme replet, seul, à l'avant du steamer, ne perdant pas un mouvement de la course? Le correspondant du *Field*, paraît-il. Connaisseur émérite, que rien au monde ne distrairait de son sacerdoce. Le *Field* est bien représenté.

Par-ci par-là, quelques reporters de la presse française, bons garçons ne demandant qu'à rire, et aimant ces régates bien plus pour le coup d'œil qu'elles offrent que pour le perfectionnement qu'elles apportent dans la navigation de plaisance.

Enfin un groupe d'intrépides *ladies*, qui ne craignent pas le mal de mer et quelques gracieuses Parisiennes, qui le craignent beaucoup et jettent au moindre remous des petits cris de terreur fort amusants.

Gageons qu'en rentrant à Frascati ce soir, elles raconteront, glorieuses, que la mer était horrible, mais qu'elles n'ont pas été malades!

Arrivés au nord de la pointe de Dives, nous serrons de plus près la flottille, pour pointer les virages. C'est le plus beau moment de la course. On ne peut imaginer coup d'œil plus séduisant. Ces grandes voiles balancées mollement et se penchant sur les flots pour décrire des courbes élégantes autour du bateau-but ; ces coups de lumière glissant le long des toiles au changement de bord ; les manœuvres des équipes, — et ces longs

sillages en arcs de cercle tracés par la quille des coureurs, — c'est un spectacle inoubliable pour l'artiste plus encore que pour le yachtsman.

A table ! Tout le monde descend dans la grande cabine. On s'installe. Le grand air a aiguisé les appétits. Le champagne s'en mêle. La belle humeur des convives redouble. C'est l'heure du bon rire et des épanchements. On remonte sur le pont. Les régates paraissent plus belles encore. Les narines se gonflent, les amitiés se corsent, l'enthousiasme va crescendo — et l'on rentre au port, à la suite des gagnants, en jurant qu'aucune existence au monde ne peut valoir celle du loup de mer !

Un grand bal clôture les fêtes. On remet solennellement les prix aux vainqueurs. Il y a là quelques patrons de barque plus solides sur l'Océan furieux que sur les parquets cirés de Frascati... C'est égal, on applaudit avec plaisir ces rudes marins, toujours prêts à risquer leur vie pour sauver celle de leurs semblables, et dont le dévouement s'est affirmé naguère encore d'une façon si cruellement tragique.

MARS.





TROMPE-L'ŒIL

21 juin.

Une grande nouvelle à t'annoncer, ma chère Solange. J'épouse mon cousin germain, le vicomte de Braye, dès qu'on aura reçu la dispense de Rome. C'est, paraît-il, un mariage de haute convenance arrangé depuis longtemps entre nos familles. Répond-il à mon idéal? Je serais fort embarrassée de le dire, n'ayant pas revu mon cousin depuis son embarquement sur le *Borda*. J'en reste donc à des souvenirs d'enfance qui ne m'avancent guère, attendant avec l'impatience que tu peux deviner l'envoi du portrait qui doit précéder son arrivée.

24 juin.

J'ai renoué connaissance avec mon cousin qui, très complaisamment, pose devant moi le pouce dans l'entournure de son gilet. Il est probable qu'il perdrait de cette aisance s'il se savait sur la sellette devant une examinatrice armée d'une loupe. Certes, dans son ensemble, ce portrait

qui émerge d'un nuage est fort séduisant, mais voilà qu'en l'épluchant bien je suis assaillie par un doute inquiétant. Pourquoi sacrifier à cette mode de coiffure inventée par le ténor Capoul? Tiens, vois-tu, ces deux petits bandeaux symétriquement plaqués sur le front comme pour dissimuler l'implantation des cheveux ne me disent rien de bon. Il faudrait étudier cela sur nature.

27 juin.

Mon cousin vient d'arriver. Imagine un cavalier grand, bien fait, et si élégant qu'on le croirait détaché d'une gravure de modes, n'étaient l'entrain et l'esprit qui en font un personnage bien vivant. J'en raffole déjà. Pourquoi faut-il que je sois plus que jamais obsédée par un soupçon de tricherie? En étudiant ce front si blanc j'y trouve, de près comme de loin, un contraste brutal, irritant, dont la reproduction littérale motiverait certainement les sévérités d'un jury de peinture. Pour adoucir ce heurt trop violent du blanc au noir, la nature aurait établi une gradation de cheveux follets dont je ne vois aucune trace sur la jolie tête de mon futur. Puis, cette raie mince qui va se perdre au milieu de la nuque disparaît si à propos à l'endroit du front qu'elle me devient suspecte. Chez un homme avoisinant la quarantaine je n'hésiterais pas une seconde à dénoncer la perruque, mais mon cher cousin n'a que vingt-cinq ans! Cette réflexion ne me rassure qu'à moitié car les abstractions de la géométrie transcendante pourraient avoir avancé l'heure de la calvitie. Alors, la coquetterie aidant, et sur les conseils intéressés de son coiffeur, monsieur s'est fait raser la tête dans le doux espoir d'un regain. Tous mes compliments à l'artiste auteur de ce remarquable ouvrage. Oui, c'est d'une illusion parfaite dans un salon, mais, au point où nous en sommes, m'est-il interdit de penser qu'à un moment donné mon mari, lassé d'une ennuyeuse contrainte, confessera la vérité. Puis-je alors répondre de l'impression que me causerait la vue d'un crâne dénudé? Mais je divague, n'est-ce pas? Que n'es-tu là pour me rappeler à la raison.

2 juillet.

Que ces alternatives de doute et de confiance sont énervantes! Il m'en reste un air absorbé dont le pauvre cousin est bien loin de soupçonner la

cause. Sa sérénité me confond, car la direction fixe de mon regard aurait déjà dû le mettre en éveil. Hier, m'attendant bien à voir passer sur sa figure une ombre d'inquiétude, j'avais fort habilement amené la conversation sur les postiches, tout en évitant par délicatesse de prononcer le vilain mot de *perruque*. Mais lui n'y a pas manqué, raillant fort spirituellement les infortunés assez abandonnés des dieux pour croire à l'illusion de leurs faux toupets. N'est-ce pas une manœuvre habile pour me dépister?

Je lutte contre la tentation d'une épreuve suprême. Aurai-je la force de résister à cette obsession?

3 juillet.

Eh bien! *oui*, le pauvre ami a sur la tête cette vilaine chose dont il se moque avec tant d'aplomb. Croirais-tu que, loin de me méduser, cette découverte chatouille agréablement mon amour-propre? N'est-ce pas un triomphe éclatant pour ma perspicacité? Il ne s'agit certainement que d'un toupet provisoire. A vingt-cinq ans, il est bien permis d'espérer que la raison stimulera efficacement les racines pileuses. J'ai des accès de gaieté en pensant qu'un barbier viendra gravement barbouiller de mousse blanche le chef de mon époux. Mettons tout au pis. J'admets que ces mêmes racines, surmenées par l'excitation cérébrale, demeurent indifférentes aux chatouillements de l'acier. Est-ce une raison de se lamenter? Non. J'entrevois sans trop de déplaisir mon Guy avec un front largement découvert. Par compensation, il a laissé croître sa belle barbe si bien fournie, ce qui donne à sa physionomie un caractère de beauté grave. Tu vois si je suis disposée aux concessions!

Maintenant, n'est-ce pas, tu brûles de savoir par quel ingénieux artifice j'ai pu acquérir une certitude aussi absolue?

Tout en te faisant grâce des détails, je te laisse à penser de quelle merveilleuse dextérité j'ai dû faire preuve pour arriver à cueillir un premier cheveu sur la tête de mon cousin. J'en ai des frissons rétrospectifs. Ah! ma bonne Solange, imagines-tu ma confusion si, par impossible, j'avais été le jouet d'apparences trompeuses? Heureusement qu'il n'a pas sourcillé.

Me voilà toute gonflée d'orgueil par ce premier succès, mais est-il suffisant pour élucider une question si compliquée? Assurément non; et maintenant que l'impunité m'est assurée, nous allons bien voir.

SUR LE CARNET DU COUSIN.

8 juillet.

Enfin nous la tenons cette fameuse dispense nécessaire au mariage religieux. Ma foi ! il était temps et grand temps ! Au train dont elle y va, ma douce fiancée m'aurait complètement déplumé avant un mois. Quelle singulière idée se fait-elle donc de ma sensibilité? Étrange ! Étrange! En gardant jusqu'à la fin l'impassibilité d'une tête à perruque, j'aurai au moins montré un stoïcisme qui doit me valoir beaucoup de bons points. Mais quel dessein mystérieux a pu enhardir cette jolie main qu'il m'était si facile de prendre en flagrant délit? Ah ! j'y suis. Mon impatiente fiancée, n'osant solliciter une mèche de mes noirs cheveux, l'a subrepticement cueillie. A ce moment, sans doute, elle baise avec transport ce trésor d'amour pieusement roulé dans son médaillon. Pauvre cher ange ! Qui donc oserait se plaindre de ces doux larcins? Pour moi, je ne me souviens plus que d'un chatouillement délicieux. *Dolorifica voluptas!*

Allons, tout est bien qui finit bien. Seulement, jusqu'au jour de la bénédiction, je vais chercher des attitudes très décourageantes pour le penchant épilatoire de ma gentille cousine.

L. Saint-François.





TROUVILLE

I

Est-il convenable de se livrer, sans prévenir son monde, à la description, même la plus sommaire, de quelqu'une de ces plages célèbres, — bien mieux,... connues, — telles que le Havre, Dieppe ou Trouville, qui précisément va former l'objet de notre prose ? Les lois du genre ne nous imposent-elles pas de préluder à ce *travail* par diverses considérations philosophiques et sociales, sur l'importance chaque jour grandissante dans notre vie moderne d'un fait jadis presque particulier, et maintenant presque général ? Chacun entend qu'il s'agit de cette émigration en masse qui, de juillet à septembre, emporte vers la mer notre bourgeoisie fatiguée, délabrée.

Eh bien, soit. Nous dirons deux mots, pas davantage, de ce fait à présent banal. Il témoigne de l'empire — plus fort que toutes nos révolutions, et peut-être destiné à se voir encore fortifié par elles — de ce despote : « l'imitation », qui a toujours été d'ailleurs un facteur considérable dans les agissements de l'humanité. Au fond, l'amour de la brise marine, le plaisir d'être douché par la vague, le penchant à s'abîmer devant le flux et le reflux dans des méditations sur le « peut-être » de notre origine, et le « que sais-je » de notre propre *moi*, entraînent beaucoup moins de gens qu'on ne croirait.

Et puis, ce n'est pas toujours amusant, — on l'a répété bien des fois aux prisonniers de Paris, qui ne veulent pas être persuadés, — les asphyxiantes après-midi sur le drap des compartiments à huit, sous les filets gonflés de valises, par le soleil et la poussière, ou par la pluie d'orage ; et les mauvais gîtes à prix d'or, convenus par lettre au deuxième étage sur la mer, en réalité près des toits et sur la rue... et que, malgré votre dépit, on vous force d'accepter dans l'abrutissement de l'arrivée, avec ces mots magiques : « à prendre ou à laisser... cela ou rien... pleine saison... mois des courses... le duc d'en face et sa famille que l'on a dû séparer donneraient trois louis par jour de ces chambres, etc. »



TROUVILLE. — SUR LA PLAGE.

Et les repas pesants et pressés aux mornes tables d'hôte, où chacun, la bouche muette, a l'air de tenir ses voisins pour malfaiteurs auxquels il faut battre très froid, ou gens de mauvaise compagnie avec qui l'on ne se doit point commettre... et les présentations, explications et regrets tardifs le matin du jour où il est temps de s'en aller... Et les essoufflants étages remontés après le dîner pour la toilette à faire en vue du concert et du bal... et les dangereux courants d'air du casino... et les longues factions avant d'obtenir une cabine et un baigneur!

Les griefs stéréotypés ne sont point sans compensation, et les amateurs de comédie quand même, lorsque tous les théâtres sont fermés, trouvent de quoi ne pas regretter leurs salles d'hiver et leurs types consacrés d'amoureux, d'hommes à paradoxes, de femme légère, de coquette, de médisant, et d'enrichis, dans les personnages — pareillement inévitables et comme rentrant dans l'ordre des choses — du bain de mer à la mode. Il y a la mine de cruel ennui du célibataire sans relations, en quête d'une figure connue, qui arpente du matin au soir la plage et la jetée, et pour ne pas crever, comme eût dit Bassompierre, questionne d'un air captivé les marins et les pêcheurs qu'il ennuie... Il y a les joies théâtrales et les fausses effusions de familles étrangères l'une à l'autre, qu'un hasard aidé par l'impatience a fait s'accoster, et qui désormais ne se rencontrent plus sans des exclamations d'aimable surprise, qui se retiennent mutuellement des sièges à toutes les fêtes et cérémonies, et ont d'admiratifs sous-entendus, les unes à l'égard des autres — sans en connaître davantage — et simplement pour se faire valoir elles-mêmes devant les tiers intrigués... Il y a ce petit peuple de trois à six ans, que l'on dresse à toutes les roueries du cabotinage par le souci du costume et de l'exhibition dans la salle de bal, où déjà les *gosses* qui sont du monde ont leur cour, et les autres sont réduits à tournoyer avec papa et maman ou le maître à danser...

Sans parler de la corruption — pire que citadine — des filles en bonnet de coton, ni de la piraterie effrontée de tous les détaillants, dont « ce n'est pas la faute, et qui doivent faire leur affaire dans ces deux mois ».

Non; sans doute, tout cela ne vaut pas un logement sur le jardin du Luxembourg, ni surtout une maison et quelques vieux arbres entre Paris et Versailles, à Saint-Cloud ou à Viroflay; et quelquefois, dans l'après-midi, la visite d'un compagnon avec qui l'on va, en attendant le dîner fait d'un plat du jour et d'un léger vin frais, philosopher par les bois veloutés

et tragiques où les fantômes de notre histoire murmurent dans les bruissements des feuilles.

II

Ces lignes ne risqueront que de paraître moroses; mais elles ne feront aucun tort à la ligne de l'Ouest ni aux logeurs de Trouville, où, d'après ce que l'on nous rapporte et qui est tout à fait conforme aux précédents, la plupart des hôtels et des maisons meublées sont retenus de bas en haut



LES ROCHES NOIRES, A TROUVILLE.

Bien que chaque année voie s'accroître sur notre côte normande le nombre des stations balnéaires; bien que, d'autre part, Saint-Malo et Saint-Servan, Dinard et Saint-Enogat et Paramé soient en grande faveur dans la société parisienne; cependant il semblerait, et nous avons pu récemment encore le vérifier par nous-même, que Trouville n'est point près de perdre, au regard de cette clientèle, le premier rang conquis il y a longtemps déjà... sans préjudice de la situation à jamais heureuse du Havre et de Dieppe. Je ne parle pas des bains de mer de la ligne du Nord, ni de cette belle plage de Boulogne-sur-Mer, où le Parisien est un rare accident, une erreur... Boulogne, ville française, où, malgré le refrain de *Charles VI,* règne un Anglais qui n'est pas précisément, nous dit-on, celui des *levees* de Buckingham Palace.

Les raisons de cette vogue persistante et universelle de Trouville sont faciles à produire. Sans doute la tradition et la routine y sont pour quelque

chose; elles peuvent amener et ramener les gens; mais il faut aussi pour décider notre choix et le fixer ensuite — quand la mode a cessé de parler — des mérites sensibles et des avantages résistants. La sympathie et l'agrément ne se décrètent point. Il y a des attaches secrètes entre le peuple et tel coin du pays qu'il habite. Ce nom de Trouville, presque inconnu de tout le monde il y a cinquante ans — mais, qui dans le passé, ne devait pas être tant ignoré de notre aristocratie, on le verra plus loin — résonne aujourd'hui partout comme une de ces notes françaises, sorte d'*air* national, que notre oreille aurait reçue en naissant; exemple: *Versailles, Champagne*, etc. Nous ne disons point Paris, qui est cependant la plus éclatante *valeur* française — selon une expression tirée de la langue des peintres, — parce que Paris n'est pas seulement cela, mais aussi quelque chose du patrimoine universel — ainsi que Rome par exemple — pour tout ce qui regarde les triomphes de l'art, le jeu des idées, les démences de la politique et le plaisir de vivre.

Emerson parle d'*hommes représentatifs:* Trouville est notre *representative sea place*, ou, moins prétentieusement : notre plage-type.

Donc, il semble à présent que l'on a toujours entendu ce nom de Trouville, et il y a soixante ans, presque personne ne l'entendait. Aujourd'hui, juillet venu, on parle de Trouville par toute l'Europe... et même en Amérique, surtout en Amérique. On ne dit plus : l'*Anglais voyageur*. Cet Anglais est presque toujours, paraît-il, un Américain. Trouville en voit passer beaucoup chaque été, ainsi que des Allemands qui se disent volontiers Autrichiens; mais la grande majorité des habitués sont gens de Paris. Les fabuleux récits des élégances d'autrefois — chaque grande dame ou femme à la mode flanquée d'au moins trente caisses de robes du soir, *signées Worth,* ainsi que l'on écrit de nos jours — ne s'appliqueraient plus à la présente clientèle, qui m'a paru surtout fournie par la bourgeoisie de toute taille (grande, moyenne, petite) et de toute grosseur. Puisse cette loyale déclaration rassurer ceux qu'effarouchait l'ancienne rumeur de luxe et de dépense! La semaine des courses, avec son train exceptionnel, est un fait réservé. Quant au mouvement du *high-life,* il s'est concentré à Deauville.

Trouville, plus familier et plus commode, n'en a pas moins fort bon air; et je ne sache point une classe, je ne dirai pas de voyageurs, mais d'humains en général, qui n'y rencontre son plaisir particulier à portée de la main. Aux archéologues, cet aimable pays offre une des villes les plus précieuses



Maxime Lalanne del. Imp. A. [illegible]

LE VIEUX PORT, À TROUVILLE

de notre écrin de villes : *Caen,* le Caen des ducs de Normandie, de Malherbe, de Charlotte Corday rêvant aux Girondins, de *Renaudin...* (voir Duvert et Lausanne); aux sédentaires qui aiment à ne pas perdre de vue leur hôtel et en même temps à regarder tout ce qui se passe, et tout ce qui passe, il offre sa *Promenade des planches,* ce charme de Trouville, où certains respirent volontiers toute la journée, pendant toute la saison, entre la ligne de chalets et de villas plus ou moins aristocratiques et la ligne toujours majestueuse et souveraine de la mer.

Enfin, Trouville offre encore aux natures champêtres sa riche et apaisante campagne, aux paysagistes une provision de *vues* et de *coins;* aux imaginations éprises des légendes du passé, des ruines de châteaux et de prieurés qu'on dirait faites exprès; aux excursionnistes l'admirable côte et son développement de stations marines depuis Honfleur jusqu'à Dives et Cabourg; excursions d'ailleurs faciles, même pour les infirmes, dans de rapides calèches, sur des routes unies et riantes.

III

Quatre noms d'artistes et d'écrivains figurent parmi les *inventeurs* de Trouville. Trois de ces noms sont glorieux ou célèbres : Alexandre Dumas, Alphonse Karr et Isabey. Le moins connu des quatre aurait peut-être les titres les plus anciens et le mérite de la priorité dans cette *découverte.*

Il s'agit du peintre de marines, Charles Mozin, dont les paysages répandirent vers 1825 le nom de cet obscur hameau de pêcheurs. Alexandre Dumas nous a raconté avec sa verve entraînante un voyage à deux, dans le Trouville d'autrefois; mais il nous semble que, pour barbare qu'il fût encore à cette époque, l'endroit avait déjà sa petite notoriété... et, dans tous les cas, je me fierais médiocrement, pour admettre l'innocence primitive d'un bain de mer normand, aux coups de boutoir et autres rudesses de la vieille aubergiste, qui devine que les beaux messieurs et les belles dames et surtout les artistes aiment *ça,* et que je soupçonne d'être affable et engageante envers les rouliers.

Depuis ces jours lointains, il faut chercher l'histoire de Trouville dans les chroniques des feuilles de sport, dans les courriers d'été de presque tous nos journaux, et dans un certain nombre de romans écrits aussi par les chroniqueurs. En outre des avantages déjà signalés, une des raisons de la

prompte vogue de Trouville, ce fut la proximité de Paris et la facilité du voyage. Un train qui part de la gare Saint-Lazare vers une heure a déposé son monde à Trouville, avant six heures, après avoir stoppé à Mantes, à Évreux, à Lisieux et à Pont-l'Évêque. Les hôtels, ordinairement pleins jusqu'au faîte et visités annuellement par d'anciens habitués, ne sont pas près de voir diminuer leur fortune, devant l'élévation graduelle du tarif des maisonnettes ou logements en ville. Les deux plus renommés de ces hôtels ont grand air. Tout le monde les reconnaîtra et souscrira à cet éloge trop rarement mérité en France, où quelques-unes de nos villes principales maintiennent à cet égard un état d'insouciance inouïe. On pourrait citer telles de nos anciennes capitales de province où le séjour de l'hôtel pendant quarante-huit heures serait un temps de cruelles épreuves pour une femme bien élevée. Dans tel chef-lieu de la Franche-Comté et du Nivernais, cela brave, je ne dirai pas toute délicatesse, mais toute hygiène. Aussi combien nous fûmes étonnés, en lisant l'autre jour dans le roman d'un homme d'esprit une critique très vive des grands hôtels administrativement organisés d'à présent, comparés aux *maisons* sans façon du temps jadis. C'est là le paradoxe d'un homme qui a quelquefois fumé son cigare dans quelque proprette et cordiale auberge d'Alsace, mais qui ne s'est point arrêté dans nos grand centres.

IV

Une journée à Tourville comprend pour la plupart de ses hôtes, comme roulement quotidien d'occupations, le bain, la promenade sur la plage et sur la jetée, la lecture des journaux au *salon,* les concerts de l'après-midi et du soir audit salon, sans parler des bals ou des représentations lyriques ou dramatiques. L'année dernière, ces concerts étaient une des grandes attractions de la saison, fort intelligemment variés et d'une exécution toujours applaudie. Ils ont lieu dans une vaste salle très bien aménagée pour diverses destinations, mais où il m'a semblé que les auditions musicales avaient plus de succès que les soirées dansantes. Le *monde* ne se manifeste qu'à Deauville, où l'on se réunit pour danser entre soi, comme à Paris. Chaque jour, une heure avant le dîner, une descente de Deauville sur Trouville donne à la *Promenade des planches* son maximum d'animation.

On voit défiler sur ces *Planches,* entre deux haies touffues de groupes

de curieux, les noms plus ou moins fameux et les toilettes plus ou moins critiquées. L'an dernier, une des figures connues que l'on voyait chaque jour à cette heure était une prima donna que l'amour d'un homme titré avait enlevée à d'autres *planches*... plus durables celles-là, puisqu'on vient d'y retourner.



SUR LE SABLE.

La débâcle financière du commencement de cette année a fait du vicomte un exilé, presque un fugitif... et de la vicomtesse elle a refait une cantatrice. On pourrait citer, parmi les élégantes promeneuses, un certain nombre qui relèvent du tout Paris... d'autres l'ont fait et le feront encore; respectons leur domaine. Le *salon de Trouville* a vu naître ces temps derniers un rival redoutable. Nous voulons dire le *casino*, qui s'est installé dans une magnifique villa qui regarde la *Promenade des planches*. Le nouveau venu a sur son aîné cet avantage d'être situé au milieu d'un très beau et très grand jardin... et pour le reste, café, salles de jeux ou de lectures, il nous paraît représenter aussi un progrès sur l'état antérieur. Nous sommes grandement partisan de ces compétitions destinées toujours à profiter au public, et si elles se généralisaient davantage, le voyageur ne serait plus condamné aux chambres sinistres et aux nourritures impardonnables de certains hôtels de *premier ordre*, recommandés par les *guides*.

V

Cet aperçu serait par trop incomplet si l'on n'y rappelait tout au moins les ressources que présente le voisinage de Trouville à la noble ardeur

des *pedestrians,* comme dit l'Anglais, ou des cavaliers, dû à la satisfaction des natures très calmes qui aiment surtout à excursionner dans un bon carrosse. Pour ceux qui ont le pied marin, la promenade en mer de Trouville au Havre n'est pas dédaignée ; mais, l'an dernier, ce petit voyage fut souvent accidenté par le gros temps, et les flancs du paquebot étalaient souvent aux curieux groupés pour l'attendre, le témoignage par trop « naturaliste » de l'émoi des passagers. Il me semble qu'il eût été d'une bonne politique de la part de l'administration de supprimer en temps opportun ces horreurs décourageantes. Restaient, à la vérité, les attitudes mortes et les visages verdâtres qu'épiait la galerie, afin de se faire une opinion sur les plaisirs de « l'excursion. »

Il n'en manque point d'autres, où les âmes poétiques trouveraient à se satisfaire sans aucun de ces risques ignobles. N'ayant point pour objet d'éclipser l'ami Joanne, nous ne prétendons pas à énumérer toutes les « beautés » des environs de Trouville. Chacun a entendu parler de la forêt de Toucques, des châteaux d'Aguesseau et d'Hébertot, et de l'excursion à Villerville et à Honfleur. Nous mentionnerons plus spécialement deux autres points du caractère le plus intéressant, et où l'on rencontrera des légendes de notre passé. Près de Toucques, il y a les ruines d'un « manoir » qui appartint, dit-on, à Guillaume le Conquérant, et fut même le théâtre de quelques actes de cette grande vie. S'il est permis de symboliser dans un seul homme un si vaste coin de terre, l'homme de la Normandie, c'est Guillaume le Conquérant. Rollon tient honorablement sa place aux yeux des gens instruits ; Robert le Diable poursuit de son ombre infernale tous ceux qui ont été bercés avec le *Jadis régnait en Normandie* de Meyerbeer ; mais Guillaume le Conquérant efface tous ces fantômes. S'il n'est pas, ainsi que Rollon, le fondateur du duché de Normandie, il est comme le duché de Normandie lui-même. Les *ruines de Bonneville* (ruines authentiques... à ce que l'on nous jure, et vraiment assez imposantes) nous saisissent malgré le stigmate de banalité dont les a souillées le *tourisme.* Leur situation merveilleuse domine un des sites les plus verdoyants et les plus *pommés* de la vraie Normandie. Il reste presque intacte la ligne d'un mur d'enceinte, et en assez fâcheux état une demi-douzaine de tours, qui ont bientôt fait d'exterminer vos illusions. La tour de Rollon est un restaurant en plein air, et le maître de céans, au lieu de l'*antiquaire* rêvé, est un Tavernier qui opère sous les arbres. Après tout, il en est de même au vieux

château de Bade et autres lieux mémorables. Cela ne nuit à personne et mêle je ne sais quel attendrissement à la poésie des souvenirs.

On se rend de Bonneville, en traversant Toucques, aux ruines de l'ancien prieuré de *Saint-Arnould,* situées tout au pied de la hauteur que domine un pan de muraille, dernier vestige de l'ex-château de *Lassay.* C'est



A MARÉE BASSE.

une simple promenade d'une demi-heure. Après avoir déposé votre offrande dans le tronc de Saint-Arnould — non sans penser à Walter Scott, dont ce prieuré-feuillet détaché d'*Ivanhoe* paraît être l'œuvre, — on gravit la colline couronnée par la ruine de Lassay, qu'un pli de terrain dérobe aux regards, jusqu'à l'instant précis où on peut la toucher du doigt.

Si l'on en doit croire les on dit, le château de Lassay appartiendrait à l'histoire des grandes courtisaneries, telles que les arbres plantés en une nuit du duc d'Antin, telles que le voyage de Catherine en Crimée, avec cette réserve que c'est ici l'amour, et non la royauté, qui suscita le prodige. Le marquis de Lassay aurait fait construire en peu de semaines ce château, en l'honneur de la grande Mademoiselle, qu'il avait invitée à venir passer une saison en Normandie, et qui, pour le remercier de sa politesse, aima

tant... Lauzun. Il y aurait ici place pour de jolies variations sur le *sic vos non vobis*, et sur le temps qui ne respecte pas ce qu'on fait sans lui. Ce château, présentement réduit aux proportions d'une grange, se distinguait surtout par sa position, qui dominait le panorama d'un des points délicieux de la Normandie, et regardait la mer. Il nous est doux d'ajouter que le marquis de Lassay mourut à quatre-vingt-six ans.

Rien de plus consolant et de plus moral que ces belles vieillesses accordées aux maltraités de l'amour. Tirons encore un autre enseignement de cette histoire. La construction du château de Lassay et celle du château d'Aguesseau dans le proche voisinage de Trouville ne nous invitent-elles pas à supposer que cette plage fut appréciée des connaisseurs dans des temps plus anciens que la date aujourd'hui consacrée? Un numéro de cette revue ne suffirait peut-être pas à raconter dans le détail, tandis qu'une demi-journée suffit à vous faire voir l'aristocratique Deauville, témoignage encore vivace d'un monde évanoui ; Villers aux cottages et aux châteaux verdoyants et confortables ; Houlgate, Beuzeval et Cabourg, peuplés de noms amis et familiers à l'oreille parisienne ; Dives et sa vieille auberge, qui en a trouvé *une bien bonne* en se qualifiant d' « hostellerie ». Six heures en vérité, pas davantage, pour qui n'a d'autre désir que d'entrevoir ces stations brillantes, au cours d'une promenade, qui, moins la couleur ineffable de l'Italie, n'est pas sans faire songer à la Corniche.

Les courses de Trouville au mois d'août ont une réputation de premier ordre dans le monde des curieux et des intéressés, on pourrait dire presque tout le monde. Cet aimable pays redouble alors d'entrain et d'élégance ; sous cet aspect, aucune autre plage ne lui a jamais ressemblé, et l'on comprend, devant ce spectacle, que les chroniqueurs et les romanciers l'aient célébrée entre toutes. Ajoutons, pour finir sur une leçon de haute philosophie, que l'on ne passe point à Trouville, devant la rue des Rosiers (un nom qui ne résonne pas gaiement dans notre histoire contemporaine), sans voir la maison où, dans une triste nuit de février 1848, Louis-Philippe, détrôné et fugitif, attendait avec angoisse le moyen de gagner l'Angleterre. Devant le chalet Cordier, où vécut M. Thiers il y a juste dix ans, au zénith de sa popularité de libérateur, on est libre de méditer sur la valeur des prestiges politiques et sur le prix de la gloire.

Louis Dépret.



LES BAINS DE MER D'AUTREFOIS



Les élégantes du XIXe siècle ont depuis longtemps abandonné le « vulgaire sac de laine noire » qu'on appelait un costume de bain.

Elles se sont même revêtues — quelques-unes du moins — de costumes enguirlandés, de fanfreluches multicolores avec une telle profusion qu'au premier abord on ne savait si ces costumes étaient des costumes de bain ou des costumes de bal.... sinon masqué, au moins suffisamment travesti.

Robida a signé plusieurs amusants dessins rehaussés de brillantes couleurs où il exagérait — ce qui n'est pas un mal, quand c'est joli — l'échancrure des corsages, et faisait merveilleusement valoir les irrésistibles séductions d'une jambe faite au tour... eussent dit nos pères, ou d'un bras finement attaché.

Mais tout cela — quelque décolleté que ce soit — n'était encore que bien peu de chose auprès du costume des baigneuses du Grand Siècle.

Étincelle, pourtant, dans une de ses spirituelles chroniques, nous dit qu'un jour les élégantes voulant du nouveau... n'en fût-il plus au monde... avaient demandé à leurs couturières des costumes de bains *historiques.* Et alors, *Étincelle* nous l'affirme, les couturières inventèrent pour leurs clientes d'élégants ajustements taillés en veste Louis XIII et en pourpoints Louis XIV.

Un costume de bain Louis XIII ou Louis XIV ! quelle mirifique invention, en effet. Oh! que, dans leurs recherches, les couturières avaient péché par excès d'archaïsme et de zèle !

Si les savants lisaient les journaux de mode, ils seraient parfois bien étonnés des prétendues origines historiques qu'on attribue aux accessoires du costume féminin. Mais cette fois les lettrés, eux aussi, ont dû bien rire de « ces costumes de bain du temps de Louis XIV ».

Si vous voulez savoir dans quel costume on se baignait à cette époque, relisez simplement Mme de Sévigné.

C'était alors complètement nues que se baignaient les dames de la cour du grand roi.

Grand dieux ! va-t-on s'écrier pudiquement, mais il fallait donc qu'elles fussent enragées, ces grandes dames.

Eh bien, précisément c'est qu'à cette époque les bains de mer étaient un traitement anti-hydrophobique ; et voici comment Mme de Sévigné raconte une aventure arrivée aux « filles de la reine » :

« Au reste, si vous croyez les filles de la reine enragées, vous croyez bien, écrit Mme de Sévigné à Mme de Grignan. Il y a huit jours que Mmes de Ludres, Coëtlogon et la petite de Rouvroi furent mordues d'une petite chienne qui étoit à Théobon ; cette petite chienne est morte enragée ; de sorte que Ludres, Coëtlogon et Rouvroi sont parties ce matin pour aller à Dieppe et se faire jeter trois fois dans la mer.

« Ce voyage est triste ; Benserade en étoit au désespoir ; Théobon n'a pas voulu y aller, quoiqu'elle ait été mordillée.

« La reine ne veut pas qu'elle la serve, qu'on ne sache ce qui arrivera de toute cette aventure. Ne trouvez-vous point que Ludres ressemble à Andromède ? Pour moi, je la vois attachée au rocher, et Tréville sur un cheval ailé qui tue le monstre. *Ah! Zézu ! matame te Grignan, l'étranze sose t'être zettée toute nue tans la mer* .»

Cette lettre est datée du vendredi 13 mars 1671 et Mme de Sévigné a soigneusement *noté* l'accent de Mme de Ludres.

Marie de Ludres, chanoinesse de Poussay; Louise de Coëtlogon qui devint marquise de Savoie, Jeanne de Rouvroy qui devint comtesse de Saint-Vallier et Lydie de Rochefort Théobon, comtesse de Beuvron, étaient toutes quatre filles de la reine. Quant au comte de Tréville, c'était un capitaine aux mousquetaires.

Dans une autre lettre datée du 1er avril 1671 Mme de Sévigné raconte qu'elle vient de revoir la chanoinesse du Poussay.

« J'ai vu. Mme de Ludres ; elle vint m'aborder avec une surabondance d'amitié qui me surprit ;.... elle a été plongée dans la mer, la mer l'a vue toute nue, et sa fierté en est augmentée ; j'entends la fierté de la mer ; car, pour la belle, elle en est fort humiliée. »

Enfin le 29 juillet et comme Anne de Noailles comte d'Ayen vient d'épouser Marie de Bournonville, Mme de Sévigné, en apprenant ce mariage à sa fille, s'écrie plaisamment : *matame te Lutres en est enragée.* Ce qui ferait croire à quelque scepticisme de la part de l'illustre écrivain, au sujet de ce traitement contre la rage. Et pourtant, au siècle dernier, on amenait encore à Dieppe de malheureux hydrophobes et de pauvres aliénés.

Après le célèbre *krach* de la rue Quincampoix, — près duquel nos *krachs* contemporains ne sont que de petits incidents sans grande importance — on amena à Dieppe un pauvre cocher qui était devenu fou et prétendait que toute la terre lui appartenait, et toutes les femmes aussi, — toutes, sauf une cependant : la sienne, qu'il avait en horreur. Les douches et les immersions devaient le calmer, sinon le guérir, s'il faut en croire les relations du temps. Le traitement qu'on faisait subir à ce malheureux était pourtant fort barbare. N'avait-on pas l'idée en ce temps-là de suspendre les malades à une corde, et en pleine rade on les trempait ainsi dans la mer, les laissant sous l'eau plus ou moins longtemps, suivant la violence des accès !

Le procédé n'était pas nouveau cependant, s'il faut en croire Joan Helmont. Cet auteur raconte, en effet, qu'aux environs de Gand il vit passer sur un navire un vieillard nu et garrotté. Il était enragé et on le conduisait aux bains de mer ! Avouons que de notre temps on s'y rend un peu plus gaiement.

Lorsque le navire à bord duquel était ce malheureux eut gagné la pleine mer, on hissa la pauvre victime en haut d'une vergue et on le laissa tomber dans l'eau « par trois fois », la première pendant l'espace d'un *Miserere,* les deux autres pendant l'espace d'un *Ave.* Joan Helmont assure que le vieillard, après ces trois submersions, fut étendu sur le dos, qu'il rejeta d'abord ce qu'il avait bu et finalement qu'il fut guéri.

Et quand on pense que la médecine moderne n'a encore rien trouvé pour combattre la rage! Il n'y a donc pas de docteurs bibliophiles. Ils

retrouveraient certainement dans les vieux bouquins poudreux mille et une recettes de ce genre, toutes plus infaillibles les unes que les autres, d'après les anciens auteurs, pour mille et une maladies réputées incurables de nos jours encore.

Au XVIe siècle, le journal de Pierre de l'Estoile nous signale déjà les vertus curatives et mirifiques des bains de mer. Ce vénérable aïeul des reporters note soigneusement le voyage « du Roy et des Roynes passant à Trie, à Charleval, à Gaillon, à Rouen et à Dieppe, où le Roy par le conseil de ses médecins s'alla baigner en la mer pour guairir certaines foiblesses dont il estoit incommodé ».

Hydrothérapie des temps jadis, qu'êtes-vous devenue! Bains médicinaux des vieux temps, nous vous avons transformés en agréables villégiatures. Aujourd'hui tout le monde va aux bains de mer ; lorsque, sur le disque de l'année, l'aiguille marque juillet, août et septembre, dirait avec solennité M. Prudhomme, on éprouve l'impérieux besoin de respirer à pleins poumons un air pur, et si l'on ne va pas dans une des agréables stations du littoral prendre de vrais bains de mer, on y va prendre tout au moins des bains d'air pur.

Bains d'air pur! cela n'est pas encore de notre invention cependant, et dans les premiers prospectus destinés à lancer les bains de Dieppe, cette dénomination « bains d'air » était déjà soulignée.

Le célèbre Lepecq de la Clôture recommande le *Topique de Mer*, qui « prévient les hydropisies et les tympanites et désobstrue les viscères ».

Les prescriptions médicales ne sont plus nécessaires depuis longtemps déjà pour entraîner la foule aux bains de mer.

La plage de Dieppe — une des plus fréquentées de la côte normande — possédait une *Maison de santé* régulièrement installée dès la fin du siècle dernier.

Cette maison s'élevait à peu près où se trouve aujourd'hui l'Hôtel Royal, mais elle était séparée de la plage par une haute muraille dont les portes étaient flanquées de tours aux toits pointus, dans le genre de celles qui existent encore aujourd'hui près de l'entrée du Casino actuel.

En 1812, on créa un nouvel établissement ; et les relations du temps s'extasient sur les tentes, les guides sûrs et les voitures dont la caisse offrait un cabinet de toilette et la cuve une baignoire à claire-voie, voitures qu'on poussait à bras et qu'on ramenait sur la plage au cabestan.

Tels furent les humbles débuts d'une plage aujourd'hui célèbre. L'historique des bains de Dieppe a d'ailleurs été consciencieusement tracé par un modeste savant dieppois, M. Féret. C'est dans ce volume (in-8°, Dieppe, 1855), dont les touristes trouveront un exemplaire à la Bibliothèque de la ville, s'ils ont quelque loisir pour gravir les deux étages de l'escalier de l'hôtel de ville qui y conduisent, que sont relevés et notés avec soin les noms des célébrités de tout genre qui sont venues à Dieppe. Et qu'on n'aille pas dire que l'auteur en écrivant son histoire des bains de Dieppe n'a pas étudié et traité son sujet *ab ovo,* car la première phrase du volume est celle-ci : « le bain est antérieur à l'homme ».

Et, qui plus est, l'auteur le prouve, puisque, dit-il, « beaucoup de nos devanciers, quadrupèdes, quadrumanes et bipèdes emplumés, se baignent instinctivement depuis la création sans doute » !

Que conclure de tout ceci, sinon que les bains de mer, si fréquentés qu'ils soient de nos jours, devraient l'être plus encore ?

Mais avouons cependant que ce voyage était moins gai autrefois qu'aujourd'hui. Des philosophes moroses reprochent toujours à la vieille gaîté française de disparaître.

J'aime à croire cependant qu'ils ne regrettent pas les aliénés et les enragés qui formaient jadis la seule clientèle des bains de mer.

Nous avons remplacé cet affligeant spectacle des misères de la nature humaine par les charmantes réunions d'une foule élégante. Pour cette fois, il faut le constater en passant, le présent est préférable au passé.


JULES ADELINE.





L'ÉTOILE TERRESTRE

Il était décidé à s'évader de sa souffrance, cela est certain. Quand et où ? il l'ignorait encore. L'arme, elle était choisie. Il la portait même sur lui, depuis le matin, couchée dans son riche étui, et pareille à une vipère qui sommeille, froide, immobile, prête à mordre.

Mais le lieu, mais l'heure convenable pour ce duel bref d'un homme avec la vie, il ne les avait pas nettement déterminés dans son esprit.

Il allait donc au hasard devant lui, sans rien regarder, à travers la brume roussâtre de chaleur et de poussière dont se voilaient les constellations de gaz du boulevard, décrivant dans sa marche les méandres que trace la flânerie farouche du désespoir, cuvant la noire ivresse de son irrémédiable chagrin, les yeux secs.

Ce fut le parfum pénétrant d'une fleur du midi, respiré soudain, comme il passait devant le riant étalage d'un bouquetier célèbre, qui fit tomber dans la coupe amèrement pleine de son âme cette goutte suprême destinée à la faire déborder.

Ce parfum, grand Dieu ! il l'avait si souvent senti, avec passion, mêlé à la troublante senteur de fins cheveux mordorés, quand il se penchait, dans les salons, l'hiver, tremblant d'une ardeur silencieuse, au-dessus d'une tête charmante, absolument puérile, hélas ! mais qu'il aimait plus que tout sur la terre.

A l'instant, ce parfum évoqua la jeune femme impitoyable dans sa frivolité, pour laquelle, pendant trois années, trois années vécues heure par heure dans des alternatives anéantissantes d'espérances folles et de déceptions brutales, son amour, un amour d'homme de quarante ans, fougueux, ingénieux, délicat et touchant, n'avait jamais eu d'autre importance — il le savait à présent — que celle d'une sorte de complément de toilette de *high life*, — un peu plus qu'un éventail rare, peut-être.

Eh ! sans doute, cet amour, elle était loin de le dédaigner ; il était pour elle comme une espèce de bijou d'un goût captivant, ayant le don de ne pas se banaliser, s'accommodant avec toutes ses robes, un bijou apprécié, envié même par certaines femmes, ses amies, dont elle reconnaissait secrètement la supériorité. Il était, en somme, flatteur à produire en public, peu compromettant, et ne lui coûtait rien, ou presque rien dont sa prudence pût avoir à se repentir : un regard céleste quelconque, un demi-sourire, un doigt qu'on laisse presser en offrant la tasse de thé...

Aussi vertueuse, mais déloyale, au lieu de tuer net d'un mot honnête l'espoir dans le cœur de cet homme que l'amour refaisait crédule, impatient et naïf comme un enfant, elle répondit à son premier aveu d'adoration par une de ces phrases de refus, de dévouement offert, gentiment banales, où un chercheur de plaisirs eût vu une inacceptable offre de tendresse idéale, qui l'eût fait s'éloigner à grands pas, mais qui sembla au contraire à ce noble esprit, amoureux, purifié par la sincérité de sa passion, la parole même, voilée d'une pudique réserve, d'une âme exquise palpitant à l'unisson de la sienne.

Il se crut aimé. Elle, sans cruauté calculée, inconsciente même, ne le détrompa pas. Elle ne voulait pas perdre son intéressant complément de toilette, voilà tout.

Aujourd'hui qu'il était désabusé, seul, son amour ayant coulé à pic, le malheureux homme qui s'était donné tout entier voulait en finir.

Une angoisse aiguë, insupportable, l'envahit aussitôt qu'il eut respiré le cher parfum de la fleur qu'elle préférait.

C'est une histoire très banale et très vieille, comme dit Henri Heine, mais celui à qui elle vient d'arriver en a le cœur brisé.

— Allons, dit-il, ce sera ce soir.

Il pressa le pas, la tête en feu, arriva dans une gare, prit un billet pour l'une des stations dont le nom, en lettres blanches sur une plaque bleue, frappa le premier ses yeux égarés, à côté d'un guichet près duquel un employé obligeant fit remarquer à ce monsieur qu'il oubliait de ramasser sa monnaie.

Il monta dans un compartiment vide. Il comptait se soustraire là, en route, à ce spasme horrible qui tenaillait sa poitrine sans relâche et lui arrachait d'horribles soupirs.

Au moment où le train allait partir, un voyageur en retard, suant, soufflant, mais gai d'être enwagonné tout de même, sacrebleu, monsieur ! vint tomber à côté de lui, au milieu d'une petite avalanche de paquets et de journaux.

Le voyageur en retard débordait de joie. Il eût été inutile de chercher à l'endiguer. Sa femme l'attendait. S'il eût raté l'express, on l'aurait cru mort chez lui. Il offrit cigares sur journaux à son taciturne compagnon de route.

Le taciturne compagnon, poli, mais froid, refusa les journaux, refusa les cigares, refusa même d'entrer en conversation.

Il était perdu dans la contemplation douloureuse d'un spectre obsédant, le spectre gracieux de la délicate et perfide jeune femme qu'il ne devait plus revoir et en compagnie de laquelle, sur cette même ligne, un divin jour de l'autre saison, il avait voyagé...

Le voyageur en retard prit alors la mine d'un homme joyeux qui croise subitement un enterrement et salue une foule de gens affligés. Il se tut, blinda son crâne d'un étrange petit bonnet anglais, et, fumant avec furie, il s'enfonça dans les coussins, dont les capitons, ornés à leur centre d'une cocarde grise, ont l'air d'innombrables paires d'yeux de chouettes sévèrement fixés sur vous.

Après une heure et demie de glissement cahoteux sur les rails, le train s'arrêta.

Saluant le voyageur en retard, qui retira ses pieds en arrière avec précipitation, le pauvre garçon au cœur ruiné descendit de wagon, traversa les voies et sortit lentement, le dernier, de la station où l'amenait le

hasard d'un train de nuit, et que, selon toute apparence, il devait quitter un peu plus tard, mais cette fois pour un voyage qui durerait éternellement.

L'humidité des dernières pluies, pompée par l'ardent soleil du jour qui venait de s'écouler, et condensée par l'air du soir, s'était répandue sur les plaines en immenses brouillards. Sans la tiédeur de l'atmosphère, on se serait cru en plein novembre.

La station était déserte.

Un employé obligeant présidait seul à la sortie des rares voyageurs descendus du train. Il fit remarquer à celui qui franchit le dernier la barrière qu'il s'était sans doute trompé, qu'il dormait évidemment, que son *ticket* lui donnait droit d'aller un grand nombre de kilomètres plus loin.

— Non, fit l'interpellé, c'est bien ici que je veux m'arrêter. Ayez la bonté de m'indiquer l'hôtel le plus voisin dans la ville.

— Il y a un hôtel à côté de la station, répondit l'employé. Mais l'omnibus ne fait pas ce train-ci. Il est trop tard. — Si vous voulez, je vais vous conduire. J'ai le temps, monsieur.

L'obligeant employé remplit sa promesse.

Le voyageur, après quelques minutes de marche, au milieu de la plus épaisse obscurité, arriva à la porte d'une maison de façade confortable.

Une dame avenante, bien qu'aux yeux un peu ensommeillés, vint elle-même répondre au coup de sonnette du voyageur et de son guide.

Celui-ci fut généreusement congédié.

La dame avenante questionna le voyageur.

— Monsieur veut souper, sans doute ?

— Non, madame, répondit-il. Un lit est tout ce que je demande. — Ah ! pardon, madame, reprit-il, pendant que, derrière son hôtesse, il traversait une sorte de parloir où des femmes empaquetées dans des châles à carreaux écossais dormaient sur des chaises, attendant un train pour Paris, au milieu de paniers qui servaient d'oreillers à de nombreux enfants, pardon, madame, faites-moi monter une bouteille de votre meilleur vin de Bourgogne et deux verres, deux verres à bords minces, surtout.

On lui apporta, dans la chambre aux boiseries odorantes où il fut introduit, le vin et les verres qu'il avait demandés.

— Bonsoir, monsieur. Dormez bien.

— Bonsoir, madame.

Il s'assit lourdement devant la table reluisante où se reflétait la bougie déposée par sa conductrice, en se retirant après son souhait de nuit paisible.

Il tira d'une poche de son pardessus un objet recouvert de cuir brun, qui avait l'air de l'étui de l'énorme pipe d'un Allemand.

Il l'ouvrit.

L'arme était là, maintenant, à portée de sa main. Arme de gentleman, où l'art n'avait pas dédaigné de s'associer à l'industrie afin de faire à la mort tapie dans ses contours une retraite aussi élégante que solide.

Puis il prit la bouteille, une vénérable bouteille à la cire décolorée comme la lèvre d'un mort, et remplit jusqu'au bord les verres qu'il avait exigés délicats et minces.

Il n'avait pas soif pourtant. Non. Il n'avait pas davantage l'intention de s'étourdir lâchement pour mettre à exécution son projet. Il avait au contraire besoin de conserver tout son sang-froid afin de ne pas s'infliger, par un manque de précision, une inutile souffrance physique.

Alors, pourquoi avoir versé ce vin ?

En agissant ainsi il avait obéi à un tenace souvenir d'enfance et de jeunesse, subitement revenu à fleur de mémoire pendant cette triste soirée.

Jadis, quand son père, un vieillard vénérable et charmant, avait à lui communiquer une grave résolution, ou à lui faire quelque reproche un peu rude, il le faisait venir dans sa chambre à coucher, lui versait et se versait à lui-même un bon verre d'un grand vin rare et parfumé, et ce n'était qu'après que les verres avaient été tendrement choqués l'un contre l'autre et qu'ils étaient vidés, que ce père adoré, au joyeux visage, aux yeux bons et vifs, entamait enfin l'affaire qui lui tenait au cœur. Le premier choc pouvant être trop violent, le brave homme prenait la précaution de mettre, comme un tampon entre les deux adversaires, une belle goutte d'un liquide généreux et cordial, tonifiant le corps et disposant l'esprit à une conciliante aménité.

L'infortuné, aujourd'hui, en buvant, comme jadis, dans un moment solennel, un verre du vin qu'eût aimé son père, voulait dire adieu à cette chère mémoire, afin de sortir de la vie en ayant au moins un nom béni sur les lèvres.

Et voici que devant ces verres pleins, dont le contenu scintillait gaie-

ment, à la lueur de la pâle bougie, dans cette chambre solitaire d'hôtel, au



IL ALLA A L'UNIQUE FENÊTRE ET L'OUVRIT. (PAGE 102.)

milieu d'un pays inconnu, le malheureux se retrouvait en face de son vieux père disparu dans l'infini.

Entrevue dernière, confrontation déchirante.

Il lui sembla que de l'autre côté de la table venait de s'asseoir de nouveau, bienveillant fantôme au sourire tout ruisselant de larmes, cette fois, le brave cœur qui l'avait tiré et consolé de tant de folies autrefois, et qu'il lui parlait plus doucement que jamais droit à l'âme.

Courbant la tête, il écouta le fantôme lui rappeler avec des mots navrants les jours et les nuits passés, par une mère et un père, maigris et blanchis d'inquiétude, usant leur vie, se privant de bien des petites satisfactions, pour arriver à donner la force et la santé à ce solide et fier garçon, aujourd'hui prêt à détruire, en une seconde, ce corps valeureux et honnête qui était leur orgueil...

Il se revit petit, chancelant de chaise en chaise, sous l'œil des bons vieux, éclatant d'un rire d'émotion, et follement embrassé par eux.

Il allait tuer cet enfant dont la gaieté et la robustesse avaient été la seule récompense de leur vie de labeurs et de peines.

Oh ! pourquoi avait-il rencontré cette femme exécrée !

O père ! père ! père ! pardon, père ! mais il le faut; je ne puis, je ne puis supporter la pensée qu'elle me deviendra étrangère, que je ne la verrai plus, moi vivant... que c'est fini, bien fini... qu'elle ne m'aime pas. Je ne puis. Pardon, père !

Éclatant en sanglots, étouffant, il alla à l'unique fenêtre de la chambre solitaire et l'ouvrit. Une bouffée de brouillard lui mouilla finement le visage et lui fit du bien.

Il resta immobile, recevant sur le front la pluie ténue. Un grand silence régnait partout, dans la rue devinée sous la brume, et dans l'hôtel où il agonisait ses dernières minutes d'existence. Il devait être très tard.

En face de lui, vague dans la vapeur, à la hauteur d'une mansarde, il aperçut une lueur faible.

— Sans doute, se dit-il en lui-même machinalement, une lampe qui brûle encore dans la pauvre chambre de quelque lamentable travailleur moins déshérité que moi, pourtant, s'il a le cœur en paix !

La faible lueur, étoile terrestre, se déplaçait parfois. On eût pu la comparer au fanal d'un vaisseau à l'ancre dans une rade, et vu du port.

Mais lui, loin de songer à cela, il pensait à ce misérable, à ce frère de douleur, que lui faisait découvrir soudain, à quelques pas de lui, le rayon expirant d'une lampe de veille.

Puis, il disait encore, dans un lent et muet colloque avec ses réflexions dolentes :

— Il y a là-haut, peut-être, non pas un homme, un être fort et résistant en somme, mais une femme, hélas ! une malheureuse ouvrière de fabrique, une mère, qui sait ? martyre d'un ivrogne horrible à qui le sort et la nature l'ont enchaînée.... Ah ! pauvre créature ! reçois ce stérile cri de compassion d'un mourant... toi qui consens à vivre !

Il regarda de nouveau, avidement, à travers les ténèbres, la petite lumière ; elle brillait toujours, faible et vague. Alors il murmura, avec exaltation :

— Ah ! pauvre fille ! pauvre fille courageuse et résignée !... Souvent, lorsque tu reviens de ton travail ingrat, le soir, harassée, une envie terrible te mord au cœur en suivant le bord de la noire rivière; mais il y a derrière toi, s'accrochant à ton mince habit, deux petites mains maigres, deux petites mains adorées, les mains de l'enfant décharné que tu veilles en ce moment et qui gémit, doux égoïste, dans son triste berceau, implorant, exigeant la chaleur de tes baisers... Hélas ! mais moi, moi ! je n'ai plus rien à aimer dans ma détresse affreuse !...

Après un long silence de cruelle méditation, il soupira avec amertume.

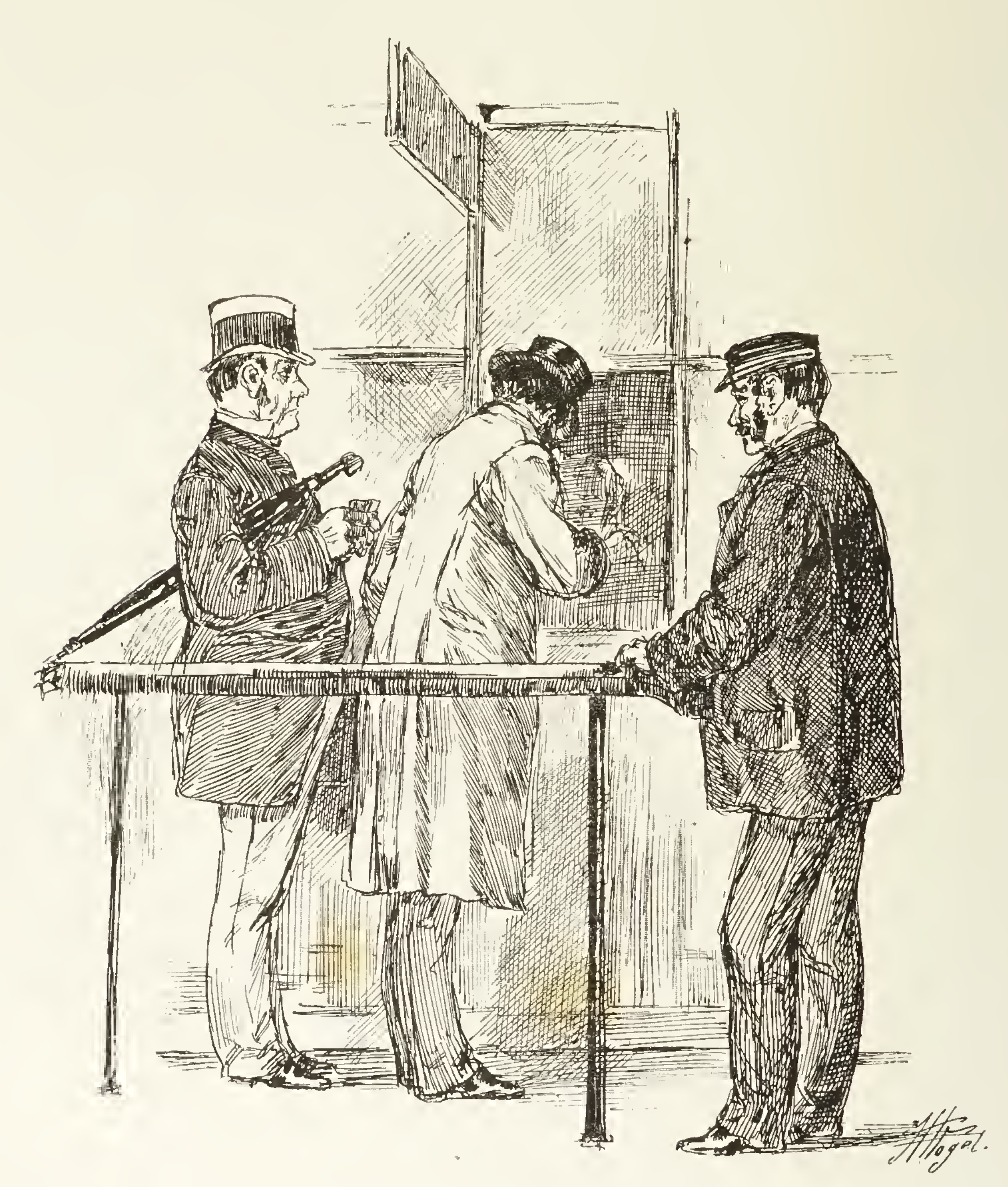
Puis il se remit à parler à la nuit, comme un fou...

— Et pourtant, je me sens plus faible et plus égoïste que cet enfant débile qui gémit, là-haut, torturant un inextinguible cœur de mère ! Oui, je suis plus égoïste et plus aveuglément lâche que lui. Que suis-je ? Qu'ai-je jamais fait ? Comblé de toutes les satisfactions du bien-être, oisif, ai-je eu un seul instant, pendant la semaine de rage et de folie qui a précédé ce jour, la résignation devant la douleur et la bravoure contre la vie adverse dont cette pauvre fille me donne l'exemple cette nuit ? — Ai-je seulement pensé à disposer, d'une façon utile, de cet argent que ma fin brusque va jeter à d'autres qui n'en ont pas besoin... Non, égoïste, je n'ai songé qu'à moi, sans cesse, et qu'à celle... qui ne vaut pas cette ouvrière héroïque... Ah ! pauvre fille !...

Il revint s'asseoir, frissonnant, et but un verre du vin que son père lui eût conseillé de goûter avant de prendre une résolution définitive.

Et les regards toujours attachés sur la lueur qui pâlissait de plus en plus dans le brouillard, il reprit :

— Qui que tu sois, être inconnu qui te consumes, là-haut, comme la triste lampe qui t'éclaire, je te bénis en cette heure nouvelle pour moi, car tu m'as ouvert les yeux, car tu m'apprends le sacrifice, car tu m'apprends



IL RETOURNA A PARIS.

le devoir ! — Ah ! je suis seul, horriblement seul, saignant d'une blessure que rien ne cicatrisera ; mais cette main à présent, je te le jure, n'abrègera pas d'une heure la durée des jours décolorés qui me restent à vivre. Une besogne plus noble lui est réservée : elle fera le bien. Toi d'abord, ô ma compagne d'agonie, puis d'autres, vous l'éprouverez dès demain.

Il s'endormit, épuisé, sur sa chaise, veillé par la longue et immobile flamme de la bougie mourante.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour. Toute espèce de brouillard s'était évaporé. Un gracieux rayon de soleil était entré dans la chambre et jouait innocemment avec l'arme oubliée sur la table.

Il la vit, tressaillit, car elle le ramenait d'un seul coup au milieu de souffrances écartées un moment par le sommeil ; mais, froidement, il referma l'étui qui la cachait et le remit dans une poche.

— Et maintenant, à la vie ! s'écria-t-il.

Il courut à la croisée. Il lui tardait de voir et de saluer cette mansarde dont la lumière, pendant cette nuit de tempête, l'avait conduit, comme le feu d'un phare lointain, sinon dans le port, au moins dans des eaux calmes, et près de la côte du salut.

Il regarda et ne vit rien devant lui.

Il n'y avait pas plus de maisons devant ses yeux qu'il n'y avait de palais pour le beau-père d'Aladin, devant les yeux de ce monarque, le jour où le magicien africain enleva Badroulboudour et son pavillon de pierreries.

— Ai-je rêvé ?

Il n'avait pas rêvé. Il y avait eu réellement devant lui, pendant la nuit, une lumière vacillante dans le brouillard. Seulement, — comme il s'en rendit compte un instant après, à la suite d'un court examen qui amena un pâle sourire sur ses lèvres — cette lumière était celle d'un des derniers réverbères de la cour de la gare.

Mais qu'importe ! Il avait résolu de suivre la voie consolatrice où le Samaritain a passé l'un des premiers, en y laissant le doux parfum de sa bonne action, et, comme c'est surtout des malheureux qu'on peut dire, hélas : *Un de perdu, dix de retrouvés,* il accepta la déception sans murmure.

Il retourna à Paris.

Ernest d'Hervilly.





AUX BAINS DE MER



Avez-vous remarqué un certain phénomène assez curieux à observer qui se manifeste chez bon nombre de Parisiennes, et même de Parisiens, dans la première quinzaine de juillet, à la veille des *déplacements et villégiatures?* C'est le mépris et l'horreur qu'ils se mettent tout à coup à professer pour la toilette et l'élégance. Épuisés sans doute par huit mois de traînes et de paniers, de lampas et de satin merveilleux, las des cravates blanches, des plastronnages, des gilets blancs à boutons d'or et de leurs minces escarpins à la poulaine, ils n'aspirent les uns et les autres qu'à l'andrinople et au molleton des familles, au Yokohama égalitaire et aux espadrilles à quarante-neuf sous. Aussi les plages ont-elles été divisées en deux grandes familles : les plages où il faut être *habillé du matin au soir,* et celles où on peut *aller comme ça.* C'est tout l'un ou tout l'autre : ou il faut être habillé du soir au matin, — ce qui arrive généralement chez les peuples civilisés, — ou on peut aller comme ça.

C'est ainsi qu'on a fait à certaines villes d'eaux des réputations dont elles ne pourront jamais se relever ou se défendre. On est persuadé, par exemple, qu'à Trouville il faut changer quinze fois de costume par jour, et

être en robe de bal toute la sainte journée pour arpenter les planches, tandis qu'à Dinard on pourrait *briller* avec une petite cotonnade à bouquets Pompadour. Jamais vous né pourrez détruire ces deux clichés passés à l'état de scie et faire convenir qu'à Trouville ou à Dinard on est absolument libre de faire ce qu'on veut. Tout dépend de la société dans laquelle vous vivez. Il est tout naturel, si vous êtes enrégimenté parmi les élégantes, citées tous les jours par les journaux mondains, que vous fassiez autant de toilette que votre entourage ; mais au contraire, si Balandard vous-même, vous vivez dans le milieu Balandard, rien ne vous oblige à faire autrement qu'eux, à moins toutefois que vous ne vouliez, passez-moi l'expression, épater Mme Balandard ; ce qui se voit souvent.



UNE BAIGNEUSE A PRÉCAUTIONS.

Au lieu de classer les plages en deux catégories, les plages qui ont des galets et celles qui n'en ont pas, on les subdivise encore en plages bien composées et plages mal composées. Étretat, par exemple, est essentiellement mal composé. Je suis sûr que dans leur temps les plages à la mode du lac Asphaltite n'avaient pas une pire réputation. On y vit, entendez- vous dire, dans une honteuse promiscuité d'acteurs, d'actrices et de cocottes. En un mot, Étretat est *cabot*. Une mère ne saurait y conduire ses filles, encore moins un mari sa femme. Dieppe, au contraire, qui a su conserver de si grands souvenirs de la duchesse de Berry, est resté le bain de mer chaste par excellence, le bain de mer attitré des douairiers et des douairières du noble faubourg. Une jeune héritière de la rue de Varenne ou de la rue de Grenelle est-elle pâlotte, aussitôt que les vacances du Sacré-Cœur seront commencées, on ira faire une bonne saison de bains de mer à Dieppe.

Si chaque plage présente un aspect différent, au fond la petite comédie mêlée de couplets qui se reprend tous les étés, toujours avec le même succès, pendant deux ou trois mois sur les côtes normandes ou bretonnes, ne varie guère. Même intrigue. Mêmes personnages. Le décor représente invariablement une plage avec une ou deux falaises, dans le fond le Casino, cabines de bain, etc., etc. Les costumes seuls sont tous les ans entièrement renouvelés, pourrait ajouter la direction. Ne nous en veuillez donc pas si

nous faisons défiler sous vos yeux ces types que vous connaissez depuis longtemps. Il faut toujours finir par citer Molière. Si nous disons toujours la même chose, c'est que c'est toujours la même chose.

On n'aime guère à se servir d'intermédiaire pour louer une villa, quand on va pour la première fois dans un pays. On a aussi peu de confiance dans les appréciations de ses amis que dans les boniments des agences de location. Aussi profite-t-on de quelques beaux jours, pendant les vacances de Pâques, pour faire un petit *change*, voir par ses yeux et choisir quelque chose tout à fait à sa convenance. Vous êtes attendu. Loueurs et loueuses, logeuses montent à leurs tourelles, sur leurs bastions pour apercevoir le voyageur de plus loin. Dès qu'il est signalé, on se précipite à sa rencontre ou on l'attend sur le seuil de sa porte.

Vous commencez. C'est une dame qui vous fait visiter sa villa dans les moindres détails. Elle déploie un véritable lyrisme pour vous en chanter les agréments et le confortable : *Le duc et la duchesse de X... y ont passé deux saisons... Ils regrettent beaucoup de ne pas pouvoir venir cette année... Cette chambre était occupée par le prince, le père de la duchesse... Quel homme charmant!* etc., etc. Vous les trouvez bien mesquines ces chambres, mais puisque le duc, la duchesse et cet excellent prince s'en contentaient! Il ne faut pas se montrer plus difficile qu'eux. Quand vous entamez la question linge, argenterie, vaisselle, cette bonne petite dame vous étonne par sa générosité, sa libéralité.

« Je veux que mes locataires se plaisent chez moi. Je donne tout ce qu'on me demande. La duchesse désirait un bain de siège, ce n'est pas l'usage dans les locations, je lui en ai donné un. »

Vous demandez à cette gracieuse propriétaire de vous accorder jusqu'au soir pour lui rendre réponse. Vous voulez réfléchir. Réfléchir, en langage de location, signifie visiter d'autres villas. C'est à peine si vous prenez le temps de déjeuner, vous visitez tout ce qui est à visiter. Vous voyez défiler devant vous les différents types de propriétaires. La propriétaire grincheuse, qui s'informe du nombre de vos enfants. Elle vient de renouveler son mobilier et la tapisserie (le papier) du salon. La propriétaire, femme qui se dit du monde et qui vit de ce petit commerce, mais qui prétend qu'elle ne loue que par obligeance et sur recommandation. C'est la plus désagréable et la plus endiablée de toutes. Elle se réserve un petit pavillon

dans votre propriété, pour pouvoir être toujours fourrée chez vous et dans votre cuisine. Une villa devant laquelle vous passez vous paraît trop petite pour vous, trop éloignée de la mer. Pour échapper à la propriétaire qui se précipite sur vous, vous lui dites qu'il vous faut dix-huit lits et la vue de la mer. Vous auriez demandé quarante lits et trois petites vagues le matin



SUR LA JETÉE.

dans votre chambre à coucher, qu'elle vous aurait répondu qu'elle avait votre affaire. C'est une autre variété de propriétaires. C'est la propriétaire qui sait tirer parti des moindres coins. Vous montez, vous visitez. Vous trouvez des lits partout, dans le salon, dans la salle à manger : le lit-table, le lit-buffet, le lit-canapé, le lit-fauteuil, le lit-toilette, le lit-armoire, dans la cuisine, dans les couloirs. Jamais vous n'aviez vu tant de lits. Généralement, cette ingénieuse propriétaire a eu, l'année précédente, une famille de quarante lits. Elle compte par lit. Quant au voisinage de la mer, il y a des personnes qui le trouvent excitant ; cependant d'une mansarde où on vous force à monter, en montant encore sur une table et en passant le corps

à travers la fenêtre à tabatière, si on a de bons yeux on peut apercevoir la mer.

Vous demandez encore à réfléchir et vous passez aux villas voisines. Une autre bonne femme vous agrippe au passage. Elle a tout à fait ce qu'il vous faut : *Quelque chose au centre qui soit au bord de la mer*. Vous êtes venu pour visiter, vous visitez, mais vous ne voyez plus rien. Tous les meubles d'acajou recouverts de velours d'Utrecht grenat avec clous dorés, tous les tapis de feutre rouge ou vert avec dessins noirs, toutes les tables rondes avec dessus de marbre, tous les lions et tous les tigres des descentes de lit, toutes les pendules sous leurs globes, les vases de Montereau, les sujets, les bobèches de papier rose, les caves à liqueur occupant la place d'honneur sur des guéridons entre deux flambeaux, les lustres en papier rose et blanc, les Esther devant Assuérus, Socrate buvant la ciguë, tous ces objets qui forment le fonds de toutes les maisons meublées, vous dansent dans la tête. Vous revenez toujours à la première villa que vous avez vue. Vous terminez avec la propriétaire. Ayez soin d'exiger un inventaire, si vous tenez à retrouver la villa que vous venez de louer dans les mêmes conditions mobilières, lorsque vous viendrez en prendre possession. Sans cette précaution, vous vous exposeriez à la trouver complètement démeublée, dématelassée, déporcelainée. Il est d'usage, dans les stations balnéaires, d'opérer entre la location et l'arrivée du locataire un vaste déménagement. Avec le mobilier de votre villa, votre propriétaire va *composer* deux autres mobiliers pour meubler deux autres villas dont elle ne vous a pas parlé. Votre chambre, la chambre du prince qui vous avait paru assez confortable, vous présentera l'aspect légendaire des chambres de grands hommes en campagne, de M. de Bismarck par exemple : une couchette, une table de bois blanc, une chaise et une cuvette.


EN FAMILLE.

On ne se déplace pas d'avance pour retenir de simples appartements.

On traite par correspondance, ou, si l'on ne connaît personne dans le pays, on s'adresse directement au pharmacien ou à la directrice des postes en faisant appel à leur obligeance bien connue. Le plus souvent, les appartements sont loués par connaissances sur recommandation. Vous avez entendu dire par les X. que les Y. ont été enchantés, l'année dernière, de leur séjour à Zed-sur-mer. On connaît toujours quelqu'un qui connaît les Y. Vous vous informez du jour de Mme Y. et vous allez lui demander des renseignements sur ce petit paradis maritime. Généralement, Mme Ygrec, qui s'est assommée à Zed-sur-mer, n'y retourne pas, mais elle ne tarit pas d'éloges sur le pays et ses propriétaires. Ils logeaient ou chez le pharmacien ou chez le marchand de porcelaine, chez le boulanger ou chez la pâtissière. Ils y étaient admirablement. Ces braves gens étaient charmants. On en ferait des amis ou tout au moins des connaissances. Tout est devenu tellement réclame en ce monde qu'on en fait soi-même sans s'en apercevoir. Mme Ygrec, qui ne reçoit cependant aucune prime, ajoutera en vous reconduisant que la société de Zed-sur-mer est très choisie et la vie *pour rien*. Elle avait emporté deux robes qui n'ont pas quitté sa malle. Enthousiasmée, vous écrivez à ces notables commerçants pour retenir leurs appartements sans même faire la réflexion que l'odeur du sirop antiscorbutique, du pain chaud ou du beurre rance n'est pas agréable tous les jours. A Paris, vous ne les supporteriez pas ; vous auriez déjà envoyé du papier timbré à votre propriétaire ; mais, au bord de la mer, on passe sur tout. Tout est sain, tout est délicieux.



COIFFURE DE PLAGE.

Il y a peu de monde encore aux bains de mer pendant le mois de juillet. C'est novembre ensoleillé par la solitude, — ce mois étant consacré aux eaux sérieuses et réparatrices de Vichy et d'Aix, de la Bourboule et de Royat, — mais ce peu de monde est très choisi, très distingué. En général, c'est l'aristocratie qui, avant d'aller s'enfermer jusqu'en décembre ou janvier dans ses terres, n'est pas fâchée de prendre un peu de force, de provision de bon air pour les séries qui vont commencer au château. On ne fait même pas d'installation. Monsieur est aux eaux. Madame est descendue

à l'hôtel avec ses fillettes et un domestique peu nombreux. Le mois terminé, lorsque tout le monde commence à arriver, on repart à Paris prendre les fils, dont les vacances viennent de commencer, pour les emmener à la campagne.


UNE SPECTATRICE.

C'est encore à cette époque que les propriétaires viennent faire la toilette de leurs villas pour les habiter eux-mêmes et en faire les honneurs à leurs amis. On taille la vigne vierge, le chèvrefeuille et la glycine qui courent le long des *bow-windows* et le jasmin qui s'enroule autour des piliers de la terrasse. On remplit de pélargoniums et de réséda les vases de faïence bleue posés çà et là sur les marches des escaliers et dans les jardins, et on organise les systèmes de stores les plus élégants et les plus frais.

En somme, trois saisons bien distinctes aux bains de mer : la saison de juillet, exclusivement aristocratique ; la saison d'août, banale, appartenant à tout le monde ; la saison de septembre, réservée à la basoche, à la magistrature et au barreau.

C'est à l'heure du bain, principalement les jours où la mer est haute dans l'après-midi, de quatre à six heures, que la plage offre un curieux spectacle. Le reste du temps, à marée basse, elle présente l'aspect d'un désert de sable. Tous les baigneurs en profitent pour faire la sieste, leur correspondance ou des excursions dans les environs. On n'y voit alors que des enfants qui construisent des forts sous les yeux de leurs bonnes anglaises ou allemandes, ou se livrent aux joies hygiéniques du croquet,


LA PLANCHE.

et deux ou trois familles qui veulent respirer de l'air salin pour leur argent. On n'est pas venu aux bains de mer pour rester enfermé à la maison. On a surnommé ces braves gens les *du Noyau,* parce qu'ils ne manquent jamais de dire qu'ils formaient un petit noyau *très agréable.* Ils s'installent sur leurs pliants brodés dès le matin, ou dans quelque creux de rocher, et raccommodent leurs bas pendant qu'un monsieur en chapeau haute forme leur fait la lecture d'un journal. On ne s'imagine pas



L'HEURE DU BAIN.

le nombre de bas qui se raccommodent au bord de la mer pendant qu'un monsieur en chapeau haute forme fait la lecture. Les dames de cette *société* ne portent que des chapeaux fermés. Il n'y a que les cocottes qui portent des chapeaux ronds. Le raccommodage des bas est le lien qui unit les *du Noyau.* Ils ont, en général, un souverain mépris pour les personnes qui ne font rien ou des petits ouvrages de fantaisie. Pour eux le monde est divisé en deux catégories : Les femmes qui raccommodent leurs bas et celles qui ne les raccommodent pas. Les *du Noyau* vivent ordinairement à frais communs. Ils partagent la dépense. Aussi n'entendez-vous toute la journée que ce dialogue :

— Vous savez, madame Leblanc, vous me devez deux sous d'hier.

— Je vous devais deux sous, madame Bernard, mais ce matin c'est moi qui ai payé le chou. Vous me devez un sou, etc., etc.

La plage, à ces heures désertes, sert encore d'atelier à un ou deux peintres qui viennent faire l'inévitable falaise, avec l'inévitable bateau du premier plan, etc., et de foyer de théâtre aux acteurs de la troupe qui donne des représentations au Casino. C'est là que le « Delaunay » et la « Croizette » répètent, en se promenant, leur grande scène du *trois* dont ils ne sont pas très sûrs. C'est encore à cette solitude que les amoureux viennent demander quelques moments d'entretien. Généralement, ils arpentent la plage dans toute son étendue et le plus au bord de la mer possible.

C'est l'heure du bain. En un instant la plage est envahie. Les valets de chambre ont déroulé les tentes, ouvert les parasols japonais, avancé les tonneaux de jonc doré ornés de la façon la plus élégante. C'est une véritable métamorphose. Les beaux et les belles descendent de leurs paniers, de leurs petits-ducs abrités par une tente de toile écrue, de leurs charrettes anglaises ou de leurs bogheis. Chaque dame forme un petit groupe. Les unes tiennent une véritable cour d'amour ; les autres vont de cercles en cercles faire des visites pour montrer aux bonnes petites amies comme leur toilette est élégante et leur va bien.

S'il ne fallait pas de temps en temps déranger sa chaise pour laisser passer un monsieur ou une dame qui sort de sa cabine ou qui veut y rentrer, on ne se croirait jamais aux bains de mer, mais plutôt à un bal travesti. Tout le monde, hommes et femmes, est costumé. Une histoire très complète de costumes défile sous vos yeux : costume Valois, costume Pompadour, costume Frondeuse, costume Watteau, costume Lamballe, costume Marie-Antoinette, costume Lucile Desmoulins, costume Incroyable, puis les dernières nouveautés : les costumes Françoise de Rimini et Lili.

Les hommes portent dans les carreaux de leurs jaquettes toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des gilets à rendre jaloux les gavroches du Palais-Royal, et les culottes courtes des *aesthetics* avec bas de couleurs. Les enfants prennent aussi une grande part à la mascarade. Vous avez le bébé Henri III, le bébé Directoire, le bébé Van Dyck, le bébé Infant à la Velazquez, le bébé Charles II, le bébé Louis XV, le bébé Camille Desmoulins, la bibiche Marie Stuart, la bibiche Girondine, la bibiche Kate Greenaway. Deux moutards costumés en dauphin et dauphine, velours noir,

col de batiste, cordon du Saint-Esprit, attirent tous les regards par leur élégance et la façon dont ils portent ce royal costume. Ce sont les enfants d'un préfet aussi radical qu'illogique.

Qu'est-ce qu'on regarde donc ainsi? Tout le monde se lève et se dirige vers le même point. Vous ne savez pas? C'est l'Anglaise aux quarante costumes de bain qui va se baigner. Elle sort de sa cabine. Elle a de la peine à se frayer un passage. On vient de trois lieues à la ronde pour la voir se baigner. Elle est devenue un but de promenade. Les baigneurs des plages voisines se demandent le matin : Qu'est-ce que vous faites aujourd'hui? Si nous allions voir l'Anglaise se baigner ?

Elle n'a pas l'air gêné. Elle paraît même enchantée. Son mari, ce grand monsieur qui a cependant l'air comme il faut, paraît ravi du succès que remporte sa femme. Elle change chaque jour de costume. Celui d'aujourd'hui est assez corsé. Il se compose d'un maillot extra-collant de mousseline de laine, coupe Léona Dare, décolleté, sans manches, bordé d'un galon d'or. Les culottes courtes sont aussi en mousseline. Bas de soie rose chair, petits escarpins vernis à bouts, cercles d'argent aux bras et aux jambes. Sur la tête une grosse grenouille dans une touffe de nénufars. Elle est admirablement faite cette Anglaise ; ce qui n'empêche aucune des femmes qui viennent la regarder de proclamer qu'elle est en bois et que si elles étaient faites *comme ça* elles ne se donneraient pas en spectacle à trois cents personnes. Il y a encore plus de monde à aller la voir sortir de l'eau qu'à y entrer. La mousseline même de laine.... C'est le succès, la *great attraction* de la saison.

Après cette excentricité il faut tirer l'échelle. Faisons encore un petit tour tandis que la mer le permet. Dans quelques minutes, le passage va être interrompu, les cabines envahies. Regardons s'il y a quelques nouveaux visages ou si nous retrouvons quelques anciennes connaissances.

Comme cette jolie femme d'une si grande élégance, entourée de sa famille, a l'air triste! Si vous saviez! Elle espérait, la pauvre petite, qu'on ne la reconnaîtrait pas à Zed-sur-Mer et qu'elle pourrait arriver à faire quelques connaissances. Est-elle du monde, n'en est-elle pas? se demandait-on les premiers jours de son arrivée. On ne voyait personne lui parler. On finit par apprendre que son mari était un des grands parfumeurs de Paris, d'où ses surnoms de la Jolie Parfumeuse, et de la vicomtesse de Thridace. Comme elle est fort jolie, jeune encore et élégante, une ex-vieille

belle très jalouse est arrivée, avec quelques pièces de cent sous, à faire jouer par les musiciens du Casino, un soir qu'elle faisait son entrée, l'air de *la Jolie Parfumeuse.* Pauvre petite femme! Elle ne reviendra pas à Zed-sur-Mer!

Ceci vous représente la plus haute noblesse des environs. Ils habitent une bonne gentilhommière qu'on a baptisée du nom de château. Ils viennent tous les jours dans leur antique calèche, doublée de reps de soie cramoisie, voir le monde sur la plage. Ils voudraient bien redorer le blason et cherchent une Américaine pour le jeune Tancrède et deux riches gentilshommes pour ces demoiselles. Aussi a-t-on pris un abonnement au Casino, ce qui est un comble. Il faut bien jeter de la poudre aux yeux et faire un peu de *flafla.*



CHAPEAU DE BAIN.

Voici une famille qui ne jette pas de poudre aux yeux des épouseurs. La maman a entendu dire un jour qu'une demoiselle sans dot avait épousé un *archimillionnaire* parce que cet *archimillionnaire* l'avait vue deux années consécutives aux bains de mer avec la même toilette. Pauvre petite Augustine qui brodez avec tant de goût sur indienne sous les yeux de madame votre mère, tâchez de décrocher un mari pendant la saison, si vous voulez qu'on vous fasse quitter ce costume à petits damiers noirs et bleus dont vous commencez à avoir des nausées.

N'est-ce pas, il n'y a pas à s'y tromper, ce sont deux cocottes? On les a reconnues tout de suite à leurs cheveux trop jaunes et à leurs lèvres trop rouges. Sans leurs petits griffons, leur bout de rouge et leurs glaces d'or dans lesquelles elles se regardent toute la journée, on aurait pu douter. Elles se tiennent et ont pris les noms des messieurs avec lesquels elles sont venues aux bains de mer. Grâce à ça, comme on ne demande pas d'exhiber son acte de mariage au Casino, elles ont pu avoir leurs entrées et sont de toutes les fêtes qui s'y donnent.

Vous voyez ces messieurs en vareuses de molleton blanc, bleu ou rouge, en bérets, yokohama, feutre rouge et souliers de toile et cuir jaune? A Paris, ils sont comme vous et moi, mais ils ne se croiraient pas aux

bains de mer s'ils n'étaient ainsi vêtus et s'ils n'avaient la pipe à la bouche du matin au soir. L'idée de bains de mer pour bien des gens est inséparable du molleton, du béret, des souliers jaunes et de la pipe. Ils ont aussi la manie de vivre *chez le pêcheur*. Ce n'est que là qu'ils comprennent la vie aux bains de mer.

Il ne faut pas croire qu'il n'y a aux bains de mer que les gens que l'on voit sur la plage. Nous connaissons deux catégories de baigneurs qui n'y paraissent jamais. Chez les premiers, c'est un genre, une pose. Ce n'est pas étonnant qu'ils ne vous aient pas vu; ils n'ont pas mis *trois fois* le pied sur la plage, vous laissant entendre qu'ils avaient tant de monde chez eux et du monde si agréable, qu'ils s'amusaient tant en un mot, qu'ils n'avaient pas besoin d'aller chercher ailleurs des distractions.



AU SORTIR DE L'EAU.

Ce n'est pas parce qu'ils s'amusent follement que les autres restent enfermés chez eux sans prendre à peine une heure ou deux par jour pour respirer. Nous parlons de ces pauvres enfants, de ces innocentes victimes de l'instruction, dont les parents ont la manie barbare de vouloir profiter de toutes les occasions enseignantes qui se présentent pendant la saison des bains de mer pour les faire travailler sans relâche, les bourrer de leçons de toutes espèces : anglais, allemand, italien, sciences, mathématiques, etc., etc. Deux familles dans les mêmes principes se réunissent généralement pour partager la dépense. Tout le monde va prendre l'air ensemble, en rang, sur la grande route : *il y a plus d'air.* Il y a trop de distractions sur la plage. Les mères, à tour de rôle, remplissent les fonctions de pion. Les malheureux enfants attendent avec impatience la rentrée des classes pour pouvoir se réparer; et ils barrent les jours sur leur almanach, comme au collège. Plus que dix jours de vacances!

A moins d'être chez soi, d'avoir quelques amis, de recevoir ou d'être

reçu, les soirées aux bains de mer sont assez monotones. Si vous êtes descendu à l'hôtel ou si vous habitez quelque appartement sans air, ni vue, l'abonnement au Casino s'impose. On va respirer jusqu'à onze heures sur la grande terrasse. On donne deux ou trois fois par semaine des représentations. Le programme ne varie guère. C'est toujours *le Chalet* et *les Jurons de Cadillac*, ou *les Noces de Jeannette* et *Après le bal*. Vous vous demandez qui peut bien aller voir ces pièces que vous payeriez même à Paris pour ne pas voir et que les directeurs de théâtre ont l'amabilité de jouer pendant que vous dînez. Vous croyez qu'elles se jouent devant des banquettes. Détrompez-vous. Ces représentations sont très suivies par ce nombreux public qui s'appelle légion, qui ne pouvant pas passer une soirée chez soi préfère encore s'ennuyer dehors. J'ai vu des billets pour les représentations des frères Lionnet et de M[lle] Van der Mesch, la fée aux oiseaux, faire prime.

Dans les villas, si on a le courage de quitter son fauteuil américain, son rocking-chair, on se livre à des orgies de musique à quatre mains. Toutes les partitions favorites y passent, à la grande joie des promeneurs dilettantes qui viennent s'arrêter sous ces fenêtres mélodieuses et des âmes poétiques qui, ayant profité d'une belle nuit, glissent avec leurs barques sur les flots argentés et prennent ici une phrase d'un duo d'*Aïda,* là la séduction par l'amour de *Robert,* plus loin un prélude ou une marche de *Lohengrin.*

Little Lady.





LE CHEVAL

DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE

Les Grecs ont tenu le cheval en haute estime, — le fait n'est pas douteux, — toutefois, et en dépit des récits homériques, ils semblent ne l'avoir connu que tardivement.

Si l'*Iliade*, en effet, nous vante les qualités exceptionnelles des coursiers de Rhésus, roi de la Thrace asiatique ; si les chevaux de Diomède excitent le légitime enthousiasme du vieux Nestor et si nous voyons des courses de char honorer les funérailles de Patrocle, encore faut-il reconnaître que les jeux olympiques se célébrèrent longtemps après Homère, sans qu'il y parût un seul cheval.

Ce fut seulement cent vingt ans après qu'Iphitus eut rétabli ces jeux, c'est-à-dire fort peu de temps avant la première guerre de Messénie, que les courses de char firent leur apparition à Olympie. Les premières courses montées n'eurent lieu que vingt ans plus tard. Toutefois, malgré l'introduction du cheval dans ces grandes fêtes du sport, la course à pied ne cessa jamais d'y tenir le premier rang, et le vainqueur « aux pieds agiles » continua comme par le passé de donner son nom à l'Olympiade.

Au reste, un siècle plus tard, les Athéniens n'avaient point encore de cavalerie. Miltiade à Marathon ne comptait que des fantassins sous ses ordres, et c'est un piéton qui, en dépit de la fatigue du combat, courut annoncer à Athènes, éloignée de quinze lieues, la victoire que venaient de remporter ses troupes. On sait que cet exploit coûta la vie à celui qui s'était chargé de l'accomplir.

Constatons encore que les vases archaïques de la Grèce primitive nous fournissent du cheval une représentation si singulière et si extravagante, que nous aimons à supposer, pour l'honneur des artistes auteurs de ces ébauches grossières, qu'ils n'avaient jamais vu de ces animaux.

Par quelle voie le cheval pénétra-t-il en Grèce?

Deux légendes se chargent de répondre à ce point d'interrogation. Celle qui nous représente Neptune faisant surgir le cheval d'un coup de



CHAR GREC D'APRÈS UN VASE ARCHAÏQUE.

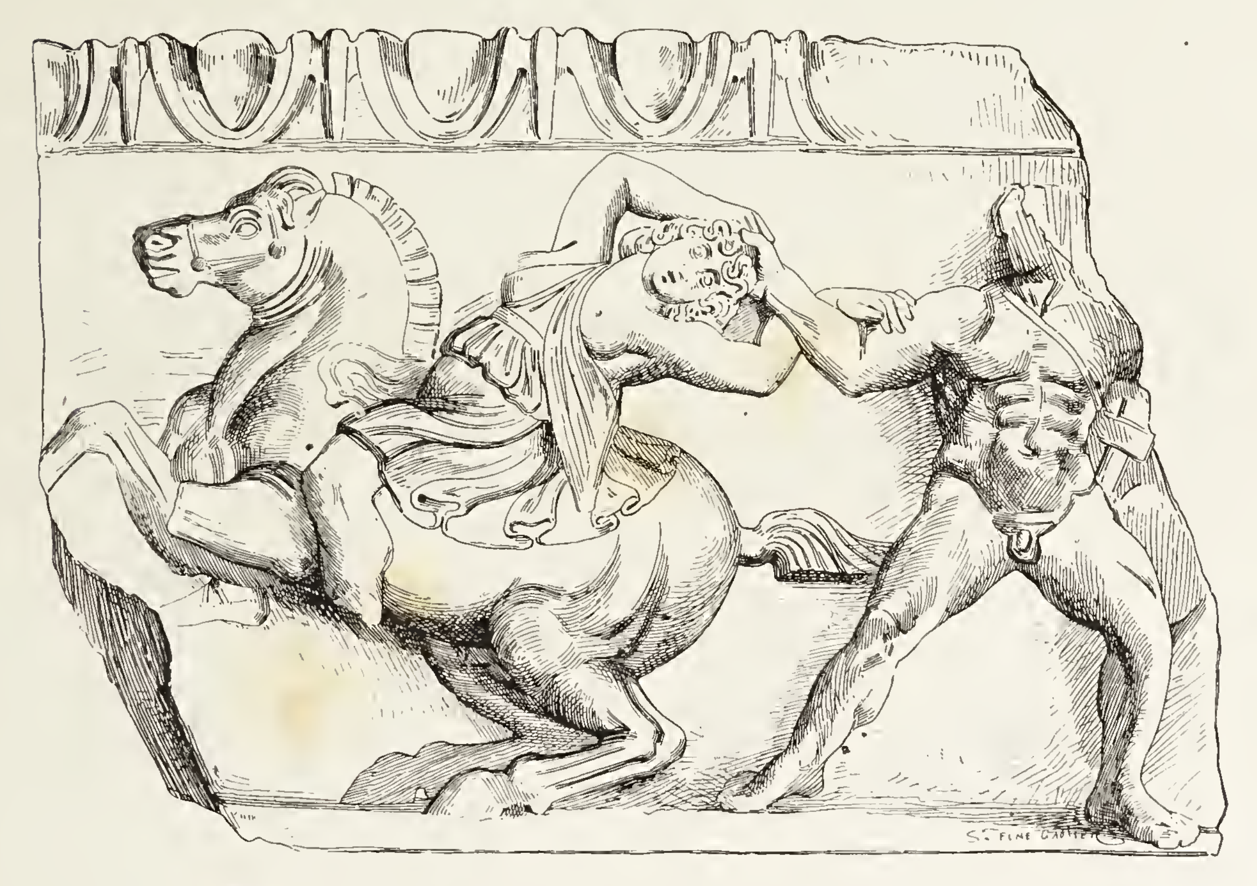
son trident nous révèle une importation maritime, et par conséquent une origine asiatique, probablement phénicienne. L'autre légende, celle des centaures descendant des montagnes de la Thessalie et se manifestant aux yeux des populations surprises comme des monstres inconnus, moitié hommes moitié chevaux, semble dénoncer l'invasion d'une horde de touraniens nomades, antiques précurseurs des Huns.

Les Lapithes en expulsant les centaures gardèrent certainement leurs chevaux, car ils acquirent dans la suite une grande renommée comme cavaliers [1]. Leurs montures, en outre, furent toujours réputées pour meilleures que celles de la Grèce proprement dite. Quand Xerxès pénétra en Thessalie,

1. Les historiens leur attribuent même l'invention du mors. Mais nous avons vu par les bas-reliefs égyptiens que cette invention est beaucoup plus ancienne.

leur réputation était si bien établie qu'il fit lutter ses propres coursiers contre ceux du pays, animaux qu'on lui avait signalés comme étant les meilleurs de l'Europe[1].

Hérodote, de qui nous tenons le fait, rapporte que les chevaux thessaliens furent battus ; cette défaite n'est pas pour nous surprendre.



FRAGMENT DES FRISES DU TEMPLE D'ARTÉMISE LEUCOPHRYNE.

Dès cette époque toutefois, les Thessaliens jouissaient de cette réputation douteuse qu'ont conservée depuis MM. les maquignons, et c'était dans toute la Grèce un général adage, que la Thessalie n'avait jamais produit un honnête homme ni un mauvais cheval.

Plus tard, à l'époque de Périclès, la culture du cheval se développa et se généralisa dans l'Attique. La cavalerie devint même l'arme favorite des Athéniens. La race en outre s'améliora, et l'estime que ce peuple d'artistes ressentait pour ses fringants coursiers se traduisit, sous le ciseau de Phidias, en une série de chefs-d'œuvre incomparables.

1. Hérodote, VII, 86.

Nous avons déjà signalé la justesse de poses et d'allures qui distinguent les jolies cavalcades jadis inscrites dans les métopes du Parthénon. Les proportions de ces charmants petits chevaux ne sont pas moins heureusement respectées. En aucun autre temps peut-être on n'a, je ne dirai pas mieux fait, mais aussi bien. Le seul reproche ou, pour parler plus exactement, la seule observation qu'on ait osé présenter au sujet de ces animaux admirables, c'est qu'ils semblent d'une taille un peu réduite, et l'on a supposé un artifice de l'artiste pour réserver plus d'importance à l'homme et lui conserver une supériorité apparente plus sensible.

Il n'en est rien. A lire Xénophon, l'écrivain antique qui a parlé du cheval avec la compétence la plus marquée, on voit que l'animal type doit être à ses yeux le poney. Il exige une tête petite avec des yeux et des naseaux ouverts, un dos court, mais large, une croupe solide et développée, un ventre effacé, une crinière fournie et une queue abondante.

Toutes ces qualités ne peuvent s'appliquer qu'au cheval de charrette ou au poney, et les chevaux du Parthénon ne sont pas des chevaux de charrette.

Si, en outre, nous observons que les pieds des cavaliers dépassent de beaucoup le ventre du cheval, que les chars auxquels les chevaux sont attelés sont de peu de hauteur, et que cependant leur timon est sur une ligne droite, horizontal prolongement du parquet du char, nous aurons la preuve certaine de la taille réduite des chevaux usités en Grèce à cette époque.

Mais quittons un instant les métopes du Parthénon pour considérer les frises moins belles, mais encore fort précieuses du temple d'Artémise Leucophryne. Ces frises sont au Louvre ; rien n'est donc plus facile que de les voir. Elle représentent le « combat des amazones » ; les chevaux y abondent, par conséquent. Eh bien, tous les animaux représentés là sont, et par la taille et par la forme, de véritables poneys.

Un détail au reste viendrait, à défaut d'autres indices, attester la petite stature de ces vaillants animaux. Les combattants fantassins saisissent les écuyères aux cheveux, ce qu'ils ne pourraient certes pas faire si leurs montures étaient de taille élevée.

Ces dimensions réduites sont encore attestées par les vases très nombreux, par le magnifique tombeau de Dexileos, postérieur d'un demi-siècle aux sculptures du Parthénon, par la métope que M. Schliemann a décou-

verte à Ilion et qui représente Phébus sur son char traîné par quatre poneys.

Ajoutons que cette petite taille du cheval grec n'a rien, au point de vue historique, qui nous blesse ou nous contrarie. On admet facilement qu'un animal bas sur ses jambes, vif, ardent, ramassé, et par conséquent très maniable, convînt infiniment mieux pour les mêlées corps à corps que des animaux élevés, toujours difficiles à manier et lents à mouvoir.

Les frises du temple d'Artémise Leucophryne dont nous parlions à l'instant permettent en outre de résoudre une question posée en ces derniers temps par un Anglais, sir William Jouatt : les Grecs conduisaient-ils leurs chevaux avec un mors et une bride?

S'appuyant sur ce fait, constaté par tous les archéologues, que les chevaux du Parthénon ne sont ni rênés ni bridés, sir William Jouatt a émis cette opinion bizarre, acceptée un peu hâtivement par quelques critiques mal renseignés, que les cavaliers du temps de Périclès devaient diriger leurs montures en tirant sur la crinière. Outre que la pose des bras et des mains ne légitime guère cette supposition, en admettant, à la grande rigueur, qu'elle puisse avoir quelque vraisemblance pour les cavaliers, encore pour les conducteurs de char, cette manière de guider l'animal paraîtrait-elle singulièrement extravagante, et nous avons vu que l'attelage du cheval précéda partout son emploi comme monture.

Homère, en outre, ne nous laisse aucun doute sur la façon dont les chevaux de son temps étaient harnachés et conduits. Lorsque Ulysse et Diomède surprennent pendant la nuit Rhésus, l'égorgent et dérobent ses chevaux : « L'audacieux Ulysse, nous dit Homère, détache les nobles coursiers, les *saisit par leurs rênes* et les conduit au loin en les frappant de son arc, car il n'avait pas songé à enlever du beau char de Rhésus le *fouet* éclatant [1] ».

Ainsi donc, cinq siècles avant Phidias, les rênes et le fouet étaient connus des Grecs ; les bas-reliefs de Thèbes nous ont montré qu'ils étaient d'invention plus ancienne encore.

Mais alors qu'il resterait encore un doute sur l'emploi, par les cavaliers, de la bride et du mors, les frises du temple d'Artémise Leucophryne suffiraient à le lever, car les animaux qu'elles nous montrent sont harnachés, bridés et rênés comme ceux de nos jours.

1. *Iliade*, chant x.

Rome semble avoir été plus précoce dans l'emploi du cheval de bataille que la Grèce et même qu'Athènes, pour laquelle Neptune cependant s'était montré si prodigue. Près de deux cent cinquante ans avant la bataille de Marathon, où la cavalerie grecque brilla si bien par son absence que Miltiade ne craignit pas de rendre, par des abatis d'arbres, le champ de bataille inaccessible aux chevaux et aux cavaliers, Romulus constituait ce



FRAGMENT DE PEINTURES MURALES DÉCOUVERTES A PŒSTUM.

fameux escadron de trois cents hommes qui devait, par la suite, former le noyau des chevaliers romains [1].

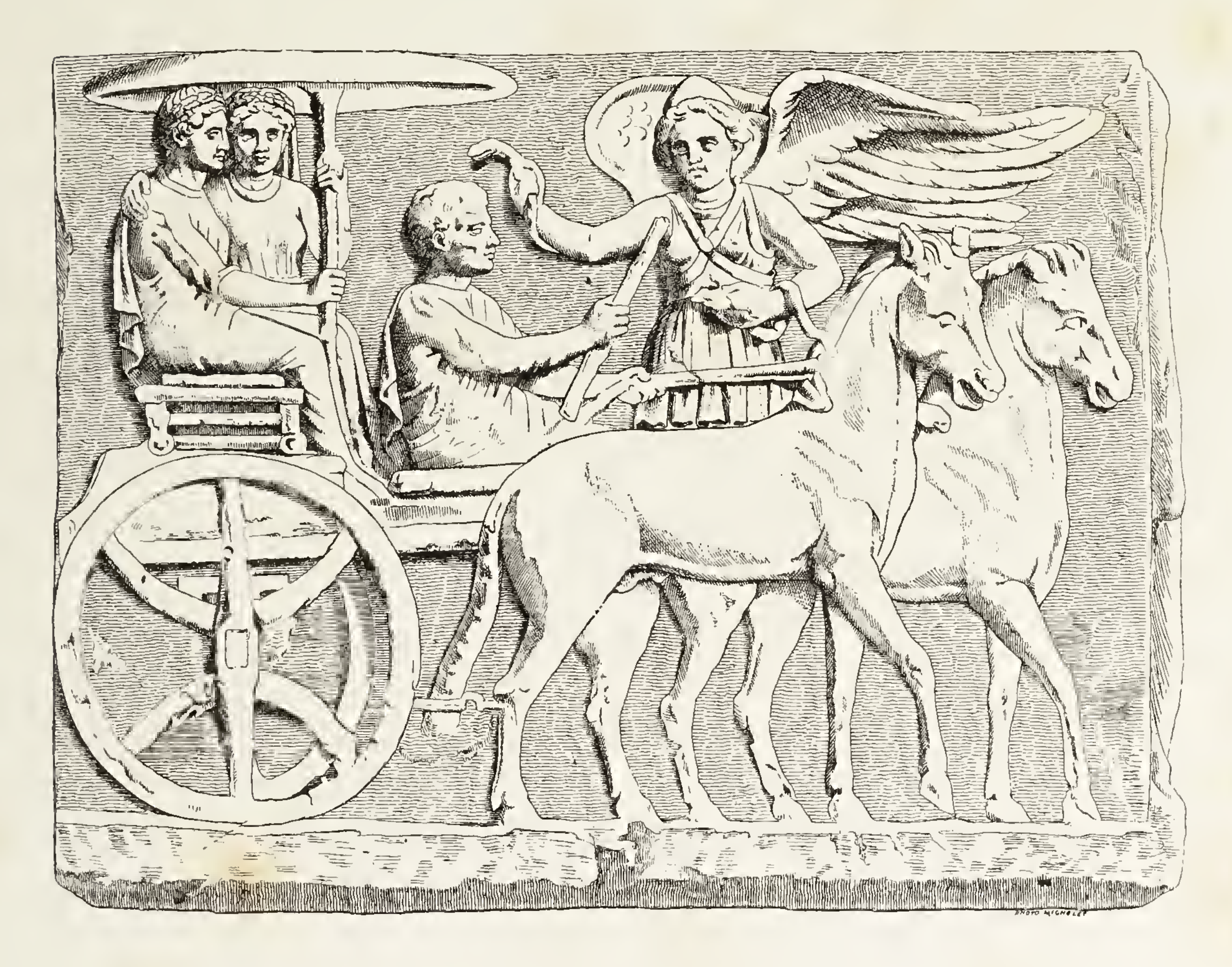
Bientôt cette cavalerie, qui alla toujours en augmentant, se divisa en deux services. La cavalerie générale de l'armée qui, commandée par le *magister equitum*, était chargée des reconnaissances et occupait généralement pendant l'action l'extrémité des ailes pour essayer de tourner l'ennemi, ou

1. Le cheval resta jusqu'au dernier jour l'emblème parlant de la chevalerie romaine, et *retirer le cheval* à un noble personnage équivalait à prononcer sa dégradation. C'est ainsi que Suétone nous dit, à propos de Caius Caligula :

Equites romanos severe, curioseque, necsine moderatione recognovit, Palam ADEMPTO ÆQUE *aut propri aliquid aut ignominiæ inesset...*

pour le forcer à se déployer sur une plus grande étendue, et de la sorte affaiblir son centre, et la cavalerie légionnaire, qui remplissait les fonctions de grosse cavalerie.

Le rôle considérable que le cheval se trouva jouer ainsi dans la guerre telle que les Romains l'entendaient, et par contrecoup dans leur vie privée



FRAGMENT D'UN SARCOPHAGE DU CHATEAU DE MUSIGNANO.

et publique, ne tarda pas à se manifester, dans le domaine de l'art, par de nombreuses représentations.

Si l'on en juge par les admirables peintures de Pœstum, dont nous reproduisons ici même un fragment, les chevaux de la péninsule furent dans le principe de taille moyenne. Leur allure, en outre, leurs proportions et leurs formes semblent avoir été admirablement comprises et rendues par les artistes qui se chargèrent de nous transmettre leurs traits.

Le bas-relief représentant un char qui porte deux jeunes époux, frag-

ment d'un sarcophage découvert près du château de Musignano, nous montre, dans les chevaux d'attelage, ce même respect de l'allure et des formes générales. Avec les ouvrages plus récents, cette élégance et cette distinction semblent s'être amoindries, en même temps que les montures des cavaliers prenaient de la taille et du poids.

A en juger par les chevaux attelés au char de Titus, sur l'arc de triomphe qui porte le nom de cet empereur, par les chevaux de Trajan sur la colonne Trajane, par celui de Marc-Aurèle au Capitole, il semble qu'on soit en face d'une race plus robuste et plus haute. Malheureusement, on se trouve certainement en face d'ouvrages enfantés par des artistes de moindre valeur.

Avec les bas-reliefs de l'arc d'Orange, et surtout avec ceux du magnifique tombeau de Saint-Rémy, la dégénérescence est complète, absolue. Ces derniers animaux n'ont plus rien qui rappelle Phidias et la Grèce. Leurs membres ployés en rond ne sont même plus articulés.

C'était pourtant le temps où, à Rome et dans tout l'empire, les chevaux jouissaient de leur plus haute renommée, et les cochers des privilèges les plus inattendus.

Depuis Domitius, grand-père de Néron et exécuteur testamentaire d'Auguste, qui avait aimé à conduire les chars dans les fêtes publiques, jusqu'au beau Lucius Vérus, qui fit fondre en or l'image de son cheval *Volucris*,[1] on vit se succéder à Rome une série de princes enthousiastes du cheval, et qui poussèrent l'amour de ce noble animal jusqu'à la folie.

« Caligula, nous dit Suétone, aimait tant son cheval Incitatus que, la veille des courses du cirque, il envoyait des soldats faire faire silence dans tout le voisinage, afin que son cheval dormît plus tranquillement. Il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des harnais de pourpre, des colliers de perles ; il lui donna une maison complète, des esclaves, des meubles et voulut qu'on allât manger chez lui. » Certes, jamais bête ne fut traitée avec plus de respect et de courtoisie.

On sait en quels vers Racine flétrit la passion furieuse de Néron pour les courses de l'hippodrome :

Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer un prix indigne de ses mains.

1. Baudrillart, *Histoire du luxe*, t. II, p. 313.

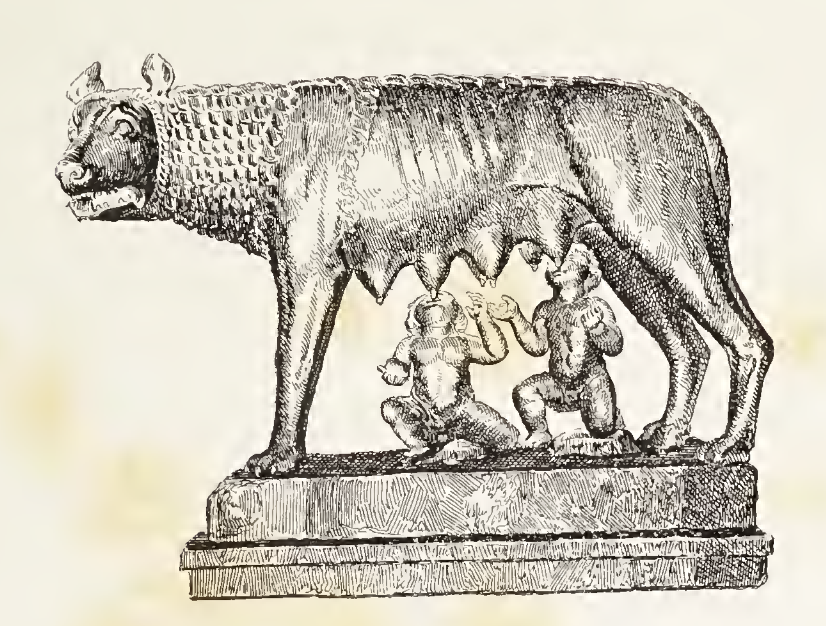
Ses successeurs ne furent guère plus raisonnables, et le peuple, sous leur règne, non content de porter les couleurs des cochers, ses favoris, leur éleva des statues.

Bien mieux, le culte du cheval dura plus que celui du maître auquel il devait son illustration. Le célèbre cheval de Marc-Aurèle du Capitole, privé de son cavalier de bronze, demeura, pendant tout le moyen âge, sous le nom de « cheval de Constantin », l'objet d'une vénération spéciale. Pendant que la statue du vertueux empereur gisait ensevelie sous les ruines, son coursier fameux, installé en face de Saint-Jean-de-Latran, laissait couler de ses naseaux de l'eau ou du vin dont s'abreuvait le bas peuple [1].

Toutefois, malgré ce culte, en dépit de cette idolâtrie, la saine connaissance des formes du cheval continuait d'aller en s'altérant, et nous approchons du temps où sa représentation va subir une des plus lamentables éclipses.

1. Winckelmann, *Histoire de l'art.*

Henry Havard.





LE MONDE ET LA MODE



A l'inverse du papillon, c'est durant la saison chaude que la société parisienne, blottie dans ses diverses villégiatures, s'endort d'une mort passagère, pour reparaître plus éclatante aux premières veillées d'hiver.

On vit, il est vrai, sur les plages; mais quel calme! Je ne sais si les courses de Trouville ranimeront un peu l'entrain des belles. Mais en attendant, les lettres de toutes exhalent un long bâillement de suprême ennui. Aux eaux, c'est pire. Pas un événement, pas un cancan, pas l'ombre d'un scandale ! On y vit en repos, bourgeoisement, de l'existence ménagère et bien réglée de femmes lassées que dégoûte leur inaction, mais auxquelles manque la force de réagir.

La présence du comte de Chambord a donné quelque relief à la station de Marienbad, non pas de la gaieté. Selon son habitude, le prince demeurait fort retiré en compagnie de la comtesse, de Mme de Cibeins, sa dame d'hon-

neur attendant, la fin de la saison pour fixer le mariage de sa fille — et du comte de Vibraye.

Le prince Georges Bibesco et sa femme sont également à Marienbad.

Cauterets, comme Royat, doit aux princes d'Orléans d'être l'une des stations les plus élégantes. Les gorges vertes des Pyrénées, si coquettes en cette saison, si fraîches et si vertes dans leur ceinture de torrents, offrent un refuge charmant aux mondaines dont la saison d'hiver a fortement éprouvé les bronches délicates.



COSTUMES DE BAIN.

A Uriage on s'ennuie furieusement. C'est la faute du châtelain, le comte de Saint-Ferréol, dont le beau castel domine toute la petite vallée, son domaine. Car l'hôtel des bains contient une brillante colonie parisienne qui s'empresserait volontiers dans ses élégants salons, s'il voulait bien en ouvrir les portes. Avec la voix magnifique de la vicomtesse de Trédern et le charme tout-puissant de la marquise de Beauvoir, on retrouverait aisément les charmantes soirées d'hiver, embellies par la splendeur des belles nuits d'été.

La princesse de Sagan agite Trouville et Deauville de ses robes flamboyantes en calicot rouge et de ses costumes de drap ambre relevés d'or.

La princesse Brancovano a entraîné ses meilleurs amis rêver aux bords enchantés du lac de Genève.

La duchesse de Malakoff s'est établie à Villerville avec sa fille, la jolie princesse Zamoïska.

On s'ennuie à Contrexéville, on gémit à Aix, on soupire à Vichy, on sommeille à Divonne, on se morfond à Royat, on bâille à Luchon, on se désespère à Dieppe.... Chaque station offre un cadre différent. Et, pour changer, c'est partout la même chose !

❋

Mariages d'août : Mlle Marguerite Sabatier, avec le comte de Gramont, frère du duc actuel et fils de l'ancien ministre des affaires étrangères.



COSTUME D'ENFANT.

Puis ceux de Mlle d'Aulan, fille du marquis d'Aulan, avec le comte Rostaing de Pracontal.

De Mlle Trubert, avec M. Ternaux-Compans, secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg.

De Mlle de Campagne, fille du feu marquis de Campagne et de la marquise, née Simard de Pitray, avec le comte de Chevigné.

Et de Mlle de Longpérier, avec le comte de Lespinasse.

A la prochaine fois les détails.

❋

Avant de conter les différentes fantaisies que la mode disperse aux quatre coins de la France, j'enregistre la navrante douleur qui a été la cruelle préface de ce mois. La jeune princesse Roland Bonaparte, née Marie Blanc, mariée depuis moins de deux ans, a été enlevée à son mari d'une façon subite et terrible. Accouchée depuis un mois seulement d'une petite fille, c'était la première fois que la jeune femme se levait pour recevoir son frère. Après le dîner, à peine rentrée dans sa chambre un seul cri d'adieu, et elle est morte dans les bras de son mari, frappée en pleine jeunesse, en plein bonheur, en pleine gaieté, en pleine tendresse.

La désolation du prince Roland est impossible à dire. Ils s'adoraient tous deux, chaque jour plus tendrement unis. Pour la pauvre princesse, la mort, ainsi que l'amour, ont procédé par coups de foudre.

*

Les plages me conduisent naturellement à parler du costume que l'on y porte. J'entends celui qui se porte « pour le bain », le vrai et spécial costume de « bains de mer ». Dépouillant ici les fantaisies mensongères dont se sont plu à l'affubler certains chroniqueurs à l'imagination trop féconde, je le rétablis à son expression véritable, tout en lui laissant le luxe dont il est susceptible.



COSTUME D'ENFANT.

Le costume de bain se fait en flanelle, en serge ou en drap léger bleu sombre, capucin, grenat, blanc ou ambré. Les pantalons, de plus en plus courts, s'arrêtent au-dessus du genou. La manche a fait place à une épaulette. Mais la broderie de laine, les chamarrures de galons blancs ou rouges changent le simple appareil des jolies baigneuses en très galants.... déshabillés. C'est avec ces éléments très restreints que les dames Cély parviennent à composer de véritables costumes de genre. La blouse se transforme sous leurs doigts habiles en chemisette russe, élégamment plissée, qu'achève une jolie collerette en « ficelle. » La petite veste des muletiers espagnols, grelottée de laine, s'applique étroitement sur un gilet tout brodé. Le Watteau trouve sa place dans des semblants de paniers posés sur le petit pantalon, dans une échancrure savante, dans le ramage des fleurs brodées. Marguerite Ugalde elle-même n'inventerait pas plus piquant travesti, ni plus gentils arrangements que certain justaucorps posé sur une

culotte bouffante, achevés par un toquet béarnais, auxquels les jeunes femmes empruntent la svelte crânerie des mignons pages de la cour des Valois.

Le bonnet de toile cirée a suivi la même impulsion ascendante. Il se métamorphose tour à tour en bonnet Charlotte Corday, en coiffure à la Fontanges, en chapeau marin, en capeline bourbonnaise, en coiffure catalane, grecque, en vénitienne... que sais-je ?



TOILETTE D'ÉTÉ.

Ainsi jamais lassée, la coquetterie féminine a pris possession de toute chose. Même ce costume jadis si modeste, qui se contentait d'être chaste, a subi son empire. On m'assure que quelques-unes sont parvenues à le rembourrer habilement pour suppléer à certaines défectuosités naturelles. Arme terrible entre leurs mains, le costume de bain, soulignant ce qu'il voile, dévoilant ce qu'il faut, sera bientôt le dernier mot de la séduction.



Les *babies* ont une large part dans les joies de la plage. C'est là que sous l'œil inquiet de la gouvernante ils font de belles et joyeuses parties ! Le sable fournit un théâtre superbe au jeu de crocket, aux parties de barres, aux courses folles et aux mille inventions par lesquelles la jeunesse transforme les heures en une succession de plaisirs.

Plus encore qu'au printemps dominent les robes rouges et bleues nouées aux hanches par de larges ceintures, au-dessus d'un volant surchargé de broderies multicolores. Les robes blanches, en broderie anglaise, avec des ceintures vives ou pâles, la laine ivoire, les extravagances de toutes sortes ont beau jeu en cette saison. Et la coquetterie des mamans supplée à celle qui fait encore défaut aux pauvres petits pour multiplier



TOILETTE D'ÉTÉ

La Vie elégante.

Typ. A. Quantin.

les caprices les plus étonnants. — Quand je dis que la coquetterie fait défaut aux petits, j'ai tort, surtout lorsqu'il s'agit des fillettes.

Il en est qui déjà savent *assortir* le Matelot à la large auréole de velours, ou l'immense calèche Marie-Louise, au fond de laquelle disparaît leur minois rose, à la blouse anglaise ou au costume russe, valaque ou viennois dont ils ont décidé le choix. C'est quelque chose d'invraisemblable que la précocité actuelle des petites filles qui naissent « cocodettes », — dont l'ambition est d'avoir dès leurs tendres années « l'air cocotte » —, ainsi que le balbutiait une mignonne de six ans tandis que son grand-père la félicitait de son allure « comme il faut ».

Très à la mode pour ces demoiselles le collier de chien, qui est une large gourmette d'or mat avec une plaque sur laquelle est écrit le nom du baby. Un cadenas dont la maman garde le clef ferme le collier.

D'autres colliers, — colliers de dogue, — sont hérissés de pointes émoussées. Ceux-là, très larges, forcent les pauvres petits à tenir la tête droite et me paraissent renouvelés du supplice du carcan et des beaux jours de l'inquisition.



Puisque la coquetterie fatiguée se repose au fond des ateliers, où elle prépare ses métamorphoses d'hiver, cherchons ses derniers caprices aux vitrines de la rue de la Paix. C'est peut-être de tout Paris le coin le plus parisien que cette rue de la Paix. C'est là que naissent toutes les élégances comme toutes les fantaisies, là que l'on flâne en cherche d'inventions savantes, de séductions toutes-puissantes, de parures et de bibelots.

Des robes, des chapeaux, des fleurs, des bijoux et des parfums, tout ce que peut rêver une femme se rencontre là réuni. Une paysanne jolie qui y débarquerait s'y trouverait en moins d'une heure transformée en Parisienne de haut chic.

Aussi que de millions s'y dépensent, que de luxes y éclosent ! que de fortunes coulent dans ce nouveau Pactole où le monde entier jette l'or à mains pleines !

Mais parlons bijoux, puisque ce sont les joailliers qui nous disent en ce moment le dernier mot de la fantaisie. On assure que les « fleurs » succéderont aux « bêtes ». Possible pour cet hiver, mais pas encore. C'est si mignon ces petits oiseaux lilliputiens en émail ou en pierreries, que l'on

suspend aux oreilles. Posé sur un croissant, un autre ferme le velours noir qui cerne le cou. Des caméléons, le ventre en turquoise, la tête en brillants, servent de broches. Des poissons aux écailles diamantées frétillent également à l'oreille des belles. Ou bien le petit coq d'or ciselé, posé au lobe rose qui lui sert de nid, leur chante joyeusement la claironnée du départ. Très en faveur aussi les petits chats qui se frôlent amoureusement à la chair satinée, le dos arrondi dans une voluptueuse caresse.



COSTUME DE BAIN.

Le serpent, posé en cravate, met une ligne vermeille au col blanc qu'il enlace de ses replis d'or. Ses écailles verdâtres serrent aux hanches les costumes collants et sa gueule béante soutient le grand éventail sur lequel danse une ronde de petits personnages burlesques, ces compositions d'outre-Manche si à la mode en ce moment.

Le bracelet, ce printemps, était un cercle d'or très mince et très étroit, que fermait une pierrerie cernée de diamants ; quelquefois celle de la bague préférée, détachée à volonté alors que le gant trop étroit supprime là tous joyaux sur la main fuselée des aristocratiques Parisiennes.

Celui de cet été se compose d'une série de fils d'or dont chacun porte suspendue une lettre en diamants. Le nom s'écrit aussi tout entier : heureusement pour la bourse des maris que les diamants sont de simples éclats, de peu de valeur.

Un autre est une corde d'argent dont le fermoir est une tête de dogue. Un autre, un large cercle d'or ou d'argent, tout plat, sur lequel défile une procession de petits bonshommes ciselés et appliqués en relief.

Il y a aussi la chaînette à laquelle est suspendue le petit bossu — le dernier des porte-veines ! — On peut porter ainsi grelottant à son bras une collection de petits bossus de tous les siècles et de toutes les époques, ce qui multiplie les chances et la fortune.



Mais le colifichet spécial de la saison, c'est l'épingle de cravate,

dont la femme s'est emparée en même temps que du plastron masculin.

Cette épingle est généralement un emblème adopté. Emblème politique, c'est une fleur de lis, un jeune aiglon percé d'une flèche, une tête de Triboulet, un coq triomphateur tout en or.

Mais, en général, l'emblème s'applique de préférence aux goûts et au caractère de chacune. Le fer à cheval appartient aux amazones ; une ancre, une barque échouée avec ses avirons, aux coureuses d'aventures nautiques ; un fleuret aux « friandes de la lame » ; un fusil grand comme la moitié d'une allumette, un cerf en brillants, un chien, un levraut blessé, aux belles chasseresses ; un pistolet aux Américaines ; un poignard aux Espagnoles ; une carte pour les joueuses ; une lettre pour les absentes ; un clown, un chien savant, un jockey pour les habituées du Cirque et de l'Hippodrome.

Une panthère mouchetée ou un lioncelet d'or pour celles de Bidel ou de Pezon.

J'ai connu une belle mélancolique qui avait adopté une tête de mort, persuadée que c'était une infaillible amulette.



COSTUME DE BAIN.

La « goutte de sang » plaît aux voluptueuses ; l'œil de chat tenu par une griffe de vautour aux curieuses ; une plume de paon aux vaniteuses ; une pie aux bavardes ; une médaille antique aux savantes ; une souris aux modestes ; une mandoline, un violon, un rossignol aux musiciennes ; une plume aux littéraires ; une palette aux peintres ; une fleur aux poètes ; une plume de cygne aux idéales ; une pensée aux délaissées ; une scabieuse aux veuves ; une branche de lierre aux fidèles ; une colombe aux amoureuses.

La paire de pincettes est symbole des goût simples. Je voudrais voir à quelques-unes une miniature de petites marmites qui indiquerait l'attache au foyer conjugal !



En fait d'inventions et d'épingles, il y a l'étui rempli de petites épin-

gles à têtes de perles, que l'on emporte avec soi en guise de pelote. Quelques-uns de ces étuis simulent un sac à couleurs dont sortent les têtes de perles des épingles.

*

Pour en finir avec les vanités féminines, voici la rapide indication d'une fraîche et exquise toilette, aperçue l'autre jour aux Acacias dans l'élégante victoria de la plus belle de nos artistes. J'ai nommé Mlle Marthe Devoyod.

La jupe, toute déchiquetée, en surah changeant « flamme de punch », est composée de languettes découpées qui, retombant l'une sur l'autre comme des pétales de fleurs, forment le plus adorable et le plus indescriptible des froufrous. Semées sur la tunique Lamballe à tout petits paniers, des roses de toutes nuances s'effaçent dans le fond ardent du surah couleur de feu aux tons adoucis d'azur.

Le chapeau Longchamps en paille cuir de Russie doublé de velours, avec une multitude de panaches rouge sombre. L'ombrelle en soie grenat, colossale, avec un gros bouquet de roses mélangées.

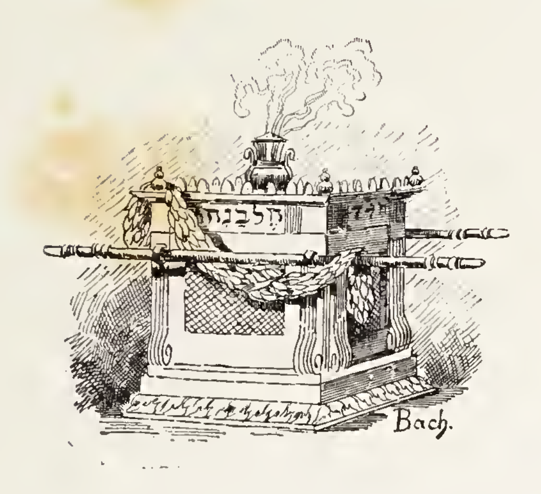
MAGALI.



L'Editeur-Gérant : G. DECAUX. Paris. — Typ. A. QUANTIN.



LES PARFUMS EN ORIENT



La première femme, en sortant des mains du Créateur toute rayonnante, dans sa chaste nudité, d'une souveraine beauté, frémit de plaisir en aspirant à son entrée dans la vie l'air embaumé de l'Éden. Les suaves parfums des fleurs dont la Nature avait magnifiquement entouré son berceau emplissaient l'atmosphère ; ils éveillèrent sa sensualité, alors qu'elle ignorait encore l'existence de tous ses autres sens ; leur douce et envahissante ivresse allait l'entraîner, pour l'accomplissement de sa destinée, vers les émotions de l'amour.

N'est-ce point par cette conquête de la mère du genre humain que les Parfums ont établi leur empire sur l'Humanité ? En tout cas, la femme a toujours aimé et recherché les parfums, et l'Orient n'a pas cessé d'être leur terre d'origine, leur véritable patrie. Les précieuses

espèces végétales et animales qui les produisent se trouvent réunies dans ces belles contrées où la Nature s'épanouit en répandant tous ses trésors de richesses, où le Soleil semble épuiser dans ses premiers rayons toutes ses vertus vivifiantes. Le sol de ces pays privilégiés est couvert d'arbres odori-férants de toutes sortes.

Dans l'Arabie, l'Inde et l'Orient de l'Afrique, l'air qu'on respire est embaumé par les vapeurs qui s'élèvent des forêts de cannelliers, de girofliers et de muscadiers ; des bocages de myrtes et de jasmins, de lauriers et de jamroses. L'encens, la myrrhe, le baume de la Mecque, le benjoin et le storax, ces baumes suaves et ces précieuses résines, découlent de mille arbustes dont l'écorce s'entr'ouvre naturellement ; là, on foule aux pieds les belles tiges des nards, des balisiers et des safrans ; les fleurs aux couleurs les plus vives et les plus variées, aux senteurs les plus exquises ; les fruits d'or des orangers et des citronniers pendent par grappes au-dessus des touffes aromatiques de thym, de romarin, de patchouly et de lavande ; là, on marche au milieu des bois odoriférants de santal, de rose, de cèdre, de winter et de cascarille, sur les racines odorantes de costus, de zédoaire et de vétyver ; les champs de roses s'étendent à perte de vue en exhalant dans l'espace leur enivrante odeur ; et le triste *nyctenthès* laisse échapper ses riches parfums au crépuscule, tandis que l'abeille s'endort au bruit de son propre bourdonnement dans la fleur du *nilica.*

Presque tous ces végétaux, si communs en Orient, sont demeurés inconnus au reste du monde pendant des siècles ; ils offrent une inépuisable variété de parfums délicieux et pénétrants, qu'ils perdraient partout ailleurs que sous les cieux ardents des tropiques. La froidure de nos climats tarit dans les plantes et les fleurs, au lieu de l'entretenir comme la chaleur, la source des huiles essentielles qui constituent leurs parfums. Le froid s'oppose à l'émanation de la plupart des corps et la Nature est presque sans odeur vers les pôles. Le chevrotain musqué, qui laisse au Tonkin une odeur si violente sur son passage, n'en répand aucune sur les plateaux glacés de la Sibérie. Ne savons-nous pas que les Esquimaux flairent et avalent sans répugnance le poisson pourri, l'huile et le lard rances des phoques et des baleines échoués sur leurs rivages.

Les parfums — c'est-à-dire les odeurs suaves et délicieuses qui s'exhalent des corps — plaisent en général à tout le monde ; ils exercent une influence spéciale et bienfaisante sur l'ensemble des fonctions de l'orga-

nisme ; ils récréent l'odorat, raniment les forces languissantes, ou plongent dans une douce ivresse; ils excitent l'imagination en exaltant la sensualité. Certains parfums possèdent la faculté de réveiller l'esprit, d'enivrer l'intelligence et de déterminer une légère extase.

Qui ne sait que la cataire et la valériane sont délicieuses à l'odorat des chats ? elles éveillent la volupté de ces animaux, qui se roulent amoureusement sur ces plantes. Les odeurs d'ambre et de musc produisent de pareils effets sur les oiseaux et les poissons ; ceux-là se mettent en chaleur et chantent ; ceux-ci cherchent à frayer et se jettent dans les filets des pêcheurs. Les peuples de l'Orient savent depuis longtemps que l'ambre et d'autres substances ambrosiaques analogues allument les ardeurs de Vénus ; certaines odeurs fétides, comme celles des matières animales brûlées, rendent au contraire chaste en diminuant l'excitabilité nerveuse. Le vainqueur de Mahon et de toutes les beautés du siècle de Louis XV, le célèbre duc de Richelieu, soutenait sa vigueur défaillante en s'enveloppant d'une atmosphère odorante que des soufflets lançaient à grands flots dans ses appartements.

L'usage des parfums remonte à la plus haute antiquité; tous les peuples anciens les regardaient comme l'offrande la plus digne des Dieux, et dans toutes les manifestations subites de leur odeur, ils voyaient un signe certain de la présence des Immortels.

Les Mages, après avoir adoré l'enfant Jésus nouveau-né, reconnaissent sa divinité en lui offrant de l'or, de la myrrhe et de l'encens. Hippolyte expirant s'écrie, en entendant la voix de Diane, sa protectrice : « O divine odeur, je sens, déesse immortelle, que c'est vous qui me parlez ».

Dans tous les poètes, les Dieux qui apparaissent aux mortels sont environnés de nuages d'encens ou des odeurs de la divine ambroisie. Aujourd'hui, les filles d'Ève, pour nous rendre également idolâtres, ne décèlent-elles point leur approche comme les déesses du paganisme ?

Les parfums brûlaient sur tous les autels et dans tous les temples des anciens; ils étaient répandus à profusion dans leurs spectacles et dans leurs festins pour éveiller et flatter les sens voluptueux de l'odorat et du goût; on en dépensait des quantités prodigieuses dans les cérémonies des funérailles; tandis que les Égyptiens enveloppaient les cadavres de bandelettes aromatiques, les flammes des bûchers de la Grèce et de Rome s'élevaient dans les airs avec des flots de vapeurs parfumées. Antoine recommanda

en mourant de répandre sur ses cendres des herbes odoriférantes et d'y mêler des aromates au doux parfum des roses.

> Sparge mero cineris et odoro perlue nardo
> Hospes, et adde rosis balsama puniceis.

Cette antique coutume d'envelopper les morts d'odeurs aromatiques et de les couvrir de fleurs s'est perpétuée à travers les siècles, en dépit d'Anacréon.

« A quoi bon, dit le voluptueux poète lyrique, répandre des essences sur mon tombeau ? Pourquoi y faire des sacrifices inutiles : parfume-moi plutôt pendant que je suis en vie, mets des couronnes de roses sur ma tête. »

Tous les peuples de l'Orient joignaient au luxe et à la richesse des vêtements la volupté des parfums. Les Juifs en faisaient un grand commerce, surtout avec les Phéniciens, dont les flottes transportaient les aromates dans toutes les parties de l'ancien monde. Malgré les prescriptions sévères de la loi de Moïse, les Hébreux avaient un amour immodéré des parfums, dont ils avaient l'habitude de s'oindre avant le repas; ils ne s'abstenaient de leur usage que dans les temps de calamités. Les femmes juives les prodiguaient sur elles pendant leurs noces. La belle Ruth s'était couverte de parfums pour plaire à Booz; le vieux roi David retrouvait la vigueur juvénile du vainqueur de Goliath en respirant le parfum du corps de la jeune et belle Abisag, couchée à ses côtés. La Sulamite du Cantique des Cantiques demande à ses compagnes de l'environner de fleurs et de fruits, parce qu'elle languit de volupté; son amant comparait les charmes de sa bien-aimée aux parfums les plus exquis, aux baumes les plus suaves, au nard, à l'ambre, au roseau aromatique, aux plus douces exhalaisons des fleurs du Liban. « Lève-toi, aquilon; vents du midi, apportez votre haleine dans mon jardin, et faites distiller les baumes délicieux, afin que mon bien-aimé vienne savourer ses fruits parfumés », dit l'amante de Salomon. La veuve de Béthulie se rendit au camp ennemi, couverte des précieux parfums qu'Ézéchias conservait dans ses trésors. La beauté de Judith séduisit le général assyrien; les vapeurs suaves et alanguissantes qu'elle dégageait le livrèrent à la merci de l'héroïne juive; Holopherne s'enivra et s'endormit. Lorsque sa tête sanglante vint tomber dans les murs de la ville assiégée,

elle souriait encore des doux rêves qu'avaient fait naître le double enivrement de la femme et des parfums.

Mais le parfum de Moïse, celui qui se brûlait dans le sanctuaire, ne



JUDITH SE PRÉPARANT A ALLER TROUVER HOLOPHERNE.

devait servir, comme le parfum d'onction, à aucun des usages profanes; la loi hébraïque le défendait sous peine de mort.

Les premiers chrétiens, qui ont imité les Juifs, adoptèrent l'usage de l'encens dans toutes les cérémonies de la liturgie.

On continue dans nos églises à brûler aux pieds des autels de l'encens

et d'autres parfums mêlés à la cire vierge des cierges et à l'huile des lampes sacrées. A la prise de possession de l'évêché de Rome qui suit le couronnements des papes, on offrait jadis au souverain pontife, entre autres présents symboliques, une bourse pleine de musc, en signe du parfum que devaient respirer toutes ses actions.

« Les disciples de Zoroastre faisaient leurs prières devant des autels où brillait le feu sacré, et cinq fois par jour les prêtres y mettaient du bois et des odeurs. »

Les historiens hébreux et grecs, qui ont décrit toutes les magnificences de Babylone, parlent également du sensualisme raffiné de ses habitants. Les Babyloniens faisaient une consommation énorme de parfums ; ils leur accordaient une large place dans leur culte, leurs usages domestiques et leurs plaisirs ; ils réveillaient leurs sens épuisés et leurs ardeurs éteintes avec des préparations de substances odorantes aphrodisiaques; celles-ci composées d'ambre, de musc, de fleurs de chanvre mêlées à l'opium, les jetaient dans des spasmes voluptueux. L'atmosphère enivrante de Babylone, la ville aux jardins suspendus, devait retenir et perdre Alexandre, qui savait se souvenir même des leçons; son précepteur lui avait reproché de prodiguer l'encens dans les sacrifices : « Il sera temps, lui disait Aristote, de vous montrer aussi généreux quand vous aurez conquis les pays qui produisent l'encens. »

Après la conquête de l'Arabie, le magnanime vainqueur de Porus envoya à son vieux maître une provision considérable d'encens et de myrrhe.

Dans ces contrées heureuses bénies par le soleil, où la lumière qui tombe des étoiles est si douce et si belle, où la terre est couverte de fruits et de fleurs embaumant le vent qui passe, la Nature n'enchaîne-t-elle pas l'homme sous son charme irrésistible? Ne le rend-elle pas esclave de son imagination et de ses sens, qui l'entraînent vers toutes les jouissances de la volupté? « Qu'on se représente tous ces bocages embaumés de l'Orient ou de l'Inde : — au milieu d'un jardin, d'un harem, de jeunes Indiennes, de tendres odalisques d'un sultan, sortent d'un bain parfumé et sont mollement étalées sur des tapis de cachemire; elles languissent indolentes dans le repos, car la chaleur accable leurs sens; elles ne respirent que pour l'amour et l'amour éteint leur vie. »

Toutes les nations qui se sont succédé en Orient ont été conquises par ce délicieux et enivrant climat. Les Orientaux de notre époque ne

diffèrent point, par la mollesse et les habitudes voluptueuses de leur vie, des anciens Assyriens.

L'Oriental qui vous accueille avec des preuves d'amitié vous fait asseoir sur un divan et l'on apporte une cassolette dans laquelle brûlent de l'encens, du mastic ou du bois de santal; la fumée aromatique qui s'en échappe est destinée à parfumer votre barbe pendant qu'un esclave vous asperge d'essence de rose; l'on vous offre ensuite la pipe au tabac parfumé et des sorbets glacés aromatisés à l'ambre gris et au musc. Si vous prenez de l'opium, on vous présente de grosses pilules argentées ou dorées, qui exhalent une vive odeur de musc, d'ambre et de muscade mélangés. Ces petits bols d'opium parfumés agissent sur le cerveau et vous enivrent; ils affaiblissent la faculté de penser et vous livrent à toute l'exaltation de l'imagination.

« C'est ainsi que les Orientaux voient écouler leurs jours dans la douce ivresse des parfums qui plongent leurs esprits en d'agréables rêveries. »

Moïse avait certainement emprunté à la vieille Égypte le noble usage de brûler dans le temple des parfums précieux, en l'honneur du Dieu d'Israël; il devait tenir le secret de leur composition et de leur préparation des Choëns chargés de sa jeunesse et de son éducation à la cour des Pharaons; son peuple avait également rapporté de la terre d'exil la pieuse coutume d'embaumer les morts, ainsi que ces habitudes délicates et profanes de s'oindre de parfums. De même que les femmes égyptiennes, les femmes juives portaient toujours sur elles des petites boîtes remplies d'aromates ; ceux-ci étaient le complément indispensable de la toilette qui suivait le bain. Si la chaste Suzane parfume son beau corps à la sortie du bain et le livre sans aucun voile aux regards avides de deux luxurieux vieillards, la fille de Pharaon qui accomplit les desseins du Dieu d'Abraham en sauvant l'enfant exposé à la mort, venait de sortir des eaux du Nil et se trouvait aux mains de ses compagnes qui la couvraient de parfums, lorsqu'elle aperçut, aux premiers feux du jour, le berceau de Moïse au milieu des roseaux du fleuve.

A ces habitudes raffinées de la civilisation égyptienne, les Hébreux joignaient l'amour effréné du luxe et des richesses, des pierres précieuses et des riches étoffes, des vases d'or et d'argent, des danses et des parfums qui exaltent jusqu'à l'ivresse. Mais leurs cérémonies religieuses et funèbres étaient loin d'égaler la pompe et le faste que l'Égypte déployait dans les

fêtes qu'elle célébrait en l'honneur de ses Dieux et dans les magnifiques funérailles qu'elle réservait à ses grands rois. On peut s'imaginer toutes les splendeurs des cérémonies égyptiennes, en se représentant la puissance et la prospérité sans bornes de ce grand peuple, qui a laissé, à côté des ruines de Memphis et de Thèbes, des monuments impérissables qui confondent d'étonnement et d'admiration les nations qui se succèdent dans la suite des siècles.

Debout au milieu des sables du désert, les Pyramides continuent à jeter leur superbe défi au Temps ; elles gardent dans leur sein les corps embaumés des anciens rois de la vieille Égypte ; les Pharaons reposent dans ces sépultures orgueilleuses, momifiés dans leurs linceuls de bandelettes par les parfums de toutes sortes qui emplissent, avec les longs rouleaux de papyrus retraçant leur histoire en langue hiéroglyphique, leurs cercueils bariolés de peinture dans leur croyance en l'union indissoluble de l'âme et du corps. Les Égyptiens embaumaient tous leurs morts à l'aide des aromates et des résines odoriférantes ; ils n'épargnaient aucuns soins, aucunes dépenses, pour rendre l'enveloppe corporelle impérissable ; et l'intérieur de leurs cités des morts, creusées dans le sein des montagnes, rappelait le luxe de la vie. Des parfums brûlaient nuit et jour dans ces immenses cavernes funéraires où leurs vapeurs embaumaient l'air des longues galeries sinueuses bordées d'une foule de niches destinées aux cercueils. Les corps ainsi conservés ont bravé les siècles, tandis que les cités de la vieille Égypte ont disparu.

Dans toutes les nombreuses fêtes religieuses qui se célébraient aux divers mois de l'année, les prêtres égyptiens et le peuple faisaient une énorme consommation de parfums. Après la fête d'Osiris, qui avait lieu dans le mois de *Painy* et vers la fin du solstice d'été, venait celle de l'*Inondation;* c'est la seule qui se soit conservée jusqu'à nos jours. On ouvre encore aujourd'hui les écluses du grand canal qui traverse le Caire pour permettre aux eaux fertilisantes du Nil de se répandre sur les terres, en présence du pacha, de ses officiers et de la population tout entière.

Sous les Pharaons, on jetait dans le Nil une figure de paille qui était censée représenter une vierge ; elle était richement parée, recouverte des habits les plus magnifiques et ornée de colliers et de bijoux. Aussitôt après cette cérémonie, le peuple se portait en foule dans les temples, où les prêtres, vêtus de robes blanches en tissu de lin, sacrifiaient aux dieux protecteurs

en demandant une abondante récolte. L'encens, la myrrhe, le nard, les résines les plus précieuses et les baumes aux odeurs les plus suaves brûlaient sur tous les autels, dans les palais des rois et dans les habitations aux terrasses couvertes de fleurs, sur les places et les promenades ombragées par les palmiers et les sycomores, sur les cent portes de Thèbes et sur les murailles de Memphis ; les deux immenses cités étaient inondées de lumière et de vapeurs parfumées, les habitants, sous l'empire de la douce exaltation de cette atmosphère enivrante, se livraient aux chants d'allégresse et aux jeux de toutes sortes, aux danses lascives et aux enivrements de l'Amour; lorsque las enfin, à force de plaisirs et de sensualités, ils venaient chercher quelque repos sur leurs couches jonchées de fleurs, l'Imagination les saisissait et les transportait sur les ailes rapides du rêve, à travers le mystérieux et merveilleux royaume d'Osiris.

La déesse Isis devait alors quitter sa céleste demeure et leur apparaître comme à Lucius :

« J'avais à peine fermé les yeux, dit le héros d'Apulée, que du sein de la mer s'éleva une apparition capable d'imprimer le respect aux immortels eux-mêmes. Ce n'était d'abord qu'un visage ; insensiblement ce fut un corps tout entier, de la beauté la plus parfaite ; et, secouant l'onde amère, cette éblouissante image vint se placer devant moi. . . . . Une couronne formée de diverses fleurs rattachait sa chevelure au sommet de sa tête. . . . . La déesse portait plusieurs objets différents : dans sa main droite elle avait un sistre d'airain, dont la lame, étroite et courbée en forme de baudrier, était traversée par trois petites verges qui, agitées toutes ensemble, rendaient au mouvement de son bras un tintement aigu. De sa main gauche pendait un vase d'or en forme de gondole, lequel, à la partie la plus saillante de son anse, était surmonté d'un aspic à la tête droite et au cou démesurément gonflé, ses pieds divins étaient recouverts de sandales tissues avec les feuilles du palmier, cet arbre de la victoire. Ce fut dans un tel appareil que cette grande déesse, exhalant les parfums heureux de l'Arabie, daigna m'honorer de ces paroles : . . . . . . »

Lucius poursuit le récit de son rêve, et décrit la fête d'Isis dans laquelle on consacrait un vaisseau neuf à la déesse.

Les Égyptiens tiraient tous leurs parfums des contrées qui bordent la mer Rouge; cette partie de la côte africaine, qui s'appelle encore le *pays des aromates*, leur fournissait les gommes-résines odoriférantes; et les

parfums les plus précieux leur arrivaient par mer de l'Arabie Heureuse. Rien de moins étonnant que la passion du fondateur de l'Islam pour toutes ces substances d'une odeur exquise que produisait en abondance le sol de sa patrie.

Mahomet ne trouvait rien de plus délicieux sur la terre que les femmes et les parfums; comme tous les êtres voluptueux, le prophète avait remarqué que les odeurs suaves et ambrosiaques excitent le système nerveux et prédisposent extrêmement aux plaisirs de Vénus. Aussi de même que les houris, les parfums sont une des ineffables jouissances que le Koran réserve aux élus du septième ciel dans le *Jardin des Délices.*

Lorsqu'ils s'élancèrent à la conquête du monde, au lieu des vins généreux qui raniment les courages abattus et les forces épuisées, les lieutenants du prophète prodiguèrent à profusion tous les parfums de l'Orient dans leurs camps. On aurait dit que leurs armées puisaient dans cet air enivrant et embaumé toutes les ardeurs de la vaillance et cette puissance prolifique qui menaça pendant un instant l'existence des autres races humaines. En même temps que les Arabes s'ouvraient par la victoire un passage sanglant à travers les nations de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, la polygamie repeuplait les contrées dévastées et ruinées par ces nouveaux conquérants. Les Sarrasins avaient atteint les limites occidentales de l'Europe, lorsque Charles-Martel les extermina à Poitiers; du côté de l'Orient, les Turcs et les Mongols devaient les rejeter de l'Asie centrale et briser l'empire des successeurs de Mahomet. Cependant les kalifes, en étendant leur puissance, s'étaient élevés à un degré éminent de splendeur; les villes de Bagdad, de Damas et de Cordoue rivalisèrent de luxe, de richesses et de lumières; la science et la littérature arabes brillèrent du plus vif éclat; tandis que les poètes dans leurs contes des Mille et une Nuits et les historiens dans leurs récits imagés racontaient les beautés féeriques de l'Orient, la magnificence des palais des émirs et de leurs délicieux jardins, le luxe des sérails avec la vie voluptueuse et enchanteresse dans les bras de belles esclaves, au milieu des exhalaisons ineffables des fleurs et des vapeurs plus fortes et enivrantes des *parfums*, navires et caravanes arabes transportaient aux extrémités du monde tous les précieux produits de l'Orient, entre autres, les eaux distillées de roses.

La distillation des roses faisait déjà au XIV[e] siècle la célébrité de la ville de Ninibin, située dans le royaume de Perse, mais les Orientaux ne

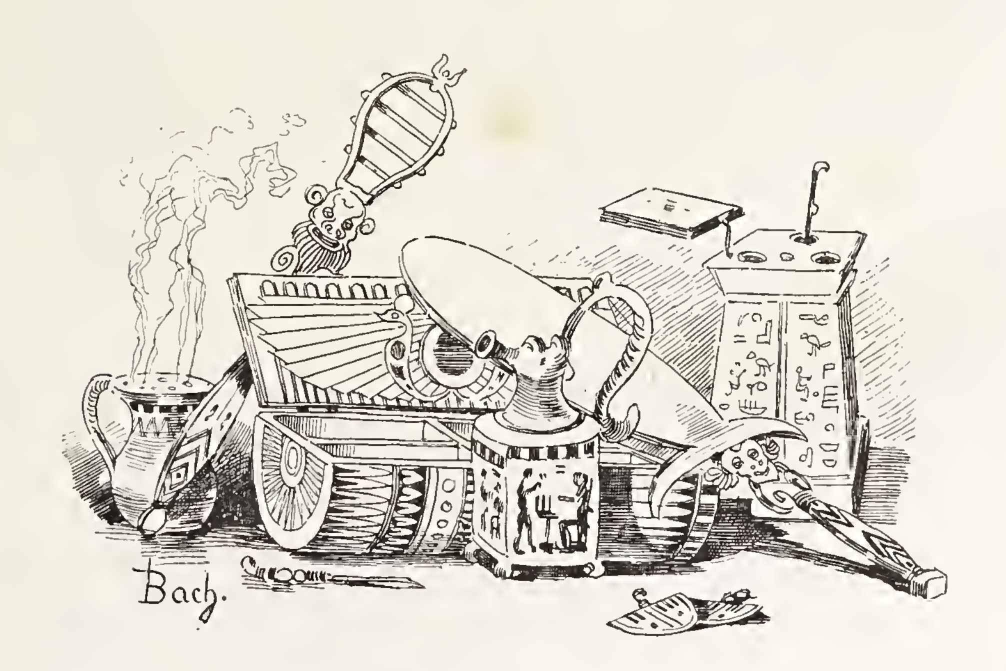
possédaient pas alors cette délicieuse essence de roses qu'ils nous vendent au prix et au poids de l'or; ils n'avaient pas encore trouvé le secret d'extraire des pétales de la *rosa damescana* cette *huile essentielle* exquise qui constitue de nos jours une des principales sources de richesses de l'Orient.

La découverte de l'essence de roses, ainsi que nous l'apprend Langlès d'après les écrivains Orientaux, serait due au hasard; elle a été faite dans l'Inde pendant les fêtes du mariage de l'empereur mogol Jehan-Ghir avec Nur-Jehan, en 1652 de notre ère. Un canal du jardin du palais avait été rempli avec l'eau de roses; la princesse, en se promenant sur ce fleuve dont les eaux embaumaient l'air tout à l'entour, observa une certaine écume à la surface; elle la fit recueillir et lui trouva une odeur des plus suaves. Cette écume n'était autre chose que de l'essence de roses et l'impératrice, toute heureuse de sa découverte, lui donna le nom d'Atar-Jehan Ghir.

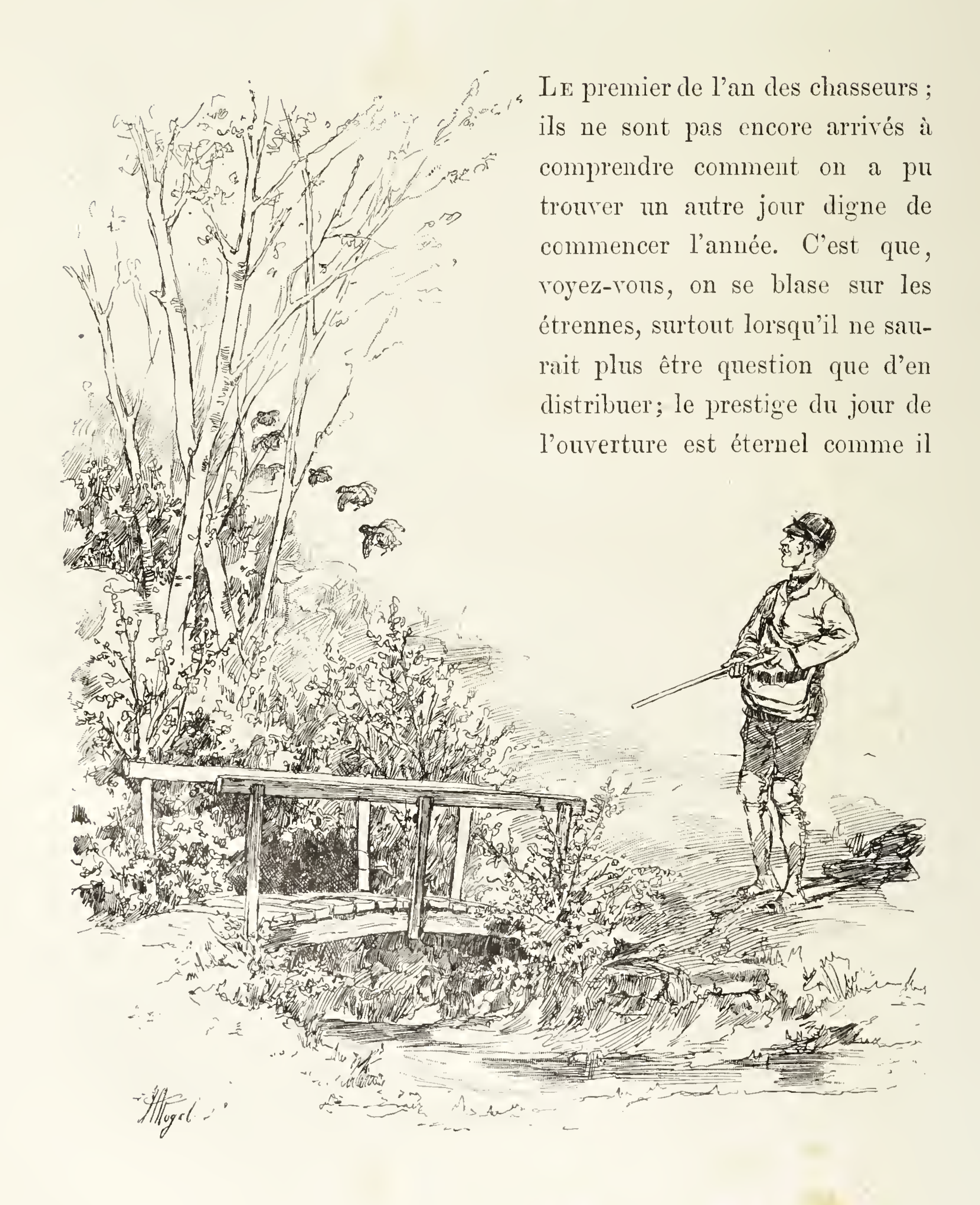
Si les matrones romaines qui venaient applaudir les comédies de Plaute avaient senti le parfum de Jehan-Ghir, le grand comique latin, séduit et enivré lui-même par son odeur délicieuse, n'aurait sans doute pas écrit ce vers :

Ecastor, mulier bene olat, ubi nihil olat.

L. de Saint-James.



L'OUVERTURE DE LA CHASSE



Le premier de l'an des chasseurs ; ils ne sont pas encore arrivés à comprendre comment on a pu trouver un autre jour digne de commencer l'année. C'est que, voyez-vous, on se blase sur les étrennes, surtout lorsqu'il ne saurait plus être question que d'en distribuer; le prestige du jour de l'ouverture est éternel comme il

est universel; il ravit les néophytes au septième ciel, il fait encore palpiter le cœur ossifié des vétérans.

Ah! l'ouverture! quel idéal au bon temps où nous comptions par printemps! Pour mon compte, après avoir consacré tout le jour à y songer, la nuit je n'avais pas d'autres rêves. Quelles épopées cynégétiques me ménageait dans le sommeil la surexcitation de mon système nerveux! Je n'y



ENTRAINEMENT EN CHAMBRE.

mets pas de vanité, mais je puis bien vous affirmer que dans ces songes bienheureux, Robin Hood, auprès de moi n'était qu'un simple « chassaillon ». Hélas! les acteurs changent; mais la pièce n'y perd rien.

Qui donc s'est occupé d'autre chose que de l'ouverture, pendant la quinzaine qui vient de s'écouler? Dans les salons et dans les chaumières, dans les clubs et dans les boutiques, dans les cafés et dans les cabarets de village, les causeries masculines ne connaissaient plus d'autre thème. Les péripéties de la politique, les compétitions des partis, les mystérieux agissements de la politique, les coups de théâtre de la lutte égyptienne, les faits et gestes d'Arabi lui-même n'avaient plus d'influence sur personne; seule la question du perdreau tenait la France en suspens.

Et quelle distance entre les tièdes préoccupations que chacun consacrait à ces événements dits sérieux et le véritable enthousiasme qui, vers la fin d'août, s'était emparé des disciples de saint Hubert, un peu tout le monde aujourd'hui ! Quelle ardeur n'ont-ils pas déployée dans les préparatifs de la bataille, dans la confection des cartouches, dans l'inspection des armes et du fourniment ! Vous ne risquez rien de les passer un à un en revue ; ils justifieront, eux, une phrase devenue tristement célèbre : « Il ne leur manque pas un bouton de guêtre. »

Il y a un mois environ, j'étais allé visiter un confrère, qui n'est plus un jeune homme, ma foi ! Je le trouvai, par une chaleur torride, vêtu de velours à côtes, guêtré jusqu'aux cuisses, sanglé d'une cartouchière, bardé d'une carnassière, la cape sur la tête et le fusil sur l'épaule, arpentant son appartement au pas gymnastique. Avant de répondre à mon bonjour, il inscrivit un chiffre sur le chambranle de la cheminée, et, comme je restais ébahi de cette tenue de batteur d'estrade : « Ah ! me dit-il, c'est qu'il me faut 11,982 tours dans cette pièce pour avoir fait mes quatre lieues ; je marque où j'en suis pour ne pas me tromper tout à l'heure quand je reprendrai mon exercice ; un petit entraînement auquel je m'astreins pour être en état de soutenir gaillardement les fatigues de l'ouverture. »

J'examinai le carnier dont il venait de se débarrasser, il était lesté de deux énormes pavés représentant le poids d'une demi-douzaine de gros lièvres. Chez les fils de Nemrod, la présomption survit à toutes les maturités de l'âge.

La ferveur avec laquelle le peuple français se voue à ce qu'un poète appellerait « le culte de Diane », c'est dans les gares parisiennes, la veille du grand jour, qu'on peut l'apprécier. A moins d'en avoir été le témoin, il est impossible de se faire une idée des énormes affluences qui s'y succèdent. Et presque à chaque heure de la journée et de la nuit, le tableau se renouvelle ; les fournées succèdent aux fournées, les trains se doublent, se triplent, se quadruplent, les salles d'attente se vident: mais ce n'est que pour se remplir d'une autre cohue criant, appelant, vociférant, riant, chantant, aboyant, hurlant, comme faisait celle qui vient de disparaître.

Cette armée de chasseurs s'en va aux quatre points cardinaux; elle s'éparpille en Brie, en Beauce, en Picardie, en Champagne, etc., et se fractionne encore aux gares d'arrivée pour se répandre dans tous les villages. Le paysan accueille les Parisiens avec un sourire: c'est un regain de la

moisson qui lui arrive. Ils laisseront, au pays, de bon argent, en échange de quelques perdreaux qu'ils tueront.... peut-être. Et puis, il existe dans l'endroit quelques bonnes plaisanteries sur leurs prétentions de chasseurs ; on n'est pas fâché d'avoir une occasion de les rééditer, histoire de rire un brin !

Le développement du goût de la chasse en France depuis quelques années procède à la fois de notre vanité et de notre tempérament braconnier.



ARRÊT DE SURPRISE.

Quatre-vingt-treize ans ont passé sur nos souvenirs, mais nous n'avons point oublié qu'elle fut longtemps un plaisir interdit au commun des martyrs.

Et puis les enivrements de la poudre, si babillarde ce jour-là, les joies tapageuses, corollaires de la fête, sans parler du charme d'une espèce d'uniforme, représentent des attractions auxquelles nous sommes incapables de résister. Ce qui démontre la prédominance des considérations accessoires dans nos vocations cynégétiques, c'est que ce sont précisément dans nos contrées les moins giboyeuses, — celles où notre cher grand Dumas prétendait que l'on chassait le hanneton et la sauterelle en les qualifiant

de moyen gibier, — que se rencontrent les adeptes les plus nombreux et les plus fanatiques de l'art chanté par Gaston Phœbus.

L'Anglais chasse pour chasser, l'Allemand pour récolter ses ratabagas sous la forme de lièvres, le Russe pour imiter les autres, le Français chasse pour s'amuser. Et tous ceux que, tout à l'heure, vous avez vus défiler s'amuseront, soyez-en sûrs. Ils seront plus matinals que l'aurore ; — les praticiens condamnent cette diligence, mais il faut bien obéir à la chanson. — Du lever au coucher du soleil, ils arpenteront les guérets d'un pied infatigable ; suant, soufflant, pestant, criant, jurant après ce diable de Stop qui profite toujours de ces grandes journées pour faire des siennes, le rossant strictement chaque fois que l'on manque un perdreau afin de s'apprendre à soi-même à être moins maladroit, effectuant une fusillade de fantasia, tuant... quelquefois, mais en revanche blessant toujours. Ils rentreront le soir bredouilles peut-être, — ce qui pourrait les affecter s'il n'existait pas de marchands de gibier, — poudreux, enroués, harassés, à demi fourbus, mais aussi satisfaits que Titus le fut jamais de ses meilleures journées. N'est-ce pas là le plus solide des arguments à opposer aux contempteurs de la chasse ?

Il faut, du reste, le reconnaître; il n'en manquera pas parmi eux qui auront à enregistrer de véritables prouesses. Le ridicule a ses préjugés ; il est convenu qu'aux alentours du 1er septembre, les caricaturistes de la plume et du crayon ne doivent pas choisir d'autres cibles que le chasseur parisien et la plaine Saint-Denis. Si elles atteignent leur but et font rire, leurs flèches les plus acérées ne portent pas moins à faux. Le Parisien est souvent un tireur de premier ordre ; la plaine Saint-Denis ne constitue pas l'Ile-de-France et, après avoir traîné nos guêtres dans pas mal de départements, nous sommes forcé de déclarer qu'il n'en est pas un seul qui soit aussi giboyeux que les environs de la grande ville.

La fête du 1er septembre ne se traduit pas tout à fait de même en province. A Paris on pourrait l'appeler le carnaval de saint Hubert, ici elle devient une solennité presque grave. Les événements qui rompent la monotonie de l'existence dans les petites villes comme dans les campagnes sont si clairsemés, que celui-ci prend une importance de premier ordre. D'un autre côté, le chasseur provincial est plus sérieux, plus convaincu. Il y a quelque chose de sacerdotal dans sa physionomie quand il accomplit sa besogne, surtout dans son accent quand il en parle. Le plaisir de tuer

des lièvres et des perdrix est son objectif apparent, mais les petits dessous de la vie départementale doublent ce plaisir de corollaires qui l'élèvent au niveau des affaires.



UN BON RAPPORT.

Il n'est pas un seul des habitants de l'endroit qui reste indifférent aux péripéties de ce premier engagement ; non seulement c'est la tradition qui le veut, mais on a compté sur elles pour devenir texte à plaisanteries, thèse à médisances, deux aubaines d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. D'autre part, les qu'en dira-t-on du cercle, du café, préoccupent

le héros de la journée, au moins autant que le gibier ; on peut dire qu'à l'ouverture, c'est bien moins pour son agrément personnel que pour celui du public qu'il travaille.

Il sait, ce chasseur, que ses pièces seront dénombrées à une unité près, ses « brouettes » mises en relief ; que l'on discutera l'âge et le poids du lièvre qu'il aura tué, la valeur « morale » des perdreaux qu'il aura abattus, — le meurtre des *pouillards* déshonore leur assassin, — que non seulement ses faits et gestes, mais ceux de son chien, — comme lui, le pauvre animal a ses envieux, — seront sévèrement commentés. Pour lui, point de ces expédients providentiels, dont ses collègues de Paris abuseraient un peu, s'il faut en croire la chronique ; dans un pays où les murs sont de verre et sonores comme des harmonicas, recourir à « la balle d'argent » pour combler les vides de sa carnassière, ce serait se livrer vif aux brocards de ses concitoyens. Il ne faut pas songer davantage aux légères exagérations, amplifications et multiplications qui sont, paraît-il, une des faiblesses du clan de saint Hubert. Mieux partagés que l'Argus de la fable, que le solitaire de feu le vicomte d'Arlincourt, les Rhadamantes du cru voient et entendent avec les yeux, avec les oreilles de tout un arrondissement.

Cette pression de l'opinion publique sur les joies du premier jour les dénature ; la vanité prime la passion chez les chasseurs, aussi la fête se transforme-t-elle quelque peu en corvée. La chasse n'est plus cette douce flânerie, le fusil au poing, agrémentée d'incidents variés, d'émotions piquantes et d'autant plus charmantes qu'elle se coupe par ces trêves de rêveries, ou de babillages, au coin d'un bois, au bord du ruisseau. Elle devient un labeur âpre, écrasant pour l'esprit comme pour le corps de celui qui s'y livre. Vainement ses jambes lui demandent grâce, vainement son estomac défaillant implore sa miséricorde ; une voix mieux écoutée, celle de l'amour-propre, lui dit : « Marche ! » et il va. Et il ira ainsi arpentant la plaine, fouillant les bois, tant que le soleil sera sur l'horizon ; il affrontera la courbature, la pleurésie, plutôt que de ne pas compléter le chiffre de victimes qui lui est imposé par sa réputation.

Le lendemain, délivré du souci de la publicité de ses exploits, cet enragé redeviendra lui-même ; un garçon simple et sans prétention quoique très passionné, le chasseur rustique par excellence : ce type appartient exclusivement à la province.

Dans la grande propriété, l'ouverture n'a généralement pas l'éclat

qu'on serait tenté de lui supposer; elle s'effectue à petits frais, sur les bordures et le plus souvent elle s'ajourne à quelque jour non férié de la semaine. En dehors des deux départements de Seine-et-Oise et de Seine-et-Marne, les domaines giboyeux sont entourés de chasses banales, rendez-vous ordinaire des Nemrods d'aventure dont nous venons d'esquisser quelques silhouettes. Ceux-ci rôdent par douzaines sur les frontières du paradis terrestre, semblables à un loup affamé, *quærens quem devoret!* Ils espèrent généralement que le châtelain se décidera à fusiller les compagnies qui foisonnent sur son territoire, à dégîter ses lièvres, comptant bien en recueillir les éclaboussures; mais, il faut bien l'avouer, ce châtelain se montre rarement aussi généreux. Il a ordonné à ses gardes de multiplier les tournées, de redoubler de vigilance, de ne pas « manquer » les imprudents que la violence de leurs appétits déciderait à franchir le Rubicon; quant à lui, il s'en est allé, avec quelques amis, tirer ses premiers coups de fusil dans une ferme détachée dont on peut « égailler » les perdreaux sans inconvénient.

Nous vous avons laissé entrevoir notre opinion sur ce penchant qui pousse les chasseurs d'ouverture à se mettre en campagne avant que la blonde Aurore ait ouvert les portes de l'Orient. Nous allons l'appuyer très succinctement de quelques raisons. Le matin, les perdrix reposées ont les pattes, les ailes humides de rosée; elles ne demandent qu'à les sécher en se mettant à l'essor; elles ne « tiennent pas », on les approche difficilement; plus difficilement encore on les décide à entrer aux remises où elles se mouilleraient davantage; de plus, l'eau qui ruisselle sur les tiges du trèfle et de la luzerne, qui perle à chaque brin d'herbe, pénétrant dans les narines du chien, atténue la délicatesse de son odorat; il a beau s'ébrouer, il passe autant de cailles qu'il en arrête. Cet inconvénient est considérable avec le chien français, qui quête généralement bas. Enfin, ceci est une considération purement agricole, lorsque vous foulerez les regains attendris par l'humidité de la nuit, vous ne serez pas sans leur causer quelque dommage. Mais, après sept mois de jeûne absolu, il est pardonnable de se montrer un peu glouton et presque toujours l'impatience de la jeunesse, prétendant que si l'on attend une minute seulement il ne restera pas une pièce de gibier dans la plaine, l'emporte sur l'expérience des vétérans.

Du reste, comme la chasse de l'ouverture s'effectue presque toujours « en ligne », cette exubérance d'ardeur a moins d'inconvénients; on bat

laborieusement les guérets et les chaumes pour amener les oiseaux à gagner soit les taillis, soit les luzernes ; ce ne sera guère que lorsqu'on les y aura remisés que commencera la fusillade.

Par le temps qui court, les vrais Nemrods ne l'acceptent guère, cette chasse en ligne, que comme une indispensable corvée. Non seulement ils y perdent les avantages que leur assurent leur initiative et leurs connaissances pratiques, mais il est bien rare qu'ils ne deviennent pas l'objectif des imprécations et des malédictions de leurs voisins. Ils sont généralement dans le mouvement, ils ont donné dans le chien à grande quête ; or, dans la chasse en ligne, il suffit que l'auxiliaire s'émancipe au delà de l'ombre projetée par le fusil de son maître pour que, convaincus que tout est perdu, les classiques le vouent aux dieux infernaux. Ils vont plus loin sur cette pente ; quand leur chien rencontre, ils ne manqueront jamais de vous « commander » de marquer le pas, comme aussi de gourmander votre lenteur, si une compagnie s'est remise au loin devant eux ; aussi les anciens susdits, qui sont ordinairement des malins, laissent-ils rarement échapper l'occasion de s'échapper par quelque tangente.

Quoi qu'il en soit, que vous les imitiez ou que vous restiez dans le rang, l'action ne tardera guère à s'engager. Un premier coup de fusil retentit dans la plaine, une seconde, une troisième détonation lui succèdent; puis le tir devient presque continu, tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant; quelquefois il prend le caractère d'un feu de deux rangs; c'est un lièvre manqué qui, ahuri par ce salut auquel il n'est pas habitué encore, a commis l'imprudence de fuir par une diagonale. Se présentât-il à deux cents mètres, personne de la bande ne résistera à la tentation de brûler deux cartouches en son honneur ; les cailles font généralement les frais de la séance du matin ; les perdreaux, comme nous l'avons prévu, partent de loin ; mais cela n'empêche point de les saluer ; le plomb ! on ne sait jamais où ça va.

Attention ! la quête de votre chien s'est animée, sa queue ondule dans un mouvement horizontal de plus en plus nerveux, de plus en plus accentué ; puis brusquement il s'est arrêté ; ses yeux fixes brillent comme des charbons ardents, ses oreilles retroussées frémissent, des frissons passent sur son corps, si fortement allongé que son ventre touche la terre ; ses muscles tendus font saillie ; il tourne la tête de votre côté, lentement, avec des précautions infinies ; il hume à pleines narines les odorantes senteurs que lui apporte la brise et, une seconde fois, il fixe sur vous son regard

incroyablement éloquent; il vous dit clairement : elles sont là ! Ce spectacle, vous en jouirez délicieusement si vous êtes vraiment un chasseur ; nous vous trouverions très excusable s'il vous faisait oublier de faire feu.

Si savantes que fussent les dispositions qui devaient assurer le succès de la journée, il est bien rare que les exécutants lâchant la bride à leurs ardeurs n'aient pas rompu avec elles. Le peloton s'est égréné à droite, à gauche, en avant, en arrière ; chacun pour soi et Dieu pour tous ! Mais vers midi on se retrouve dans le bois où le couvert est mis sur l'herbe et sous la feuillée et le récit des exploits, des infortunes individuelles égaye toujours ce festin improvisé. Quand le soleil est descendu à l'horizon, chacun des acteurs de cette fournée mémorable regagne qui l'auberge, qui la maison, tous en traînant quelque peu la jambe, rarement pliés sous le poids du gibier.

Cependant il en sera bien peu qui n'aient un carnier honorable à inventorier quand ils rentreront au logis ; la paix conjugale l'exige. Madame ne peut pas voir d'un bon œil un plaisir qu'elle n'est pas admise à partager. Déjà mise en humeur par le remue-ménage du départ, par l'introduction temporaire d'un chien dans l'appartement, dans la perspective d'une journée d'isolement, etc., etc., etc., une bredouille, si bredouille il y avait, lui fournirait une arme terrible dont sa rancune userait à merci et miséricorde, sans grandeur d'âme et sans pitié. Si, pour se soustraire à cette effroyable éventualité, le pauvre chasseur a eu recours à la balle d'argent pour bonder sa gibecière, montrez-vous indulgent pour son humiliation, car à sa place vous en eussiez fait tout autant.



G. de Cherville.





UNE TABLE D'HOTE

AUX BAINS DE MER

Comme tous les ans, à cette époque, les hôtels regorgent de monde. C'est tellement passé dans leurs habitudes qu'on n'y fait plus attention. Les annexes même des maisons et des chambres annexées sont occupées, vous répondent les directeurs ou directrices d'hôtel. Il doivent même ajouter, à l'époque des courses, — c'est devenu un cliché, — qu'on a été obligé d'installer des dortoirs dans le salon et dans les vestibules. C'est le comble de la prospérité pour les hôtels ; c'est le douze cents francs de plus que le maximum des directeurs de théâtre puffistes.

Ce n'est qu'au moment des repas que toute la *société* d'un hôtel se trouve réunie. Principalement le soir, au dîner. Le matin on est en excursions, en pique-nique, ou on reste dans son lit et on se fait servir dans sa chambre. Bien des gens ne prennent leur repas à la table d'hôte que le soir. C'est encore au dîner qu'on a quelque chance de voir les personnes étrangères à l'hôtel, les célébrités de la saison, qui ont fait retenir des tables dans la journée et viennent en bande, pour se faire admirer par la galerie, dîner en partie fine.

En Suisse, dans les grands hôtels de Lucerne, d'Interlaken, de Righi, à Biarritz encore, fréquentés exclusivement par les plus riches étrangers des cinq parties du monde, le coup d'œil qu'offre tous les soirs une table d'hôte est vraiment féérique. Les femmes sont presque en robe de bal ou tout au moins de soirée. Elles déploient une telle élégance, un tel luxe dans leurs toilettes qu'on croirait assister à un véritable festin. C'est à cette table qu'elles espèrent, les unes décrocher, par leurs charmes ou leurs séductions, un mari, un titre ou des millions ; les autres, moins ambitieuses, par leur esprit ou leur amabilité, l'homme sérieux, le banquier, l'ami enfin qui acquittera l'inévitable facture de Worth. C'est en général en vue de payer leur tailleur qu'elles *travaillent,* qu'elles se sont livrées à des déplacements et villégiatures aussi éloignés.


LE PRINCE ITALIEN.

Sans franchir la frontière, restons chez nous. Prenons le bain de mer que vous voudrez. Entrons dans le premier hôtel venu. Il est six heures. On sonne le premier coup du dîner. Nous avons le temps de nous laver les mains, de choisir notre place, si c'est possible, et de commander notre vin et notre eau minérale...

Le service se faisant avec une lenteur désespérante on a le temps de regarder autour de soi et d'étudier les différents types qui composent invariablement une table d'hôte. C'est un acte de la comédie balnéaire, peut-être le plus réussi, le plus amusant, dont tous les rôles sont tenus avec talent. Vous y trouvez tous les emplois : la Grande Coquette, la Falcon, le Grand Premier Rôle, l'Ingénue, les Amoureux, les Mères, Pères nobles, les Geoffroy, etc., etc., comme au Théâtre-Français, au Gymnase et au Palais-Royal. La distribution des rôles peut changer, mais les emplois du répertoire restent toujours les mêmes.


UNE INGÉNUE.

L'emploi de Grande Coquette de table d'hôte, par exemple, qui tour à

tour a été tenu, on sait avec quel succès, par les baronnes hongroises, comtesses polonaises et princesses valaques, a passé exclusivement aux mains des Américaines. Elles sont même seules aujourd'hui titulaires de l'emploi. Chaque table d'hôte du plus humble au plus splendide hôtel a son Américaine, sa beauté, par saison. Est-elle femme, est-elle fille, est-elle veuve? On l'ignore. La voici qui fait son entrée, — elle fait toujours des entrées — généralement au milieu du second service. La claque est remplacée par un murmure bienveillant. La beauté est en grande toilette, toutes voiles dehors. Elle prend des airs de reine, mais elle sait « tempérer sa majesté par un doux sourire » qu'elle laisse tomber sur ses humbles sujets. Toute la table est tentée de se lever et de s'excuser de ne pas l'avoir attendue. On oublie complètement qu'elle, comme tout le monde, paye ses petits 18 francs par jour. On recueille ses moindres paroles. Worth est un de ses thèmes favoris. Ou elle a écrit à Worth ou Worth lui a écrit. Elle cite volontiers les plus grands noms de l'armorial. Si elle est triste tout le monde prend l'air morose. Est-elle gaie, enjouée, la conversation générale se ressent de sa belle humeur. Toute la partie masculine de la table, depuis les collégiens en rupture de tuniques jusqu'aux pères nobles, est amoureuse d'elle. Elle enflamme les podagres et ressuscite les paralytiques. Un beau soir on apprendra qu'elle a levé le pied en devant 1,500 francs à l'hôtel et en laissant de nombreux créanciers admirateurs et ses malles, qu'on a trouvées remplies de galets entourés soigneusement de papier et roulés dans des couvertures.



L'INGÉNUE VIRAGO.

Le Grand Premier Rôle d'homme est aussi tenu par un étranger, un Italien, prince naturellement. On le voit peu. C'est à peine s'il dîne deux ou trois fois pendant la saison à la table d'hôte. Pour qu'il y dîne il faut qu'il y ait quelque chose à *faire*. Il dîne en ville ou se fait servir dans sa chambre. Il vit en très mauvais termes avec la Grande Coquette. Ils jouent à peu près le même jeu. Il n'enlève pas, mais se fait enlever par quelque vieille folle. On apprend généralement le véritable nom du prince italien par les comptes rendus de la cour d'assises, quelques mois plus tard. Il s'appelait Trifouillard et était garçon d'hôtel à Monaco.

S'il n'y a le plus souvent qu'un grand rôle d'homme et un grand rôle de femme par hôtel, les Ingénues, au contraire, pullulent. Là, entre papa et maman, nous avons l'Ingénue genre mouton, qui baisse les yeux et rougit en regardant le fond de son assiette. La pauvre petite a l'air d'une enfant battue. Quand elle voit son père ou sa mère lever le bras, immédiatement, par sentiment de protection, elle met sa main devant sa figure. Elève de Marmontel et de Chaplin, elle ne joue pas plus mal qu'une autre le *Menuet de Boccherini* et l'*Oiseau prophète* de Schumann, et peint sur porcelaine *la Fortune et l'Enfant* et *la Jeune Fille à la bulle de savon*. On ne lui a jamais vu desserrer les dents, ce qui lui a valu la réputation d'être la jeune fille la mieux élevée de l'hôtel. Elle se taira encore davantage pour mériter cette réputation.

Nous avons encore l'Ingénue ou la mondaine malgré elle, variété très répandue aujourd'hui. Quand on vous fait l'éloge d'une jeune fille qu'on vous destine, avez-vous remarqué qu'on ne manque jamais de vous dire qu'elle a les goûts les plus sérieux du monde? Vous objectez que vous la voyez tous les soirs au bal, à l'Opéra, au Cirque, aux courses, aux eaux. — C'est pour sa mère qu'elle y va! Elle a horreur du monde. C'est une chose convenue aujourd'hui que toutes les jeunes filles sont graves, sérieuses et que leurs mères sont de vieilles folles. La jeune ingénue grave et sérieuse doit bien souffrir, car elle est en parties du matin au soir, change cinq ou six fois de costumes par jour, ne manque pas une représentation ou une sauterie de casino. On l'y *trraîne. C'est pour sa mère!* Bon petit cœur!



UNE FORTE CHANTEUSE.

Cette demoiselle qui boit dans le verre de son voisin est une autre espèce d'Ingénue. C'est l'Ingénue-Virago. Elle a énormément navigué. Anglaise ou Américaine. Elle a de vingt-huit à trente-sept ans, met du rouge sur les joues et sur les lèvres et envoie promener sa mère. Elle fait partie de la bande où on s'amuse. Elle a déjà fait toutes les eaux d'Allemagne et les plages normandes. Elle essaye de la Bretagne. Ne se mariera pas ou fera un beau mariage.

Il y a encore l'Ingénue genre soubrette, qui voyage en garçon avec son

frère. Elle est blonde et ébouriffée. La toilette est le moindre de ses soucis. C'est à qui fera mettre son couvert à côté du sien. Elle saura bien faire changer le sien si vous ne lui convenez pas. Elle raconte tout ce qui lui passe par la tête. On lui fait dire des horreurs. La table est partagée en deux camps : ceux qui la trouvent charmante et qui aiment cette franchise exempte de bégueulerie ; ceux qui la déclarent souverainement mal élevée, vulgaire et commune comme du pain d'orge. La Grande Coquette prétend que c'est une échappée de quelque petit théâtre d'opérette, et qu'il est honteux d'avoir des gens comme ça dans un hôtel respectable où il y a des jeunes filles.

Pas plus au théâtre que dans les tables d'hôte il n'y a d'âge pour remplir les rôles d'amoureux. Comme à la Comédie-Française, où cet emploi sympathique est tenu ou par les jeunes prix du Conservatoire ou par la fleur du sociétariat dans tout son épanouissement, dans les hôtels les rôles d'amoureux sont aussi souvent joués par de jeunes et naïfs potaches que par de vieux beaux sanglés, corsetés, peints et reteints. Il faut reconnaître que ce sont ceux-ci qui ont le plus de succès. Les jeunes ou vieilles premières du monde, comme le public, conservent un culte pour les anciennes gloires. Avouons aussi que les jeunes débutants sont quelquefois bien *mauvais*.


JEUNES ANGLAISES.

L'emploi des Mères, des Duègnes, est tenu de différentes façons. Vous avez la mère à moustaches et à bonnet à fleurs qui a cessé de plaire, — a-t-elle jamais plu ? — et la mère à taille élancée, aux cheveux noircissant tous les ans, qui ne cessera jamais de plaire. Il y a encore la mère dramatique à la Dorval, à la Pasca, qui vibre et lance des imprécations et la bonne maman de Vaudeville à papillotes qui donne des leçons de morale à sa fille en faisant une bande de tapisserie.

Plus loin, cette grosse dame en blanc, comme une vestale, vous représente une ancienne forte chanteuse qui a remporté jadis de grands

succès à la Nouvelle-Orléans. Elle ne voyage jamais sans une immense couronne de papier doré qu'elle se fait jeter quand elle chante pour quelque bonne œuvre. Depuis qu'elle a cessé de chanter on ne chante plus. Le chant s'est arrêté sur son dernier vieux trille. Elle débine tout le monde. — Vous aimez Mme Carvalho?... La Patti? une serinette.... Krauss ? on ne voulait plus l'écouter pendant le Congrès de Vienne... Nilsson, usée, archi-usée, etc, etc. Mais elle raconte à qui ne veut pas l'entendre qu'on dételait ses chevaux à Batavia!! Elle a chanté le 15 août pour la fête de la sainte Vierge un *Ave Maria* que les baigneurs commencent à connaître. Elle allait répéter tous les jours à l'église. Elle voudrait bien organiser *quelque chose* au bénéfice des pauvres. Elle a justement apporté un costume de Rosine et une vieille robe de chambre dans laquelle elle a fait mourir quelquefois la *Traviata* à... Batavia. Si on pouvait monter un acte! Elle demande à tout le monde si on a de la voix. — Vous devez avoir de la voix.



LE VIEUX BEAU.

Chaque table d'hôte qui a quelque souci de sa dignité doit encore posséder sous peine de déchoir : un couple de vieux Anglais qui rient tout le temps de ce qu'ils disent, dévorent avec un appétit désordonné et se précipitent, au grand désespoir des hôteliers, sur les desserts inamovibles qui devraient faire toute la saison, tels qu'amandes sèches, noisettes, biscuits pétrifiés, petits fours roses à la poussière, chiens en sucre. Ils dissimulent leur rapt dans leur poche et savoureront ces petites iniquités dans leur chambre avec leur *tea;* deux jeunes Anglaises, leurs filles, impalpables *aesthetic* dans l'âme avec des sun-flowers au corsage et cinquante porte-bonheur d'argent au bras ;



LE MÉNAGE MORGANATIQUE.

Un vieil Américain qui ne dit pas un mot de français, mais qui paye du champagne à toute la table aux grands anniversaires de la jeune

Amérique : à la naissance, à la première dent, à la première culotte de Washington. Il ne voyage jamais sans ses drapeaux et en pavoise ses fenêtres ;

Un jeune prodige, soit mâle, soit femelle, qui débite des songes et des fables à volonté. Enfant chéri de toute la table, tellement chéri qu'il ne se passe pas de semaine sans qu'il ait une indigestion. On colporte les mots du prodige ! Heureuse mère !

Quelques rôles à manteaux et parapluies, c'est-à-dire de ces hommes obligeants dont les fonctions consistent à porter les manteaux et les parapluies de ces dames ;

Un ménage qui n'est pas marié ou qui l'est seulement pour la saison. Personne n'en sait rien, mais cela se dit tout bas. Les uns prétendent que ce n'est pas sa femme, les autres que ce n'est pas son mari ;

Une famille de fondation qui vient tous les étés depuis un nombre incalculable d'années. Comme ils sont nombreux et qu'ils viennent tous les ans, on les a pris à prix réduit. Aussi font-ils l'article sur la plage et tâchent-ils d'enlever du monde aux autres hôtels. Ils trouvent tout bon, parfait. Jamais ils n'ont mangé de poisson aussi frais. Ils ne se plaignent que d'une chose, c'est qu'on en donne trop et ils se demandent tout haut comment les patrons peuvent s'en tirer ;

Un bon curé qui ne déteste pas la petite gauloiserie et qui ébouriffe la galerie par son assiduité auprès de la forte chanteuse qu'il voudrait convertir ;

Un monsieur qui grogne tout le temps et qui porte la parole pour se plaindre de la nourriture au nom de toute la table ;

Un autre monsieur qui répète à satiété qu'il n'aime pas tous ces plats-là, qu'il en préférerait un seul qui fût bon ;

Une dame qui est *si bonne musicienne* pour faire *sauter* le soir, aider la digestion et commencer le piano aux enfants. Elle rentre dans la catégorie des grandes utilités, dans les rôles à manteaux et à parapluies.

Un vieil universitaire, professeur retraité, palmé, qu'on a intitulé à l'hôtel le dernier causeur, parce qu'il se plaint éternellement qu'on ne cause plus en France. Un de ses dadas favoris est que l'art est dans le marasme. Admirateur fanatique de Mme Damoreau il n'a jamais pu se consoler de sa mort ;

Enfin deux types absolument autochtones des tables d'hôte, les

messieurs qui se mettent en colère pendant chaque repas parce qu'on a ouvert ou fermé une fenêtre et menacent de quitter l'hôtel, et les personnes qui protestent contre l'introduction de la musique pendant les repas sous les traits d'un violoniste et d'une harpiste raclant la *Valse des roses* et une mosaïque sur *Norma.*

On prend le café par petits groupes sur la terrasse ou dans le jardin. La grande coquette revêt une somptueuse sortie de bal, et, suivie du chœur des adorateurs, se rend au casino. Les Anglais remontent chez eux prendre leur brandy. Le ménage morganatique va s'installer sur le parapet du quai et fume des pipes et cigarettes jusqu'à onze heures du soir.

Les personnes qui craignent l'air du soir, les pères et mères nobles généralement, restent à l'hôtel. Elles font salon pendant que les ingénues font une petite promenade sous la surveillance d'une vieille tante qui sert de chaperon. La maman du prodige, avant de l'envoyer coucher, lui fait réciter un monologue de Coquelin cadet! Ensuite, comme on dit, on fait *un peu* de musique. La dame qui est si bonne musicienne joue deux ou trois morceaux de son répertoire et accompagne la Falcon qui ameute tout le quartier devant les fenêtres du salon en glapissant le grand air de *la Reine de Chypre, le Gondolier dans sa nacelle*, ou les variations de Rhode, si elle se croit en voix. Les grands artistes ne se font jamais prier. Oh! non.

Le vieil universitaire est dans la joie. Adossé à la cheminée, une main enfoncée dans le gilet, il savoure ces mélodies. Quand la cantatrice a fini de chanter il va lui offrir son bras et lui avoue, en lui baisant la main, que personne ne lui a fait autant de plaisir depuis Mme Branchu!

LITTLE LADY.





PLAGE DE BLANKENBERGHE.

LA PLAGE DE BLANKENBERGHE

BLANKENBERGHE. — LES PATRIOTES. — LA PLAGE ET SES HÔTELS.
LA GUERRE AU CALEÇON [1].

Après avoir dépeint l'étonnante prospérité d'Ostende et rappelé les sièges qu'elle a subis, les catastrophes qu'elle a traversées, M. Henry Havard arrive à Blankenberghe et s'exprime en ces termes :

Une fortune aussi éclatante et aussi rapide ne devait pas s'élever sans exciter, chez les voisines d'Ostende, un sentiment d'étonnement d'abord et ensuite de jalousie. On conçoit aisément que plus d'une d'entre elles, à la vue de cette moisson dorée, se soit écriée, contrefaisant un mot célèbre : « Et moi aussi, j'ai une plage ! » Mais une plage ne suffit pas, il faut encore mille autres conditions, accessoires en apparence, essentielles en réalité, parmi lesquelles la faveur d'un public inconsistant, inconstant et forcément versatile n'est pas la moins difficile à conquérir. C'est ce qui

1. Je dois à l'aimable indiscrétion de deux imprimeurs de mérite, MM. Pillet et Dumoulin, la communication d'un manuscrit en cours d'impression chez eux, qui porte ce titre plein de promesses: *la Flandre à vol d'oiseau*. Il y a quantité de choses du plus haut intérêt dans ce volume. Son auteur, M. Henry Havard, est au reste coutumier du fait, et personne mieux que lui ne connaît ces pays hollandais et flamands, dont il est devenu l'historien en titre. De son côté, M. Lalanne a complété le texte par une série d'illustrations charmantes. Je crois donc commettre une action louable en abusant de la confiance qu'on a eue en moi, en détachant de ce livre attrayant le chapitre qui regarde Blankenberghe. Si l'auteur en montre quelque dépit, j'aurai pour m'excuser la certitude d'avoir fait plaisir aux lecteurs de *la Vie élégante*.

Le Barbier de Montgeron.

explique comment Nieuport, ville ancienne, célèbre, curieuse même, fertile en glorieux souvenirs, a fait de grands efforts pour attirer les étrangers chez elle et n'y a pas réussi, alors que Blankenberghe, village à peu



BLANKENBERGHE : L'HÔTEL DE VILLE.

près inconnu, à peine mentionné par les annalistes, a pu devenir en quelques années la rivale d'Ostende ; petite rivale, il est vrai, mais qui ne demande qu'à grandir, pourvu que la bienveillance du public lui prête vie.

Le secret de cette faveur, du reste, n'est peut-être point aussi difficile à pénétrer qu'on le pourrait croire. Blankenberghe, ou du moins sa population, a fait preuve, dans cette circonstance, d'un tact et d'une habileté

tout exceptionnels. La ville ne s'est point posée tout d'un coup en rendez-vous du beau monde et du grand monde, en station aristocratique, en bain de mer élégant. Elle s'est faite au contraire petite et modeste; elle a pris des allures timides, gauches, embarrassées; elle a parlé de sa vie simple, de ses pêcheurs, de ses habitations rustiques; elle a même, je crois, murmuré les mots « bon marché ». Enfin elle a fait miroiter comme un appât l'existence paisible, sans toilette, sans fracas, sans façon qu'on pouvait mener sur sa plage; et aujourd'hui encore, quand on débarque par le chemin de fer, on est tout tenté de croire à l'immédiate réalisation de ces fallacieuses promesses.

Auprès de la station, une bonne vieille église de campagne, avec ses trois petites nefs et une vieille tour, semble sommeiller depuis trois ou quatre siècles au milieu d'un cimetière fleuri, vallonné par les tombes. Tout autour, la campagne s'étend plane, coupée par de grands arbres, peuplée de fermes et de moulins à vent, un peu monotone peut-être, mais bien simple et sans parure. Lorsqu'on a pénétré dans la ville, tout change par exemple. Partout de grandes bâtisses se dressent, des cafés immenses alignent leurs devantures, d'énormes hôtels et de gigantesques estaminets vous barrent le chemin. Cafés de l'*Est* et de l'*Ouest*, restaurants du *Nord* et du *Midi*, hôtels de l'*Univers* et d'autres lieux, tout cela vous crève les yeux, écrit sur tous les murs en lettres de trois pieds. Puis ce sont des rues bien droites, bien régulières, bien pavées, avec de larges trottoirs bordant de chaque côté des maisons bien vastes et bien propres, des boutiques bien assorties, des magasins bien pourvus, et à tous les coins, derrière toutes les vitres, l'écriteau traditionnel : « Quartier à louer. »

Ces belles rues, si correctes et si droites, conduisent à la plage ou plutôt à la digue qui domine la plage, toute bordée de gigantesques hôtels et de villas princières, au milieu desquels se pavane un casino mauresque du plus pimpant effet. Notez que, des deux côtés, cette large digue s'étend à perte de vue, toujours bordée de villas superbes et d'hôtels somptueux, et voilà en quoi consiste, de nos jours, le modeste village de Blankenberghe.

Pour ce qui reste de l'agglomération première, il me semble en effet à peu près inutile d'en parler. Imaginez une cinquantaine de petites maisonnettes peintes en bleu, avec des volets blancs et verts et des toits rouges ; tout cela bien discordant de ton, bien criard, tirant l'œil, et cependant pauvre d'aspect, presque misérable, imaginez, dis-je, ces cinquante

maisons perdues, égarées ou tout au moins dépaysées et formant une sorte d'îlot au milieu des superbes façades et des grands hôtels qui ressemblent à des casernes, et vous aurez une idée bien exacte du Blankenberghe primitif, enveloppé, écrasé, étouffé par le Blankenberghe élégant, par le Blankenberghe moderne.

L'hôtel de ville, le seul monument public de toute la cité, est fait, il est vrai, à l'image des administrés de la première heure. Il n'a, lui aussi, qu'un rez-de-chaussée et n'est guère plus coquet que les maisonnettes ses voisines. On l'a peint en rouge ; ses fenêtres sont à meneaux; son pignon est coiffé d'une grosse clochette, et l'on a posé sur son toit un petit campanile boursouflé, plus semblable à un chapeau chinois qu'à un beffroi. Mais cette « primitivité » de son sanctuaire municipal ne suffit point à faire de Blankenberghe un village, et cependant, de nos jours encore, il est des gens qui s'y rendent, croyant aller passer l'été dans un hameau de pêcheurs, et qui s'en retournent sans s'être aperçus qu'ils ont « fait leur saison » dans une station balnéaire de premier ordre. Les habitants du pseudo-village rient dans leur barbe de cette amusante méprise. Ils en rient d'autant plus fort qu'elle dore leurs goussets, et tout en riant ils se promettent bien d'entretenir, avec un soin tout spécial, une aussi lucrative erreur.

Il fut un temps toutefois où les gens de Blankenberghe avaient des visées plus hautes et peut-être moins pratiques. C'était à l'époque où leur plage ne recevait annuellement qu'un millier de baigneurs. Les autorités espéraient qu'une visite royale serait en quelque sorte une consécration. Chaque année, ils envoyaient prier Léopold Ier, qui passait les fortes chaleurs à Ostende, de daigner honorer leur village d'une visite officielle. Le roi, toujours bienveillant, avait promis. En 1853, il se décida à faire honneur à sa promesse ; mais, comme il détestait tout ce qui ressemble à l'officialité, par une belle journée du mois de juillet, sans se faire annoncer, il se rendit à Blankenberghe, presque *incognito*, et débarqua à l'improviste devant ce minuscule hôtel de ville dont nous parlions à l'instant.

Point de bourgmestre, il était absent ; presque point d'échevins non plus, ils étaient au marché, à Bruges. Un seul restait en ville, vieux pêcheur à moitié perclus, peu lettré et nullement au fait de l'étiquette des cours. Il fut tout abasourdi par la nouvelle de l'auguste visite. Néanmoins, tant mal que bien, il fit les honneurs du *stadhuis*, ce qui ne

fut pas long. Puis, comme il demeurait bouche ouverte et bras ballants, le roi, pour mettre un terme à son embarras, lui demanda avec bonté s'il n'avait rien d'autre à lui faire voir.

« Dame! en fait de nouveau, murmura le brave homme, j'ons les *patriotes,* savez-vous. Ça est une chose à voir, mais j'ignorons si ça vous intéresse.

— Les patriotes ! exclama le roi, dont l'esprit se reporta vers les héros de 1830... Il nous faut voir ces vieux braves.

— Ah ! pour braves, ça est certain, ils le sont ! exclama le vieil échevin, et dodus et replets par-dessus le marché, je sons sûr que même à Bruxelles vous n'ont jamais vu leurs pareils. »

Là-dessus on se mit en route, à pied, le roi suivant l'échevin et suivi par ses aides de camp, tous persuadés qu'ils remplissaient un devoir constitutionnel en allant visiter ces braves patriotes. En dix minutes, on arriva à la porte d'une petite ferme. Il fallut traverser la cour, enjamber le fumier, marcher dans le purin. Le conseiller, qui avait pris la tête du royal cortège, pataugeait là dedans en homme satisfait et jouissant par avance du plaisir de ses hôtes. Le roi, de son côté, n'osait protester ni reculer. Toutefois, il s'étonnait de la façon dont les « vieux braves » étaient logés et se promettait de faire quelque chose en leur faveur. Enfin l'échevin poussa la porte d'une étable et dit : « C'est là ! » Une odeur aigre et fétide s'échappa du réduit ; des cris aigus et discordants se firent entendre.

« Mais enfin, s'écria le roi qui perdait patience, me direz-vous, monsieur, où sont ces patriotes ?

— Les voici, répondit l'autre souriant béatement, et vous ne prétendrez point, sire, qu'ils ne sont ni dodus ni replets ! »

C'était une douzaine de petits cochons, tout souillés, tout puants, tout grognants, s'esbaudissant sur le fumier et levant en l'air leurs groins malpropres. C'était la grande nouveauté du moment, pour les cultivateurs du moins, une race créée dans le pays ! Il n'était question que de cela à dix lieues à la ronde, et, pour distinguer cette race nouvelle des produits étrangers, des croisements anglais et français, on lui avait donné ce patriotique surnom, qui venait d'amener une confusion si étrange.

Le roi eut le bon goût de rire de la méprise. Souvent, dans la suite,

il raconta cette mésaventure un peu forte, et si les cochons de Blankenberghe n'en devinrent pas plus fameux, du moins la ville ne perdit rien à la divulgation de l'anecdote. En vingt années le nombre des baigneurs décupla[1]; et l'on peut dire qu'à chaque saison la vogue de Blankenberghe augmente.

Du reste, si nous en croyons M. E. Van den Bussche[2], Blankenberghe



BLANKENBERGHE : L'ÉGLISE.

était destinée par ses traditions à devenir une cité essentiellement balnéaire. Avec une patience et une persévérance au-dessus de tout éloge, l'érudit archiviste a fouillé un monde de vieux papiers pour reconstituer l'histoire de ce vieux village, et, en fait de documents d'une importance réelle, il n'a pu guère découvrir que des règlements relatifs à la police des bains.

1. En 1874, il était déjà de 12,862.
2. Archiviste de la Flandre occidentale.

Il reste même de ces précieux documents, que les Blankenberghois primitifs éprouvaient, à l'endroit du caleçon, un sentiment de répulsion d'une violence extrême, et que l'autorité ne put triompher de cette horreur invincible qu'avec la plus grande difficulté. Rien que dans la première moitié du XVe siècle, mon savant confrère a relevé quatre édits qui visent cette matière délicate [1], et cela continue de la sorte presque jusqu'à nos jours. Pendant plus de trois siècles il y eut lutte et conflit entre l'autorité et la population. En 1750, l'évêque de Bruges crut devoir intervenir dans le débat. Il paraît que des tours de Saint-Sauveur, Monseigneur avait eu ses regards offusqués par des scènes un peu trop décolletées, car l'autorité communale fit précéder son arrêté de ce considérant qui n'est pas sans saveur : « Sur les plaintes à nous faites par Son Éminence l'évêque de Bruges, relativement à la manière déréglée et inconvenante de ceux qui, voulant se baigner dans la mer, se montrent le long de la plage nus et d'une façon indécente, si loin qu'il s'en est trouvé qui se sont présentés de cette façon en ville, ceci tournant au grand scandale de la chrétienté... »

Au commencement de ce siècle, il fallut encore renouveler ces pressantes ordonnances. Mais, depuis lors, les récalcitrants de Blankenberghe ont amené leur pavillon. Ils se sont rendus à ces raisons si souvent répétées, et leur tenue n'offre plus rien d'incorrect.

Ainsi disparaissent les vieux usages, les antiques coutumes, mais quelles difficultés ne rencontre pas le progrès ! et n'est-ce pas le cas de répéter avec la philosophie anglaise : « L'homme c'st un animal coutumier. De quelque manière qu'un homme ait fait une chose, il a une grande tendance à la refaire ; s'il l'a faite plusieurs fois, il a une grande tendance à la refaire de la même façon, et, qui mieux est, à la faire faire par les autres, et par son exemple et ses leçons il transmet à ses enfants les coutumes qu'il s'est données de la sorte. »

1. En 1410, 1416, 1437 et 1449.



LES TROUSSEAUX



J'ai dit déjà que les « dessous » occupaient une très grande place dans l'élégance moderne. Une véritable révolution s'est opérée de ce côté tout intime de la toilette féminine. Autrefois, la loi qui régissait la *lingerie* était absolument immuable. Les chemises et les bas traversaient les siècles sans subir la moindre révolution. Et tandis que la mode exerçait son humeur capricieuse sur la robe, le chapeau ou le mantelet, les grandes armoires de chêne, embaumées d'iris, gardaient dans leurs profondeurs d'abîme les douze douzaines obligatoires de chemises, camisoles, etc., qui composaient un trousseau de bonne maison.

Le changement commence au cabinet de toilette : nos boudoirs n'ont certes rien de commun avec les austères « lingeries » dont je parlais tout à l'heure. Nos armoires de santal, nos vastes coffres de bambous, parfumés à l'intérieur d'un enduit de violette volatilisée sous la doublure de satin, nos trois ogives de poirier enchâssant les glaces à ressort qui nous enveloppent de leur prisme, nous donnant les cent yeux d'Argus pour nous admirer nous-mêmes sur toutes les faces de nos toilettes, ne rappellent en rien les vieilles armoires d'antan, aux lourdes portes scellées par d'énormes verrous semblables à ceux d'une prison. Tout à fait aménagées pour la coquetterie, l'espace leur manque pour contenir ces monceaux de linge préparés pour suffire à la vie tout entière. De cette insuffisance le caprice a profité pour s'introduire parmi tous ces chiffons : la toile sévère, trop rigide pour supporter ses fantasques variétés, a cédé la place aux étoffes légères, à la soie molle, alanguie, caressante, dont le froufrou amoureux a donné au trousseau moderne un parfum galant de XVIII[e] siècle. La valenciennes, la seule dentelle admise par les sages lingères

d'il y a cinquante ans, honteuse d'être ainsi chiffonnée, s'est adjoint les points fantaisistes de tous les pays du monde ; et le fin plumetis, cette broderie si délicate qui devenait une œuvre d'art autant que de patience sous les doigts habiles d'ouvrières-fées, a dû subir la compagnie des broderies hâtives, achevées en un jour, dont on se pare une semaine et qui vivent « ce que vivent les roses », l'espace d'un matin !

Je place ici une remarque : tandis que les « dessous », plus changeants que la lune, varient à chacune de ses phases, la robe tout au contraire, et en général tout ce qui est extérieur dans le costume, est plus stable que jamais. Renouvelée à chaque saison, il y a quelques années, ce n'était qu'en la *retapant* qu'on pouvait mettre une robe l'année suivante. A présent, tout au contraire, un costume sorti de chez un bon couturier se porte deux ou trois ans sans qu'il y paraisse. Voici trois ou quatre hivers que l'on s'enferme dans de grandes pelisses fourrées, invariablement remplacées chaque printemps par les jaquettes ajustées ou le mantelet visite. Le chapeau lui-même alterne entre la grande passe Directoire et le Rembrandt empanaché, ayant pour corollaire la toute petite capote.

Mais revenons au trousseau. Son histoire serait curieuse à faire. Nous le trouverions à ses premiers vagissements, alors que les belles châtelaines inauguraient les premières splendeurs du costume français, du temps de Laure et d'Agnès, enfermé dans les grands coffres de vieux chêne sculpté qui furent la préface des armoires, et sans doute l'origine de cette « corbeille » qui devint si gentiment coquette aux derniers siècles, et dont nous parlerons en son temps.

Aux limbes de son origine, le trousseau était fort simple. Il se composait de belles nappes de fine toile, de tuniques de lin, filées par la main blanche de l'épousée, parfois agrémentées d'un filet d'or, et plus tard d'un semblant de dentelle. Cela dormait sous la robe « verde » couleur de myrthe, qui était la robe de noces, avec la robe de pourpre des filles de chevaliers. L'on y joignait des fourrures, graduées suivant la condition, réservant l'hermine aux duchesses, le vair aux nobles dames, le menu gris et autres fourrures de peu de valeur aux simples épouses de chevaliers. Puis les ceintures orfévrées, maillées d'or, les coiffes de pierreries, le diadème héraldique, et maints autres détails qui achevaient le costume.

Comme on sait, le linge faisait triste figure chez nos aïeules. Il tenait peu de place dans leurs ajustements, et n'était la chemise de la reine Isa-

belle, jaunie au siège de Cadix, nous nous demanderions parfois si, au moyen âge, la chemise n'était pas considérée par les galantes dames comme un luxe superflu.

La chemise de toile s'accentue vers la fin du XVIe siècle et devient indispensable au siècle suivant. Quant à l'*inexpressible,* sachez-le, mes belles lectrices, il est absolument moderne, et même contemporain : c'est une mode anglaise et nos grands'mères ne la connaissaient pas. Il est vrai que nous tendons à l'amoindrir de notre mieux, sinon à la supprimer, car nos pantalons de soie, serrés au genou par un ruban, au-dessus d'un floconnement de dentelle toute mousseuse, ont perdu toute ressemblance avec ces pantalons de percale, voilant la jambe jusqu'à la cheville, très décents, mais affreusement laids et bourgeois qui donnèrent aux jeunes filles d'il y a trente ans l'air de pigeons pattus.



Ce furent les raffinées de la cour de Versailles qui durent les premières affiner leurs dessous. Toutes n'eurent pas comme la pauvre La Vallière le courage d'endosser la chemise de bure, dure expiation de leurs galantes mollesses. Elles étaient trop épicuriennes pour ne pas apporter à toute chose un peu de leur délicatesse.

Le XVIIIe siècle, ensuite, s'enveloppa de dentelle. Les grâces mignardes s'enroulèrent de batistes aériennes, tissées par les doigt roses de la fée Arachnée. La dentelle frissonna neigeuse et nuageuse au cou des pimpants abbés, des marquis coquets et des intendants fastueux, aussi bien qu'aux jupes des grandes dames. Ce fut sous la dentelle que les jolies pécheresses voilèrent leurs mignons péchés. Les écumes légères mirent une caresse à leurs épaules blanches, et sous le fin réseau de la malines, de l'angleterre et de la valenciennes, le satin de leur peau apparut plus

éblouissant. Comme leur mère Vénus, leur couche parfumée noya de ses blancheurs floconneuses leurs chairs de déesses. Elles s'endormirent dans la dentelle ainsi que dans un lit de nuages.

Si je ne parle pas de l'alençon qui resplendit à cette époque, c'est que ses fabuleuses magnificences furent surtout réservées à l'extérieur. On les destina aux robes d'apparat; à peine si la Pompadour, la plus folle des favorites, osa l'introduire dans l'alcôve.

Après la Révolution, il y eut une réaction. Les élégantes ruinées revinrent au linge sobre et sérieux. La Tallien l'avait supprimé comme une gêne, un obstacle à l'admiration, les bourgeoises de l'Empire le reprirent avec fureur, en attendant que celles de 1830 y joignissent la percale et même le calicot, qui s'introduisit dans la lingerie moderne, dur, inélégant, véritable camelote, simulacre de la toile et abominable contrefaçon.

Il y a vingt ans, en pleine splendeur impériale, la lingerie atteignit son apogée. Le trousseau de batiste souple, légère, assez consistante cependant pour être encore chaste, les fines broderies et les valenciennes à profusion, composèrent un luxe délicat, très féminin et très aristocratique en même temps que très coquet. Les rubans qui, passés dans les bouillonnés et dans les entre-deux, l'avaient d'abord entaché de clinquant, disparurent peu à peu. A peine si un mince filet de velours soulignait la blancheur de la peau. On en était venu à une rare perfection : c'était le signal de la décadence.

Il vint des excentriques qui en fuyant la banalité voulurent des extravagances. Mme Feydeau imagina des draps de velours noirs et Mme de La Valette ourla de dentelles noires ses chemises de batiste.

Alors ce fut un assaut parmi les excentriques. Après les *cocodettes,* les cocottes s'en mêlèrent. Le linge de soie naquit et l'on en vint au trousseau d'aujourd'hui, un trousseau d'empire romain sous Marc-Aurèle ou Caligula !

Ah ! qu'elles sont loin, les douze douzaines légendaires de nos grand'-mères ! Trousseau de fermière que celui-là ! Mlle de M..., la fleur des mariées de cet automne, commanda pour vingt mille francs six chemises de jour, six chemises de nuit, autant d'*inexpressibles* et autant de déshabillés ! De belles valenciennes, j'en conviens, mais à côté de cela un frou-frou de foulard, de rubans, un clignotement d'or et une mosaïque de couleurs à en perdre la tête !

On essaye de réagir contre le linge de soie et combien l'on a raison !

Le linge noir spécialement. On assortit le linge à la couleur du costume, et comme le noir fait prime dans les vêtements de matin, c'est le triomphe du foulard noir. Imaginez une élégante à son *déshabillé :* des bas noirs grimpent le long de ses jambes, tamisant la chair sous leur tissu léger, une toile d'araignée passée dans l'encre. Chemises et pantalons noirs, presque collants, serrés par le corset de satin noir, un étau d'arlequin dont s'échappent gaminement les épaules ainsi qu'une tombée de neige. Là-dessus flotte décemment le petit jupon de surah noir, garni à l'espagnole de dentelles noires, ou d'autres fois, tout plissé, comme frissonnant sous les fronces, que rattachent des rubans rouges. Ce serait étrange si cela pouvait être unique. Mais comme c'est en quelque sorte un uniforme, cela a cessé d'être original.

Pire encore le surah sombre, bleu amiral, grenat, myrte ou violette russe, que l'on a voulu harmoniser avec les costumes de cette nuance. Je préfère le foulard, azur au chair, violette de Parme, les nuances tendres qui s'accordent avec ces tons divers. Les bas seuls et le petit jupon peuvent s'assortir sans trop d'absurdité.

Mais à tout cela combien est supérieur le *dessous* tout blanc, tout neigeux et mousseux de dentelles de soie, brodé pour le jour, d'un coquet cisèlement, tracé par une aiguille de fée.

C'est cette lingerie-là qui devrait seule régner dans les trousseaux vraiment élégants.

Faire un devis de trousseaux serait impossible : chaque fortune a le sien. Nous ne pouvons donc aborder que des questions très générales et nous renfermer dans des notions très ébauchées. Dans tous les cas, ce qui doit dominer dans le trousseau, c'est la chemise, le premier vêtement, l'indispensable, cette aérienne tunique qui met en quelque sorte un dernier épiderme à la peau blanche qu'elle protège de tout contact.

Il y a la chemise de jour, et la chemise de nuit, qui a remplacé la camisole disgracieuse de nos grand'mères. Occupons-nous d'abord de la première : je ne considère l'autre que comme un vêtement de dessus, un manteau de nuit plus chaud, qui ne doit en rien supprimer la précédente.

Douze douzaines de chemises n'étaient pas superflues lorsque la forme en était invariable : à présent, puisque la mode a introduit ses caprices jusque dans la coupe de ce vêtement intime, six douzaines paraissent suffisantes. La chemise de toile très fine incrustée de broderies, bordée

d'une mignonne valenciennes tom pouce, ou simplement festonnée au bord, toute ronde, la manche remplacée par une étroite épaulette, plus ou moins cintrée suivant qu'on veut la rendre plus collante, est la base de toute lingerie. Les élégantes la gardent pour le complet négligé, les femmes moins riches la portent presque constamment. La chemise de batiste est le corollaire de celle-là. Plus ou moins transparente, plus ou moins mélangée de valenciennes, quelquefois de malines, elle se prête davantage à la fantaisie. Décolletée en cœur, finement plissée entre les claires dentelles de la gorgerette, elle devient Louis XV. La gorge haute, marquée par des goussets, indique la chemise Tallien. La chemise Directoire, à taille courte soulignée par un encadrement biaisé, s'achève par un décolleté « à la Vierge » croisé en fichu : un entremêlement de légers bouillons et de valenciennes. Quelquefois le tour de la gorge s'incruste de valenciennes ou des fins écussons de riche point flamand. Quelques chemises se boutonnent par une épaulette très étroite. D'autres se nouent également à l'épaule par un ruban. Quelques femmes portent la chemise garnie en bas d'un ou plusieurs volants de valenciennes ou bien ourlée simplement d'une dentelle. D'autres s'en effarouchent et trouvent ce luxe indécent.

Au fond, pas plus que toute autre chose : les garnitures coquettes du haut de la chemise, les frissonnements de dentelle qui bordent le pantalon.

On est délicate, soignée, pour soi-même, par le sentiment exquis d'une élégance quintessenciée : Honni soit qui mal y pense!

Que dire alors des entre-deux transparents dont la coulée claire descend le long de la gorge, tamisant de leur fin réseau la chair rosée d'un buste charmant? C'est pourtant la chemise de toutes les jeunes mariées.

La chemise de nuit, je l'ai dit, a supprimé la camisole. Elle est beaucoup plus gracieuse et beaucoup plus pratique. Elle tient chaudement enfermées les jolies frileuses. Elle se fait en toile, en batiste, ou en fine percale.

La chemise de nuit commence, toute simple, au jabot de batiste plissé, le *négligé* des jolis abbés à la bouche en cœur de la Régence; elle finit au col Buckingham, tout écumeux de malines, avec un jabot de dentelle qui s'échelonne en bouillons mousseux, jusqu'en bas, sur les petits pieds. La chemise garnie en collerette d'un fichu de batiste ourlé de valenciennes me semble très pratique et c'est l'une des plus jolies.

Quelques-unes sont brodées très finement et de diverses façons. On en

porte beaucoup en foulard surah, de couleur tendre. Les seules que je veuille admettre sont en foulard de l'Inde, toutes blanches et garnies de dentelles.

Je n'ai pas voulu parler de cette sorte de maillot de batiste qui réunissait en une seule pièce la chemise et le pantalon, sous le prétexte de ne point grossir la taille sous le corset. On a tenté cela, mais, échoué dans le quart de monde, ce ballon mort-né, frappé à l'avance d'une piqûre fatale, n'a pu s'élever dans les sphères d'une élégance plus pure : cela manquait à la fois de grâce et de chasteté.

Passons à l'*inexpressible.* Celui-là du moins, s'il n'est pas toujours gracieux, a le mérite de sa personnalité. Ce n'est pas, comme la chemise-pantalon, un objet neutre et hermaphrodite.

Le pantalon, désormais, ne descend pas au-dessous du genou. Qu'il soit orné par un ruban, de forme zouave, avec un plissement de dentelle jabotant sur la jarretière ou bien tout droit, achevé par une neige de plis, d'entre-deux et de dentelle, sa longueur est marquée. Il doit être absolument inapparent : à peine si le bord léger flotte sous le petit jupon court, le seul que l'on porte aujourd'hui.

Une douzaine ou deux de pantalons : trois au plus. La même quantité de petits jupons, brodés, plissés et froncés pour le jour, surchargés de dentelles pour le soir, cela suffit dans un trousseau raisonnable.

Que ce soit dit une fois pour toutes : la lingerie qui accompagne une toilette de bal doit être uniquement composée de batiste et de dentelles.

Pour le matin je la préfère simplement brodée. Le petit jupon se porte aussi en foulard, en satin uni et supporte toutes les fantaisies. Pour les robes de galas seulement, il n'est admissible que tout blanc. Il se complète alors par la traîne, formée d'une série de petits volants plus ou moins ouvrés, qui s'adapte à la robe et la *soutient* dans ses évolutions plus ou moins serpentines. La *balayeuse* suffit pour les robes rondes, et le jupon désormais est réduit à sa plus simple expression.

On comprendra facilement que je ne mentionne pas dans le *trousseau* ce linge brodé en couleur, fleuri de soie multicolore, enguirlandant la batiste, que quelques raffinées ont adopté en désespoir d'imagination. Cela est *cocotte* en diable. Et s'il est des femmes qui peuvent tout porter et tout supporter, ce ne sont pas les nouvelles mariées.

Le trousseau désormais comporte la garniture du lit. C'est un nouvel

usage. La nouvelle épouse apporte au ménage ses draps, ses taies d'oreiller, et son couvre-pied, assorti au coussin de sa chaise longue. Ce couvre-pied et ce coussin sont généralement en satin de couleur tendre, disparus sous une broderie chiffrée, armoriée ou fleurie, ou bien sous une fine guipure de Bruges, qui les voile de ses incrustations et de son réseau.

Les draps, de batiste, garnis de hautes valenciennes, ou en toile de Frise, brodés et armoriés, s'assortissent aux taies d'oreiller. Quelques femmes y joignent les draps en surah bleu ou rose et en ponge tout blanc : cela est moins élégant, moins aristocratique, moins agréable, pas du tout *linge* en un mot. Laissons-le aux filles dont le cerveau détraqué éprouve un besoin de dévergondage à tout prix.



FILET DE NUIT.

Supprimé, lui aussi, ce vilain *bonnet de nuit* qui rendait laides les plus jolies. Le *filet de nuit* a pris sa place dans le *portefeuille* de satin, assorti au couvre-pied, qui enferme chaque matin la toilette de nuit des élégantes. Les jeunes femmes que leur mauvais destin a affligées de névralgies et qui doivent forcément se couvrir la tête enveloppent leur chevelure d'un fichu de batiste ourlé d'étroites valenciennes, enroulé sur lui-même, très pratique et très seyant. Quelques-unes, d'un Régence achevé, ont imaginé un capuchon de dentelle, dont l'ombre coquette idéalise leur minois rose et blanc : c'est beaucoup plus compliqué et cela ne tient pas sur la tête.

Le bonnet moderne, c'est ce « rien du tout » que l'on place le matin sur les cheveux en désordre, complétant le déshabillé : un pouf de dentelle ou de rubans, un bonnet russe, en soie claire avec un large entre-deux clignotant d'or, en diadème ; un madras, rouge vif encadré d'une bordure éclatante, une résille de perles ; un *Charlotte Corday* frissonnant de malines sous la passe de batiste que serre un nœud pâle de ruban, que sais-je encore? Quelquefois une touffe de fleurs, nouée en Apollon par un filet de soie veloutée.

C'est une coquetterie, ce n'est plus un bonnet.

Encore un disparu, le col, avec son accompagnement de poignets,

manches, etc. On porte des ruches, des collerettes, des pierrots, des Buckingham, des Montespan, des La Vallière, des Lamballe, des Médicis, des Barras, des jabots de toutes sortes, des engageantes, des sabots et des manchettes. Chaque robe a les siennes. La *parure,* démodée, ne compte plus que pour les cuisinières et les femmes d'emp loyés. Si le col droit reparaît, ce n'est plus qu'avec l'amazone, ou avec le *plastron* d'homme, aux sorties matinales, en costume de drap anglais, tout uni.



BONNETS MODERNES.

Le mouchoir dans le trousseau, c'est une collection merveilleuse de dentelles de toutes sortes et de toutes provenances, ornant de leur réseau aérien, grand comme un écu de batiste, une incrustation d'armoiries en dentelles ou brodées sur des coins d'étoffes, un complément de toilette et non un objet de nécessité. Les belles modernes, inaccessibles à toute infirmité, impalpables comme des déesses, ne semblent pas ressentir le besoin de se moucher.



Pour le mouchoir habituel, après le mouchoir de batiste ourlé à jour et très artistement chiffré, la fantaisie est sans limites : mouchoirs et foulards ourlés, madras, mouchoirs de chasse à vignettes *parlantes,* mouchoirs de courses ornementés pour la circonstance, mouchoirs de campagne, fleuris comme une cretonne pompadour, mouchoirs de bains de mer, invraisemblables et inconcevables, mouchoirs écrus, mouchoirs de Cachemire, mouchoirs indiens, japonais, créoles, espagnols, russes, turcs, iroquois ou mongols, la variété est infinie et le classement impossible.

Les bas, vu leurs transformations annuelles, n'apparaissaient qu'en petit nombre dans le trousseau : le bas appliqué de dentelle a remplacé pour le soir le bas brodé. Le bas de cour est en soie blanche, brodée d'or ou d'argent. Le bas habituel est en soie assortie au costume. Pour l'été

joignons-y le bas madras, à grands carreaux, le bas Colas, à toutes petites raies très serrées sur un fond assorti au costume, le bas arlequin à losanges, le bas pompadour, à fleurettes. Comme on voit, le bas blanc fait la triste figure de Pierrot dans ce bigarrage.

La jarretière marche forcément avec le bas. Quelques mariées ont ceint leur jambe d'une couronne de fleurs d'oranger ou de petites roses blanches. Cela me paraît d'un goût douteux. La jarretière d'or, fermée par une agrafe de pierrerie, est un luxe désagréable et maladroit. Je préfère la jarretière de satin ruché, un sachet d'iris ou d'herbes de Montpellier. Un nœud de satin la ferme coquettement et si j'étais roi d'Angleterre, c'est celle-là que je porterais à mon collier, l'ordre préféré de tous les galants chevaliers.

Le *manchon de nuit* n'apparaît que les hivers très froids. Il est en satin capitonné, parfumé de violette ou de santal, blanc, azur ou rose de Bengale. Un ruban le suspend au cou, c'est une *douilletterie* inédite, renouvelée de la Dubarry.

C'est par le corset que je veux achever cette étude tout intime. Il est l'une des bases les plus sérieuses de l'habillement moderne. C'est lui qui dessine la taille et trace les lignes, des lignes fantaisistes, extravagantes quelquefois, mais gracieuses à damner saint Antoine !

C'est là qu'une attention excessive n'est jamais superflue. Un corset maladroit abîme à jamais la taille délicate froissée par ses baleines. Le corset moderne surtout, renouvelé de ces étroits corsets qui transformaient les marquises du XVIIIe siècle en véritables libellules aériennes, éthérées, idéales en leur mince corsage, échelonné de rubans, ne saurait être assez étudié, assez souple, assez *modelé,* si j'ose dire.

Mme Léoty est la corsetière des jeunes mariées. Elle met dans leur trousseau le corset de satin blanc, celui de satin noir, un corset bleu pâle, un autre rose, et, pour l'été, le corset de batiste ; une ceinture Directoire, à taille courte, pour le déshabillé achève la collection.

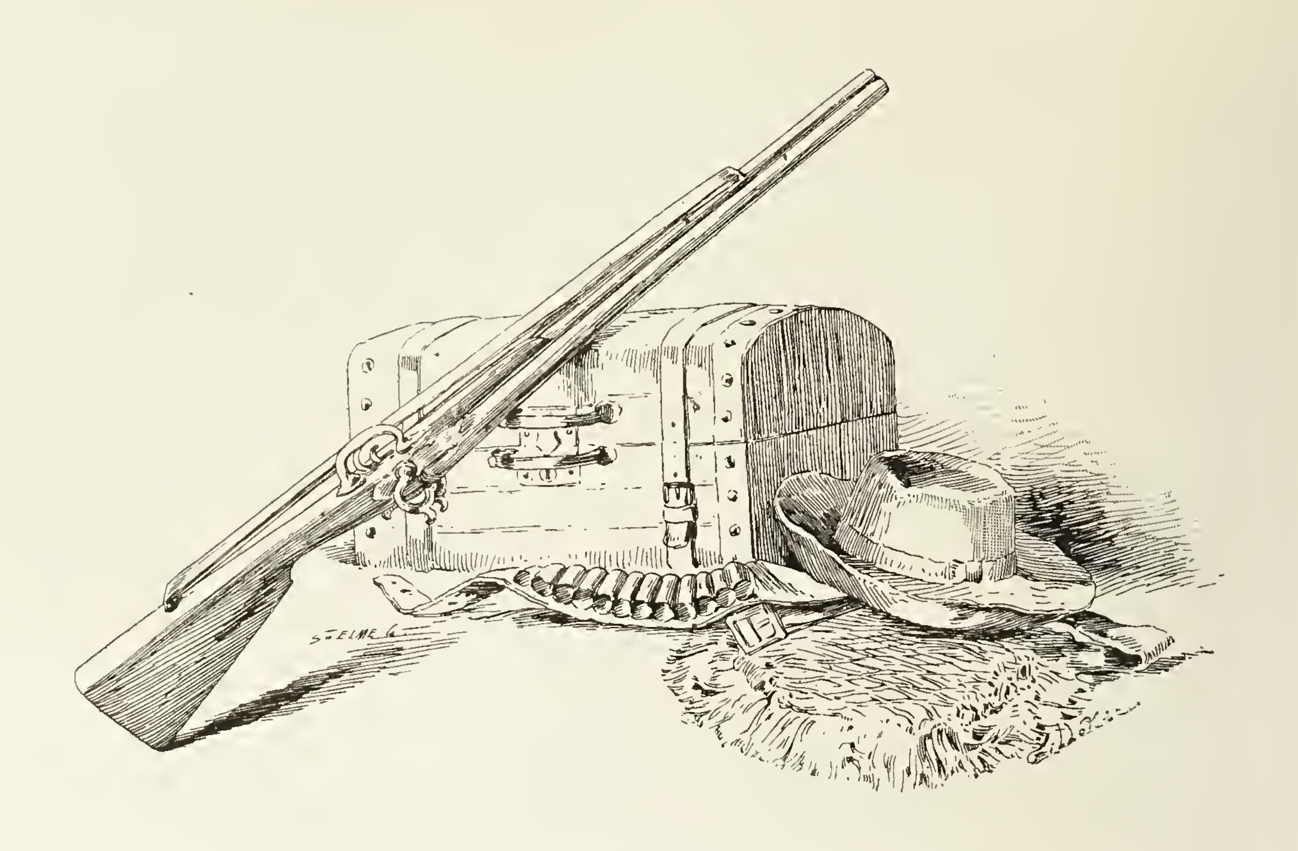
Le dessus du corset a subi, lui aussi, une transformation. Il ne se porte décolleté que pour le bal. Pour le jour il est montant, ouvert en carré ou en cœur sur la poitrine, qu'il encadre de broderies ou de valenciennes. Montant ou décolleté, les manches sont absolument supprimées.

Voici pour la partie sérieuse, la partie *linge* du trousseau. Il y a encore son accompagnement de jolies matinées, de peignoirs, tous les

frou-frous pimpants du *déshabillé* qui tient une si large place dans l'élégance d'une jeune femme. Cela formera un chapitre spécial que nous prendrons au *saut-de-lit* et que nous terminerons à la robe de maison, en passant par ces gentils *lendemains* de noces qu'une de nos lingères fameuses a inventés naguère.

STELLA.





QUELQUES TYPES DE CHASSEURS

I

Vieux juges, anciens magistrats. — École Lamoignon, le banc d'âge, notaires, avoués, agréés, etc, etc. — C'est par ce type, qui tend tous les jours à disparaître, que nous commencerons cette série de portraits. Dans quelques années le vieux magistrat classique, obèse, crasseux, sera passé à l'état de légende. La République l'a enterré. La magistrature, par les révocations, les démissions, est jeune actuellement.

Le grand objectif de la magistrature est de ne pas être de vacation pendant les vacances. Dès le mois de juin on n'entend que ces mots au Palais : — Je tâcherai de ne pas être d'audience en septembre. — Faites-vous remplacer par Linssejou. Il ne chasse pas. — Mais il va aux eaux. Regardez comme il est jaune. — Affaire d'habitude. — Je me suis arrangé avec Bernardin des Tilleuls. Il ne tient pas à faire l'ouverture. Il me remplacera pendant la première quinzaine de septembre, etc, etc.

Magistrat et chasseur font deux. Inexorables sur leur curule quand ils ont un braconnier à juger ou le plus petit délit de chasse, ils sont les moins respectueux pour les droits des propriétaires : récolte sur pied, limites, rien ne les arrête. Ils sont braconniers dans l'âme, de premier ordre, pour leur compte. Ils ont même appris au tribunal, ils apprennent

chaque jour une foule de jolis tours. Vous n'avez qu'à les voir, sous le costume de chasseur vous reconnaîtrez toujours le magistrat. Le plus grand nombre ne peut se résigner à quitter la cravate blanche. Il est bien entendu que nous parlons de l'ancienne magistrature. Mauvais marcheurs, transpirant à outrance, épais de la base, petites jambes, les ongles sales parce qu'ils prennent du tabac, ils sont dépaysés en rase campagne, leur état habituel étant d'être assis. Aussi se reposent-ils souvent sur le bord des fossés. Médor, leur chien, gras comme eux, qui s'est reposé pendant dix mois, n'est pas plus entraîné. Il chercherait l'eau plutôt que le gibier. Vieux souliers mal graissés, en mauvais état, guêtres de cuir à larges boucles extérieures, vieille forme, montant au-dessus du genou, genre 1830, pantalon de drap noir lustré sur le plat de la cuisse par le frottement de la robe. Quelquefois même, mais c'est assez rare, pantalon à pont. Gilet noir, paletot défraîchi. La blouse cache les vêtements qu'on veut finir. C'est une blouse à plis et à plastron sur les épaules, œuvre de l'épouse, avec ceinture au-dessus de la proéminence abdominale. Poches sur le côté contenant un mouchoir énorme et une poire à poudre ancien système. Le fusil à baguette est encore en honneur. Il n'oublie jamais sa gourde attachée à une ficelle. Casquette à oreilles et à double visière. Quelquefois la toque qu'on finit à la chasse comme la robe, au coin du feu, en robe de chambre.



VIEUX JUGE.

Sa femme lui a mis un gilet de flanelle, une chemise et une paire de bas de laine dans son carnier; ce qui le rend énorme. On dirait qu'il contient une demi-douzaine de lièvres. Son chien est un trésor d'indocilité. Peu ou pas de rappel. Aussi siffle-t-il perpétuellement pour appeler Médor qui, lui aussi, prend ses vacances. Dans l'attirail un ou deux numéros de la *Gazette* qu'il n'a pas encore eu le temps de lire et trois ou quatre vieux journaux... Il envoie peu de gibier; à peine une bourriche de temps en temps au collègue qui l'a remplacé ou au président pour obtenir de l'avancement. Sa chasse c'est la caille parce qu'elle demande peu de marche. Le perdreau, quand ça se rencontre et sans le poursuivre à la remise, c'est

trop pénible. Le lièvre, quand il lui déboule, sans le chercher. Il ne chasse que le matin parce que la transpiration est moins forte. Quand il n'est pas poète, il est impossible de trouver à table un plus agréable convive ; — mais il faut qu'il n'y ait pas de dames ; — il est plaisant, graveleux, vous donne des détails inédits et inconnus sur les procès scandaleux, séparations de corps, attentats, outrages publics. Il perce agréablement le huis clos.

II

Officiers en garnison, principalement les officiers de cavalerie. — Le véritable oiseau de proie des plaines voisines de la caserne. On l'invite peu, mais il chasse beaucoup. On a remarqué que l'infanterie était plus respectueuse de la propriété que la cavalerie. Les pékins prétendent que c'est parce qu'elle a moins que la cavalerie les moyens de fuir. Mais c'est une calomnie.

Les cavaliers se rendent à cheval suivis de leurs brosseurs également à cheval dans les endroits gardés les plus giboyeux. Ils y vont généralement en bande. Ils descendent de cheval dans une belle plaine où l'œil découvre au loin et remettent leur monture aux mains du brosseur qui attend sur place. Un brosseur pour deux officiers. On chasse, on bat les pièces, on fait des feux de file, — une vraie petite guerre, — le gibier tombe; mais à la moindre apparence de danger, la silhouette d'un garde se montre-t-elle à l'horizon, patatra, à cheval, messieurs, et on court au galop reprendre le cours de ses exploits chasseurs et militaires, vers un point non exploré. L'ordonnance qui garde les chevaux est armé généralement d'une longue-vue et d'un clairon. Sitôt qu'il aperçoit le garde il sonne le boute-selle pour avertir du danger.

Naturellement ces messieurs ne peuvent pas garder le costume militaire. Ils affectent, au contraire, la tournure la plus bourgeoise. Leurs vêtements sont remplis de fantaisie. Ils portent le fusil en bandoulière en travers du dos afin de mieux trotter. L'officier en garnison n'a pas de chien de race particulière. Bien heureux quand il peut se procurer des chiens anglais à poil ras, capables de lutter de vitesse avec les chevaux quand il faut fuir. Le pointer et le braque de Saint-Germain sont excellents pour cet usage.

Le soir, au mess, on fait chère lie. On fait sauter bien des bouchons à la santé des propriétaires qu'on a dévalisés et on se donne rendez-vous pour le lendemain. On envoie ordinairement une bourriche à la femme du colonel. C'est reçu et elle est très bien reçue.

III

L'artiste. — On l'invite parce qu'il est malheureux, parce qu'il ne *vend* pas, parce que le châtelain est bon enfant, parce qu'ils ont été élevés



OFFICIER DE CAVALERIE.

au même collège. Souvenirs du jeune âge ! Il se rend utile. Il fait tous les ans commencer le dessin à une des demoiselles du château, donne des conseils à la mère qui se livre à l'aquarelle et vernit les aïeux. Le pauvre homme a besoin d'air. Il respire pendant onze mois de l'essence. Il lui faut faire provision d'oxygène. Aussi le matin — on l'a installé dans un petit pavillon — court-il dans la campagne comme un cheval échappé. Il est de la série des matineux. Il admire les jeux de lumière et en assomme aussi ses voisins. On n'entend que ces mots : *finesse de ton, tonalités exquises; comme les valeurs sont accusées! étagées!! graduées!!! Le tableau est tout fait.* Il a un culte pour Harpignies et ses paysages d'automne. Il ne trouve jamais les paysans assez crasseux. Ils sont *ignobles, infects* depuis qu'ils mettent du linge blanc. Vive la Bretagne où les chemises sont de la couleur de la galette de sarrasin. Il tire comme un fou; il s'imagine qu'il est chasseur. Son plaisir est de tirer des cartouches, peu importe le résultat. La poudre le grise. Il devient frénétique à la fin de la chasse et menaçant pour ses voisins. A l'heure du dîner il est éreinté. Ça ne l'empêche pas

d'être une des plus brillantes fourchettes. Le tonneau des Danaïdes n'est rien en comparaison. Il a un faible pour le corton 43.

Son costume est excentrique. Il vise au chic artistique sans y arriver. Béret basque rouge, chemise de toile bleue avec liserés rouges, blouse de paysan avec fleurs roses et blanches brodées sur les épaules, pantalon qui a servi de modèle dans un tableau représentant *Louis XI et Olivier le Daim*, et bottes perforées. Elles n'ont pas été faites à son pied. Sa jambe grêle flotte dedans et elles retombent en vis. C'est un acteur de la Porte-Saint-Martin qui demeure dans sa maison qui lui a prêté ces magnifiques bottes à chaudron, de répertoire. Son fusil est aussi d'occasion. Il l'a loué à un marchand d'habits qui demeure au rez-de-chaussée de sa maison. Il a fait le portrait de la petite fille par-dessus le marché. Il chasse sans chien, arrête et rapporte lui-même. Il a toujours un album et des crayons sur lui. Le soir il fait volontiers la charge des invités pour l'album de la châtelaine, histoire de payer son écot. En s'en allant, laisse généralement une vue du château. Il fume la pipe, jamais de cigare, à moins qu'on ne lui en offre. Il les met dans sa poche pour les fumer dans le monde chic, à Paris, chez Bernier ou chez Doré.



L'ARTISTE.

Le résultat de ses chasses est à peu près nul. Rien ne l'amuse comme de se faire pincer par les gendarmes. Il a un port d'armes, mais il fuit devant eux. Il se montre enfin et les blague. Il craint d'aller sur les terres gardées, parce que ce petit plaisir coûte quatre-vingts francs. Quand il s'en va, on lui fait une formidable bourriche. On y joint du beurre, des œufs, des poires et des pommes. Arrivé à Paris, il en donne une partie à Augustine, une autre à sa concierge et envoie une petite bourriche à son propriétaire pour l'inviter à la patience.

IV

Collégien en vacances; premier coup de fusil. — Il dort peu la nuit qui précède la chasse. A peine a-t-il fermé l'œil qu'il se réveille en sur-

saut, croyant entendre un coup de fusil. Il se lève. Il voit que la nuit est pleine. Il regagne son lit. C'est ainsi jusqu'au matin. Il est levé avant les domestiques. Il court à l'office, mange ce qu'il trouve à la hâte et sort pour se jeter à travers les récoltes chargées de rosée, ignorant que le gibier se tient au sec dans les chaumes et les labourés. Il plie sous le poids des cartouches qu'il a emportées. Il tire à toute portée et au bout de deux heures a l'épaule meurtrie par le recul et l'oreille abasourdie par les détonations. Il rentre déjeuner. Il a tué une caille. Il n'a plus de cartouches. Il en a dépensé pour dix francs ; mais si par hasard il rencontre un braconnier ayant tué lièvres et perdreaux, il vide son porte-monnaie pour remplir sa gibecière. Il est le roi de la chasse. Personne n'a tiré aussi bien que lui. Il n'a pas manqué. Sa chaussette a fait un pli dans son soulier, il boitaille. Il a des ampoules. Sa maman alarmée l'engage à ne pas en prendre outre mesure, mais il repart. Comme dans la romance, son ardeur est extrême. Il a pris l'adresse du braconnier qui l'attend à la fin de la journée, le long d'un bois, bien discrètement. Il a fumé une quantité de gros cigares, ce qui l'a étourdi.


COLLÉGIEN EN VACANCES.

Son costume est tout neuf. Il l'a acheté au *Petit Matelot* ou à la *Belle Jardinière.* Il est en toile bleue piquée blanc. Jambières de cuir verni à boutons, souliers jaunes lacés, carnier virginal, Lefaucheux donné par le père en récompense des prix remportés. Chemise décolletée au-dessous des clavicules, avec des têtes de chien ; boutons de manches représentant une cape de chasse posée sur un fouet ; fer à cheval à la cravate. Montre en bois avec gourmette formant chaîne, donnée par la tante. Il n'a pas encore de chien. Il en prend un de son père. Ce chien est bien dressé et dressera son jeune maître. Son beau-frère lui a promis, s'il passait sa première épreuve de baccalauréat l'année prochaine, un chien de pure race : un gordon ou un setter écossais.

En rentrant de la chasse, aidé de son valet de chambre, il a composé une plantureuse bourriche à destination d'Anna ou de Museau-de-Singe.

Il s'est habillé. Il a fait atteler son phaéton. Il portera lui-même sa bourriche à la gare la plus proche afin d'être bien sûr qu'elle parte.

V

Princes et barons de la finance. — Sous ce nom générique, nous entendons tous les parvenus de la finance, propriétaires de grands bazars parisiens avec devises latines, boursiers, coulissiers, agents de change, agents marrons, ceux qui agissent sous le soleil et ceux qui tripotent dans l'ombre, en un mot, les ruineurs du monde. Ce n'est pas, en général, chez ces messieurs que vous trouverez ce qu'on appelle une belle chasse. Faisons cependant une exception pour trois chasses historiques louées par le gouvernement depuis la guerre. Les chasses de ces altesses sont composées de pièces et de morceaux. Elles forment une grande étendue, c'est tout ce qu'on leur demande. Cette formation exige beaucoup de temps. Ce n'est que lorsque la superficie est composée, que cinq ou six cents, voire même mille hectares sont réunis sous la main d'un garde-chef que la chasse est établie. On prend les gardes parmi les sous-officiers qui ont fait un congé, et les braconniers les plus habiles des environs ; et on procède à l'élevage du gibier. On vise d'abord à avoir beaucoup de faisans ; c'est un gibier aristocratique, princier, auquel on tient particulièrement. La chasse est moins agréable, le tir plus facile que celui du perdreau ; mais qu'importe, on n'est pas là pour s'amuser. On est là pour avoir une chasse chic, et il n'y a pas de chasse chic, au dire de ces messieurs, sans énormément de faisans et l'emportant comme nombre sur toute espèce d'autres gibiers. On fait venir de Bohême des quantités considérables de poules, — trois poules pour un coq ! — et au mois de mars, une heure avant le lever du soleil, on lâche toutes ces bêtes par petites fractions dans la partie la plus tranquille d'un bois. Les faisans piètent, s'éloignent à petit bruit, et quand le jour se lève, ils prennent possession de leur nouveau domicile et ne s'en écartent plus, puisque rien ne les en chasse. L'époque de la couvée arrive, ils nichent, et à la chasse prochaine, si le temps a été favorable, les bois sont peuplés et offrent aux heureux actionnaires les plaisirs d'une chasse princière. Total : dix ou douze mille francs de gibier. Quant aux lièvres on en demande moins. Les lapins se reproduisent sans soin et en toute sécurité. Ce sont les sociétés de panneautage qui alimentent Paris au détriment

de toute la France, qui fournissent des perdrix vivantes en aussi grande quantité qu'on peut le désirer, à des prix relativement modérés. Si les bois sont grands on lance des chevreuils, mais c'est le gibier le plus difficile à se procurer. La chasse ainsi préparée, restent les moyens de s'en servir.

Time étant *money*, afin d'aller vite et revenir de même, la chasse doit être sur la ligne d'un chemin de fer. L'embarquement de ces messieurs ne se fait pas comme pour les catégories inférieures. On se rend au chemin de fer en costume de ville, ou, si l'on a le costume de chasse, il est dissimulé sous de longs et amples ulsters. On reste le monsieur du bois de Boulogne et de l'Opéra jusqu'à la chasse. Votre valet de chambre, portant votre attirail, vous accompagne. A l'arrivée des omnibus, attelés en poste, percherons avec grelotières transportent au grand trot les invités au rendez-vous. Les chiens crient, aboient ; les gardes sont sous les armes, les guêtres astiquées, la plaque brillante. Tout est arrangé. Ce sont les prodromes d'une bonne journée.

On revêt alors les costumes des meilleurs faiseurs, Geiger, Wasse, blouses anglaises en cheviotte, jaquettes de velours bleu ou vert clair serrées à la taille par un large ceinturon piqué, boutons en bronze avec têtes de chiens, pantalons de même étoffe extra-larges retombant sur la moletière. Chaussures à *double fondation* de Huet hérissées de clous saillants ; chapeau tyrolien orné sur le côté droit de barbe de chamois et de plumes de tétras à queue fourchue. Des odeurs sur tout le corps, la raie jusqu'au milieu du dos, coiffure irréprochable, pommade hongroise aux moustaches, gants de Tyrol sans bouton montant jusqu'aux coudes pour éviter le hâle de la peau.

Fusils anglais Chokebore et carnier Lebatard. On ne porte soi-même que le fusil et la cartouchière. Un porte-carnier ou un garde en livrée se charge du gibier et de votre carnier. Comme en-cas, un caoutchouc tombant jusqu'aux genoux, avec capuchon et jambes de caoutchouc qui s'attachent à la ceinture. L'humidité faisant tomber votre veloutine, en homme prévoyant vous en avez une petite boîte d'ivoire avec glace dans votre poche.

On chasse isolément avec ses chiens, *ad libitum*. Peu de temps après, lorsque le gibier ne se laisse plus approcher pour être tiré à l'arrêt du chien, on chasse en battue; chasse charmante pour les gens paresseux qui n'aiment pas à marcher. Comme l'hiver les bois sont trop garnis de gibier pour y chasser au chien courant, on y chasse au chien d'arrêt lapins, lièvres,

chevreuils, faisans. Quand on veut éviter la fatigue et pour varier on chasse encore en battue. Les chiens, en l'absence des maîtres, restant sous la férule des gardes, sont très bien dressés. Ce sont le plus souvent des setters écossais, chassant bien à la plaine, au bois et particulièrement prudents.

Le chasseur élégant cambre légèrement les reins pour tirer, prétendant que l'élégance et la grâce n'excluent pas la précision. Il laisse ses chiens quêter loin, ce qui le dispense d'une longue marche. Quand le chien arrête, il y va à petits pas.

Le déjeuner est toujours des plus soignés et les vins des plus hauts crus, grande recherche de table. On ne parle que de femmes et de grosses sommes qu'on leur donne. On fait le dissipateur. Au fond, très économe. La chasse, comme l'hôtel, la galerie des tableaux, les loges à l'Opéra et aux Français, comme l'élégance de madame, entre dans les frais généraux. Le temps est-il pluvieux ou simplement douteux, on taille un petit bac des familles.

La journée finie, on revient au rendez-vous, les mains dans les poches ; le garde porte votre fusil. On se livre dans les cabinets de toilette les plus somptueux à des ablutions hammamesques. Les ganaches partagent avec les plus habiles le fruit de la journée. Ce n'est jamais très important. On garde ce qu'il faut pour les dîners de la semaine et les envois de famille; les gardes font des bourriches qui sont portées au chemin de fer et expédiées à ces demoiselles. On reprend le costume de l'homme du monde. Les percherons sont attelés et reconduisent à la gare. En général, on ne se sent jamais fatigué de cette journée, ou seulement un peu de l'estomac.

Un vieux lapin.





LES PEINTRES DE LA VIE ÉLÉGANTE

VI

DUEZ

A l'extrémité de Villerville en allant vers Trouville, dominant les *Graves* mamelonnés où se prélassent les vaches à l'œil contemplatif, se voit une construction importante que le lierre enveloppe d'un manteau très décoratif. C'est une habitation de plaisance d'une allure bénigne et hospitalière et d'une architecture très pratique.

Devant la façade intérieure se déroule un jardin accidenté ainsi que les parcs anglais, avec des kiosques, des bosquets odoriférants, des bassins où l'eau cascade en jets irisés, des terrasses aériennes, des ponts rustiques, et, comme rideau de fond à ce prestigieux décor, la mer venant, se retirant et revenant avec le bruit majestueux de ses flots et la vision féerique de ses aspects « ondoyants et divers ».

Pendant trois mois de l'année M. Ernest Duez plante ses chevalets, là précisément dans le lieu que je viens de décrire. Son atelier, élevé dans les *Graves*, a pour abri des arbres déjetés, tordus, tondus sous les caresses

du vent qui vient du large. Daubigny a rendu en une page géniale l'aspect à la fois pénétrant et maladif de ce paysage d'une végétation si puissante en dépit des assauts qu'il reçoit.

C'est à Villerville que nous voulons saisir dans l'intimité l'artiste qui fait l'objet de cette étude ; à Villerville, où il a signé des toiles tantôt vigoureuses, tantôt d'une grâce bien attirante ; à Villerville, village de pêcheurs, de gens énergiques et héroïques de même que tous les riverains de l'Océan ; à Villerville, d'où est sortie cette mâle composition *Saint Cuthbert*, et aussi ces morceaux exquis d'élégance moderne dans lesquels l'artiste célèbre ce qu'il y a de meilleur dans l'Homme, c'est-à-dire la Femme, et ce qu'il y a d'adorable dans la Femme, c'est-à-dire l'Enfant.

Mais avant de synthétiser il me faut remonter à la source de ce talent dont l'influence grandit à chaque exposition. Pour le faire je n'aurai la peine que de me copier et de rappeler ce que j'écrivais naguère sur M. Ernest Duez :

Comme tous les artistes doués, M. Duez est un inquiet. L'idéal qu'il veut atteindre lui semble toujours s'éloigner dès qu'il s'en approche. Combien de fois pourtant il a conquis le succès ! Et il n'a que trente-huit ans.

Ses essais ne pouvaient permettre de préjuger de son avenir. Peinture de genre, peinture religieuse l'attirent sans le retenir. On devine qu'il nourrit un projet, qu'il s'apprête à une évolution qui sera définitive. Bientôt, en effet, il entre dans le naturalisme, il s'attaque à la modernité dont il sera rapidement un des plus sincères traducteurs. Il peint, tout simplement, des êtres qu'il coudoie chaque jour, les plaçant dans le cadre qui leur est propre, leur donnant une intensité de vie tout à fait éclatante. Dieu sait les tempêtes qu'il souleva tout d'abord quand il exposa *la Lune de miel*, deux jeunes fiancés en costume de nos jours, traversant, la main dans la main, un coin de forêt ensoleillé !

Être de son temps, se faire le poète ou le peintre des sentiments que ce temps exalte ; conserver dans des strophes brûlantes l'accent des passions qui l'ont traversé ; rappeler en des toiles, qui deviennent pour la postérité des documents précieux , les goûts, les mœurs, la mode, c'est faire œuvre pie. Ainsi les anecdotiers font de l'histoire vraie, et nous en apprennent plus sur un siècle et sur un homme que les Plutarques du lendemain.

La sensation reçue fixée immédiatement, encore toute chaude, sur le papier ; l'impression éprouvée confiée spontanément à la toile, quelle puissance elles acquièrent, quelle intensité elles dégagent ! Rien ne vient alté-



SUR LA FALAISE.

rer la sincérité des matériaux ramassés. C'est tout à l'heure que tel fait s'est passé ; c'est à la minute que le spectacle vient d'être entrevu. La Vérité entre pour une bonne part dans le génie de l'homme. Un Rembrandt voue son *Doreur* à l'immortalité ; le *Pouilleux* de Murillo a traversé les siècles et les figures intimes d'Holbein qu'on voit au musée de Bâle seront de toute éternité. Pourquoi ? C'est que les artistes qui se pré-

occupent des choses modernes reçoivent une impression directe qu'ils rendront durable; c'est qu'ils auront ressenti ou de l'intérêt, ou de la joie, ou de la tendresse, ou de la terreur, selon que le personnage ou le groupe se sera trouvé dans telle ou telle circonstance pouvant provoquer un des sentiments que je viens de citer; qu'ils auront été en communion d'idée avec leurs modèles, qu'ils auront ri, pensé ou pleuré avec eux.

La peinture contemporaine commence à entrer dans cette voie, à se rendre compte de l'influence des milieux. Elle regarde autour d'elle, elle interroge, elle scrute, elle note attentivement ce qui lui paraît digne d'être conservé. Elle se sent attirée par le spectacle qu'offrent les aspects très divers de la mode. Elle dit les intimités de la famille, les caprices de l'élégance, les raffinements du luxe. Elle concentre dans un type toute une généralité, elle enferme dans un symbole toute une génération; en un mot elle prépare des points de comparaison pour ceux qui viennent après nous.

M. Duez, un des premiers, est entré hardiment dans le mouvement qui s'effectuait; il s'est enrôlé dans les rangs des modernistes et depuis n'en est plus sorti; seulement comme c'est un homme de goût, comme par essence il aime la femme et l'enfant, il s'est évertué à faire tourner son art dans le cycle où ces deux forces de l'humanité se meuvent. C'est alors que nous avons vu ces charmantes compositions consacrées à la femme jeune fille, épouse, jeune mère, exprimant les unes et les autres les doutes, les émois, les tendresses sans cesse éprouvés. Mais pour donner plus de grandeur à ses conceptions il les a, souvent, placées, soit en pleine nature, dans les allées parfumées d'un parc, soit à côté de cette berceuse sublime, la mer! Ces deux traits expliquent pourquoi le peintre s'est fixé à Villerville. De sa fenêtre il voit la plage émaillée de toilettes ravissantes, il entend les rires des enfants et assiste à leurs jeux. Il suit de l'œil le caprice de l'imprévu sur la formation des groupes amis, les jeux de lumière baignant les tons chatoyants, harmonisant les nuances, provoquant des colorations hardies, amenant des trouvailles de mouvements, de gestes ou d'attitudes. Il remarque la belle silhouette que découpe sur la mer et sur le ciel telle figure fièrement campée, il s'intéresse à la mélancolie que la vague fait monter sur un front virginal, à l'attendrissement indéfinissable qui saisit les natures rêveuses et il s'évertue à reproduire les phases d'une admiration qui se subit sans s'expliquer.

En un mot, M. Duez aime la nature et il aime à un égal degré la créa-

ture humaine. A toutes deux il demande le secret de leurs mystères, le



L'HEURE DU BAIN.

pourquoi de leurs transformations. « La nature est son seul guide, son unique inspiratrice. Il la regarde longtemps pour la bien comprendre ; il

écoute les bruits qu'elle produit, les merveilleux phénomènes qu'elle manifeste ; il devient à son tour, dans un siècle qui ne croit plus à rien, une manière de panthéiste adorant le merveilleux enfantement de la terre toujours épuisée et toujours inépuisable. C'est ainsi que M. Duez nous a donné, nous donnera encore des pages imprégnées de ce respect de la femme et de la nature. Et quand j'entends la nature, je pense non seulement aux prés, aux bois, aux ruisseaux, à la montagne, mais aussi à la mer, cette fascinatrice devant laquelle le peintre se sent remué jusqu'aux moelles. Son souvenir le suit, le hante, l'obsède, et c'est alors qu'il crée ces thèmes ravissants : des femmes, des mères, des enfants assis sur le sable des plages ou sur les planches des estacades, et montrant en de purs profils, en de troublantes attitudes, en des poses qui appellent le respect, tout ce qu'il y a de bon, de dévoué, de tendre sur cette terre, perdu, noyé dans tout ce qu'il y a de grand au-dessus de nos têtes : le ciel ! »

Le foyer familial inspire l'artiste à un degré égal à celui de l'océan. Il traduirait volontiers en traits colorés les *Intimités* de Coppée. La veillée, le soir, auprès du berceau où l'enfant sommeille, côte à côte avec l'épouse, voilà ce qu'il excellerait à rendre d'une façon qui serait tendre dans sa discrétion. Ne nous a-t-il pas montré au Salon dernier un épisode approchant : deux jeunes mariés jouant aux échecs sous la lumière d'une lampe pendant que sur la gauche la mère, heureuse du bonheur de ses enfants, travaille silencieusement. La bonne quiétude qui enveloppait cette scène en faisait une œuvre saine et réconfortante. Le peintre y avait mis quelque chose de lui, comme le reflet d'un souvenir, comme le parfum de joies goûtées.

Eugène Montrosier.



LES JEUX ET LE SPORT EN ANGLETERRE

LE POLO



Les Anglais sont les rois du sport et de tout ce qui s'y rattache ; c'est chose dorénavant convenue, et contre laquelle il serait inutile de récriminer désormais. Leur supériorité nous a définitivement opprimés, et, ne pouvant plus lutter contre eux, nous avons pris le parti plus sage de les suivre et de les imiter. A cet égard, feu Littré avait incontestablement raison : nous descendons du singe; et jamais nous n'avons tant ressemblé à nos aïeux qu'aujourd'hui où les complets de Poole, les chapeaux Bennett, les chaussures à talons plats et autres modes d'outre-Manche font si habilement ressortir toutes les défectuosités physiques de nos jeunes gommeux.

Ce qu'il y a de pis, c'est que nous avons la singerie insuffisante et comme étriquée, à l'instar des vestons britanniques. Les sportsmen anglais sont de véritables grands seigneurs, aux fantaisies excessives et royales, et qui ont sur nous l'avantage d'avoir un profond respect pour tout ce qui est vigueur physique. Ils visent avant tout à développer leur musculature, à se faire un corps solide et bien nourri. Quoi d'étonnant ensuite s'ils cherchent à tirer parti d'un athlétisme si vaillamment conquis pour leurs plaisirs ? Et voyez la conséquence pratique : ils jouent au polo, et nous n'y jouons pas. Mais nous y jouerons sans doute un jour ou l'autre. Les Français sont le premier peuple de la terre.

Et, de fait, le polo présente un attrait exceptionnel : il combine dans une synthèse pleine de séductions les agréments d'un jeu de balle, et les charmes de l'équitation. Ce jeu grandiose vient de loin, du reste ; il est originaire de l'Inde, où les officiers anglais le jouaient dans les stations d'été, et où il luttait avec succès contre un jeu rival, le *badminton,* dont nous

parlerons quelque jour. Il y a quelques années seulement qu'il fut importé en Angleterre, où il conquit rapidement la faveur du public.

Le polo se joue sur un terrain spécial, une sorte de *turf* long de cent vingt mètres, et large de soixante-et-dix. Ces dimensions doivent être considérées comme un minimum, et peuvent atteindre sans inconvénients jusqu'au double. A chaque extrémité du champ, dans le sens de la longueur, sont placés deux poteaux séparés par un intervalle de huit pieds environ, et reliés par une traverse à une hauteur d'environ dix pieds. Chacun de ces portiques constitue un but (*goal*) à travers lequel les joueurs doivent faire passer leur balle malgré les adversaires.

Les joueurs, au nombre de seize, sont divisés en deux camps, qui doivent se distinguer par des costumes de couleurs voyantes et différentes. Chacun des joueurs est monté sur un poney de race spécialement dressé, qui doit avoir trois qualités : aller vite, n'avoir peur de rien, et obéir au moindre mouvement du cavalier. Celui-ci tient la bride de la main gauche et est armé d'un bâton (*club*) qu'il manœuvre de la main droite. Ce bâton a la forme d'une sorte de marteau dont les angles extérieurs seraient légèrement arrondis ; il est disposé de manière à pouvoir faire marcher la balle par coups. La balle elle-même, plus grosse que celle d'un jeu ordinaire, est généralement en liège épais, entouré de fil ciré. Elle est mise en jeu, par l'un des cavaliers, à égale distance entre les deux buts, et les joueurs des deux camps s'efforcent alors, en la frappant avec leurs bâtons, de la faire passer entre les poteaux défendus par leurs adversaires.

Par lui-même, on le voit, le polo n'est pas autrement compliqué. Au premier abord cependant, il paraît difficile de pouvoir se procurer un poney suffisamment dressé aux détours et aux arrêts subits qu'on exige de lui. Pourtant la race des Shetland fournit en très peu de temps des montures exceptionnelles pour ce jeu ; et les poneys ainsi employés finissent par obéir à la moindre pression des genoux. — Il faut ajouter qu'à certains égards, le polo est un jeu qui peut devenir dangereux quand plusieurs joueurs se disputent la balle ; il faut une grande attention et certaines précautions pour ne pas frapper ses adversaires ou même ses partenaires, ce qui est généralement peu goûté.

En revanche, le polo est certainement une des plus élégantes manifestations du sport britannique, et une de celles où l'agilité se déploie le mieux. Rien n'est entraînant et gai comme cette cavalcade multicolore sur



SUR LA PLAGE, dessin de M. Duez.

Typ. A. Quantin.

le vert intense des prairies anglaises. Son seul inconvénient — il est très grand — est d'être interdit au beau sexe, du moins jusqu'à présent. Mais peut-être quelque jour une émancipation sagement entendue viendra-t-elle modifier un si triste état de choses. Ce jour-là, on pourra s'attendre à des révélations aimables sur le modelé des joueuses, grâce à l'imprévu et à la vigueur de certains mouvements exigés par l'ardeur du jeu. En attendant, ces dames restent, comme dans les tournois du temps jadis, le public préféré des joueurs de polo.

OLD-NICK Jr.





LE MONDE ET LA MODE

Aux chaudes journées ensoleillées d'août, le mois blond et brûlant, toutes les poésies de la mer. C'est le triomphe des plages, où s'agite le plaisir, qui secoue ses grelots d'or sur les genêts en fleur. Accourues de toutes parts, nos mondaines s'installent le long des vertes rives envahies. Partout où un rocher s'avance, flanqué dans l'onde comme un bastion de pierre, partout où une baie mord le sable de sa lèvre écumeuse, partout où la lande fleurie s'endort sous la pourpre de ses bruyères flamboyantes, où la dune se parfume de menthe et s'éclaire d'immortelles, partout où la mer mugit et où l'océan gronde, Paris pose un jalon, dresse un casino, mêle à l'attendrie mélopée des flots mourants le son de ses orchestres, un écho d'Offenbach, le rire désopilant de ses chansons bêtes.

Pas un coin solitaire ! Pas un asile silencieux où le poète réfugie son

rêve. Sur les ailes des mouettes grises s'envolent les génies du rivage, en quête de retraites inviolées. Ces sirènes inconnues, ces rieuses aux séductions troublantes, dangereuses créatures au scepticisme desquelles se brisent leurs plus puissants sortilèges, apparaissent ainsi que les divinités néfastes d'un monde impie et sacrilège. Pauvres lutins familiers, follets, fantasques esprits des grèves d'Armorique! Plus de folles danses au clair de lune sur les vagues effleurées! Même la mer! Elles prennent tout, les conquérantes. De leur petite main gantée de suède, elles étendent jusque sur les flots



LA PLAGE DE SCHEVENINGUE.

le sceptre du chic. L'onde est devenue leur domaine. Ému jusque dans ses profondeurs, le vieil Océan, leur esclave vaincu, les berce, câline ces filles de Grévin à la grâce débile, jolies à damner avec leur fripon minois chiffonné et leur taille de guêpe, bien étonné à coup sûr de frôler à leur maillot de soie ces mêmes vagues qui portaient jadis les belles filles des Gaules, toutes blanches avec leurs longues tresses couleur d'épis mûrs dénouées par la brise, robustes et fières héroïnes dont le corps de marbre semblait baigné de neige comme leurs sœurs de Grèce l'étaient de soleil.

Pauvres Parisiennes! Elles viennent chercher là un peu de santé — surtout un peu de fraîcheur — pour les longues veillées du prochain hiver. Ravivées et rajeunies sous le hâle, elles espèrent un éclat nouveau à leur sang pâli dans l'étiolement parisien, une accalmie à la névrose qui les harcèle. Cette grande mer, la coupe vivifiante où leurs aïeules puisaient la force virile, l'énergie merveilleuse qui rendaient fécondes leurs entrailles à enfanter des héros, a gardé son antique vertu. Ce sont les mêmes senteurs aromatiques, la même atmosphère âpre et saine. La race seule est changée, mièvre aujourd'hui, autant qu'elle fut jadis puissante.

C'est d'ailleurs le plaisir bien plus que la santé que la plupart demandent aux plages, un plaisir nouveau qui les repose des plaisirs d'hiver. Mon Dieu, le théâtre change, les plaisirs se ressemblent. Les bals de casino, les réunions chez la princesse, la baronne ou la marquise, offrent les mêmes invités, les mêmes visages, les mêmes propos échangés, le même sourire sur les lèvres roses. C'est à peine si les toilettes diffèrent. Les jupes raccourcies floconnent sous le corselet de velours que l'on découpe en cœur d'une fenêtre plus étroite et plus longue, montrant plus bas la peau blanche dans la ligne claire des dentelles. Les panaches se posent sur le chapeau gigantesque au lieu de se nouer d'un lac de perles dans les cheveux artistement relevés. Au cou brillent les bijoux bretons ou normands tandis que dans leur écrin dorment les diamants héréditaires. C'est tout. Éparpillés sur tous les rivages, les Parisiens se retrouvent toujours, tournant éternellement dans le même cercle, mardi à Deauville, mercredi à Trouville, dimanche à Dieppe, jeudi à Dinard, samedi à Scheveningue, tout là-bas, au fond de la Hollande, la plage coquette qui se déroule infinie au bout de sa verte préface de grands tilleuls.



Les plages ont trois saisons. Celle de juillet, très aristocratique ; celle de septembre, très bourgeoise ; celle d'août, qui est celle de la cohue, du luxe étourdissant et tapageur des toilettes à sensation, des étalages épatants et des équipages renversants. Elle appartient exclusivement aux côtes normandes sur lesquelles règne le Chic triomphant qui mène à toutes guides le char parisien.

Les courses de Deauville et de Dieppe préludent aux courses d'automne. Il y a la *Grande semaine* qui réunit sur le turf tout ce qui a quelques prétentions à la haute élégance. Cette année la *Grande semaine* s'est trouvée noyée dans un véritable déluge. De la pluie quotidienne, des amas de nuées noires fondant tout à coup sur les fraîches toilettes osées dans les tribunes, une chanson ininterrompue de vagues grondantes battant la côte, mêlant leurs gouttes humides aux gouttes larges de la pluie coulée à flots. Cela n'a retenu personne à Paris, mais on s'est installé fort paisiblement, les intraitables seuls hantant le turf et le tir aux pigeons, tandis que les autres demeuraient au logis, se dédommageant en jaseries, en potins



Adrien Marie — Imp. A. Quantin

AUX COURSES D'AUTOMNE

et en beaux projets, tous gracieux châteaux en Espagne fondus le lendemain sous une nouvelle averse.

N'importe, on s'est montré aux courses de Dieppe et de Deauville, en attendant celles d'Auteuil que favorise la douce saison éclose aux premiers jours de septembre.

⁂

C'est une rage désormais de suivre les courses. Depuis que le duc de Morny s'en est allé chercher cette mode en Angleterre, elle est devenue souveraine. Il n'est plus d'élégance en dehors de l'écurie, de plaisir en dehors du champ sablonneux où s'évertuent jockeys et gentlemen.

Notre saison mondaine, qui commençait jadis aux chaudes veillées de décembre, autour de l'arbre de Noël, gaiement inaugurée par les réunions de famille et les savoureux dîners intimes, prélude du carnaval et de ses fêtes de gala, est rejetée au printemps. Les quelques bals que donne encore notre aristocratie sont réservés pour cette époque, épars le long du mois de mai. Mais ils ne sont qu'un simple accessoire. La vraie fête, c'est Chantilly, Auteuil et Longchamps.

Les façons s'en ressentent. Après leurs maris, les femmes deviennent cavalières à l'école de leurs palefreniers, dont elles copient les vêtements, la coiffure... quelques-unes, hélas ! le langage trop pittoresquement imagé. Des souveraines, — de très grandes dames après elles, — fréquentant les écuyères, — familières avec elles autant qu'elles sont hautaines vis-à-vis des simples duchesses, — se sont jetées tête perdue dans cette manie chevaline. Elles ont leurs écuries, leurs meutes qui franchissent impertinemment les portes dorées de leurs salons, vautrées sur la peluche des divans, blotties dans les bergères moelleuses, choyées, gâtées, hôtes privilégiés au caprice desquels doivent plier tous les autres. Cela rappelle peut-être les fières amazones des temps fabuleux de la Table ronde, les féodales châtelaines qui trônaient jadis au milieu de leurs hommes d'armes dans les salles de pierre du manoir seigneurial, laissé à leur garde durant la guerre sainte. Ces mœurs rudes enfantaient les belles guerrières, éclatantes visions de grâce vaillante, qui passaient dans la bataille, lancées à toute vitesse sur leur haquenée bardée de fer, entraînant avec elles les preux au triomphe. Mais les temps sont changés. Ces façons, qui traversent la légende ainsi qu'une éclaircie glorieuse de poésie héroïque, sont déplacées dans notre

époque civilisée où la femme, pour être *femme*, doit rester l'être doux, élégant, délicat, raffiné, qu'a pétri de roses le XVIIIe siècle et qu'il nous a légué.



Ceci ne veut pas dire qu'enfermée dans son salon comme dans un harem, la femme ne puisse le franchir. Suivre les chasses est une élégance que nous ont apprise nos coquettes aïeules. C'est le plaisir des belles journées d'automne, un prétexte aux promenades sous les ombrées séculaires de nos forêts que le dernier soleil habille d'or et de pourpre, que le dernier zéphyr parfume de ses plus exquises senteurs. Les belles favorites de la cour de Louis XV ne dédaignaient pas ce plaisir. Les et chasses brillantes qui emplissaient la forêt de Compiègne de fanfares d'éclats étaient jours de liesse et de réjouissance; nulle splendeur ne saurait égaler celles qu'elles déployaient dans leurs habits chamarrés d'or, assemblées en corbeilles gracieuses dans les calèches royales, ou bien, — les plus braves, — montées sur leurs fines juments, délicieusement harnachées.

Bien plus que les courses, la chasse est un plaisir français. Un plaisir, hélas ! qui tend à disparaître par l'extinction du gibier ! — C'est pour cela qu'il faut en profiter, tandis qu'il est temps encore, lui donner un regain de faveur et de luxe.

Ce luxe consiste dans l'équipage, dans la beauté des meutes, dans l'élégance de la livrée, et dans celle de l'écurie. Le cheval partage ici avec le chien les honneurs de la journée. C'est au dernier surtout qu'appartient le succès, c'est lui qui est le fêté, le vaillant, le victorieux, le *leader*.

Les amazones jettent leur note gracieuse dans l'éclat du cortège; quelques-unes, très sévères, gardent l'habit de drap noir ou *corbeau*, aussi correctement habillées que pour une promenade au Bois. D'autres portent l'habit rouge, toujours correct et de mise parfaite. Les plus élégantes harmonisent leur habit à la livrée des piqueurs. Porter les couleurs de l'équipage est d'un chic absolu. C'est un costume spécial, ce qui indique toujours un raffinement.

Quant à celles qui suivent en voiture, leur costume, véritable composition de genre, est de haute fantaisie. Toujours d'allure un peu mascu-



TOILETTE DE CHASSE

Typ. A. Quantin

line, un goût sobre doit présider à son arrangement. Une grande sobriété de lignes, des tons sombres, de la crânerie dans la coupe, telles sont les qualités essentielles d'un costume de chasse. Rien de chiffonné ni de maniéré. La dentelle se supporte au plus dans un jabot, la seule note claire qui égaye imperceptiblement le corsage dont le galbe doit conserver une harmonieuse simplicité.

Toujours en quête de nouveautés pour en donner la primeur à ses lectrices, *la Vie élégante* leur offre le dessin d'un très gracieux ajustement composé pour elles à l'occasion des chasses d'automne : sur la jupe très courte, en velours loutre appliqué de broderies Renaissance en cuir de Cordoue mordoré, du drap sable se noue à la « Belle Fermière » découvrant complètement le devant. Un corsage-gilet du même drap est serré par une ceinture de cuir à boucle dorée. Sur ce corsage une veste sans manches, — en velors loutre, appliqué de cuir comme le jupon, — agrafé au col par une seule ganse passée dans de gros boutons de vieux cuivre, — fuyante vers la taille qu'elle découvre, et, par derrière, tout à fait ajustée. Le chapeau Charles IX en feutre, en loutre, est orné d'ailes de faisan. Gants Jeanne d'Albret, bottine très montante, lacée sur le cou-de-pied, dissimulant le bas de soie cramoisie que montrerait seule une chute malencontreuse.

L'élégance de ce costume est incontestable. Une chasseresse d'opéra-comique n'imaginerait pas mieux. Mais je parle ici de nos « Dianes » fantaisistes qui suivent la chasse en amateurs, étrangères à ses émotions, ou bien simples « parieuses » jouant belle partie contre le pauvre gibier traqué et condamné. Celles-là frissonneraient à l'idée de salir leurs mains blanches d'une tache sanglante et le cœur leur manquerait s'il fallait se mêler au carnage.

A côté d'elles il y a les vraies fidèles de saint Hubert, celles dont le coup d'œil infaillible et la main aussi ferme que mignonne en remontrent aux plus enragés chasseurs. Leur pied agile devient infatigable, aiguillonnées par l'appât du plaisir. Celles-là, non contentes de suivre la chasse à courre, chassent au fusil dans les tirés giboyeux. Elles grimpent comme des chèvres le long des côtes ardues, à la poursuite du moindre lapin, savourant les délices sauvages des hécatombes et s'enivrant du sang innocent à l'égal de Nemrod lui-même ; leur cœur, si sensible à la moindre douleur du chien favori, devient sans pitié à l'agonie du perdreau expirant,

aux suprêmes convulsions du lièvre abattu, au cri de détresse du pauvre oiseau qui bat l'air de sa dernière angoisse!

Le costume de celles-ci dépouille tout ornement qui serait une gêne ; sans souci d'élégance, il est simple pour être commode. Du velours côtelé gris ou olive, tel que le portent les paysans, pour les jours brumeux ; de la toile écrue ou bleue lorsqu'il fait chaud. Une culotte courte rentrant dans la jambière montante, des souliers lacés à forte semelle, un jupon dépassant à peine le genou. Pour corsage une blouse qu'ajuste un ceinturon de cuir russe, attachée par des boutons en vieil argent — têtes de chiens ou attributs de chasse. — Tout cela ample, confortable, aisé, ne gênant en rien la marche ni les mouvements.

Par exemple, le petit fusil, un poème de légèreté, de justesse, d'élégance, mignon à croquer et meurtrier comme la foudre!

MAGALI.



L'Editeur-Gérant : G. DECAUX. Paris. — Typ. A. QUANTIN.



UN PEU DE HONGRIE

VOYAGE AU PAYS DES HUSSARDS

Maintenant que les peintres, après avoir tant anathématisé le cylindre de haute forme, sont devenus, de par la religion du modernisme, des fanatiques de l'habit noir et du pantalon, lamentable uniforme européen, hideux et comiques vêtements qui devraient rester la propriété exclusive du caricaturiste, il n'y a guère de chances pour que la Hongrie soit découverte de sitôt.

Ce n'est pas que cette contrée fabuleuse soit beaucoup plus loin que la Méditerranée, découverte dès 1840; elle n'est guère qu'à 300 lieues d'ici, là-bas, vers l'orient, derrière Vienne, par le 48e degré de latitude nord.

Il parait même que des lignes de chemin de fer y conduisent sans trop de dangers pour l'explorateur ; dans tous les cas, il existe une route superbe, celle du Danube, un fleuve qui serait un peu moins connu que le Zambèze ou le Congo, si dernièrement une valse célèbre n'avait popularisé son nom.

Le beau Danube bleu arrose une terre fertile en hussards. Hommes, femmes et enfants, tout le monde, sur les rives du grand fleuve oriental, est plus ou moins hussard. C'est la Hongrie qui nous a donné ce chevaucheur soutaché et flambant, qui traverse au grand galop les épopées mo-

dernes, le sabre étincelant à la main, l'œil fier et la moustache en croc, tantôt noir hussard de la mort, vrai héros de ballade allemande, et tantôt hussard rose, souriant et galant comme un cavalier Pompadour. Rien que l'invention du hussard suffirait à la gloire de la Hongrie, si elle n'avait, à en revendre, d'autres titres à la sympathie des amis de la couleur et du pittoresque, pour ne pas dire ce vieux mot de poésie, devenu si ridicule en ces temps intoxiqués de naturalisme, où l'égoutier est devenu notre seul et unique mousquetaire.

Donc tout le monde est hussard en Hongrie. Les paysannes ont des bottes à bouts relevés ; les paysans sont costumés en hussards de toutes les couleurs : les bourgeois des villes en vestons soutachés, en pantalons collants ornés de trèfles, ont des allures d'officiers de cavalerie en petite tenue. Quant au costume des magnats, c'est le hussardisme poussé jusqu'à l'exagération, si le beau pouvait jamais paraître exagéré.

Quand on a journellement aperçu dans Vienne, sur le Ring ou au Prater, de nombreux échantillons de la Hongrie, sous forme soit de paysans en excursion dans la capitale autrichienne, soit de magnats madgyars faisant partie des délégations envoyées chaque année par la Diète de Pesth pour régler les affaires communes, ou pour quelque cérémonie au Burg, le désir d'en voir un peu plus ne peut manquer de se manifester et même de s'imposer.

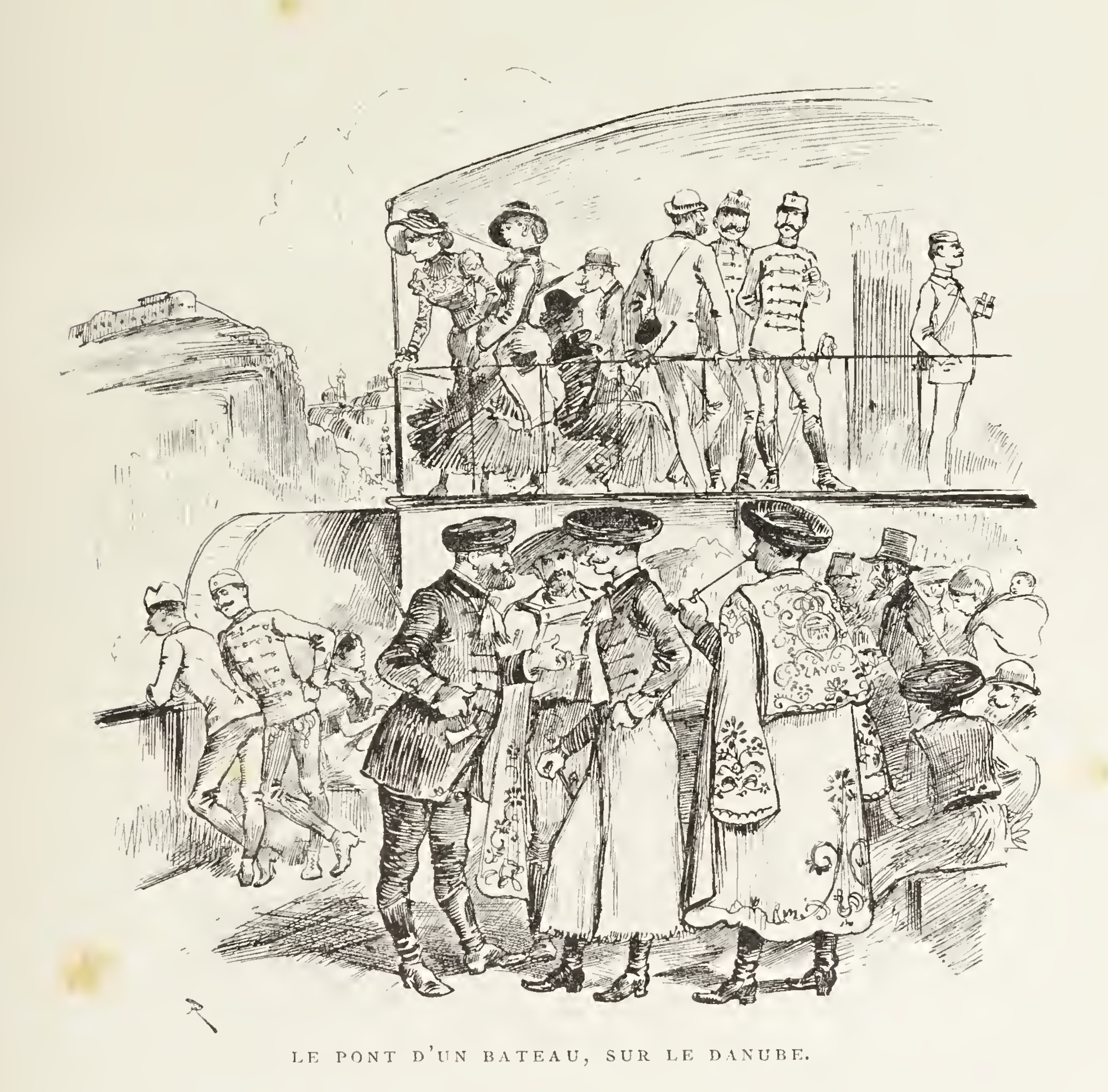
Die blaue Donau est là ; c'est la vraie route : le chemin de fer va plus vite, mais il ne traverse que des plaines prosaïques, et vous jette brutalement dans Pesth, sans vous faire goûter les vives émotions que le fleuve détaille peu à peu, et sans ce défilé de scènes nouvelles qu'en se madgyarisant les rives présentent successivement.

C'est un voyage de douze heures. Un petit bateau à vapeur prend les passagers dans Vienne même, au pont d'Aspern, sur le bras canalisé du Danube, et les conduit au vrai fleuve, derrière l'île Lobau de sanglante mémoire, dans un paysage brumeux et mouillé, où sous les arbres tremblotant aux brises du matin, un grand bateau attend en soufflant bruyamment sa vapeur.

Le petit paquebot déverse ses passagers dans le grand, lequel, arrivé à Pesth, versera dans un plus grand ceux qui continueront la route vers Belgrade. La cloche sonne et l'on part.

A quelques lieues de Vienne, après Hainsburg, le Danube entre en

Hongrie, en passant sous les noirs rochers de Thében, la *Porte de Hongrie,* une énorme roche à pic couronnée par les ruines d'une vieille citadelle. Le bateau porte maintenant le drapeau aux trois couleurs hongroises. Dans le lit du fleuve, ancrés sur des bas-fonds, d'étranges embarcations



LE PONT D'UN BATEAU, SUR LE DANUBE.

pointent de distance en distance ; ce sont des petites maisons flottantes, construites sur le modèle réduit de l'arche de l'Écriture ; à chacune, sur un côté du plat-bord, tourne une grande roue verdie par les mousses aquatiques, et un petit bateau est accroché à l'arrière. Ces maisons flottantes sont des moulins. Des femmes paraissent sur les portes, des enfants courent sur le bord étroit pour saluer le bateau à vapeur ; plus loin, le meu-

nier apporte, dans la barque, de l'ouvrage pour le fleuve, des sacs de blé à moudre.

Bientôt la silhouette carrée du château de Presbourg se dessine à l'avant. Voici la vieille capitale de la Hongrie guerroyante du temps des Turcs, la ville où plus tard le *roi* Marie-Thérèse vint solliciter les cœurs et les sabres madgyars pour sa grande guerre. L'antique château n'est plus qu'une carcasse ruinée; extérieurement, il y paraît peu; c'est, avec des tours aux quatre coins, un solide carré de maçonnerie, beau seulement par sa situation en haut de la colline.

Ce n'est plus le pays des architectures gothiques. Le Danube ne voit plus des cathédrales fleuries se mirer dans ses eaux, comme au commencement de sa course dans les pays bavarois et autrichiens. Le gothique ne dépasse pas Vienne. Mais Presbourg vaut une petite visite; d'une promenade dans ses rues par une belle après-midi de dimanche, il nous est resté le souvenir d'un tableau agréable; toute la jeunesse du pays se promenant sur la grande place, et les jeunes filles en jupes rouges, coiffées avec des rubans jaunes ou rouges, traversant le grand pont de bateaux pour aller s'ébattre sous les arbres de l'île d'Au.

Après Presbourg, le Danube coule entre les rives plates des longues îles de Schutt. Quelques heures de monotonie; au passage, quelques scènes agrestes, ou des coins de paysage, des paysans à cheval galopant sur la rive, des troupeaux en marche, des petites fermes basses qui passeraient inaperçues sans la haute poutre du puits hongrois, avec son balancier se découpant sur le ciel. Sur le fleuve même, on rencontre des bateaux chalands peinturlurés de raies noires, dressant une proue très relevée, peinte en vert clair, et portant à l'arrière, au-dessus d'une petite cabine, une passerelle sur laquelle se tiennent deux mariniers qui font mouvoir des rames longues comme le bateau, ou de longs trains de bois articulés, qui se plient aux sinuosités du fleuve, et que dirige, à l'arrière, une équipe d'hommes maniant les immenses rames.

Le bateau à vapeur se rapproche de la rive droite, dont les berges coupées régulièrement se couronnent de gros bastions, entre lesquels une énorme tour ventrue montre ses trois étages d'embrasures. Cette citadelle, c'est Comorn, qui se défendit si longtemps, en 1849, contre les impériaux, et qui porta la dernière le drapeau de la patrie expirante.

La population du bateau, à part quelques touristes, est devenue



MAGNATS HONGROIS EN COSTUME NATIONAL

La Vie élégante.

A. Quantin

presque exclusivement hongroise. Les passagers montés à Comorn ont achevé de lui donner un aspect national. Ce hussard bleu, qui fume sa pipe en arpentant le pont, est un simple paysan ; il porte une courte veste bordée de boutons de cuivre, avec des brandebourgs rouges et des soutaches sur les manches et dans le dos; des trèfles entrelacent leurs torsades sur le pantalon collant, bleu également, étroitement serré dans les bottes. D'autres paysans, accoudés sur le bordage, portent les pantalons blancs, larges comme des jupes et frangés à l'extrémité ; ce sont des czikos de la puzta, des gardiens des troupeaux de chevaux errant librement dans les vastes plaines.

Plus loin, quelques hommes s'enveloppent dans de grands manteaux blancs brodés d'arabesques de laines de toutes les couleurs. Ils ont dans le dos des bouquets de fleurs, ou même des paysages naïfs, avec le nom du propriétaire, *Layos* (Louis) ou *Sandor* (Alexandre), dans un entrelac. C'est charmant. A l'avant, parmi les ballots et les caisses, un campement s'est organisé ; il y a là des Slovaques au nez épaté, tout en blanc, avec de larges manches, d'où sortent les bras nus, des manteaux blancs, des sandales semblables aux alpargates espagnoles, et des petits chapeaux ornés de fleurs ; des femmes de Transylvanie ou de Serbie à jupes rouges et fortes bottes, la figure entourée de fichus à couleurs vives, et portant, par-dessus la chemise à manches bouffantes, des corsages ouverts ou des espèces de dolmans de cuir bordés de fourrures.

Des juifs en longues lévites, à vieux chapeaux de haute forme en arrière, des boucles de cheveux tombant sur les joues, et quelques soldats d'infanterie hongroise, à l'uniforme blanc garni de brandebourgs, complètent une scène d'une bonne couleur locale.

A l'arrière et sur la dunette, pour être moins purement national, le tableau est tout aussi charmant. La dunette est le coin élégant : quelques dames de nationalité indécise, deux officiers, de hussards naturellement, et quelques touristes prennent l'air et causent avec le capitaine.

Quelques bons bourgeois hongrois boivent en regardant le paysage ; ils ont la redingote à brandebourgs, la cravate frangée, et le petit chapeau à bords relevés crânement incliné. La crânerie est l'allure nationale. A Pesth, tel gros bourgeois ventru, simple drapier dans sa boutique, relève dans la rue les crocs de sa moustache, met le chapeau sur l'oreille, fait sonner ses bottes, et bat le pavé de sa canne. Sur le bateau, quelques-uns

portent la canne terminée par une petite hachette de cuivre, accessoire beaucoup plus crâne que l'humble parapluie.

Mais voici que le paysage s'élargit encore, les rives se voient à peine; on passe au milieu d'îles boisées, à travers des bancs de sable qui jaunissent les eaux du fleuve; quelques hérons mélancoliques animent seuls le paysage.

Puis la cloche sonne; on approche de Gran, une très ancienne ville trop souvent saccagée par les Turcs pour qu'il y reste grand'chose. Au-dessus des petites maisons basses, des pans de fortifications s'accrochent aux flancs d'une colline qui porte, sur une plate-forme de citadelle, une grande église à coupole, flanquée de deux tourelles détachées comme des minarets.

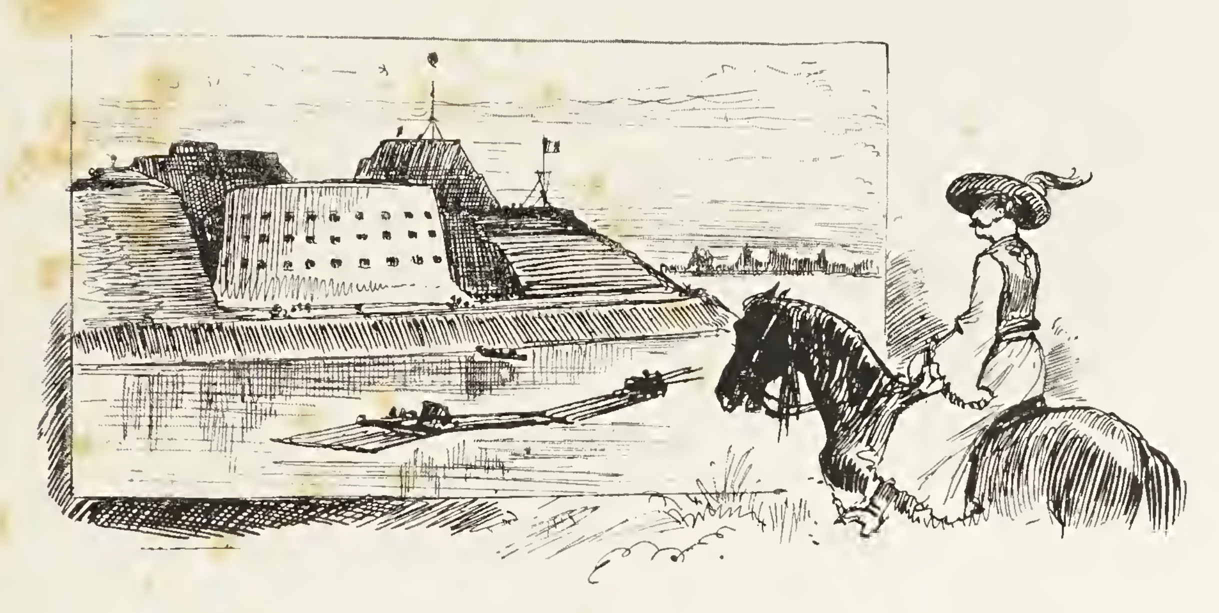
Les montagnes bleuâtres qu'on aperçoit en avant se rapprochent; le Danube se resserre pour passer entre les hauteurs; le paysage a secoué sa mélancolie, le soleil joue sur les herbages des hauteurs et fait briller les roches; un chemin de fer court sur la rive dans une cassure des rochers; de blancs trains de bois dérivent lentement sur le bleu vert du fleuve.

A droite, dans les escarpements, apparaissent quelques ruines, de grosses tours, le ventre ouvert sur la rive, vigies maltraitées par les Turcs de Soliman ou de Kara-Mustapha, et tout en haut de la colline d'autres tours plus ou moins éboulées et découronnées. C'est Visheràd, le château de Mathias Corvin.

Pesth, ou plutôt Buda-Pesth, les deux villes sont maintenant réunies, n'est plus loin. Dès que le Danube est sorti du massif montagneux, après Waïtzen, on commence à voir au fond de l'horizon le Blocksberg, la grosse colline fortifiée dominant Bude. Voici les îles Margarethen, rendez-vous de plaisir des habitants de Buda-Pesth, les immenses et magnifiques ponts qui réunissent les deux villes, Pesth à gauche, plate et régulière, la ville neuve et populeuse, la ville des palais et des grands établissements; et Bude à droite, vieille et tourmentée, s'étendant au pied du Blocksberg et du Schlossberg, colline moins haute, ceinte de tours et de courtines, et couronnée par le château royal de Marie-Thérèse.

C'est ici que le hussardisme du costume arrive à son comble. A Buda-Pesth, un conducteur de tramway est soutaché comme un Bercheny. Nous ne nous lancerons pas dans une description de la grande ville hongroise; c'est, en manière de simple pochade, une petite étude de costumes que nous

avons voulu faire en descendant le Danube. Nous avons salué au passage les modèles de Valerio, le peintre de ces régions, les tziganes, les Slovaques et ces paysans chevauchant comme les héros de Rakocsy, le dolman voltigeant sur l'épaule ; des amis hongrois nous ont chanté les vieux airs et le *Kossuth Lagos*, l'hymne de Kossuth, dont les harmonies vibraient ardentes ou désespérées, dans les champs de 1849 ; nous avons vu danser, la czardaz, soit par des paysans, soit par des artistes, dans une redoute à la Kunstverein de Vienne. Au surplus, il n'était pas besoin d'aller jusque-là pour prendre une haute idée du pittoresque de la Hongrie ; il suffisait



LES RIVES DU DANUBE.

de se rappeler l'exposition chevaline de 1878 à l'esplanade des Invalides, et les employés des haras hongrois galopant dans leurs costumes de czikos, les grandes manches et le dolman flottant en arrière. Quelle mine singulièrement piteuse avaient à côté d'eux les palefreniers anglais !

Il ne nous reste qu'à essayer d'esquisser le moins vaguement possible le magnat hongrois, l'incarnation suprême, éclatante et flamboyante du hussard.

La noblesse a conservé ses costumes d'apparat des vieux siècles, et ne manque pas, dans toutes les occasions, de les endosser pour faire honte par leur fière allure aux habits noirs, dernier terme de l'élégance masculine européenne.

On ne peut rien imaginer de plus brillant qu'un cortège de magnats

de la Chambre descendant de carrosse pour une réception officielle. Les cochers et les heiduques formeraient une magnifique troupe de colonels de hussards ; le comte Andrassy a des hussards jaunes, d'un jaune éclatant, jusqu'aux bottes ; l'archevêque de Pesth est escorté, derrière sa voiture, par deux grands diables bleus à grands sabres, à colback, fourrures et torsades blanches, avec des culottes collantes rouges en haut et bleues en bas, descendant sur les talons des bottines.



COSTUME HONGROIS.

Les maîtres de ces colonels sont aussi éblouissants. Ils portent des tuniques courtes, bordées et soutachées de brandebourgs d'or avec boutons ornés de pierres fines, des pantalons soutachés, serrés dans de fines bottes noires ou jaunes, à glands d'or, des toques de fourrure, avec une plume droite et fière, attachée par une aigrette blanche ou par un bijou ; sur les épaules s'étale le manteau aux épaisses fourrures, retenu par une sorte de collier, et tombant avec de larges plis presque jusqu'à terre.

Et tous ces costumes sont de couleurs variées : les uns entièrement rouges, d'autres verts ou marron clair. A côté d'un jeune magnat, noir de la plume aux bottes, marche, avec l'air majestueux d'un palatin des vieux portraits, un superbe vieillard à barbe blanche, tout en violet de la tunique au manteau, coiffé d'un bonnet de fourrure à aigrette verte et or.

Et les sabres recourbés ornés de pierres précieuses, soulevant la fourrure des manteaux, et les cravates à franges d'or et les scintillements des agrafes et des bijoux....

Ces costumes d'apparat coûtent des sommes folles, mais quel caractère et quelle allure !... Leur seule rencontre fait faire au touriste en paletot un brusque saut de trois cents ans en arrière ; il semble que les Turcs sont aux portes, qu'un coup de baguette magique vient de faire revivre les compagnons de Jean Hunyade, de Tekely et de Rakoscy et les temps héroïques des cavaliers madgyars.

A. Robida.



LE SAUT PÉRILLEUX

On est aux derniers jours de septembre. Le soleil voilé ne donne plus que des ombres grises et molles, les feuilles commencent à tourbillonner dans l'air bleui où flottent des fils de la Vierge. L'automne s'annonce.

Le château de Valcreux, si gai pendant son ensoleillement des grands jours, a pris des teintes funèbres. Les pelouses sont luisantes de rosée, les allées noires. Que les soirées vont paraître longues maintenant qu'on ne pourra plus après dîner s'asseoir sur la terrasse, bercé par un fauteuil-bascule, les yeux perdus dans les étoiles !



A dix-neuf ans, Andrée de Valcreux était dans tout l'épanouissement de sa beauté. Bloquée pendant cinq mois de l'année dans ce coin perdu de l'Anjou entre son père et sa mère, gens d'un naturel peu expansif, elle éprouvait des révoltes intérieures contre cette condamnation à l'ennui alors

que, pendant la belle saison, tant d'autres voyageaient, vivant la vie bruyante des casinos. Impressionnable comme une sensitive, les premières brumes de l'automne l'assombrissaient jusqu'au noir et la plus légère contrariété devenait alors un déchirement aigu.

Avec ses goûts de gentilhomme campagnard, l'ex-général de Valereux, fort à l'aise dans ses épais souliers jaunes, ne comprenait absolument rien à cette répulsion de sa fille pour les plaisirs agrestes. Les vendanges, la coupe des bois, la surveillance de ses métayers, l'auraient certainement retenu à Valereux jusqu'à la fin de novembre, s'il n'avait été frappé de cette tristesse d'Andrée reflétée par la langueur de ses beaux yeux. Aussi n'opposa-t-il qu'une molle résistance à son désir nettement exprimé de retourner à Paris.

Enfin la pauvre recluse allait donc se reprendre à vivre. Mais après cette première partie gagnée ne lui restait-il pas une inquiétude encore plus sérieuse? Chaque jour la rapprochait du moment où on ne se contenterait plus de ses réponses évasives. Elle allait être forcée de se prononcer catégoriquement par un oui ou un non. Certes, on ne la marierait pas de force, mais alors il lui faudrait entrer en révolte ouverte contre ses parents en confessant, par euphémisme, sa profonde indifférence pour l'époux qu'ils lui destinaient. Elle prévoyait déjà la kyrielle de raisonnements clichés qu'on ne manquerait pas de lui opposer. Jeune, riche, bien apparenté, d'un physique agréable, M. de Bouchamp ne réunissait-il pas toutes les qualités d'un bon mari? « L'amour dans le mariage n'est qu'un songe creux. Les plus solides unions ont toujours eu pour bases les convenances sociales et l'estime réciproque. » Et quoi encore? Un seul mot résumait tout : *les convenances.*

Et qui donc, en ces matières si délicates, pouvait être meilleur juge qu'elle-même de ce qui lui convenait? Des parents dont les âges réunis dépasseraient un siècle?

Andrée avait très fermement résolu de n'appartenir qu'à un homme réalisant son idéal. Ce n'était pas l'élan naïf d'une pensionnaire vers le bellâtre maquillé, esclave de la mode, l'élégance et les avantages personnels n'arrivant qu'en seconde ligne dans le portrait du personnage chimérique qu'elle évoquait. Le convenu, le banal l'horripilaient. Elle rêvait à quelque chose d'*en dehors*. A défaut d'une grande célébrité, elle se contenterait d'un acte bizarre, audacieux dans ses moyens, témoignant d'une

énergie bien virile. En un mot, elle voulait être conquise et non bourgeoisement livrée par acte notarié.

Les emprunts subrepticement faits à la bibliothèque paternelle l'entretenaient dans cette résolution romanesque que l'approche du danger accentuait chaque jour davantage. Longtemps elle avait espéré qu'un complaisant hasard la ferait l'héroïne d'une de ces aventures qu'on trouve dans les *Mariages de Paris*. Et les jours se dévidaient avec une monotonie désespérante. Maintenant c'était bien fini, car en revenant à sa rue Saint-Dominique, elle n'y trouverait pas le cadre du joli roman qu'elle avait imaginé. La réalité brutale l'éveillait.

Depuis les vacances des cours et tribunaux un jeune substitut, Sosthène de Bonchamp, dont la mère habitait une campagne voisine, était admis à lui faire une cour assidue. Ce stage obligatoire, cette *cour*, réminiscence des *Florange* et des *Ipsiboë* de Mme Cottin, il l'accomplissait en toute conscience avec le sourire stéréotypé qu'il devait conserver en remuant ses dossiers. Ce sempiternel sourire qui la glaçait, elle n'imaginait pas qu'aucune circonstance de la vie pût le détendre et alors, malignement, elle se rappelait cette fameuse pendule à sujet que jadis elle avait eu tant de mal à dévisser pour arrêter net le galop agaçant de son cheval doré.



Dehors, tout est noir et silencieux. Par intervalles un bruissement de feuilles balayées par les rafales d'automne.

Au salon, éclairé d'une seule lampe posée sur un guéridon, deux dames aux cheveux grisonnants s'occupent à des ouvrages de broderie. Andrée feuillette des livraisons d'une main nonchalante. Pour elle, la visite des Bonchamp qui sont venus dîner n'est pas une trêve à l'ennui; bien au contraire. Elle sait d'avance qu'au coup de neuf heures son père viendra près du feu s'assoupir dans son grand fauteuil, pendant que Sosthène papillonnera devant elle en lui faisant méthodiquement sa cour.

A de longs intervalles et par manière d'acquis, les dames échangent quelques paroles sans lever les yeux. Avec la dernière gorgée de café, ces messieurs ont, comme d'habitude, quitté la table pour une joute de billard. Du salon, on perçoit nettement le bruit sec des carambolages et la voix des joueurs comptant leurs points.

Andrée, dont l'agacement nerveux se traduit par des bâillements étouffés, vient de se lever pour entr'ouvrir la porte de la salle de billard.

« Prends garde, Andrée, lui crie sa mère, tu vas nous empester de fumée. Referme au moins ta porte.

— Oh ! petit père, dit la jeune fille un peu suffoquée par l'odeur des cigares, il me semble que votre partie dure bien longtemps ce soir !

— C'est fini, ma chère enfant, je n'ai plus qu'un point à faire. Est-il besoin de t'apprendre que monsieur ton futur est encore brossé ce soir et de la belle façon?

— Défaite honorable, mon général, car vous avouerez que je me suis vaillamment défendu.

— Honneur au courage malheureux!

— Au fond, je ne suis pas fâché de perdre aussi souvent, si cela doit me servir à justifier certain proverbe.

— A ce compte-là, en effet, fit le général en piquant son dernier point, vous ne pouvez manquer d'être heureux, très heureux. Qu'en penses-tu, Andrée ?

— Oh! moi, j'ai en horreur cette fausse sagesse des nations qu'on appelle des proverbes, et j'aurai toujours grand plaisir à les faire mentir.

— Alors, mademoiselle, maintenant que loyalement vous m'avertissez, je vais être, ou tout au moins m'efforcer, de devenir le *brosseur* du général.

— Ce sera de l'imprévu, car vous n'êtes pas coutumier du fait.

— Ah ! mon cher Sosthène, avec cette petite péronnelle, vous n'aurez jamais le dernier mot, » fit le général, mis en belle humeur par sa victoire.

Puis s'adressant à sa fille :

« Marque-lui au moins un bon point pour son calembour : il l'a bien gagné. »

On rentra au salon égayé par un pétillement de bois sec dans la cheminée.

Harassé par une grande heure de piétinements autour du billard, le général s'enfonça dans un fauteuil où, selon son habitude de chaque soir, il ne tarda pas à s'assoupir. Sosthène, la bouche en cœur, le jarret tendu devant la cheminée, le corps légèrement incliné par un mouvement de négligence savante, susurrait en tiraillant ses favoris, de jolis riens avide-

ment recueillis par les deux mamans. Quant à Andrée, elle jalousait son père, regrettant de ne pouvoir comme lui se réfugier dans le sommeil. Les Bonchamp étaient leurs hôtes. Pouvait-elle, sans grossièreté, se soustraire à l'obligation des répliques?

Le jeune substitut avouait sans détours qu'il n'avait jamais eu un



ANDRÉE DE VALCREUX.

goût bien vif pour la villégiature en rase campagne. Sa bonne mère était là pour l'attester. Mais depuis qu'il venait à Valcreux, une grande lumière s'était faite. Maintenant il découvrait chaque jour dans la nature des beautés dont il n'avait eu jusqu'alors aucune idée. Les moindres détails du paysage le charmaient, il adorait même ce grand silence qui, naguère encore, lui semblait si déplaisant. Était-il besoin de nommer la magicienne qui avait opéré ces métamorphoses?

La bouche entr'ouverte, Mme de Bonchamp semblait boire à petites gorgées quelque rafraîchissement délicieux.

« En vérité, dit Andrée d'un ton sardonique, vous jouez de malheur en choisissant pour vous éprendre de la campagne le moment précis où, ne pouvant plus la sentir, je viens de supplier mes parents de me ramener à Paris. »

Mme de Bonchamp la regarda par-dessus son pince-nez :

« Ne le taquinez pas trop, ma chère Andrée, vous le rendez fou, ce cher enfant. »

Lui, souriant, semblait dire :

« Bah ! laisse donc, ne suis-je pas de force à lutter? »

Et se tournant alors vers la jeune fille :

« Je n'ai besoin d'aucun effort pour détester ce qui a cessé de vous plaire, mademoiselle. »

Était-ce assez clair cette fois? Les deux mamans échangèrent un regard, délicieusement chatouillées par ce marivaudage qui les rajeunissait.

Le guignon s'acharnait sur le substitut. Dans un changement de pied, il effleura la patte d'un toutou gros comme le poing qui s'était glissé devant les chenets. Le roquet dont Andrée raffolait poussa des cris aigus.

« Ah mon Dieu! fit-elle en bondissant vers la cheminée, qu'avez-vous fait à mon chien, monsieur de Bonchamp? »

Elle avait, en disant cela, les yeux pleins de larmes comme à l'annonce d'un grand malheur. Sosthène s'excusa de son mieux, assez gauchement, comme il arrive toujours en pareille circonstance. Il ne croyait pas l'intéressant Frisky si près de ses talons et si un malheur était arrivé, il ne se le serait jamais pardonné. Du reste, personne plus que lui ne comprenait l'attachement qu'on peut avoir pour un animal, et surtout pour celui-là qui était un amour de bête. Michelet, le grand Michelet, n'avait-il pas écrit en toutes lettres dans un de ses livres que les animaux sont nos *frères inférieurs?* Après cela, il ne savait vraiment plus qu'inventer pour faire excuser sa maladresse. Enfin, heureusement pour lui, il y avait eu plus de peur que de mal.

L'accident avait jeté un froid. La conversation languissait. Andrée, soucieuse des convenances, réussit à la ranimer en entamant habilement un sujet d'actualité qui n'offrait pas le plus petit prétexte aux fadeurs du substitut.

Depuis l'ouverture de la chasse, il devait y avoir grand émoi dans toutes les gentilhommières de la contrée. Pour elle, ces exploits cynégétiques dont on faisait tant de bruit ne l'intéressaient guère, et pour cause. Qu'on s'armât en guerre contre ces vilains loups qui dévoraient les petits chaperons rouges, rien de mieux ; mais comment qualifier ces parties de plaisir qui consistent à massacrer froidement de pauvres animaux inoffensifs !

D'un joli mouvement de tête, Sosthène applaudissait à cet élan si généreux, mâchonnant une phrase à effet quand, au dernier mot d'Andrée, le général ouvrit subitement les yeux.

« Inoffensifs ? Corbleu ! tu en parles à ton aise, ma belle. J'en appelle à tous ceux qui ont pu voir comme moi un dix-cors ou un sanglier faire tête. Tu ne sais donc pas qu'on risque bel et bien sa peau à ce petit jeu-là.

— Cas de légitime défense, père ; aussi pourquoi ne pas les laisser brouter tranquillement ?

— Nous aurions de jolis taillis si on t'écoutait. Ah ! si ma goutte me faisait plus de loisirs, on en verrait de belles, je t'en réponds. A t'entendre, ne dirait-on pas qu'un cuisseau de chevreuil, un rable de lièvre, ou une aile de perdrix, sont choses répugnantes ? Nous ne sommes pas des Brahmines, nous autres. »

Le galant Sosthène vint à la rescousse.

« Je partage en tous points l'avis de mademoiselle et, comme elle, je ne comprends que la chasse aux animaux féroces.

— Alors, nous allons demander au ministre de vous envoyer à Pondichéry, où vous trouverez certainement de beaux coups de carabine à placer.

— Que dites-vous donc là, général, s'écria Mme de Bonchamp, vous ne savez donc pas que Sosthène n'a jamais touché un fusil de sa vie ?

— Et je suis heureux de le confesser, ajouta le substitut. Pour viser un autre gibier, ma chasse à moi n'est pas moins attrayante que l'autre. Quelle lutte est plus faite pour passionner ? On sourit alors de pitié en pensant que tant de braves gens vont, de gaieté de cœur, risquer la pleurésie ou l'insolation pour la mesquine satisfaction de remplir leur carnier. »

Et, pendant dix minutes, il dépensa des trésors d'éloquence à décrire

l'âcre volupté ressentie par un trappeur de cabinet sur la piste d'un gibier humain. Il donnait le frisson en parlant de la *juste vindicte des lois.* On croyait entendre un grincement de menottes et de verroux.

Le général étouffait des bâillements. Au dehors, la voiture des Bonchamp venait de s'annoncer par un bruissement de roues écrasant le gravier. Chacun se leva.

« Vous m'excusez, n'est-ce pas, mon cher Sosthène, mais il faut absolument qu'à cinq heures je sois debout pour surveiller mes vignerons. A propos, vous savez que, par récent arrêté de ces dames, nous prenons ensemble après-demain matin la route de Paris ? Je ne suis pour rien dans cette proposition, mais, quoi qu'il en soit, je ne veux pas quitter Valcreux sans vous avoir fait goûter mon vin doux. »

Dix heures sonnaient quand on se sépara.



Sosthène de Bonchamp avait traversé le quartier latin sans jamais s'abandonner au courant de ces joyeuses excentricités dont, barbes grises, les avocats et les médecins aiment tant à se souvenir. Très élégant dans sa raideur de diplomate, il arrivait en tilbury jusqu'à l'École de droit et jamais, au grand jamais, ne s'était commis dans la société d'étudiants familiers des mauvais lieux. Pour ceux-là, Bonchamp était un *puant,* car il ne s'était jamais montré chez Bullier, et personne ne pouvait dire l'avoir rencontré avec une maîtresse au bras.

Mme de Bonchamp, veuve d'un président de cour, avait une fortune plus que suffisante pour permettre à son fils quelques-unes de ces frasques mondaines que l'entraînement de la jeunesse rend excusables, mais le sage Sosthène n'eut jamais d'écarts. Il avait toujours aussi régulièrement pioché que s'il eût dû attendre son pain d'un emploi.

Le projet de mariage avec Mlle de Valcreux datait déjà de plusieurs années. On pouvait alors le trouver trop jeune, mais maintenant, à vingt-six ans sonnés, n'était-il pas temps d'en finir? Tout s'accordait si bien : l'âge, la position sociale, la fortune. Quel meilleur parti pourrait-on trouver ? Pour sa part, Sosthène ne mettait pas en doute le consentement d'Andrée, seulement il s'étonnait tous les jours davantage qu'elle montrât si peu d'empressement à devenir Mme de Bonchamp. Certes, il la trouvait

fort belle personne et des plus désirables; mais lui-même, grand, bien fait, élégant, doué d'un physique agréable, n'était-il pas un mari séduisant? Voulait-on mettre sa patience à l'épreuve? Enfin, un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudrait bien qu'à un moment donné elle se prononçât nettement. Il attendait.



Tout le château est dans l'émoi du départ.

Les Bonchamp viennent de faire leur entrée en s'excusant d'arriver au dernier moment.

« Ne vous fiez pas à la pendule, dit le général en tirant sa montre, voici l'heure exacte du chemin de fer et nous avons encore vingt-cinq bonnes minutes avant de monter en voiture. Pourvu maintenant qu'avec leur rangement de chiffons, ces dames ne nous fassent pas manquer le train. C'est ce qui arrivera certainement si je ne m'en mêle pas. »

Il ouvre la porte du vestibule et prenant sa voix la plus profonde : *Descendrez-vous bientôt de là-haut?*

Le substitut n'en revenait pas qu'à son âge, il eût conservé un timbre de voix aussi vibrant. Il fallait vraiment que les vitres fussent solides !

« Quel terrible Barbe-Bleue vous auriez fait, général !

— Pas ici, au moins, fit M. de Valcreux en riant, car on m'y fait virer comme un véritable toton. Croyez-vous donc que c'est de gaieté de cœur que je retourne m'enfermer à Paris quand j'aurais tant de choses utiles à faire ici? Mais voici ces dames. Mettons que je n'ai rien dit. »

Les voyageurs étaient au complet dans la salle à manger où le thé venait d'être servi. Les dames avalèrent à la hâte quelques tartines de pain beurré, mais les hommes sentaient le besoin d'une réfection plus solide, car on savait que le train ne s'arrêterait plus qu'à midi pour déjeuner. Le doux Sosthène attaqua le pâté de lièvre, et le général en fit autant. On était trop pressé pour causer.

« Ah, saperlipopette! s'écria M. de Valcreux en désignant une carafe pleine d'un liquide verdâtre, et mon vin nouveau que nous allions oublier. C'est le premier jus du pressoir et je tiens beaucoup à vous le faire goûter. Orgueil de propriétaire ! »

La carafe circula. Bien qu'elles eussent à peine trempé les lèvres dans

leurs verres, les trois dames s'extasièrent à l'envi sur le bouquet du cru de Valereux, mais, prudemment, s'abstinrent de pousser plus loin l'expérience.

Le substitut, faisant claquer sa langue, revint à la charge très crânement. Bah ! cela se buvait comme du petit-lait; mais, au fait, pourquoi donc le propriétaire d'un tel nectar ne prêchait-il pas d'exemple ?

« Oh ! pour moi, fit le général en clignant de l'œil, il suffit d'une gorgée de ce petit vin de dame pour apprécier sa qualité; mais maintenant, avec votre permission, mon cher garçon, je vais arroser mon pâté d'un bon verre de Xérès. Un vrai tonique ! celui-là. Libre à vous d'en faire autant.

Mais le grave Sosthène était trop prudent pour céder à la tentation. Un domestique vint prévenir que la voiture était attelée. On avait tout juste le temps d'arriver en gare à l'heure du train. N'oubliait-on rien ?

Pendant le trajet, Mlle de Valereux se montra fort inquiète de la façon dont son petit *frère inférieur* effectuerait le voyage de Paris. Allait-on vraiment l'arracher à ses caresses pour l'enfermer en mauvaise compagnie dans une de ces affreuses boîtes grillées, lui qui depuis quatre mois n'avait pas quitté sa petite maîtresse d'une minute. Il était si mignon, si délicat, le pauvre petit, que pour rien au monde elle ne consentirait à s'en séparer.

« Il le faudra pourtant, ma chère enfant, dit le général, car les règlements sont formels; mais je te promets de recommander tout spécialement l'intéressant Frisky à la sollicitude du chef de gare, qui est à ma dévotion. »

Cela ne suffisait pas. Andrée continuait à protester, couvrant son cher toutou de caresses passionnées que Sosthène trouvait intérieurement fort déplacées. Il intervint néanmoins, tout heureux d'une idée spontanée qui sans doute lui vaudrait quelque bon point. Pourquoi chercher si loin ? Ne pouvait-on tenter avec toutes chances de succès l'escamotage du roquet ?

Mlle de Valereux fut ravie de cette ingénieuse combinaison, qu'elle paya comptant de son plus charmant sourire. Oui, en effet, le bon Frisky tenait si peu de place qu'il serait certainement fort à l'aise dans le plus petit sac de voyage. — Il y eut répétition de l'emprisonnement avec branlement de l'index. C'était on ne peut plus sérieux, cette fois. On promettait

d'être bien obéissant et de ne pas vendre petite maîtresse en aboyant devant les vilains employés! On allait avoir une prime d'encouragement, mais il fallait qu'on engageât sa parole de toutou de rester fidèle à la foi jurée.



LE DÉPART.

De ses petits yeux pétillants, le roquet semblait ratifier le traité. C'est bien. Elle avait confiance.



On est enfin parti. Le train brûle les rails.

Les cinq voyageurs ont heureusement pu s'installer dans un wagon inoccupé. Le général est plongé dans la lecture de son *Figaro,* pendant qu'à mi-voix les deux mères causent de leurs chers enfants si bien faits l'un pour l'autre. Mme de Valcreux compte beaucoup sur ce retour à Paris pour hâter la conclusion du mariage, et, de son côté, Mme de Bonchamp affirme que, littéralement, son pauvre Sosthène se meurt d'amour. Cela devenait inquiétant et d'autant plus inexplicable, qu'Andrée, malgré ses

incessantes taquineries, le mange des yeux. Elle n'était pas seule à l'avoir remarqué.

Les deux futurs se font face de chaque côté de la portière.

Andrée, renversée dans les capitons du dossier, regarde obstinément défiler les arbres du paysage, comme pour se soustraire au regard luisant de son vis-à-vis. Ce grand dadais l'exaspère avec son sourire vainqueur. Elle vient de sentir comme un frôlement de son pied. Tiens ! tiens ! est-ce que les fumées du vin doux le rendraient entreprenant ou bien plutôt grossier ? Elle le souhaiterait presque, pour avoir occasion de lui dire un mot désagréable.

Appuyé sur son coude, le galant Sosthène éprouve un sentiment de bien-être inexprimable. Bien loin de le fatiguer, la trépidation du wagon lui semble un bercement délicieux. Il a, tout éveillé, des visions de rose et de vert tendre. N'est-il pas vraiment un mortel favorisé des dieux ? Ces dédains apparents de sa belle future ne sont-ils pas plutôt les artifices, la stratégie d'une coquetterie raffinée ! Un excitant de plus pour lui. Et alors, en prenant tout son temps, il procède à l'inventaire de son trésor. Une douce chaleur le pénètre, colorant ses joues de petites rougeurs pudiques. Sans doute qu'à ce moment, en vertu de l'attraction magnétique, elle aussi doit éprouver le même trouble. N'est-ce pas là ce que Goethe appelle des *affinités électives ?* Quelle amusante devinette ! Il se trouve si bien qu'il n'éprouve aucun besoin de parler. Au fait, pourquoi, au lieu de tenter d'arracher Andrée à sa rêverie par quelque phrase banale sur la monotonie du paysage ou sur la vitesse acquise, n'essayerait-il pas à son tour de jouer l'indifférence ? Il ne doutait pas que Mlle de Valcreux dépitée encore plus que lassée de son attitude insolite, n'en vînt à rompre le silence la première. C'était là une victoire dont il se promettait de tirer bon parti.

Sosthène achevait sournoisement ce plan de campagne, quand soudain ses sourcils se rapprochèrent, creusant un sinus tragique. Sa physionomie souriante prit une expression d'inquiétude.

Frisky, depuis longtemps libéré, dormait en boule sur les genoux de sa maîtresse vaincue par l'assoupissement. Le substitut, dérangé dans ses calculs, n'en ressentit cependant aucun dépit, bien au contraire. Tiraillé par une préoccupation toute nouvelle, il parut très vivement s'intéresser aux terres labourées qui passaient devant ses yeux comme une fumée

rousse. Quelle heure était-il ? Le général, toujours si bien informé, pouvait le renseigner d'une façon précise sur les stations. Quand devait s'arrêter le train ? Seulement à midi pour déjeuner ? Sa montre à lui ne marquait que onze heures vingt-deux minutes, et encore était-elle en avance !

Alors seulement Mme de Bonchamp remarqua l'altération de ses traits.

« Mais regardez-le donc, il est littéralement vert, le pauvre enfant ! Qu'as-tu, dis, mon mignon ? »

En toute autre circonstance, et par respect de sa gravité professionnelle, il se fût montré choqué de ces caresses ridiculement enfantines ; mais il n'y pensa même pas.

« Ce n'est rien, fit-il en s'efforçant de sourire, une indisposition passagère. »

Mais l'excellente mère tenait bon, ne se payant pas de raisons uniquement inspirées par un sot respect humain. Lui qui n'avait jamais eu, même enfant, cinq minutes de malaise. Elle en avait la tête perdue. Le sac de voyage fut bouleversé par la recherche du flacon de sel anglais. C'était souverain.

Le flacon, brusquement débouché sous le nez du dolent substitut, provoqua aussitôt un éternuement qui ne fit qu'augmenter l'assombrissement de son visage.

« Dieu te bénisse ! mon cher enfant. Allons, tu te sens déjà un peu mieux, n'est-ce pas ? »

Lui, qui pendant toute sa vie s'était montré si bon fils, envoyait mentalement madame sa mère à tous les diables. Il en était à un de ces moments où l'être le plus débonnaire se sent devenir féroce.

« Tranquillisez-vous, chère madame, fit le général en clignant de l'œil, je sais ce que c'est ; une petite trahison de mon vin doux, très dur pour ceux qui n'ont pas la tête solide. » Puis il ajouta d'un ton paterne : « Le mieux serait de le laisser tranquillement faire son petit somme, à moins qu'il n'éprouve le besoin de mettre le nez à la portière. »

Subitement éclairée par ces derniers mots, la pauvre Mme de Bonchamp entrevoyait alors quelque chose d'horrible et, secrètement, elle maudissait le général de n'avoir pas, lui si expérimenté, arrêté à temps l'imprudent.

Andrée ne se montra pas indifférente bien qu'elle fût en ce moment

tiraillée par deux sentiments opposés : l'affliction causée par la vue d'une souffrance véritable et le malin plaisir de surprendre son *prétendu* en si piteux état.

Le substitut se tenait immobile dans son coin, les mains croisées.

« Ne fermez donc pas les yeux, mon pauvre Bonchamp, dit le général, ou gare à l'escadron des fuséens. Je connais ça.

On s'habituait déjà à l'idée d'un dénouement qui devait être particulièrement désagréable aux wagons suivants. Andrée, dûment avertie, s'était rapprochée de sa mère, dérangeant fort mal à propos le petit chien qui sans façon s'installa sur les genoux de M. de Bonchamp. — Sa maîtresse pouvait-elle aller l'y reprendre sans manquer à toutes les convenances ?

Et pendant ce temps, l'infortuné Sosthène, sombre, le visage convulsé, luttait contre un crescendo de déchirements inavouables. On avait pu se montrer indulgent pour l'indisposition que le général lui supposait, mais bientôt n'allait-il pas être contraint d'avouer l'odieuse, l'écœurante vérité ! Et alors, après ce scandale grotesque, quelle chance lui resterait-il d'être agréé par Mlle de Valcreux ? Il se rappelait avoir lu dans la *Physiologie du mariage* l'aventure presque identique d'un galant officier qui, lui au moins, avait eu le courage de ne pas survivre à sa honte.

Impossible de lutter une minute de plus. — Sosthène tenant toujours le petit chien se dressa subitement.

« Hein ! Qu'est-ce que je vous disais ? » fit le général auquel ce mouvement donna le change.

On entendit aussitôt un cri aigu. Le chien venait de tomber sur la voie.

« Frisky ! mon Frisky ! » s'écria Andrée frémissante, les lèvres amincies.

En un clin d'œil, et avant qu'aucun des spectateurs de cette scène émouvante eût pu la prévenir, Sosthène ouvrit la portière et s'élança dehors.



Les trois femmes s'étaient évanouies. — Le général surmontant son émotion allait de l'une à l'autre avec le flacon de sel, ne sachant trop à quel parti s'arrêter. S'il essayait de se glisser jusqu'à l'avant du train pour

donner l'éveil, n'avait-il pas à craindre pendant son absence la contagion de cet acte de folie?

Le premier mot que Mlle de Valcreux prononça en rouvrant les yeux fut le nom de Sosthène. Elle fondait en larmes à la pensée que malgré sa souffrance le pauvre garçon avait risqué sa vie pour lui épargner un chagrin. Quelle folie sublime ! s'élancer d'un train en marche pour sauver la vie d'un misérable roquet! A l'heure présente elle se souciait bien du Frisky ! N'était-il pas la cause d'un effroyable malheur! Andrée se trouvait criminelle, se reprochant durement d'avoir si longtemps méconnu cette nature de héros. Dans une sorte d'apothéose, son Sosthène transfiguré lui apparaissait, voltigeant dans un suaire blanc, sa belle tête pâle couronnée du nimbe des martyrs.

Le sifflet de la machine annonça enfin l'entrée en gare.

A tous risques, et malgré l'avis qui recommande aux voyageurs d'attendre l'arrêt complet du train, M. de Valcreux sauta gaillardement sur la voie, tant était grande son impatience d'annoncer la fatale nouvelle.

Le chef de gare, déjà informé de l'accident, lui remit aussitôt la dépêche qu'il venait de recevoir à son adresse. — D'un clin d'œil le général la parcourut en respirant bruyamment.

Frisky sauf. Sauveur maculé de boue, habits déchirés. Pas d'avarie sérieuse. Envoyez malle pour toilette. Reprendrai train suivant. Sosthène.

Quand, boitant un peu, le général, radieux, revint auprès des dames pour leur annoncer l'heureuse, la stupéfiante nouvelle, il les trouva dans un tel état de surexcitation nerveuse, qu'il jugea prudent d'envoyer chercher le médecin de la gare.

Mme de Bonchamp, complètement rassérénée par plusieurs lectures du télégramme, s'épuisait en efforts pour calmer la pauvre Andrée qui versait maintenant des larmes de joie. — La détente vint enfin.

On avait laissé repartir le train pour attendre l'arrivée de Sosthène.

Devant la table du buffet où les quatre voyageurs avaient fini par prendre place, le général, sa fourchette en l'air, ne se lassait pas de répéter : — Quelle chance extraordinaire !

— Ah! père, si tu savais comme il me tarde de le revoir! fit Andrée avec un grand soupir.

— Allons, dit gaiement le général, je crois que cette fois tu es bien décidée à rattraper le temps perdu; mais, morbleu! tu n'as plus de raison

d'en vouloir aux proverbes. Hé ! hé ! sais-tu qu'ils ont du bon, les proverbes.

— Quels proverbes ? cher père.

Le général se pencha discrètement à son oreille.

— Ne dit-on pas qu'il y a un bon Dieu pour les ivrognes !

L. Saint-François.





QUELQUES TYPES DE CHASSEURS

VI



Officiers en retraite, capitaines, chefs de bataillon, commandants ou majors. — Il est petit généralement, a le front déprimé, des moustaches grisonnantes coupées en brosse, pommettes proéminentes sous les yeux, galbe court et rond, voix brève, forte et rude. Il commande toujours plutôt qu'il ne parle. Hargneux, ne souffrant pas la contradiction, intraitable en politique, ratapoil numéro un, sabre au poing pour défendre ses opinions ; c'est un chardon qui pique par tous les bouts. Il chasse tous les jours et le soir, au café, em..... ses auditeurs du récit de son adresse. Il ne manque jamais les coups doubles. Les doublés lui sont familiers.

Son costume date de trente ans. Il l'a acheté à Neuf-Brisach avant la guerre de Crimée. C'est simple, rustique et culotté. Paletot de velours à côtes maron aux reflets jaunâtres, avec des fils de vétusté ; manches devenues étroites par l'engraissement des biceps. La main large, courte, chargée de poils. Les ongles peu cultivés. Col carcan en crin noir, pantalon sac qui fut bleu et d'uniforme, guêtres de cuir usées et souliers ferrés fait au *quartier*. Son fusil est invariablement à baguette. Le filet de son carnier est

1. Voir le numéro du 15 septembre de *la Vie élégante*.

protégé par un recouvrement de peau d'un chevreuil qu'il tua jadis et dont l'âge a mangé les poils. Il contient une fiole de cognac et un sac à tabac. Il porte un grand chapeau de panama, parce qu'il n'y a rien de plus léger. Son chien est un métis griffon, à courte queue, intelligent et pillard. Gare aux lapins de trappe quand le perdreau manque! Il chasse de l'aube au coucher du soleil. Déjeune au cabaret d'une omelette au lard et d'un morceau de fromage ; repas qu'il couronne par de nombreuses pipes et des petits verres. C'est un chasseur sérieux. Rien pour le plaisir. Il n'est pas riche. C'est pour sa famille et pour le garde-manger qu'il chasse. Il n'envoie jamais de bourriche. Quelquefois cependant dans son pays quand il a une occasion.



UN BOUTIQUIER.

VII

Boutiquiers de Paris. — Qu'il soit bonnetier, coiffeur, bottier, chemisier, chapelier, il est aussi *rasoir* comme chasseur que comme homme politique. Des théories à n'en plus finir. Il a lu d'Houdelot, Blaze et Lavallée. Il connaît par cœur et les récite, les aphorismes de saint Hubert. Tous les coups lui sont familiers ; mais son triomphe, c'est le tir en battue. Il fait journellement le coup du rouage. Il chasse le dimanche quand le magasin est fermé, avec son associé, son beau-frère, l'emballeur d'en face. Il loue généralement une chasse dans un coin inconnu, du côté de Mantes-la-Jolie. C'est une petite chasse de terrains communaux sans gibier, ce qui ne l'empêche pas de revenir avec un carnier bondé. Il est bien heureux qu'il ne chasse qu'une fois par semaine, il se ruinerait chez Lambert en achat de gibier. Aussi a-t-il pris le soin, avant de partir, d'en faire sa provision aux Halles centrales, parce que ça coûte moins cher. Beaucoup de bruit au départ, autant à l'arrivée. Sa *dame* vient le chercher à la gare avec les enfants.

Son costume est convenable. D'un bon faiseur. Il a un fort rabais par les commissionnaires. Bottes imperméables, jaquette préparée au savon

imperméable anglais permettant de chasser par tous les temps. Son carnier est comme Jeanne d'Arc ; mais on a eu soin de le frotter avec un morceau de bœuf saignant pour le culotter. Fusil à percussion centrale de Claudin, cartouchière sur le devant en peau de crocodile, et en plein hiver gibecière-manchon. Bottes un peu théâtrales aux clous saillants pour éviter de glisser dans la plaine! Un melon de cuir bouilli verni avec soupape ventilatrice et visière circulaire complète le costume. Il a acheté un chien de bonne race au Jardin d'acclimatation. Il tombe en arrêt devant les lézards et les taupes. Le boutiquier méprise les races françaises. Il préfère les chiens anglais qui quêtent de haut et arrêtent plus loin.

Il envoie un lapin à Clémentine, sa première demoiselle. Il ira le manger avec elle mardi. Il raconte à sa femme que Pitanchard l'a invité à dîner ce soir-là.

Règle générale et sans aucune exception : *Il louera une grande chasse l'année prochaine.*


LA FEMME-HOMME.

VIII

La Femme-Homme. — Elle n'a pas de barbe, mais elle chasse et fume comme ces messieurs, mieux que ces messieurs. La vraie Diane est petite, bien prise, peu chargée d'embonpoint, et montre avec une certaine situation des formes rondelettes. Elle a bien essayé et renvoyé quinze fois son costume chez son tailleur. Jamais il n'était assez collant. Si elle était au moins bien faite, il est probable qu'elle eût demandé plus d'étoffe dans les culottes. Plus intrépide que l'homme sous la pluie, elle ne bronche jamais devant les intempéries. Comme tir, elle est d'habileté moyenne. Elle ne demande qu'à ne pas paraître inférieure aux hommes. Elle n'aime pas les soins du ménage ; elle les laisse à son mari ainsi que les enfants. Du mois de septembre au mois de février elle ne pose pour ainsi dire pas chez elle et néglige tous ses devoirs de femme du monde, parents, amis,

visites, relations. En chasse, la société des jeunes gens lui plaît beaucoup. Elle en fait inviter une quantité comme à un bal d'Américains. Elle prend volontiers un petit verre au coin d'un bois en compagnie d'un beau blond, pour chasser le brouillard. Elle aime assez les propos lestes et gaillards. Il ne faut pas se gêner entre hommes, ne manque-t-elle jamais de dire en faisant un petit effet de cuisse. Elle méprise souverainement son mari qui n'est généralement pas chasseur. Elle le traite de femmelette, de poule mouillée et se croit bien supérieure à lui. Elle aime les chevaux, les meutes, les airs de trompe, les cirques, les tableaux de chevaux. Ses manchettes et ses cols sont ornés de chiens, de loups, de mors, etc., etc. Elle relève ses cheveux sur le sommet de la tête afin de les dissimuler et d'avoir l'air d'un joli garçon. Elle se fait la raie de côté et se passe sur les lèvres une légère bistre imperceptible. Elle porte la chemise d'homme sans prétention, de gros souliers lacés. Elle n'a pas besoin de poser pour le pied. Elle gante cinq un quart, c'est vous dire... Cependant s'il lui arrive de chasser avec des jeunes gens qu'elle ne connaît pas ou qui ne la connaissent pas, elle a ordinairement un pli à son bas qui la gêne beaucoup. Elle s'appuie sur le bras d'un de ces messieurs pendant que le plus empressé délace le gros soulier et découvre le pied de Cendrillon. Elle ne porte pas de gants. Elle ne pourrait pas tirer avec des gants. Elle laisse cela à ces messieurs, mais elle porte pour vingt-cinq mille francs de diamants et de perles à ses doigts. Elle a adopté le Nickerbocker de velours de soie bleu ou noir avec les gros bas de laine noire ou bleu foncé. Son chapeau tyrolien est orné d'une petite plume de faisan qu'elle a tué le jour de l'ouverture. Ne vous avisez pas, jeune homme, de lui offrir de porter son fusil. Il est de poids ordinaire et elle a assez de biceps pour le porter elle-même, Dieu merci! Soyez très chasseur avec elle. Elle ne s'effarouchera pas d'une légère agression... sous bois.

Partie de chez elle le matin en costume, elle aime assez à revenir de bonne heure, quand il fait jour, afin de pouvoir se montrer dans son coupé avec une colonne de bourriches à côté du cocher. Elle va porter elle-même son gibier à domicile. Son gibier! *Leur* gibier! car elle a une manière adorable de se faire offrir la plus grande partie de la chasse de ces messieurs. Elle en donne un peu à tout le monde, principalement aux femmes mâles et surtout à celles qui demeurent dans le quartier des Champs-Élysées. Il fait encore jour, elle peut parfaitement être vue par les gens

qui vont au Bois et qui en reviennent. Elle crayonne un mot sur sa carte et s'invite sans façon à venir manger son gibier tel jour. Elle fait un tour de Bois et rentre s'habiller. On dîne au restaurant en bande, et on va à la Renaissance ou aux Variétés. La fatigue ne l'a même pas effleurée. Elle ne demande qu'à recommencer. Comme elle rentrerait sans doute très tard, avait-elle eu soin de dire le matin avant de partir, monsieur est allé dîner chez sa mère avec ses enfants. L'année prochaine elle chassera à courre.

IX

Seigneurs et châtelains. — Ici le grand luxe est de bien faire garder sa terre, ce qui devient de jour en jour plus difficile. La veille de l'ouverture tous les hobereaux des environs se réunissent chez l'un d'entre eux. On a arrêté d'avance chez qui on ouvrirait la chasse. Chacun conserve pour un jour donné l'ouverture de sa chasse. On a ainsi dix ou douze ouvertures à faire successivement. C'est un des seuls plaisirs de la campagne ; il ne faut pas les dépenser tous le même jour. Étant grandement logé, on peut donner l'hospitalité à quinze ou vingt personnes ; ce qui avec le fonds du château forme un contingent respectable. On dédouble les lits ; des ménages se rapprochent ; on installe des dortoirs pour les garçons. Arrivé le soir au château, on fait un de ces dîners dont le secret n'est gardé qu'en province : matières premières hors ligne. Chacun vante ses chiens et conçoit les plus gigantesques espérances pour le lendemain. On se couche de bonne heure. Rarement dans le camp des garçons on ne s'amuse autant que cette nuit-là et vous n'avez pas encore fermé l'œil qu'il faut passer vos culottes. Les gardes n'ont pas besoin de venir frapper à votre porte. Vous déjeunez de viandes froides, de café froid avec cognac ; tous ces froids vous réchauffent un homme.


UN CHATELAIN.

Entrée en campagne. Tout est bien organisé. Pas de porte-carniers en livrée comme ces chers messieurs de la finance et du haut commerce parisien. Chaque chasseur a un gamin du village qui lui sert de porte-carnier. Les gardes sont sur les périmètres occupés à empêcher l'invasion des

maraudeurs et des écornifleurs. La chasse est généralement fructueuse. C'est seulement à la campagne, en province, dans ces vieux châteaux qu'on trouve de bons chasseurs. On ne compte plus les tireurs remarquables : ils abondent. C'est la pépinière des derniers et vrais chasseurs. Il faut que l'année soit bien mauvaise, que le gibier se soit mal reproduit pour que le soir on ne rapporte pas au château des paniers de lièvres et de perdreaux.

On s'habille comme on veut. Liberté entière. Le costume anglais cependant domine; mais le signe distinctif, le criterium, pour reconnaître un châtelain, c'est sa cape molle, une cravate bleue à pois blancs, des fleurs de lis en argent oxydé ou en ivoire en bouton de manche et épingle de cravate. L'épée de Charette est encore très recherchée. Les chiens sont de race certaine. On s'y entend très bien. On pourrait même dire que c'est dans les croisements savamment pratiqués que ces messieurs dépensent une grande partie de leur intelligence. La race canine se conserve aussi dans les châteaux. On est très éclectique. On envoie du gibier à toutes les têtes découronnées. Depuis ce jour néfaste où un fidèle serviteur trouva drôle d'envoyer au prince Napoléon une bourriche destinée primitivement à M[gr] Dupanloup et que le prince écrivit au marquis de K... pour le remercier de sa gracieuseté, chacun, de retour de la chasse, écrit sa petite carte lui-même et veille avec attention à son départ au chemin de fer.

Inutile de dire qu'un dîner plus plantureux encore que celui de la veille réunit tous les chasseurs, les notabilités de l'endroit, le curé qui est de toutes les ouvertures... à table. On se croirait au combat des Trente. Tous blasonnés, tous aux croisades. La noblesse de M. de Broglie est trouvée bien jeune. On a horreur du commerce et de la finance plébéienne. Depuis la première entrée jusqu'à la dernière pipe, depuis le haut de la table jusqu'au bas, dans la salle à manger, sur le perron, au fumoir, dans le salon, au billard, aux chenils où l'on va voir les chiens, on vomit feu et flammes contre le gouvernement. Aujourd'hui chez vous, demain chez moi, après-demain chez lui. Ces ouvertures durent au moins quinze jours et c'est toujours la même chose.

X

Le Chasseur naturaliste. — Encore une variété de l'espèce. Mal tourné, mal bâti, maladroit, costume sans caractère, ordinairement ridicule. Il ne s'occupe que des choses qui ne sont pas de la chasse. Il porte un fusil. Pour-

quoi ? jamais il n'est en garde et le gibier le surprend sans qu'il pense à tirer. A-t-il un voisin, — ce que je ne souhaite pas au voisin, — il lui crie : Un lièvre ! et le lui montre avec son arme qu'il tient de la main droite. Il n'y a pas au monde de créature plus respectueuse pour la gent animale; mais gare aux plantes, aux insectes, aux papillons. Comme le monsieur de Marseille, au besoin il herboriserait des pierres. Aussi poli avec les gardes que respectueux de la propriété d'autrui. S'il lui arrive de dépasser les limites, il a pour excuse qu'il poursuivait la *Grande Tortue*, le *Flambé* ou le *Porte-Queue*, ce qui ne tombe pas sous la loi. Il ne pense jamais à rappeler son chien qui bat à des distances impossibles. Il faut une longue-vue pour l'apercevoir. Le soir, maître et animal se trouvent au rendez-vous pour partir : c'est la première fois de la journée que vous les voyez ensemble. Très frugal, spartiate en diable. Son carnier est tout un arsenal : boîte à insectes, boîte liégée à papillons, longues épingles fichées dans des carrés de papier, pinces courbes, scalpel, flacon de benzine, tubes pour les coléoptères, etc., etc. Il ne tire que lorsque le hasard lui envoie une perdrix, et de bien près ; lorsque, fatiguée d'un long vol, elle vient se poser sur ses culottes ou qu'un lièvre lui passe entre ses bottes. Le bredouille lui est familier, non pas qu'il tire plus mal qu'un autre, mais parce que son esprit est ailleurs. Il faut voir ses ravissements à l'ouverture : la flore est dans tout son épanouissement, les *ombellifères* sont nombreuses, les *labiées* dans toute leur beauté ; les *cryptogames* foisonnent. Il est agréable de rapporter dans le filet vide de plumes ou de poils d'excellents *agarics* ou des *bolets* savoureux. Le chasseur naturaliste est ordinairement cuisinier. Il prépare lui-même son petit plat de champignons comme un fils de Vatel ou de Carême : champignons à l'italienne, à la normande, à la provençale, etc. Il ne déteste pas un vin généreux et à la fin du repas devient babillard, voire même égrillard; mais il est naturellement sombre et ne parle qu'avec Bacchus. Il lui est impossible d'envoyer des bourriches. Il se contente, quand la récolte est belle, d'envoyer un beau plat de champignons.



UN CHASSEUR NATURALISTE.

XI

Les Braconniers. — Nous arrivons à la partie sombre de la série. Le braconnier est le destructeur de gibier le plus sérieux. La veille de l'ouverture il a exploré toute la plaine qu'il connaît de longue date et le matin, avant l'aube, il est sur pied. Les chasseurs citadins sont encore dans leur lit, le braconnier a déjà tué lièvres et perdreaux. Il est la providence des chasseurs de Paris et des marchands de gibier. Il envoie par le premier train à Paris tout ce qu'il n'a pas vendu à ses clients de la ville voisine. Le train qui amène les chasseurs se croise avec celui qui emporte leur gibier. Il chasse sans bruit, s'embusque au coin des bois, à genoux quand il voit battre les plaines environnantes. Alors il tue le lièvre manqué qui court vers le bois ou va tirer les perdreaux qu'on envoie vers sa cachette. Il ne reste jamais longtemps à la même place. Il emporte rarement son port d'armes, parce qu'après de nombreuses condamnations il a été privé du droit d'en prendre. Pour éviter le gendarme ou le garde champêtre, il en remontrerait aux Indiens les mieux exercés. Il ne marche pas, il rampe dans les fossés, derrière les buissons, dans les pièces d'ajoncs. La journée se passe ainsi et c'est lui qui a tiré le plus de gibier. Il ne rentre qu'à la nuit close en évitant les grandes routes. Il recommencera le lendemain et les jours suivants. C'est sa vendange. Elle est toujours abondante. Quel que soit le temps, il chasse. Il n'interrompt jamais son œuvre. Quand il pleut, c'est tant mieux, le citadin reste chez lui, les gendarmes et les gardes champêtres font leur domino au cabaret.



UN BRACONNIER.

La chasse de nuit lui est aussi familière. Il attend le gibier à la rentrée du matin, quand les premières lueurs du crépuscule invitent les hôtes des forêts à regagner leur gîte. Mais gare à celui qui voudrait lui mettre la main au collet! Il est très doux dans ses chasses de jour et s'il est pris, il accepte en philosophe le procès-verbal; mais la nuit, c'est autre chose. Les gardes le savent bien et le laissent tranquille. Sous tous les braconniers il

y a un assassin. Le soir, ripailles. On boit le vin du cru et l'eau-de-vie de betterave coule à flots. On chante, on passe une excellente soirée. Il arrive même que le braconnier soit poète. Il célèbre les hécatombes de gibier et la couardise des gardes au nez desquels tout cela s'est fait. Son métier officiel est charretier, maçon, charpentier, tous les petits métiers du village. Pendant la saison de la chasse, il déserte son ouvrage. Il est affilié à des sociétés de braconnage à des distances considérables et quand il y a un furetage ou un panneautage sur des terres trop bien gardées, on l'appelle en renfort. Il va augmenter la troupe et donner un coup de main. C'est le vrai destructeur du gibier. Il représente dans l'humanité l'ordre des rapaces qui, en ornithologie, compte aux premiers rangs le faucon, l'émerillon, le hobereau et l'épervier.

Son costume est des moins luxueux. Bonnet de coton, blouse, souvent nu-pieds dans ses sabots. Il défie les rhumes. Son fusil est aussi simple que sa tenue; une noble rouille le couvre et son carnier dit éloquemment tout ce qu'il a porté. Ses repas se composent d'un morceau de pain noir, une poire et la goutte; avec ça il peut marcher tout le jour. Il gagne beaucoup d'argent, mais le dépense au cabaret. Il est généralement pauvre. Il a perdu l'habitude de travailler. Sa femme l'exhorte à devenir plus rangé. Il l'envoie promener. Le pli est pris, il braconnera toute sa vie. Il dresse ses petits. Son chien n'est pas de race, mais admirable dans sa main.

Les braconniers sont très gaillards, très gais. Ils sont des danseurs effrénés aux assemblées du pays. Ils font quelquefois partie de l'orchestre. Ils aiment tous les plaisirs, surtout les défendus. Fort enclins à la paillardise, ils cultivent beaucoup les femmes de leurs collègues et mêlent, la nuit, agréablement la chasse et l'amour.

XII

Le Chasseur en chambre. — La nuit qui précède, il est d'une agitation fébrile. Il ne dort pas. Ses jambes font le moulin à vent. Il va s'endormir, mais cinq heures sonnent. Sa femme le réveille. Elle passe un peignoir, va dans le cabinet de toilette, ouvre le bec de gaz afin que ce gros chéri ait de l'eau chaude pour sa barbe. Ensuite elle lui fait chauffer une bonne tasse de chocolat préparé la veille. Elle lui met ses guêtres, lui donne sa ceinture de flanelle, etc., etc.; elle lui fait son nœud de cravate. Son domes-

tique est chargé de tous les ustensiles nécessaires au voyage. Il monte en fiacre et envoie un gros baiser à sa femme qui s'est mise à la fenêtre pour le regarder partir. Il fait prendre par son domestique son billet de chemin de fer. Il gagne la salle d'attente, laisse partir le train, remonte en fiacre : cocher, rue Mosnier, 54.... Mme Constance Dubois l'attend. Elle vient de rentrer. Il est sept heures du matin. Embrassements et remerciements. Il se déshabille, et comme il a passé une nuit blanche, on ne se lève qu'à midi. Deuxième tasse de chocolat. Elle est meilleure que la première. Le chocolat a eu le temps de réduire. Suavité des premières heures de la journée depuis sept heures du matin jusqu'à midi. Il récapitule tout ce qu'il aurait perdu s'il s'était mis en chasse : la journée est froide, pluvieuse; il serait transi, tandis qu'il a bien chaud, qu'il est très confortable. On envoie la bonne acheter le déjeuner, de plus un lièvre et deux perdreaux pour rapporter le soir à madame. Le gibier n'est pas encore arrivé. Il faut attendre au soir pour faire le carnier. On déjeune dans le lit, on prépare des histoires pour chaque pièce rapportée. A trois heures il passe son pantalon à pieds. Les étalages doivent être garnis, on renvoie la bonne à la chasse. Elle rapporte un lièvre allemand faisandé. Il veut le renvoyer. Constance dit qu'elle dîne chez sa mère. Elle portera le lièvre allemand faisandé à sa mère. Décidément il fera mieux de choisir son gibier lui-même en rentrant chez lui. Constance enlève toutes les petites provisions qui étaient dans le carnier. Il change de tout. Pour la vingt-cinquième fois on fait descendre la bonne. On lui dit de ramasser un peu de boue dans un journal et d'acheter un peu de mou pour le chat. Avec la boue on badigeonne les bottes ; avec le mou on frotte le carnier. On laisse la quantité de cartouches qu'on a pu dépenser à la chasse. Six heures sont bien vite arrivées. On consulte l'indicateur. Le train entre en gare à six heures quarante-cinq. Vingt-sixième descente de la bonne. On l'envoie chercher un fiacre au pont de l'Europe. Adieux touchants. On plaisante un peu sur la crédulité de la femme. On rit beaucoup. On se promet de chasser encore le même gibier. Il reviendra le lendemain lui conter comment tout ça s'est passé *là-bas*. Il descend place du Havre et fait sa provision de gibier. Il arrive chez lui avec un grand appétit, mais il n'accompagnera pas sa femme chez sa belle-mère : il a les pieds enflés. Il dînera et se couchera de bonne heure. Il conte à sa femme son adresse. Il n'a jamais mieux tiré, plusieurs coups doubles. Il y avait longtemps qu'il n'avait pris le fusil et il ne s'est pas trouvé rouillé

Il n'est pas comme les princes de la finance qui chassent dans des basses-cours et à grands frais; il aime, lui, les petites chasses domestiques, dans un petit coin retiré. C'est une espèce de chasse à huis clos. Il ne tire bien que lorsqu'il est seul. Sa femme l'embrasse et lui trouve mauvaise mine. Il n'est pas fort, il se fatigue trop.

— Je voulais rapporter des perdreaux à ta mère!

Qu'est-ce que vous voulez qu'on réponde à un mari qui vous dit qu'il voulait rapporter des perdreaux à votre mère? En voilà jusqu'à la prochaine fois.

Un vieux lapin.





LA CORBEILLE



Elle est mignonne, élégante, coquette, somptueuse, cette boîte de Pandore pleine de poésie et de richesse, au fond de laquelle étincelle le rêve éblouissant parmi les réalités chatoyantes.

Épars sur le satin capitonné, les joyaux fabuleux qui vont la sacrer jeune femme ne sont pas les seuls trésors enfermés dans ce coffret mystérieux que la fiancée curieuse ouvre en tremblant. C'est aussi l'avenir rayonnant qu'il recèle, l'avenir dont frémissent les doux espoirs dans chaque reflet de pierrerie, le secret ignoré de la vie, paresseusement blotti dans les dentelles légères dont chaque maille représente un louis d'or !

Cela est solennel, et c'est charmant. Que cela tient de place dans l'existence de la femme, cette corbeille qui lui apporte dans ses parois

soyeuses toutes les coquetteries de l'épousée, et qui est aussi le nid douillet des chastes amours! O la douce émotion, le lendemain des fiançailles, quand au livre de la destinée s'ouvre cette gracieuse préface messagère galante de messire Hyménée! Chaque lettre s'inscrit comme au livre des fées, en pierreries brillantes, dont les clartés qui fascinent resplendissent dans l'ombre ainsi que le regard magique d'une ravissante enchanteresse!

Les doigts blancs frémissent à la molle caresse de la soie parfumée, sur laquelle gisent les perles égrenées, au contact des ors effleurés, des mille bibelots, menue monnaie de cette magnificence. Les yeux bleus s'allument à l'éclat des brillants, et, comme la Marguerite de Gœthe, la vierge donne son âme en échange de ces joyaux.

La corbeille n'est point une modernité. C'est elle qui portait à nos belles aïeules la couronne héraldique, flamboyant diadème échangé contre la couronne virginale. C'est dans ses flancs coquets que les preux et les poètes eussent voulu enfermer les étoiles pour les mettre au front de leur dame! C'est elle qui contenait l'*annel*, tendre gage d'éternelle fidélité, la ceinture éclatante, tissée d'or et piquée d'escarboucles des altières patriciennes, et les gorgerettes de perles, et les colliers et les boucles, et tout ce qui étincelait à la parure des nobles châtelaines des siècles passés.

La corbeille a son origine dans le grand coffre en bois sculpté des épousées du moyen âge. La galante délicatesse des derniers Valois voulut quelque chose de plus raffiné. Il fallut aux cadeaux de mariage de leurs princesses les coffrets d'or ciselé de Benvenuto pour écrin. Les perles et les pierreries ruisselèrent le long des ors pour leur donner plus d'éclat. Les émaux éblouissants s'incrustèrent dans l'orfèvrerie, s'allumant à ses fauves lueurs. Puis, plus tard, les glaces de Venise, sur lesquelles les maîtres de la toute-puissante république ne dédaignèrent pas de tresser du bout de leur pinceau fée des guirlandes au coloris si doux que Breugel lui-même, le peintre des fleurs, eût été inhabile à en faire éclore de plus fraîches.

Au siècle dernier, Sèvres disputa aux meilleures fabriques de Saxe la gloire de pétrir les plus adorables coffrets. Des rondes d'amours soutinrent les boîtes gracieuses, aux flancs desquelles riaient bergers et bergères, galants seigneurs et coquettes marquises.

Pendant ce temps les vaisseaux de Suffren rapportaient des Indes conquises d'autres coffres plus splendides encore, dont les panneaux écla-

tants s'étoilaient de toutes les fantaisies folles, de toutes les richesses fabuleuses, de toutes les poésies fantastiques de l'extrême Orient, fastueuses reliques du vieux monde, mises aux pieds de nos belles grand'mères par leurs fidèles chevaliers.

Aux moins fortunées, l'on offrait les présents dans de grands sachets de satin ou de brocart, richement brodés et fleuris. Les coquettes inventions se passaient de pierreries, et le joli chiffonnage suppléait à la richesse. Il y en avait pour toutes, pour toutes les bourses et pour tous les caprices.

Aujourd'hui la corbeille de noce est devenue une simple figure : les présents que l'on multiplie aux pieds de la fiancée tiendraient difficilement dans le gentil bibelot que l'époux continue d'offrir par respect pour la tradition. Le mot *corbeille,* en ce siècle positif, représente la collection des toilettes, des parures, des bijoux, des dentelles et des cachemires, qui compose les atours de la jeune mariée.

Il y a vingt ans, la corbeille était régie par des lois presque absolues. Elle devait contenir deux cachemires de l'Inde, l'un carré, l'autre long.

Une robe de velours noir et une autre de couleur.

Des fourrures plus ou moins précieuses, suivant la situation de l'époux.

Deux éventails, accompagnant le missel de mariage, relié d'ivoire ou de velours blanc.

Une garniture de point d'Angleterre et une garniture de Chantilly.

Enfin, deux parures complètes, l'une de diamants, invariable et traditionnelle; l'autre de fantaisie, en pierres de couleurs mêlés de brillants.

Aujourd'hui, que le caprice a renversé toutes choses, que nos gentilles Françaises se moquent de toutes les coutumes et se soucient moins de l'usage que d'un seul de leurs cheveux, la corbeille est sans exigences et sans limites. Il lui faut des chiffons, des dentelles, des joyaux; peu importe lesquels, pourvu qu'il y en ait beaucoup, qu'ils soient intelligemment choisis et au goût de la jeune femme.

C'est à tort que quelques-unes ont voulu supprimer le cachemire de l'Inde sous prétexte qu'il est disgracieux. Ce sont celles qui ne savent pas le porter, ce châle aux plis de statuaire, si souple et si doux, fait pour mouler étroitement la femme en la voilant ! Les vraies élégantes lui ont

simplement adjoint la pelisse de loutre, bordée de castor ou de skungs, le vêtement indispensable des jours d'hiver. Grâce à son entrée dans la corbeille, la pelisse de fourrure a pris rang parmi les ajustements classiques, le fond de toute garde-robe recherchée. Ne nous en plaignons pas. Rien de plus séant, de plus chaud, ni de plus douillet, que ces vastes pelisses aux reflets veloutés qui enferment nos Parisiennes, pareilles à des chattes frileuses, les protégeant de toute froidure, quelque âpre que soit le vent, quelque glacé que tombe le brouillard !

La dentelle, blanche ou noire, offre un libre champ à l'initiative dans la corbeille moderne. Cela peut être une tunique de vieil alençon de cent mille francs, comme du point à l'aiguille à cinquante francs le mètre.

Par exemple, l'Angleterre et le Chantilly, les traditionnelles garnitures, sont absolument supprimées. On a vainement essayé la fantaisie du chantilly à résille noire appliquée de blanc ; cela n'a pas eu le moindre succès. Lorsque la corbeille n'est pas assez fastueuse pour comporter de vieilles dentelles, aubes d'Argentan, binches de Flandres, applications de Venise ou de Florence, l'alençon moderne est l'indispensable d'aujourd'hui. On y joint quelques mètres de point à aiguille, qui s'emploient pour les toilettes de second ordre, de la vieille valenciennes, ou de la malines quand le trousseau n'en contient pas suffisamment.

La forme de la parure a changé aussi bien que sa provenance. Les trois ou cinq hauts volants réglementaires sont supprimés. Le métrage est illimité et la hauteur ne dépasse guère vingt à vingt-cinq centimètres. La mantille que la mariée porte le jour de ses noces remplace le voile carré, et le châle qui a disparu aussi bien que le fichu, composé désormais de linon ou de tulle, au bord duquel frissonne un simple volant d'une hauteur de quelques centimètres.

Quant à la robe de dentelles, elle est devenue bien rare depuis que l'alençon a commencé de régner en souveraine absolue. Il faut être vingt fois millionnaire pour posséder une robe d'alençon ! Très privilégiée déjà, la jeune femme, quand le fiancé est assez heureux pour mettre au fond de la corbeille quelque haut volant de vieil alençon, un morceau d'aube ou de toute autre dentelle de grande valeur. Rattachée sur le tablier de la robe, cela compose une princière parure, et c'est désormais la superlative ambition des plus élégantes.

Moins encore de règle pour les bijoux, sauf la bague de fiancée qui

est une perle ou un saphir, cerné de diamants. Quelques-unes préfèrent une émeraude malgré la fatalité attachée aux changeantes lueurs de cette pierre mystérieuse. D'autres, un rubis — cette goutte de sang introuvable jaillie comme un pleur de souffrante tendresse par les entrailles de la terre en leurs étreintes suprême ?

La bague de turquoise n'est qu'une fantaisie. Beaucoup de volages pourraient cependant l'offrir à la jeune épousée qu'ils délaisseront bientôt. Car l'azur blêmissant de cette pierre symbolique, qui meurt avec l'amour expirant de l'infidèle, contient peut-être aussi pour l'abandonnée un gage de résignation et d'oubli !


ÉPINGLE DE CORSAGE.

La classique *rivière* de diamants n'est plus qu'un accessoire. Supprimée par derrière, sous les boucles qui en voileraient l'éclat, elle sert aujourd'hui à soutenir les pendeloques plus ou moins riches qu'elle supporte : fleurs de diamants, poires de perles, papillons aux ailes diaprées de pierreries, etc. Le collier de perles a remplacé la rivière. Simple filet serrant le col d'une seule ligne lumineuse, en rangs énormes superposés, glissant sur la peau pour mêler ses doux reflets opalisés au satin de la poitrine, il fait partie de presque toutes les corbeilles somptueuses, il est le fond de tout écrin sérieux.

Plus fantaisiste, le double serpent aux écailles de brillants qui forme la cravate symbolique adoptée par nos modernes Cléopâtres. Emblème d'éternelle tendresse, le serpent est un gage de fidélité, en même temps qu'un présent magnifique. Les deux têtes entrecroisées retombent sur la poitrine, soutenant dans leurs gueules béantes cinq perles énormes, tandis que les replis enlacés des deux reptiles mettent à l'attache des épaules une ligne resplendissante.

Le caractère spécial du bijou moderne est de se multiplier à l'infini. Véritable protée, il se transforme subissant cent métamorphoses, se montant et se démontant au gré de son possesseur, tour à tour bague, bracelet, agrafe, collier, diadème, porte-bonheur ou bandelette. Ceci appartient à notre siècle pratique. C'est l'ordre dans la richesse. Un seul bijou en contient trois ou quatre, ce qui supprime les autres. C'est ainsi que le

moindre bouquet de diamants se pose en aigrette, en diadème, dans la coiffure, en pendeloques au collier, en agrafe au corsage. Quelques-uns ferment un cercle d'or au poignet ou s'ajustent à la ceinture à un bouquet de fleurs. Bassol, le joaillier de toutes les souveraines, possède plus que tout autre l'art de ces multiplications.

L'émeraude — cette mystérieuse qui semble tombée gemme miraculeuse d'un monde inconnu où vivent les fées et dansent les willies — avait disparu de l'écrin des jolies femmes. Mlle de Rothschild — Mme Lambert — lui a rendu la vogue en en composant ses plus belles parures.



PENDANTS DE COU.

Le rubis — la pierre faite flamme — est l'apanage des nababs qui en étoilent la brune chevelure de leurs préférées. C'est aussi la pierre des voluptueuses qui rêvent de l'amour la souffrance. Cléopâtre et Marguerite de Valois durent se parer de rubis dans leurs ardentes veillées de folle orgie.

Le saphir, très en fureur, brille au corsage de toutes les idéales qu'effrayent la lumière trop crue du brillant et ses feux trop intenses. Ce sombre azur, reflet du paradis, tente les filles d'Ève, avides de leur patrie perdue.

Mais, je l'ai dit, la royale souveraine, c'est la perle, divine fleur des ondes, que fit éclore une larme de Vénus. Symbole de pureté radieuse, suave éclat tissé de rayons de lune, doux emblème des chères tendresses, la perle est le joyau de la femme jolie. Posée au lobe rose de son oreille enroulée, lui faisant un collier de ses grains satinés, il semble qu'elle lui emprunte un peu de sa grâce en lui donnant un peu de sa lumière. La perle meurt, dit-on, dans son écrin. C'est pour cela que, comme certaines princesses des vieux contes, certaines femmes ne quittent jamais leur collier de perles. Elles ne s'en séparent pas, même la nuit, et c'est une gracieuse image pour le jeune époux que ce frais visage de jeune femme, émergeant tout rose des draps de batiste, dans l'encadrement des perles retombées sur la poitrine blanche, flot de clarté sous la tremblotante clarté de la lampe opaline.

Quelques bracelets sont indispensables dans la corbeille. Un cercle d'or piqué de diamants ; une perle énorme enchâssée de brillants, fermant un anneau d'or ; une série de fils d'or, chacun supportant une pierre différente ; des pavés alternés émeraude, saphir et diamants ; chapelets de perles ; serpents sur la tête desquels s'écrase un énorme brillant, torsade de grenats que coupe un filet diamanté, que sais-je ?

Pour boucles d'oreilles, des boutons ; solitaires en diamants ; perles entourées de diamants ; ou, pour assortir à une parure, des dormeuses de saphir ou de rubis éclairées de brillants.

L'éventail vient après les bijoux. Trois éventails : l'un ancien, authentique ; un éventail de dentelle blanche, monté sur nacre, incrusté d'or ; un autre de dentelle noire, monté sur écaille, chiffré de diamants, sont élémentaires. Libre au fiancé d'en augmenter la collection par une série de peintures modernes, ou, ce qui est encore préférable, par l'adjonction de quelques éventails de style appartenant au XVIIIe siècle.

Nombre de bibelots complètent la corbeille. Nous les retrouverons dans un autre chapitre, car je mentionne ici seulement les présents *sérieux*, cortège enchanteur de tout mariage élégant.

Il me reste à parler des toilettes de la corbeille. Gracieuses transfuges, elles ont passé au trousseau qu'elles achèvent. Le mari offre plus de bijoux, de fourrures et de dentelles, tout ce qui est le fond inaltérable de la parure ; les robes restent au compte des parents, et, franchement, cela est plus naturel. Je leur consacrerai donc une étude spéciale qui suivra celle-ci.

Un usage très aristocratique et d'une convenance indiscutable joint à ces richesses le mignon coffret, coquette ressouvenance des traditions galantes. La fiancée le trouve empli d'or. C'est sa première bourse de jeune femme.

Mais quel soin dans le choix de ce coffret ! C'est là que se dévoilent la délicatesse, la galanterie, l'intelligence du prétendant. Le prix n'y fait rien. C'est le nouveau, l'inconnu, l'unique, l'imprévu, l'introuvable, l'inédit, qu'il s'agit de découvrir. L'on hait surtout aujourd'hui la banalité. Ce que l'on possède, nul ne doit l'avoir possédé, nul ne le doit posséder. C'est donc une pièce sans pareille, qui sera la préférée, quelque étrange création, épave d'un siècle envolé, œuvre sans rivale d'un artiste disparu. On fouille les antiquaires, on interroge les vitrines, on court des journées entières à la poursuite d'un idéal monstrueux peut-être, merveilleux par cela même

Pagode d'ivoire ciselé incrustée d'or, recélant un trésor dans le secret de son tabernacle, boîte étrange, étincelante d'émaux fantastiques, fruit fabuleux cueilli aux jardins des Hespérides dont un secret brise les contours



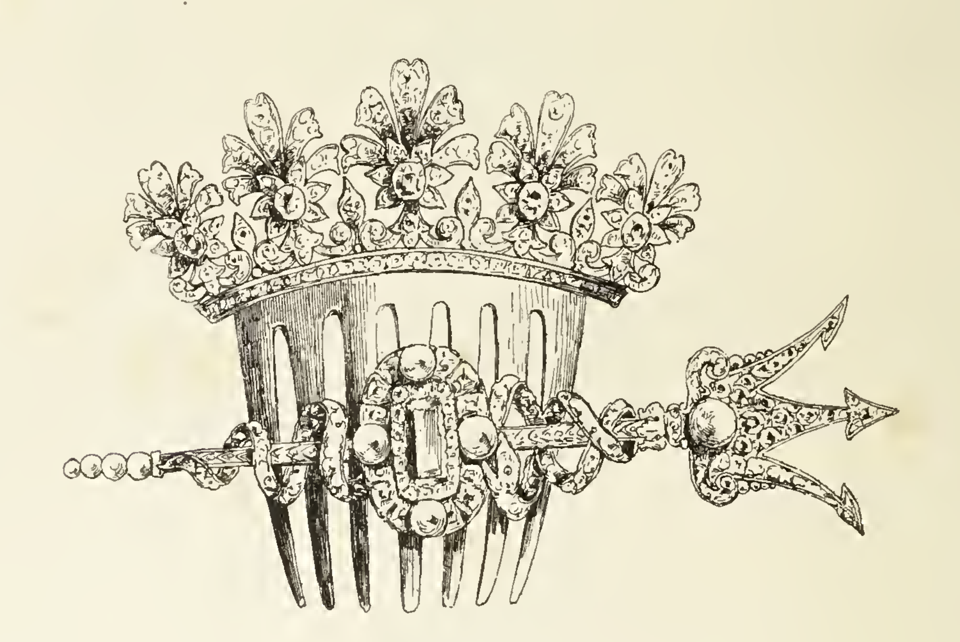
RIVIÈRE ET AIGRETTE EN PERLES ET DIAMANTS.

harmonieux, filet d'or emmaillé de perles, écailles transparentes et cristaux limpides, sur les flancs desquels se jouent les pierreries, que sais-je ?

Je pourrais ici parler du livre d'heures, une autre rareté. Que nous sommes loin du livre relié d'ivoire, chiffré d'or, de nos mères ! Le missel d'aujourd'hui est authentique, signé de quelque bénédictin du temps de la reine Anne. Sur le cuir gaufré de la reliure de Cordoue resplendissent les armoiries sous la couronne héraldique. Les sinets multicolores, minces

rubans de moire supportés par des cœurs brodés d'or, marquent les pages encadrées par des enluminures féeriques, où dansent les chérubins à côté des monstres les plus extravagants qu'ait vomis l'enfer. Ceci est un chef-d'œuvre, un joyau artistique, que la mariée, qui est une femme de goût, gardera toute son existence, précieux souvenir du « oui » éternel, pour s'en servir encore au jour béni des *noces d'or,* alors qu'après cinquante années de félicité, les époux renouvelleront leurs serments.

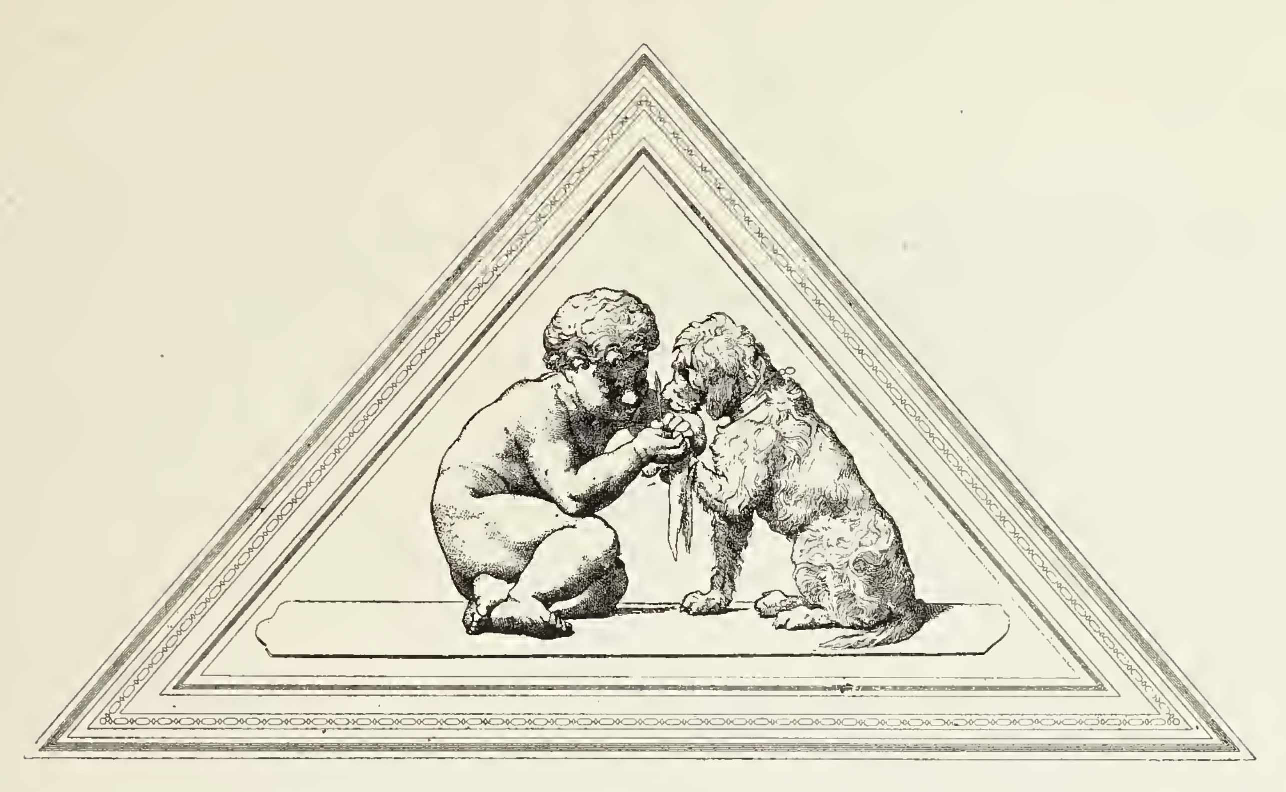
STELLA.



L'HOTEL DE VILLE EN 1583

(D'après le dessin de CELLIER)

Typ. A. Quantin.



GALERIE DES FÊTES. — Peinture d'H. Lehmann.

L'ANCIEN HOTEL DE VILLE DE PARIS

Le nouvel Hôtel de Ville de Paris qui se montre aujourd'hui resplendissant et superbe dans son premier rayonnement, aux yeux de la population, n'a point encore d'histoire. Quelle sera-t-elle ? Quels événements se passeront entre ces murs aux clartés souriantes de jeunesse ? Quand en présence du monument l'esprit se reporte vers le passé, vers l'ancien palais municipal, dont le nouveau n'est d'ailleurs que la résurrection éclatante, il reste frappé de tout ce qui a eu lieu là pendant les trois siècles écoulés, tragédies sanglantes, révolutions terribles et pacifiques, insurrections sociales, fêtes mondaines et populaires. C'est toute la vie d'un grand peuple en ses manifestations multiples et variées que ce monument semble résumer. L'histoire en a été écrite par des écrivains qui l'avaient étudiée avec érudition. Mais on n'avait point encore consacré d'une manière exclusive à l'ancien Hôtel de Ville un ouvrage qui fût son histoire artistique intime, qui fît connaître dans tous ses détails de formes, d'ornementation, de parure, cette œuvre superbe de la renaissance française. Cette étude est faite aujourd'hui; le souvenir des merveilles que l'Hôtel de Ville contenait ne disparaîtra point. Un jeune écrivain, M. Marius Vachon, qui a catalogué en les décrivant minutieusement les œuvres d'art détruites pendant

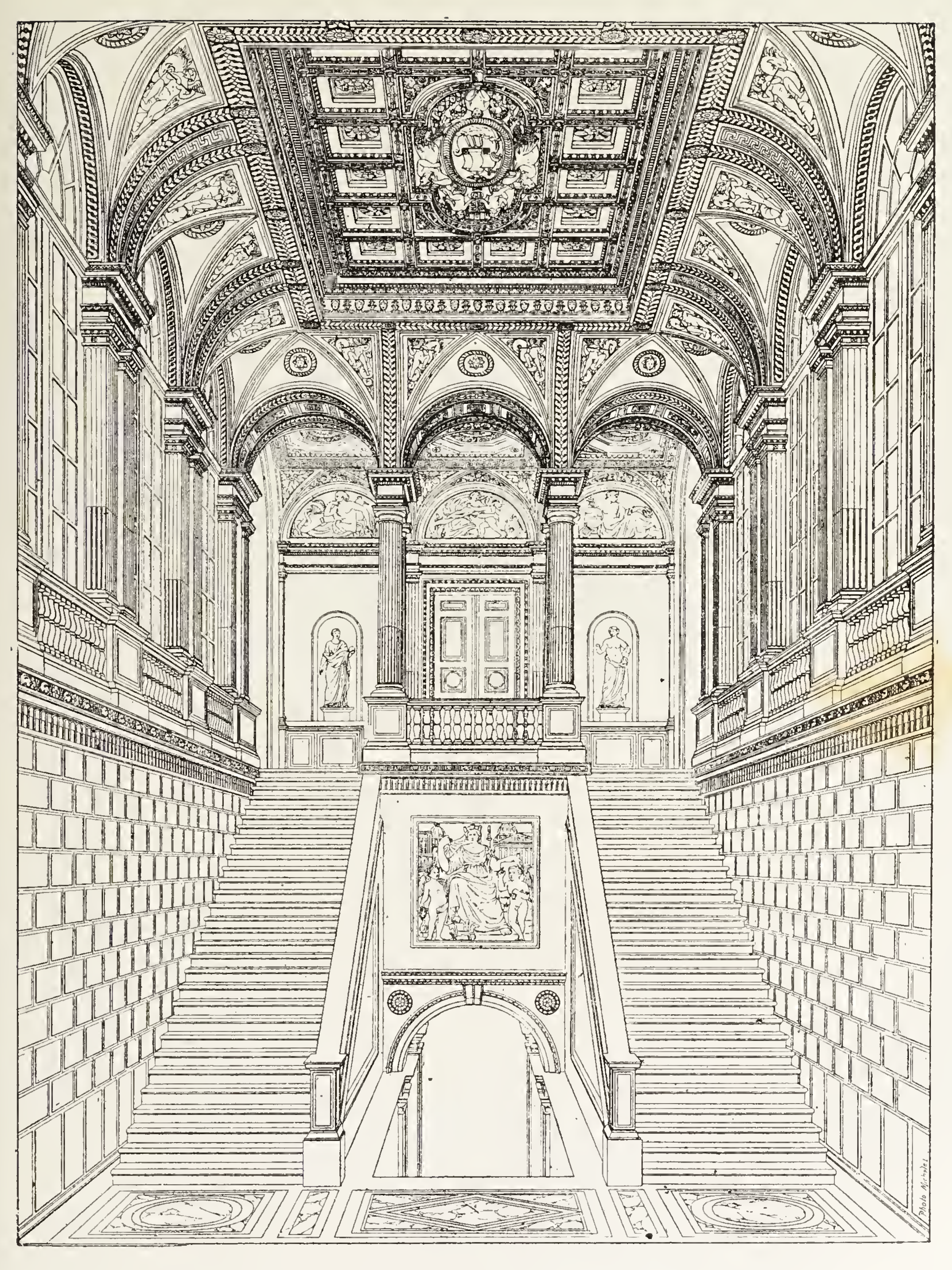
la guerre et la Commune dans nos palais et monuments incendiés [1] vient de faire paraître à la librairie Quantin un grand ouvrage, dans lequel l'ancien Hotel de Ville est étudié exclusivement au point de vue artistique.

Il ne s'agit point dans cette œuvre d'un simple catalogue plus ou moins longuement détaillé, d'un inventaire spécial, sec et aride des richesses nombreuses que contenait le vieux palais de la municipalité parisienne. L'écrivain a eu des visées plus élevées ; il a voulu faire là œuvre d'historien sévère et original.

La tâche était belle ; quelle histoire intéressante et grandiose que celle de l'Hôtel de Ville! Comme il le dit fort justement, né d'une révolution du peuple contre la royauté, grandissant à chaque période de la prospérité et de l'extension de Paris, il en est une espèce de personnification vivante. Son fondateur a nom Étienne Marcel, le grand prévôt des marchands du XIVe siècle. La Renaissance française, cette efflorescence du génie national, le rebâtit, lui donnant une forme en harmonie avec le caractère brillant et pittoresque de cette grande époque. La Révolution française entreprend de l'agrandir et c'est la seconde renaissance, celle du génie et de la liberté en France, qui exécute ce vaste projet. Respectueuse du passé et en considération des souvenirs qui se rattachent pour ainsi dire à chaque pierre du vieux monument, elle l'enchâsse respectueusement dans les constructions nouvelles, sans en altérer le caractère ni la beauté. Lorsqu'il disparaît — pour un instant, — c'est emporté dans la plus terrible des tourmentes révolutionnaires. La Commune de 1871 en fait un gigantesque brasier pour éclairer la nuit sinistre de ses funérailles.

M. Marius Vachon a soulevé une très grave question d'histoire artistique. S'attaquant à une légende qu'il qualifie avec raison de fausse, car elle repose sur bien peu de chose, après l'argumentation très serrée à laquelle cet incident a donné lieu, il prétend prouver, et il y réussit, que l'ancien Hôtel de Ville n'était point l'œuvre d'un artiste italien, Dominique de Cortone, dit *le Boccador*, mais bien celle d'un artiste français, d'un Parisien peut-être, Pierre Chambiges. Il est bien invraisemblable, en effet, qu'au moment où l'art français, dans son efflorescence superbe de la

1. *L'Art français pendant la guerre et la Commune*, cinq volumes.



GRAND ESCALIER DES SALONS MUNICIPAUX.

renaissance, couvrait le pays tout entier de chefs-d'œuvre incomparables, élevait ces palais, ces églises et ces châteaux qui font l'admiration de tous et notre orgueil, la municipalité parisienne, les chefs de la cité, aient fait ainsi appel au génie d'un étranger pour construire son palais municipal. Cette légende doit aller rejoindre au pays des vieilles lunes ces légendes du même genre, d'après lesquelles Vignole avait bâti Chambord qui est de Trinqueau et Jean Marchand ; le Giocondo Gaillon, l'œuvre collective de Guillaume Senault, Pierre Fain, Pierre Delorme, etc., et les portes de Saint-



MUSE, par E. Delacroix. (Salon de la Paix.)

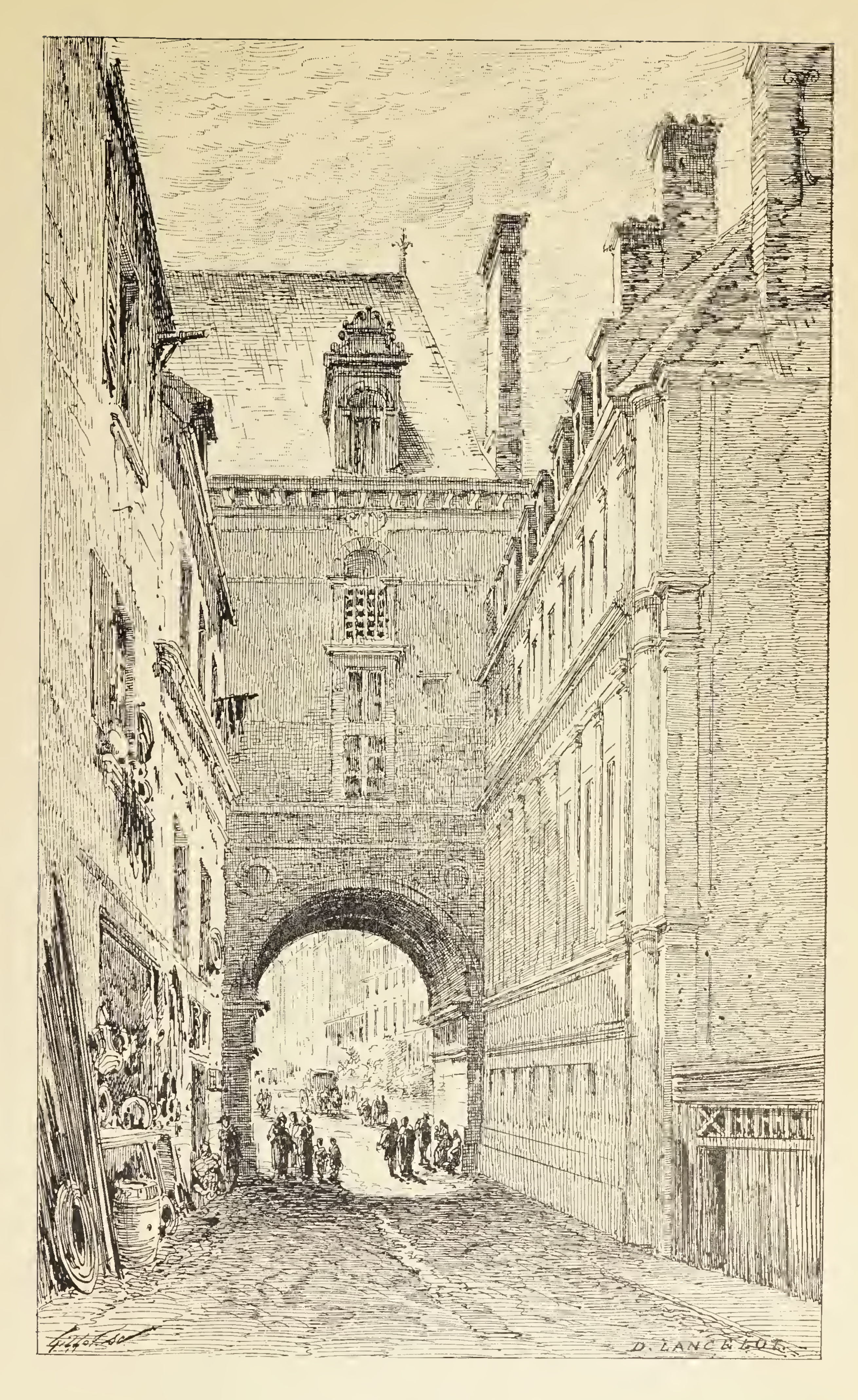
Maclou, ce chef-d'œuvre de Jean Goujon, aussi dignes que les portes du baptistère de Florence de servir de portes au paradis, avaient été apportées à Rouen par le diable !

Non, ce n'est point un étranger qui a bâti l'Hôtel de Ville de Paris. Cela ne pouvait être ; c'est un Français ! !

M. Marius Vachon a entrepris l'œuvre d'érudition patriotique de restituer à notre pays ce monument, et nous croyons qu'il y a réussi. Il a prouvé, dans *l'Histoire de l'Hôtel de Ville* dont il a voulu spirituellement faire coïncider la publication avec l'inauguration du nouveau palais municipal :

1° Que Dominique de Cortone n'était point l'architecte de l'Hôtel de Ville de Paris, dont les fondations avaient été posées en 1533 et qui avait été terminé en 1628 ;

2° Que cet édifice doit être attribué en entier, y compris la façade indûment dénommée façade *du Boccador,* à Pierre Chambiges, architecte français, « maistre des œuvres de maçonnerye de la ville de Paris et du



L'ARCADE SAINT-JEAN

La Vie élégante. Typ. A. Quantin.

roy », qui a construit Saint-Germain-en-Laye, la cour du Cheval-Blanc à Fontainebleau, et qui était l'auteur du château de la Muette, près Saint Germain, du château de Challuau, aujourd'hui disparus ;

3° Que Dominique de Cortone était simplement l'architecte de la partie de l'ancien Hôtel de Ville construite sous François Ier, avant 1533, partie qui avait disparu presque entièrement, non seulement englobée, mais absorbée et transformée radicalement par les bâtiments élevés quelques années plus tard sur les plans et devis de Pierre Chambiges.



BACCHUS, par E. Delacroix. (Salon de la Paix.)

L'Hôtel de Ville, dit *du Boccador,* était donc l'œuvre intégrale d'un artiste français.

« Le 15 juillet 1533, raconte dans son style pittoresque le vieil historien de Paris Jacques Du Breuil, fut posée la première pierre de l'ancien Hôtel de Ville par Messieurs maistre Pierre Viole, sieur d'Athys, conseiller du Roy nostre sire en sa cour du Parlement à Paris, prévost des marchans, et maistre Gervais Larchier, Jacques Bourcier, Claude Daniel et Jean Barthelemy eschevins, lesquels avoient chascun une truelle argentée pour prendre du mortier fait de sable et de chaux. Sur laquelle pierre estoit une lame de cuivre où estoient gravées les armes du Roy et aux deux côtés les armes de la ville », etc...

Le prévost et les échevins donnèrent l'ordre de pousser avec une grande activité les travaux de construction ; cent ouvriers y furent employés. L'année suivante, en juin 1534, des peintres et des sculpteurs passaient déjà des traités avec le bureau de la ville pour la décoration intérieure. En

1536, dans une visite que le bureau de la ville fit à Saint-Germain-en-Laye François Ier ordonnait que l'on continuât avec activité les travaux, attendu que l'on était en temps de paix. Mais les travaux étaient suspendus un an après ; néanmoins, dans cette période de quatre ans, malgré toutes les interruptions, on avait élevé le corps de bâtiment du côté de la ruelle Saint-Jean ; l'année suivante, le bâtiment sur la rue du Martroy était prêt à couvrir. De 1541 à 1548, on besogna fort lentement. Le pavillon de l'arcade Saint-Jean était achevé sous le règne de Henri II. La grand'salle dont le bureau de la ville avait décidé la construction par délibération en date du 14 novembre 1551 était terminée dans ses œuvres principales en 1558, puisque messieurs de la ville y pouvaient recevoir solennellement le roi, à l'occasion de la prise de Calais, et que le poète Jodelle y faisait représenter une mascarade, *le Navire des Argonautes.* Après la pacification et l'entrée de Henri IV à Paris, on s'occupa de faire exécuter quelques travaux de réfection que le long abandon des œuvres de maçonnerie justifiait. Enfin, au mois de novembre 1605, les travaux nécessaires pour l'achèvement du monument étaient ordonnés par le bureau de la ville. Les finances municipales se trouvaient fort obérées ; Henri IV, pour venir en aide à ses bons et loyaux amis parisiens, décida de faire abandon à la municipalité de la moitié des amendes et confiscations qui lui étaient dues depuis la mort de son prédécesseur et l'autorisa à percevoir un nouvel octroi. Le 16 février 1606, la façade sur la place de Grève était achevée, ainsi qu'en faisait foi une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée à la suite de l'inscription commémorative de la pose de la première pierre en 1533 ; et enfin le monument tout entier était terminé en 1628. La municipalité, en commémoration de cet événement, faisait placer au plafond du portique, à l'angle gauche de la cour, une inscription.

Sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, aucun changement considérable ne fut apporté dans les bâtiments de l'Hôtel de Ville, et même dans leur aménagement. Sous le premier empire, la municipalité voulut entreprendre d'agrandir le palais, les constructions étant devenues trop exiguës pour contenir tous les services. Le préfet M. Frochot fit dans ce but l'acquisition du terrain sur lequel avait existé la vieille église Saint-Jean, fit restaurer la chapelle de ce nom et l'appropria pour les grandes cérémonies publiques ; mais les événements politiques et militaires vinrent mettre obstacle à la réalisation de ces projets. Ce ne fut qu'en 1832

que M. le comte de Bondy, préfet de la Seine, fit reprendre les études ; son successeur, M. de Rambuteau confiait à MM. Godde et Lesueur les fonctions d'architectes du nouveau monument. Le 20 août 1837, on en posait la première pierre. Les travaux commencèrent par l'aile droite, au coin de l'arcade Saint-Jean, se continuèrent par le corps de bâtiment sur le quai, dont le premier étage fut divisé en salons de réception, l'entresol étant réservé aux appartements du préfet. Vinrent ensuite l'aile gauche et la façade sur la rue de la Tixeranderie. Ce fut par l'admirable et vaste galerie des fêtes, sur la place Lobau, que se termina cette œuvre considérable.

En 1871, la Commune détruisait le palais de Paris, le berceau de ses libertés municipales, ce monument dont chaque pierre était, pour ainsi dire, le testimonial d'une conquête sur la tyrannie.

Chaque salle de ce vaste édifice, à la décoration duquel avaient pris part des artistes qui sont la gloire et l'honneur de l'école française, Ingres, Delacroix, Cogniet, Benouville, etc., etc., a dans cet ouvrage sa description spéciale, avec une reproduction fidèle des principales œuvres qui s'y trouvaient. On y lit l'histoire détaillée de toutes ces grandes peintures, telles que *le plafond de la Paix*, l'*Apothéose de Napoléon Ier*, depuis les comptes les plus minutieux jusqu'aux notes inédites des carnets de journées de Delacroix. L'auteur a également consacré de longues écritures au Musée municipal, à la Bibliothèque et aux anciennes Archives qui ont péri dans l'incendie du palais.

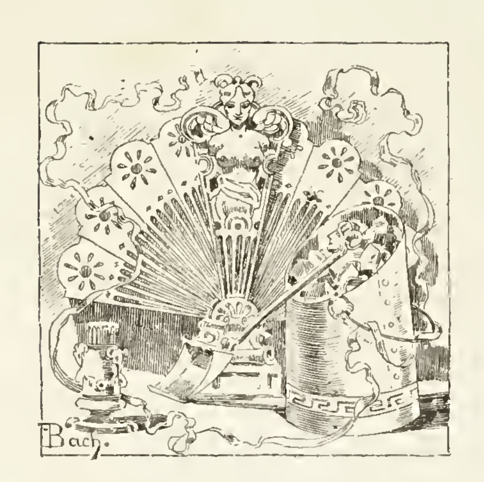
En résumé, cet ouvrage est l'histoire artistique, complète et définitive de l'ancien Hôtel de Ville de Paris.

Le Barbier de Mongeron.



NEPTUNE, par E. Delacroix. (Salon de la Paix.)

L'ÉDUCATION D'ACHILLE



Lisez *le Prince,* mon cher Achille, si vous ne l'avez pas lu; si vous l'avez lu, relisez-le. Cependant ne commettez aucun des crimes que Machiavel ne blâme pas trop chez Agathocle, car nous avons en France des lois qui n'entendent pas raillerie, et, à défaut des lois, je pense que vous avez une conscience avec laquelle je vous conseille de vivre en bons termes.



N'imitez pas les gens qui perdent leur temps à étudier les femmes; contentez-vous de les aimer.



Si vous voulez rester l'ami d'un emprunteur, refusez-lui l'argent qu'il vous demande; ou si vous le lui donnez, oubliez-le.



Si vous voulez que l'on croie à votre talent, bornez-vous à parler du talent des autres.



La contradiction est un devoir quand il s'agit de répondre à un artiste qui est, par hasard, dans un jour de modestie.



Parlez comme vous voudrez, bien ou mal, du mari d'une jolie femme; mais trouvez des paroles plus douces que le miel quand vous parlerez de son animal favori, que ce soit un chien, un chat ou un amant.

*

On dit : l'habit ne fait pas le moine ; c'est peut-être vrai pour les moines, mais c'est bien faux pour les hommes.

*

Apprenez à vous passer de vos amis, si vous ne voulez pas avoir de douloureuses surprises aux jours de l'adversité.

*

Ne cherchez pas à vous corriger de certains vices aimables ; l'âge venant, votre tempérament changera et vos vices feront comme votre tempérament.

*

Quel habile mécanicien que le bon Dieu : ses machines marchent toutes seules ; il y en a même quelques-unes qui pensent.

*

Dès que l'on comprend qu'on pourrait bien ne pas aimer toujours, c'est qu'on n'aime déjà plus.

*

(*Règle générale*). La plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle a.

(*Exception*). A l'Opéra, la plus belle fille donne souvent ce qu'elle n'a pas.

Charles Narrey.



LE MONDE ET LA MODE

Les brumes d'octobre enferment au fond du manoir châtelaines et chasseurs. Ce n'est pas l'hiver, c'en est le prologue mille fois plus séduisant.

La « vie de château » ouvre toutes grandes ses portes hospitalières et nous vivons enfin la vie large, facile, intime et charmante de nos aïeux, rendue plus aimable et plus douce par le confortable moderne, que nos raffinées savent si bien adjoindre aux magnificences passées.

L'automne resplendit, paré des dernières grâces de l'été mourant en même temps que du charme frileux, avant-goût des jours d'hiver.

Si le printemps avec son cortège de fleurs et de renouveau est la saison des amours, l'automne, habillé d'or, portant au front toutes les mélancolies rêveuses de ce qui s'éteint en pleine jeunesse, les grâces attendries de ce qui meurt et l'éclat de ce qui aime, est celle des vrais artistes, de ceux qui, connaissant la vie, en savourent l'amertume délicieuse et la souffrance enivrée, les délices douloureuses et les joies angoissées.

Les dernières roses s'effeuillent pâlies dans les parterres que la pre-

mière gelée roussit en leur accrochant des milliers de girandoles, et les vignes rougies se chargent de grappes vermeilles. Vertes encore, les pelouses apparaissent pareilles à de gigantesques émeraudes cernées d'argent par le ruisseau qui bouillonne, long ruban aux moirures frissonnantes, tandis que la futaie secoue ses feuilles jaunies sur la mousse frileuse ainsi qu'une pluie de ducats éblouissants, répandue par la main blanche d'une bonne fée.

C'est une véritable mosaïque de flammes qui, le long de la côte, habille les grands bois, adorable dégradation des tons les plus exquis où se fondent les plus merveilleux coloris. Cela commence à la pourpre claire pour s'éteindre aux plus sombres nuances du violet et du vermillon, aux pâles éclats de l'or blond pour s'ensoleiller d'un orange vif teinté d'ombres, au vert glauque pour se perdre dans l'intense profondeur des sapins presque noirs. C'est une jonchée de pierreries étincelantes qu'un lapidaire divin a jetée sur la nature, comme dans le ciel dont le clair azur, déjà froid, frissonne de la première bise, et il semble que les nuages éblouissants, qui enveloppent le soleil à son coucher, reflètent l'apothéose superbe de ce spectacle magique.

La nature à son déclin et l'astre qui s'endort revêtent les mêmes coquetteries, les mêmes pompes glorieuses, les mêmes séductions qui enfantent les mêmes regrets.

Et, pour mettre une chanson à cette scène admirable, la fusillade joyeuse des chasseurs, les fanfares du cor que redisent les échos, la gaieté enivrée des cavalcades brillantes galopant sur le sable des longues avenues; quelquefois le coup sec de la cognée qui bat le tronc moussu d'un vieil arbre dont la chute gémit dans la sonorité des bois.

Le jour on vit au grand air, de la vie saine et active qui emplit d'air les poumons, rend les muscles plus agiles et plus souples, donne au teint les fraîches couleurs et l'éclat duveté, affermit les nerfs et fait couler le sang plus rapide. Le soir, durant les veillées qui s'allongent, on se rassemble gaiement autour de la grande table, qu'éclaire la lampe colossale dont l'abat-jour de dentelle rose tamise la clarté. Le feu pétille au fond de l'âtre, piquant d'étincelles les profondeurs du salon. On cause, on jase, on lit quelquefois lorsqu'on est en famille. Quand viennent les invités, on danse « entre soi», mêlant dans la gracieuse *sauterie* les rondes des petits aux valses des aînés. On joue des charades qui font jaillir l'esprit des lèvres

roses, assaut de jolis mots et de piquantes allusions, et l'on s'essaye à la « Comédie de société », qui servira de préface aux bals du printemps.



Pendant ce temps, Paris attristé dort le sommeil de la « belle au bois dormant », en attendant que ses enchanteresses le viennent ressusciter. Dans les rues majestueuses du vieux faubourg comme dans les avenues symétriques des quartiers nouveaux, les hôtels restent fermés, leurs portes immobiles dans leur armure de fer, leurs volets clos, leurs grandes cours désertes envahies par le silence. Aussi l'ennui règne en souverain absolu, et chacun souhaite le retour, « la rentrée », cette invasion mondaine qui seule ranime l'existence au cœur du grand Paris.

Car tous peuvent revenir : écoliers en vacances, joyeux étudiants, avocats bavards et commerçants empressés, députés en villégiature et ministres en rupture de gouvernement; tant que le *monde* n'est pas là, Paris semble vide et désert. C'est au fond de la prunelle bleue de ses belles patriciennes que luit son soleil, c'est à leur sourire qu'il s'éclaire; sa fièvre, ce sont leurs fêtes retentissantes; son éclat leurs toilettes étonnantes qui papillotent sous les lustres; sa gaieté, leur babil d'oiseaux heureux; son orgueil, le défilé superbe qui, dans la poussière blonde des Champs-Élysées, monte lentement vers son arc triomphal; sa tendresse et sa fierté, cette beauté frêle, délicate, exquisement féminine, alanguie et troublante qu'il a enfantée et qu'il couve de son souffle pour l'épanouir.



Quelques-unes pourtant sont rentrées, hôtes passagères plus fugitives que les hirondelles, leurs sœurs ailées qu'elles vont aller rejoindre au pays du soleil. Celles-ci viennent chercher leur plumage d'hiver, les brillants chiffons qui miroiteront à leur corsage et la parure inédite dont le grand couturier leur a gardé l'initiative.

Le costume d'hiver comme celui d'été, et plus encore que celui d'été, subit diverses métamorphoses déterminées par les heures et les circonstances. En sortant du coquet déshabillé qui est sa parure matinale, la femme revêt son costume du matin, très simple, en drap sombre plus ou



J. M. Moreau le J.ne ... Malbeste Sculp

G. Decaux Edit. Imp. A Quantin

La Sortie de L'Opera

moins garni de soutaches, de brandebourgs ou de broderies, colleté de fourrure, achevé quelquefois par une jaquette bordée de skungs ou de castor.

Le lainage anglais fond poussière, sable, mastic ou terre de Sienne, pointillé, rayé ou jaspé de bleu, de rouge ou d'orange, dispute au drap la faveur des élégantes. Sous la jaquette un jupon froncé de volants, et pour tunique, le tablier de cuisinière, large, carré, ourlé d'un velours foncé et attaché derrière de deux gros nœuds de ce même velours.

La simplicité étant à l'ordre du jour, le jupon plissé de haut en bas en lainage écossais, avec une étroite écharpe nouée, en vigogne unie, pareille à la jaquette, fait fureur cet automne. Cela va bien aux très jeunes femmes; mais, en général, cela manque d'ampleur. Ce même costume, en velours paysan côtelé, est celui des *chasseresses*. Rien de plus commode sous les longues pelisses qui enveloppent la femme tout entière, si peu pratiques par-dessus le fouillis des retroussés, des paniers et des vertugadins du costume bouffant.

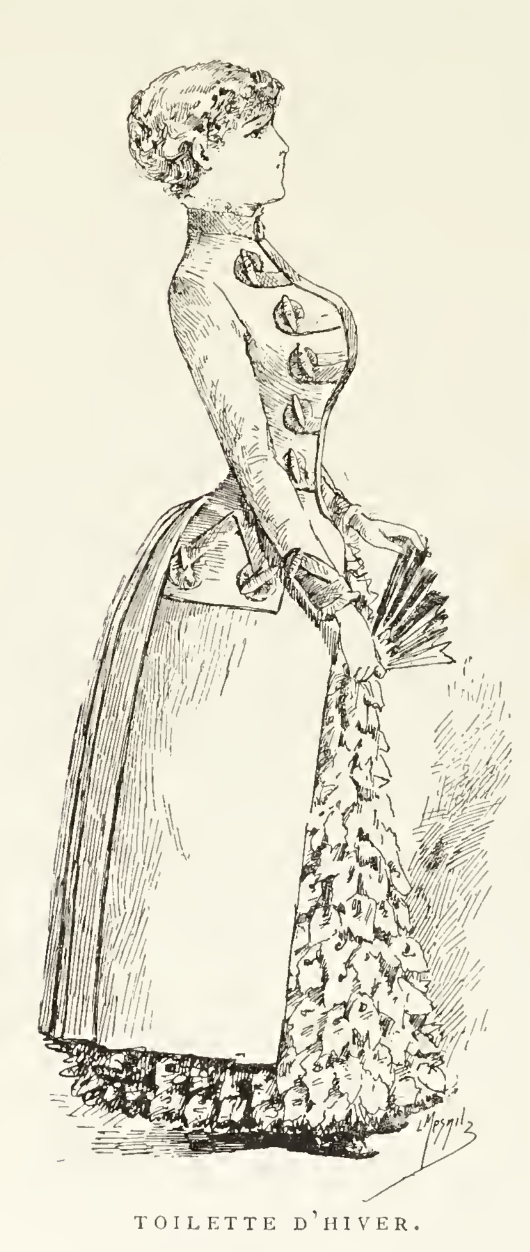
Puis, vers quatre heures, c'est le costume de visites, la toilette plus luxueuse que l'on montre au Bois dans la victoria coquette ou la calèche découverte qui, pareille à un élégant batelet, glisse avec des grâces de cygne, posée sur ses huit ressorts et emportée par son fringant attelage. Car il est de haut ton de ne point paraître aux Acacias en voiture fermée, Quelle que soit la froidure, quelque âpre que soit la bise, la véritable élégante, protégée seulement par ses fourrures, apparaît dans tous ses atours, rayonnante dans la coque légère qui l'emporte. Le *Chic* l'a ainsi décrété. Et ses fidèles sujettes ne connaissent ni rhume ni douleurs. Ces délicates sont insensibles même à la névralgie qui mord leurs oreilles roses, et leur teint de camélia garde son frais éclat en dépit des frimas. C'est à peine si la couche de poudre de riz se fait plus épaisse, si la voilette s'allonge jusqu'aux lèvres, fragile défense contre le souffle glacé du vent d'hiver.

La robe de visites, comme le costume de matin, se porte ronde. Elle est moins courte cependant, n'étant pas destinée à la marche. Le velours uni est l'étoffe préférée de la saison. Adjoignons-lui le velours côtelé et le velours de Gênes. Celui-ci, piqué de grosses fleurs, est ravissant avec un semis de roses brochées sur un fond uni, loutre, bleu amiral, bronze ou mousse. Des bouquets énormes se détachent en camaïeu velouté sur un fond plus clair. Ou, tout simplement noir ou très sombre, le velours ciselé,

ton sur ton, forme des toilettes très riches en même temps que faciles à porter.

Le velours se mélange de moire, de satin de Lyon, de faille et même, pour les costumes négligés, de drap et de vigogne.

La *panne*, cette merveilleuse étoffe aux tons inimitables, aux reflets pleins de pierreries, remplace le velours pour les femmes très minces. Elle les *étoffe* davantage et leur donne un léger embonpoint plein de gracieuses rondeurs. Moulé sur le buste, adhérant pour ainsi dire à la peau, le Jersey de panne met la cuirasse de Mélusine au corsage des jeunes élégantes. Une draperie de fine vigogne, de faille ou de satin, habilement mariée aux écharpes plucheuse, enserres le jupon plissé.



TOILETTE D'HIVER.

Définir la forme du costume est chose impossible. Chaque couturier, chaque femme a la sienne qui lui est spéciale. On n'en est plus au temps où la mode imposait un uniforme, ne prenant nul souci des grasses ni des maigres, des brunes ou des blondes. On l'adapte aujourd'hui à chacune. On la compose pour elle, on la lui approprie. Ses variations deviennent infinies. Elle se perd dans tous les méandres du goût, et on ne lui demande plus que d'être harmonieuse.

Quoi qu'on en dise, les formes plates ne dominent point encore. C'est à peine si elles s'emparent de quelques robes longues, dont l'étoffe très riche suffit à *habiller* la *femme*, et de quelques costumes très simples, dont j'ai expliqué la raison.

Le costume, en général, reste bouffant et le panier garde la vogue qu'il possède depuis tant d'années.

Bien peu de fantaisies, en effet, peuvent lutter avec celles du panier. Bien peu sont aussi seyantes, conviennent également à toutes les tailles

et à tous les visages. C'est une erreur de croire que le panier grossit les femmes naturellement un peu fortes. Très drapé et peu volumineux, il dissimule au contraire leurs avantages trop développés, prenant pour lui l'excès regrettable qu'il se charge de voiler.

Très long et pointu, à la Camargo, serré contre la jupe par les étroites draperies qui l'appliquent, il sied aux femmes grandes et minces. Très bouffant, indescriptible dans son relevé irrégulier, il convient aux mignonnes, auxquelles il communique un embonpoint fictif. Court et bouffant sur une jupe très bouillonnée et très mousseuse, allongé derrière sur la jupe en croupe étroite et cambrée, c'est le panier Lamballe, celui des femmes bien faites, potelées à point, ni trop grasses ni trop maigres. C'est aussi, entre tous, le plus coquet et le plus gracieux.



TOILETTE D'AUTOMNE.

La redingote polonaise — le spencer de 1840 — agrafée jusqu'à la taille par des brandebourgs, fendue sur le jupon plissé, bouillonné ou déchiqueté, appartient exclusivement aux femmes grandes et minces. La princesse Bonaparte Wyse, parmi les mondaines, Mlle Marthe Devoyod, parmi les artistes, sont les types exquis de cette grâce à la façon des héroïnes de Gœthe et d'Ossian. Ce sont elles qui ont inauguré le spencer à la hussarde.

Il semble que les croupes trop volumineuses de cet été aient une tendance à s'amoindrir. C'est si gênant pour s'asseoir et si ridicule. Imaginées par Grévin comme une exagération fantastique, quelques excentriques les avaient adoptées. Elles tombent désormais dans le domaine de la haute et basse cocotterie, de celle qui envahit le Bois alors que s'enfuient les

vraies mondaines, à cette clarté crépusculaire du chien et loup qui permet à leurs extravagances de s'étaler sans l'ombre d'une pudeur.



Le manteau appartient tellement au costume d'hiver qu'il est impossible de l'en séparer. Si la jaquette subsiste, douillettement capitonnée pour le costume de drap, elle n'existe, pour les robes habillées, que sous forme de corsage. Le vrai manteau, c'est la pelisse, longue, ample, qui couvre tout le costume ou s'arrête au-dessus du genou pour laisser passer le froufrou du jupon. C'est chez Pingat, l'émule et le concurrent de Worth, qu'il faut aller chercher le manteau dans sa correction la plus absolue et la plus harmonieuse. En attendant que les frimas fassent sortir de leurs coffres de santal les pelisses de loutre, le grand couturier brode pour les impératrices la peluche châtaigne, chaudron, bronze ou mousse, qu'il sème d'énormes tulipes au coloris mordoré, aux tons éclatants et doux, tels que ces merveilleuses compositions de la Renaissance, toutes resplendissantes sur les jupes veloutées des patriciennes de Venise. Un marabout chenillé, — une mosaïque éteinte, heureux mélange jaspé de cachemire — cerne la pelisse dont les manches larges, à la Dogaresse, laissent le bras en liberté, tandis que la ligne harmonieuse du dos est marquée par de minces galons dont les rangs se serrent à la taille en étroit éventail.

Plus longue, cette pelisse en velours de Gênes bordée de skungs est *actualisée* par un semis de porte-bonheurs veloutés en relief. C'est le dernier mot du *chic*. Ayant abusé de tous les bracelets imaginables en ce genre, nos merveilleuses n'ont trouvé rien de mieux que d'en parsemer leurs manteaux.

Beaucoup de pelisses de fantaisie, doublées en soie claire, carrelées, rayées, vieil or ou ponceau. La peluche loutre, bronze châtaigne ou charme, se pique de pois rubis, de larges palmes cachemire, d'un filet d'or, d'un pointillé vif qui tranche sur le fond sombre et marque le relief du dessin. L'or même trouve sa place dans l'infinie variété que guide le caprice de chacune. Mais ce genre de manteau est peu sérieux. C'est un accessoire dans la garde-robe des vraies élégantes. S'il n'est pas porté avec beaucoup de *chic*, il est d'un mauvais goût absolu.

La sortie de bal ou d'Opéra, le manteau du soir, est clair de préfé-



TOILETTE DE VISITE

Typ. A. Quantin.

rence. En satin ivoire, il emprunte des ombres merveilleuses à l'estompement d'un bord de skungs ou de queues de zibeline, tandis que couleur de pourpre, en velours crevette ou en lampas cuivré, de ces nuances mêlées de lumière et de douceur spéciales à certaines fleurs exotiques, des bandes d'hermine le relèvent d'une royale splendeur.

Il se fait cependant de très élégants manteaux de soie en cachemires de l'Inde brodés, dont le fond ivoire, bleu turquoise ou coquelicot apparaît dans l'encadrement d'un coquillé de dentelle d'or ou dans le moelleux ourlet d'une épaisse frange de chenille. L'ancien cachemire, ce cachemire primitif que l'impératrice Joséphine inaugura avec tant de grâce, tout uni avec une large bande de palmes multicolores, est plus élégant encore : sa rareté lui donne du prix.

Les blanches pelisses de cachemire ou de satin, adoptées par les jeunes filles, s'ourlent d'un marabout de chenille blanche qui cerne la soie de son doux veloutement.

La reine d'Italie et, après elle, les plus raffinées préfèrent à tout autre le manteau de satin ivoire, appliqué de broderies Renaissance en drap blanc, que détache un mince filet d'or. De la soie rose, écarlate ou bleu pâle double le manteau, qui s'ourle d'un marabout blanc et or. Rien de plus coquet, de plus artistique ni de plus élégant.

La princesse de Galles a adopté la *douillette* si chère au XVIIIe siècle, toute plissée autour du col, telle que la portèrent avec tant de grâce Marie-Antoinette et ses belles amies. Quelques jolies femmes se sont empressées de suivre cet exemple. La mante de la Régence trouve aussi sa place dans le vêtement moderne. Plus courte que la pelisse, elle forme pour le jour un charmant corollaire aux costumes de style que les Parisiennes savent si bien adapter aux coutumes actuelles.



La fourrure est le luxe frileux de l'hiver. Les manteaux nous y amènent forcément, car, à dater de décembre, ils n'existent guère sans elle.

Enveloppées de leur pelisse de loutre bordée de haute zibeline, leurs petits pieds blottis sous la grande couverture de lynx ou de renard de Virginie, leur minois rose souriant au fond de la grande passe Directoire qui

l'abrite, elles sont bien jolies, nos Parisiennes, dans ce sombre encadrement qui rehausse de son ombre voluptueuse leurs fraîches couleurs.

Le luxe des fourrures est l'un des plus confortables que je connaisse. Voici plusieurs années qu'il a pris chez nous droit de cité. Mais il est encore à l'état d'enfance.

Nos aïeules ne connaissaient les fourrures que comme simple garniture. Elles les portaient au moyen âge ainsi qu'une sorte de galon démarquant les classes diverses. C'est ainsi que l'hermine, fourrure héraldique, n'appartenait qu'aux très hautes dames. Le menu vair venait ensuite, puis le petit gris et autres pelleteries de mince valeur. Les simples bourgeoises devaient se contenter, comme aujourd'hui nos grisettes, de peaux de lapin ou de la fourrure plus moelleuse de défunts leurs matous.

Naguère encore, on *garnissait* simplement avec la fourrure. Ce n'était plus le rang, mais la fortune qui octroyait les fourrures différentes, orgueilleusement étalées au bord des manteaux de velours.

Le manchon était déjà un progrès. Le boa en fut un autre. Puis, ces dernières saisons, on inventa la pelisse de loutre, la robe de loutre, la veste de castor, la toque de fourrure et tous les chauds ajustements qui ont perfectionné la primitive « peau de bête » dont se vêtirent nos premiers ancêtres.

Mais, venu des pays du Nord, c'est seulement en Russie que le luxe des fourrures a reçu son entier développement. Nous sommes loin des Moscovites, et ces épicuriens seront nos maîtres longtemps encore. Dédaigneux d'étalage et comprenant le faste véritable, c'est à l'envers du manteau qu'ils portent la fourrure. Et sous le drap le plus grossier comme sous le velours le plus ondoyant ils cachent une fortune, les plus riches captures de leurs lointaines contrées. Je ne connais chez nous qu'une femme qui soit à la hauteur de ces sybarites. Celle-là a appris le faste aux folies du dernier empire et, jolie encore, elle est l'une des dernières belles noceuses de cette époque. Non contente, comme la *Renée* de Zola, de fouler de son pied blanc l'ours noir qui en détache l'élégance marmoréenne, des pelisses de trente mille francs remplacent dans son cabinet de toilette le peignoir vulgaire. En sortant de sa baignoire d'argent, il faut à cette raffinée les souplesses moelleuses de la zibeline pour sécher son corps de déesse.

La zibeline reste la reine incontestée des fourrures. Parmi les mon-

daines élégantes, c'est la comtesse Potocka qui possède les plus belles fourrures. La baronne Nathaniel de Rothschild pourrait seule rivaliser avec elle. La baronne de Poilly, la comtesse Greffulhe, Mme Wilkinson viennent ensuite.

La belle Mme Benardaki a rapporté de Russie de splendides garnitures de zibeline.

On a essayé, l'an dernier, de donner un regain au chinchilla, cette fourrure presque aérienne qui ressemble à un duvet d'oiseau. Cela a été une fureur, et au bout de l'hiver on ne pouvait plus s'en procurer, même à prix d'or. Mais cela est si délicat, cela se ternit si vite au moindre souffle de neige ou à la plus petite goutte de pluie, que ce ne peut être une fourrure sérieuse.

Cette année, on reprend l'hermine, délaissée depuis si longtemps. C'est Mme Wilkinson qui, l'une des premières, a arboré une pelisse de velours gris doublée d'hermine. L'hermine, dont la blancheur s'harmonise avec sa grâce idéale, sied délicieusement à cette belle créature.

Pour le soir, ou pour les manteaux de voiture, rien n'égale l'élégance de l'hermine. Elle possède un cachet patricien qui convient aux vraies grandes dames. C'est avec joie que j'ai revu cette vieille fourrure héraldique, chère aux duchesses de Bretagne.

Après cela, il y a les fourrures pour rire : le castor, le skung, qui n'ont, à mon avis, qu'un défaut, celui d'être à la portée de toutes les bourses, ce qui les rend banales.

Quelques excentriques ont inauguré le « mouton de Russie », blanc, frisé, soyeux, doublant et garnissant des pelisses de velours noir. Cette fourrure caressante ne saurait convenir qu'aux sorties de bal, ou aux vêtements de drap clair, pour le chez soi ou la voiture.

Il y a encore le lapin de Sibérie, — le chinchilla de la misère, — mais cette humble fourrure ne saurait trouver place dans une revue élégante.

Parmi les oubliés, il y a le cygne et le grèbe, si doux, si gracieux, légers comme l'aile d'où ils sont tombés. Les reverrons-nous un jour floconner au velours sombre des robes d'apparat, ou au satin frissonnant serrant de ses nacrures les blanches épaules qu'il voile en les moulant ?

Pour moi, ma préférée est la pelisse en loutre, dont les chaudes souplesses et les ombres veloutées ont la richesse moelleuse des plus merveilleux coloris de l'école espagnole. Enveloppée tout entière, ne montrant que son

nez rose et ses petits pieds, pareils à des oiseaux grelottants, la femme est jolie à croquer. La bise ne saurait l'atteindre sous son douillet abri, et il semble qu'elle s'y épanouisse ainsi qu'une fleur au souffle d'avril.

Quelques femmes peu fortunées ont essayé de remplacer la loutre par de la peluche. Tant vaut suppléer au diamant par du strass.

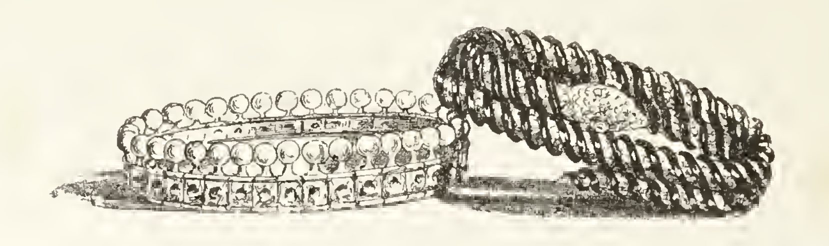
« Si j'étais grande dame », comme dit la chanson, je ne sortirais jamais l'hiver que blottie sous ma pelisse de loutre.

Pourtant cela fait peine de penser à toutes les pauvres petites bêtes innocentes, condamnées à mort de par notre coquetterie !



Parmi les toilettes aperçues au Bois, l'une des plus belles est celle que reproduit notre grande planche. Sur la jupe, formée de volants en brocart pompadour très éclatant, de très gracieuses draperies plissées en velours châtaigne, rejointes par derrière en nœud retombant. Le corsage, en velours, supporte un fichu de brocart que rattachent d'un côté à l'épaule, de l'autre à la ceinture, de petites « corbeilles » passementées et grelotées d'or. Les mêmes corbeilles se retrouvent en bas de la jupe, agrafant les draperies sur le côté. La calèche Louis XVI, très empanachée, complète cet ensemble, sur lequel on jette, pour la rue, une mante à la Maintenon, en satin puce, passementée d'or.

Magali.



L'Editeur-Gérant : G. Decaux. Paris — Typ. A. Quantin.



POUR UN ÉVENTAIL

I

On n'a jamais su pourquoi Mme Emma de Vaubry, — cette blonde piquante qu'on appelait la *veuve du Gymnase* parce qu'elle était escortée d'un oncle général et tenait à son veuvage, — on n'a jamais su pourquoi Mme Emma de Vaubry eut tout à coup, l'autre automne, le caprice d'aller passer quinze jours en Bretagne, dans sa terre de Castel-Landec, où on ne l'avait pas vue depuis des années. Rendons-lui cette justice qu'elle ne l'a jamais su non plus.

Le général, M. de Chambricard, qui n'aspirait plus, depuis sa retraite, qu'à soigner tranquillement ses rhumatismes, déclara qu'on ne le ferait pas bouger de Paris. Il n'emboîta le pas que quand il vit sa nièce prête à partir seule. Il prédisait un séjour désagréable et fut bon prophète. On trouva le château délabré. Il fallut mander, pour les réparations les plus urgentes, des ouvriers qui n'en finissaient pas et qu'on voulut cependant diriger jusqu'à l'achèvement de leur tâche. Puis, ce furent des pluies, des inondations, un blocus. Emma passait des heures derrière ses croisées, regardant le ciel implacablement houleux, le village embrumé au bout de l'avenue, la rivière qui débordait jusque dans le parc où des squelettes d'arbres demi-noyés faisaient en gémissant de vagues gestes de détresse. Plus de voisins possibles à pareille époque. Un piano en ruines... Jolie villégiature! Et pour comble de dépit, l'oncle avait prédit toutes ces horreurs.

Il y a ainsi des moments psychologiques où des diablotins doivent rodailler autour de nous. C'en fut un certainement, quelque joli diablotin noir et rose, qui souffla dans la cervelle de l'infortunée une de ces inspirations désespérées ou fantasques qui... que... Dame ! je cherche mes mots...

Quand elle fit part de son idée au général, celui-ci eut une véritable explosion : « Monstrueux..., immoral..., jamais il ne permettrait ça !.. Du moment qu'il avait les corvées d'un chaperon à moustaches, c'était bien le moins qu'il en eût l'autorité. »

Ah ! ce rôle de chaperon lui pesait-il assez, ô mon Dieu !

Emma trouvait réponse à tout. Mais, au cours de la discussion, un travail secret s'opérait tout doucement dans l'esprit des deux interlocuteurs, et peu à peu, de part et d'autre, les objections semblaient faiblir.

« Au fait, se disait Emma qui réfléchissait, c'est assez humiliant d'avouer ainsi qu'on est délaissée et d'appeler au secours. »

« Au fait, pensait après coup le général, cette folie.. qui sait ?... c'est peut-être un moyen d'aboutir à un mariage et d'en finir avec ma faction ! »

Si bien qu'au bout de quelques instants les rôles étaient intervertis :

« Je t'assure qu'elle est très morale, ton idée..., du moment que je suis en tiers..., et qu'un dénouement légitime...

— Non, mon oncle ; réflexion faite, je n'avais pas le sens commun.

— Allons bon !.. le plaisir de me contredire !..

— Mais c'est vous qui me contredites... pour une fois qu'on veut vous céder !...

— C'est insensé !

— C'est insupportable !... »

Ce fut elle qui céda, c'est-à-dire que sa première fantaisie, celle dont le général s'était scandalisé si fort, fut décidément adoptée :

« Et rappelez-vous, lui dit-elle, que c'est vous qui l'avez voulu. »

II

Une Parisienne, menacée de mourir d'ennui en pays perdu, et qui n'a plus de romans à lire, demande un homme d'esprit pour lui envoyer des nouvelles du monde civilisé. Écrire poste restante, initiales X. Y. à Castel-Landec (Finistère).

Lorsque Clodion de Pontdagnel lut ces lignes marquées de rouge à la quatrième page du *Figaro :*

« Sapristi ! s'écria-t-il en dedans, ce ne peut être que d'elle, et c'est mon vieux complice qui m'envoie ça ! »

Le « vieux complice » n'était autre que cet excellent général. Il avait toujours vu avec peine l'insuccès de Clodion comme prétendant à la main d'Emma. Il ignorait que la fortune très compromise du jeune viveur avait grand besoin de l'appoint d'une belle dot. Souvent il lui avait dit :

« Clodion, vous êtes fils d'un de mes vieux amis. Tâchez donc de décider ma nièce à vous épouser. Vous ne sauriez croire combien ça me ferait plaisir ! »

Une fois il ajouta :

« Ou bien trouvez-lui quelqu'un qui lui plaise : vous ou un autre, ça m'est égal. Mais ça ne peut pas durer, sabretache ! ça ne peut pas durer. »

Ce qui l'attirait vers Clodion, c'est qu'il l'avait vu tout bambin, avait un peu influé sur ses goûts. Ils causaient chevaux. Ils s'entendaient. Rien de paradoxal dans le tour d'esprit du jeune sportman ; jamais de ces aperçus risqués qui peuvent déconcerter l'intelligence d'un vieux brave. Aussi M. de Chambricard avait-il en mainte occasion appuyé sa candidature matrimoniale. Vainement. Il ne comprenait pas cette obstination de sa nièce à fermer les yeux sur les mérites de son protégé. Qu'avait-elle à lui reprocher, voyons ?

« Absolument rien, mon oncle.

— Mais encore ?

— Tout : il ne me plaît pas. »

M. de Chambricard fronçait le sourcil et quelquefois même perdait patience :

« Au fond, grondait-il alors, je sais bien ce dont il retourne. Tu préfères M. Laubert.

— Oh ! pour cela, oui, par exemple.

— Eh bien, mais, que diantre ! épouse-le une bonne fois.

— Je le préfère, mais je ne l'aime pas.

— Moi non plus, un fabricant de phrases... Un petit professeur de rhétorique... un inutile !... »

Il crut devoir prémunir son candidat contre une rivalité possible de ce côté. Clodion eut un sourire superbe, un air de supériorité si absolue

et si confiante que le général en fut rassuré. Non certes, il ne pouvait y avoir là de rival sérieux. Jacques Laubert, le « petit professeur de rhétorique », était médiocrement riche, médiocrement né, et médiocrement brillant — dans un salon, s'entend. Pour comble, il était timide. Clodion savait par cœur tout cela. Il connaissait ce prétendu rival depuis Louis-le-Grand où ils avaient été condisciples, et où sa paresse avait plus d'une fois exploité la complaisance et le savoir du « fort en thème ». Aussi le professeur d'à présent lui paraissait-il encore son inférieur, comme jadis le petit copain venu de province.

Il faisait donc le siège d'Emma sans jalousie, assidûment, et n'en réussissait pas mieux.

Les choses en étaient là lorsque survint l'extravagance, le coup de tête, — l'annonce enfin du *Figaro.*

Par quel hasard providentiel ces lignes compromettantes passèrent-elles inaperçues parmi les connaissances d'Emma — à l'exception de Clodion? Ce sont de ces petits miracles qui se présentent chaque jour. L'essentiel, c'est que Clodion fut au courant, et il y fut d'autant mieux qu'une lettre du « vieux complice » accompagnait le journal envoyé. Ce message était un plan de campagne. Clodion songeait-il toujours à Mme de Vaubry? Il devait alors changer son fusil d'épaule et devenir le correspondant mystérieux, l'homme d'esprit rêvé par Emma. Sous le masque et avec la plume, il pouvait entamer les positions intactes jusqu'à présent, obtenir à la longue la faveur d'une réponse, continuer à Paris le roman par lettres, aboutir à une correspondance plus ou moins réglée, jusqu'au moment où Emma en aurait assez de l'incognito. Alors, engagée vis-à-vis de son inconnu, elle ne pourrait guère battre en retraite quand il ôterait son masque. Du reste, le général ne resterait pas neutre. Chargé de dépouiller la correspondance de Paris pour éliminer tout ce qui ne serait pas convenable, il ne laisserait parvenir régulièrement que les missives portant un léger signe quelconque, et qui seraient celles de Clodion. Quel métier, bon Dieu ! Il en rougissait pour l'armée française. Mais aussi, quelle intolérable situation !

Clodion relut plusieurs fois cette lettre du général, se promena quelques instants dans sa chambre le *Figaro* à la main, rêva, se gratta le nez :

« Hé!. hé!... murmurait-il, il faut essayer de cet atout-là. Avec elle c'est l'impossible qui réussit ! »

Là-dessus, esquissant une pirouette, il sonna un domestique et dit d'atteler.

III

Quoi qu'en pût dire le général, ce n'était pas le premier venu que Jacques Laubert.



EMMA PASSAIT DES HEURES ENTIÈRES DERRIÈRE SES CROISÉES. (P. 273.)

Il est vrai qu'il avait peu de naissance, étant fils d'un modeste propriétaire breton jadis voisin de campagne des Chambricard, les parents d'Emma, brave homme qui avait fait de bonne heure des sacrifices pour envoyer son garçon étudier dans la grande ville. Mais appelé à trente ans, après un remarquable stage en province, à occuper une des premières chaires d'un des premiers lycées de Paris, Jacques était évidemment en

voie de parcourir une carrière aussi brillante qu'il pût l'espérer dans l'Université. Son beau livre sur *les Femmes du* XVIIIe *siècle* avait fait parler de lui et lui entr'ouvrait les perspectives de l'Institut. — Avec cela, point mal de sa personne, malgré son air sérieux...

Lorsque le jeune professeur était venu à Paris occuper son poste, le père Laubert, dans sa foi naïve de provincial, lui avait bien recommandé de se présenter chez Mme de Vaubry. Il était sûr, disait-il, que celle qui était encore pour lui Mlle Emma de Chambricard, et dont il avait connu les parents « pas fiers », quand ils habitaient jadis à demeure leur terre de Castel-Laudec, recevrait cordialement son savant de fils et pourrait lui être utile. Jacques Laubert fut bien reçu en effet. Et même, dans cette première visite, encouragé par le bon accueil, dégelé, pour ainsi dire, il se mit à parler avec une sorte d'expansion des durs plaisirs de sa vie et des révoltes de jeunesse qu'il sentait frissonner quelquefois sous sa robe de professeur. Elle, de son côté, voulut bien se souvenir qu'ils avaient autrefois, tout gamins, joué ensemble dans le parc, quand la famille de Chambricard était encore en Bretagne. Comme c'était loin! Il sortit enchanté, — d'un enchantement qui ne devait plus se renouveler. Elle songea un instant à ce qu'il lui avait dit, à ce cœur tout neuf préparé peut-être à la passion par le travail et la solitude :

« C'est une note que je n'avais pas entendue, se dit-elle. »

Après quoi elle n'y pensa plus ou n'y pensa guère. Elle le reçut depuis avec une déférence vague où il était malaisé de retrouver de la sympathie. Elle en faisait cas pourtant. Mais aussi, c'est terrible, un homme presque gauche!

La mort inopinée du père de Jacques, qui fut pour lui un véritable deuil de cœur, lui donna-t-elle des idées de retraite? Au bout de quelque temps, ses visites devenaient rares. Froid sur toute la ligne. Plus tard, sa froideur — assez indifférente à Emma — s'accentua bien davantage quand il remarqua que Clodion se donnait peu à peu vis-à-vis de la jolie veuve des airs avantageux et discrets. Ceci se passait environ six mois après l'annonce du *Figaro,* cette fameuse annonce qui du reste n'était jamais tombée sous les yeux de Jacques.

Il prit le gommeux en grippe. C'était un sournois, ce Clodion, avec ses demi-confidences et ses mines mystérieuses. Il en avait été importuné tout cet hiver : désormais il l'éviterait.

Il savait où se dédommager. Parmi ses rares relations, il avait peu à peu distingué une bonne vieille dame, Mme Andelot, — sexagénaire, s'il vous plaît. C'était une de ces Parisiennes de la vieille roche bourgeoise, chez qui l'âge semble avoir avivé les délicatesses de l'esprit et du cœur. Elle était devenue tout doucement la confidente de ses travaux, de ses déceptions, de ses espérances. Pourtant, il y avait un chapitre sur lequel elle n'avait pu encore le confesser : le chapitre de l'amour. Il prétendait n'aimer que l'étude.

Mais, une fois, Mme Andelot lui trouva une telle mine qu'elle lui dit à brûle-pourpoint :

« Vous avez beau dire, mon ami Jacques, vous avez des peines de cœur. Si vous saviez comme je lis cela sur votre figure d'Othello !...

— D'Othello ? fit-il avec un sourire forcé... Au fait, c'est vrai, la ! Je suis jaloux ! »

Il aimait donc ! O loi des contrastes, voilà de tes coups !

IV

. . . .

Cette ligne de points représente des choses épouvantables, — à savoir les ravages produits par l'attrait de l'*inconnu* sur une femme d'imagination, légèrement excentrique.

Eh bien, oui, ce vieux loup de général avait prédit juste une fois de plus. Le roman épistolaire s'était engagé, puis continué à Paris. Clodion devait avoir fait des merveilles en prose et en vers, car Emma devenait songeuse et se sentait étourdie, entraînée par son inconnu toujours masqué... Le triomphe de l'invraisemblable !

Et cependant « ça ne marchait pas » encore assez vite, au gré de l'insatiable général !

Or, un beau soir de la fin d'avril, Clodion se présentait rue de Varennes, dans le petit hôtel habité par le général et sa nièce, et demandait à voir M. de Chambricard.

« Ah ! parbleu ! s'écria celui-ci dès qu'il l'aperçut, j'avais justement envie de vous dire un mot ! Mon cher bon, ce roman par lettres commence à s'éterniser. Savez-vous que je suis obligé de la conduire ce soir au bal de l'ambassade anglaise ?

— J'aurai le plaisir de vous y voir. Je venais vous prier de n'y pas manquer.

— Pas de mauvaises blagues! Ça devient immoral. Il faut en finir.

— C'est ce que je me suis dit. J'ai brusqué les choses. Voilà! »

Et Clodion tendait au général, d'un air absolument fat, un billet d'où s'exhalait un vague parfum de jolie femme :

Vous le voulez, monsieur, faisons tomber nos masques, et donnons à notre correspondance mystérieuse le seul dénouement qu'elle puisse avoir..., puisqu'elle en devait avoir un. Ce soir donc, à ce bal de l'ambassade anglaise, portez une pensée blanche à la boutonnière : je vous distinguerai à ce signe. Et quant à votre « inconnue », vous la reconnaîtrez à son éventail, un éventail de nacre et de guipure noire...

Le général était suffoqué d'étonnement et de joie. Ah! la sournoise! Elle ne lui avait rien dit de ce nouveau coup de tête!

« Et tenez, général, son éventail qui est déjà prêt! Là, sur la coupe de la pendule.

— Bravo, mon cher! Une fois cet éventail en présence de votre fleur, elle se sera prononcée, livrée, et il sera bien tard pour se dédire : vous la tiendrez. C'est un coup de maître! »

Ils causaient à demi-voix, à l'écart, dans une embrasure de croisée, sans se douter qu'en ce moment quelqu'un dans la rue regardait avec une sorte d'angoisse leurs silhouettes découpées sur les vitres par la lumière d'un candélabre.

C'était Laubert. Il passait. Il lui arrivait souvent de passer ainsi devant cet hôtel. Il lui semblait que quelque chose s'y préparait qui allait le rendre très malheureux. Depuis quelques jours, comme s'il n'eût pas suffi de battre froid à Clodion, il se surprenait à l'épier malgré lui. En voyant son ombre là-haut, à cette croisée, dans l'attitude d'un entretien confidentiel avec le général, il avait donné carrière à la folle du logis :

« Ils discutent le contrat », pensait-il.

L'ombre du rival disparut. Mais l'instant d'après, c'était le rival lui-même qui le surprenait cloué là, et qui lui frappait sur l'épaule :

« Hé! mais, lui dit Clodion, quelle faction montes-tu ainsi?

— Je passe, dit Laubert troublé. Je vais chez Mme Andelot lui souhaiter sa fête. »

Et, d'un geste vague, il montrait un mince paquet de forme longue renfermant sans doute son cadeau.

« A propos, reprit-il en rappelant son sang-froid, que devient ton inconnue? »

Jusqu'à ces derniers temps, et sans doute à titre de conseiller littéraire, Laubert avait toujours été tenu par Clodion au courant de la romanesque intrigue par lettres, — à ceci près, bien entendu, qu'on lui cachait les noms de lieux et de personnes. Il était aussi loin de soupçonner Mme de Vaubry que celle-ci de soupçonner Clodion.

« Mon inconnue? fit le sportman sarcastique. Eh bien, mon cher, j'ai écrit un mot décisif, et on m'a gratifié d'une réponse... décisive! Tu seras mon garçon d'honneur. »

Et il sauta en fredonnant dans sa voiture qui l'attendait.

Un mot décisif! une réponse décisive! Mais s'il épousait son inconnue, il renonçait donc à Mme de Vaubry? Alors, pourquoi ricanait-il?... Oh! si l'on pouvait voir Emma un instant, on saurait peut-être...

La minute d'après, Laubert, très perplexe, avait franchi machinalement le seuil de l'hôtel. Quand on l'annonça, c'était presque l'heure où devaient commencer les préparatifs de toilette pour le fameux bal. Emma ne put réprimer un mouvement de contrariété.

« Je l'expédierai vivement, se dit-elle en rejoignant le visiteur dans le petit salon bleu.

— Veuillez, madame, lui dit Laubert en cherchant ses mots, excuser mon importunité. C'était hier votre jour aux Français et votre loge est restée vide. J'étais inquiet de votre santé.

— Oh! mon absence n'avait rien d'alarmant. Quelques préoccupations... Une lettre à écrire, je crois.

— Il y a donc de par le monde, madame, des gens assez heureux pour recevoir de vos lettres! Je pense avec mélancolie que c'est à peine s'il me souvient d'avoir entrevu votre écriture. Je ne la reconnaîtrais pas. »

En ce moment, neuf heures sonnèrent. Emma eut une nouvelle impatience, et, nerveusement, alla prendre l'éventail déposé sur la pendule, le fameux éventail de nacre et de guipure.

« Vous devez, je le vois, reprit-elle un peu au hasard, aimer les romans par lettres.

— Hélas! non, madame; j'en suis revenu.

— Ah! et depuis quand? »

Lui, il ne songeait qu'à Clodion. En ce moment de malaise moral, d'incertitude et de jalousie, il outrait dans sa pensée l'énigmatique succès de son rival, la légèreté des femmes...

« J'en suis revenu, dit-il, depuis que j'ai su qu'un sot pouvait, avec dix lignes d'écriture, faire la conquête d'une femme... « Un mot décisif..., une « réponse décisive... » Le roman est court et bon, avouez-le! »

Emma le regarda bien en face. Elle put se convaincre qu'il ne faisait aucune allusion à elle. Et en effet, quel rapport entre sa chère correspondance et cette correspondance tambour battant dont on lui parlait? — Elle fut rassurée, mais l'agacement persistait. L'éventail s'agitait dans ses mains.

« Quel conte impertinent me faites-vous là? La femme à qui les dix lignes ont pu paraître si irrésistibles serait une... coquette, tout simplement.

— Ce n'est pas une femme ordinaire, d'après ce que j'en sais.

— S'enflammer pour dix lignes! je maintiens le mot.

— C'est une femme de mérite.

— Une coquette, monsieur.

— Remarquable.

— Coquette.

— Charmante.

— Coquette.

— Supérieure.

— Coquette fieffée! »

Et, dans un mouvement d'exaspération dont elle n'est pas maîtresse, elle frappe un coffret d'un coup de son éventail. Il y eut un petit bruit sec... L'éventail était en pièces.

« Oh! mon éventail!... Vous l'avez brisé!...

— Moi, madame? »

De ce moment, ce fut lamentable. Il vit bien qu'il avait déplu, qu'il fallait battre en retraite sur-le-champ. Retraite presque piteuse. Il se heurta au général qui entrait.

« Oh! pardon, général.

— Toujours des phrases! »

Et dans son trouble excessif, le malheureux Laubert ne s'aperçoit

pas qu'il oublie sur un guéridon ce léger paquet renfermant son cadeau de fête à Mme Andelot.

En attendant, Emma se trouvait privée de l'indispensable signe de reconnaissance. Elle avait sonné fiévreusement. Trois domestiques, Mariette, Baptiste et Germain étaient bientôt devant elle, attendant ses ordres.

« J'ai besoin, leur dit-elle, d'un éventail pareil à cet éventail brisé. Vous allez courir chez les marchands. Partagez-vous la tâche, prenez des voitures, arrangez-vous pour être ici avant une heure avec ce qu'on vous demande. M. de Chambricard va vous donner de l'argent.

— J'y cours, sabretache ! C'est très important.

— Et surtout, ne vous trompez pas : nacre et guipure noire.

— Nacre et guipure noire », répétèrent-ils.

— Ils vont en apporter un chacun, dit le général en sortant avec eux. Ce sera un comble !

(A suivre.)

GABRIEL LIQUIER.



LES COUTURIERS DU TEMPS JADIS



Les couturiers du XIXe siècle, s'ils possèdent des armoiries — et ils doivent en avoir — pourraient, s'ils le voulaient, les orner de figures empruntées aux blasons des corporations du temps passé.

Un in-folio orné de planches, gravées d'après les dessins de l'auteur, M. de Garsault, et publié *sous les auspices de l'Académie des sciences de Paris* — « excusez du peu », aurait dit Rossini — apprend, en effet, quels furent les aïeux légaux des couturiers de notre époque.

Ce volume, daté de 1769, est intitulé *l'Art du Tailleur,* lequel art comprend le tailleur d'habits d'hommes et *le tailleur de corps de femmes et enfants,* et nous ajouterons que le même auteur a publié un volume sur *l'Art de la Lingère* (1771).

Dans les commencements de la monarchie française les hommes ne portaient — les miniatures en font foi — que de longues robes ; aussi était-il tout naturel que les ouvriers qui faisaient l'habillement prissent le nom de *tailleurs de robes,* et leur association reçut ses statuts sous ce titre en 1293, sous le règne de Philippe le Bel.

Sous Charles IV, dit aussi le Bel, les robes plus ou moins longues sont remplacées par des vestes, des pourpoints qu'on recouvre d'un manteau, et les *ci-devant* tailleurs de robes, recevant de nouvelles lettres patentes et de nouveaux statuts, deviennent en 1323 des *maîtres tailleurs pourpointiers.*

A cette époque, certains collets de pourpoints étaient rigides et devaient être exécutés par les *cordonniers.* Le *pourpointier* ne devait confectionner que le pourpoint; le *haut-de-chausse* était réservé, sous des peines assez graves pour cause d'infraction, aux *maîtres chaussetiers.* Qu'on vienne dire encore après cela que la *spécialité* est d'origine moderne!



DAMES EN *corps* (CORSET) ET SERVANTES EN *juste* (1769).

Enfin, sous Henri III (1588) on crée la corporation des *maîtres tailleurs d'habits,* et ils ont *le pouvoir de faire tous vêtements d'homme et de femme sans exception.*

Les *spécialistes* apparaissent à nouveau, mais cette fois dans un sens plus étendu et plus rationnel : les maîtres tailleurs se partagent en deux branches. L'une s'adonne « aux habits d'homme et de femme », l'autre ne faisant que « les corps et corsets des femmes et enfants avec les quelques vêtements qui s'y joignent ».

Cette seconde branche ne subit longtemps aucun changement; mais Louis XIV vint!... — Louis XIV, dit le Grand — et c'est M. de Garsault qui parle : « Il jugea à propos d'ôter aux tailleurs la faculté de faire les habits de femme », et en 1675 il institua un véritable corps de maîtrise féminin et créa les maîtresses couturières.

Dans une publication encyclopédique moderne, on malmène assez les

couturiers du XIXe siècle, et on prend parti pour Louis XIV. Il est infiniment plus convenable que les femmes soient habillées par des femmes. C'est au *second empire,* continue l'auteur de l'article, que l'on doit d'avoir remis à la mode « cette inqualifiable singularité d'hommes (sont-ce bien des hommes?) [1] présidant aux toilettes de certaines femmes, chiffonnant la gaze sur le sein des princesses, plaçant des rubans et des fleurs sur le corsage des duchesses, etc., etc. » C'est là, dit l'auteur, une mode qui ne s'étendra pas, il faut l'espérer, aux femmes simples et *honnêtes* — ce qui est peu aimable et peu flatteur pour les élégantes qui ont un couturier, soit dit en passant.

Mais, plus loin au contraire, le collaborateur de la vaste encyclopédie n'est plus le même évidemment, ou il a bien changé d'avis; la question est envisagée au point de vue purement artistique et d'une façon plus élevée. Au XVIe siècle, les grandes dames chargeaient des hommes couturiers ou tailleurs de confectionner leurs corsages, d'en prendre mesure et de les essayer. Elles reconnaissaient à ces hommes un talent spécial. Puis à mesure que les idées d'égalité se sont propagées, la pudeur des femmes s'est un peu effarouchée. Mais dans ces dernier temps — l'article est daté de 1875 environ — se débarrassant au profit de la coquetterie de ce qu'elles pensaient n'être qu'un préjugé, les femmes du monde se sont aperçues que les tailleurs étaient plus habiles que les couturières et se sont adressées à quelques-uns d'entre eux pour leurs vêtements.

Certaines planches du recueil de M. de Garsault sont consacrées aux costumes des premiers temps de la monarchie française. Ces reproductions historiques sont plus ou moins fidèles. L'archéologie a fait des progrès depuis le siècle dernier; mais, parmi les figurines de cette époque, il nous a paru intéressant de reproduire deux costumes de femmes, l'une vue de profil, portant un manteau troussé avec une « cœffe » et une écharpe et une jupe garnie de falbalas; l'autre avec une coiffure à papillon et des paniers d'une envergure effrayante.

Les chapitres et les planches — de véritables *épures* de géométrie — consacrés aux vêtements d'hommes, sont remplis de détails aussi bien sur le *complet* de cette époque, justaucorps, veste et culotte, que sur les vêtements ecclésiastiques (soutanelle, manteau court, etc.), et sur le surtout.

1. Dictionnaire de P. Larousse. — La parenthèse est de l'auteur cité.

le volant, la fraque (justaucorps très léger), le veston, la redingote, le manteau et la roquelaure.

Bien plus même, l'auteur du traité donne les dimensions des étoffes, et, suivant chaque largeur d'étoffe, il dispose ses morceaux comme les fragments d'un casse-tête chinois.

Mais son chapitre le plus intéressant et le plus curieux est celui intitulé le tailleur de corps de femmes et d'enfants.

« On nomme *corps*, dit M. de Garsault, un vêtement qui se pose immédiatement par-dessus la chemise et qui embrasse seulement le tronc depuis les épaules jusqu'aux hanches. C'est pour ainsi dire : une *cuirasse civile* (!)... Le maître tailleur qui a choisi cette branche de son art se nomme *tailleur de corps de robes et corsets !* et quoique sa science soit moins étendue pour le travail que celle du tailleur pour hommes, il a cependant plus d'instruments et une manutention plus détaillée et plus savante, attendu que cet art exige beaucoup de précaution, d'adresse et de précision...



TAILLEUR ESSAYANT UN CORSET.

« Indépendamment des *corps* et *corsets*, le tailleur de corps fait aussi des corps couverts, pleins et à demi baleines, des corps et corsets de toile ou de bazin sans baleine, des camisoles de nuit, des bas de robes de cour, de fausses robes pour les jeunes filles, des jaquettes pour les garçons, enfin tous les habillements de fantaisie d'enfants, comme habit de hussard, de matelot, etc. »

M. de Garsault nous apprend alors comment se confectionnaient les corsets au XVIIIe siècle. Ils étaient, nous dit-il, formés de six pièces, exigeaient une aune de canevas, trois quarts d'aune de toile jaune de Cholet en Anjou, une demi-aune de *bougran* ou treillis (toile de chanvre gommée

et calendrée), une demi-aune de toile de Lyon pour la doublure, ou une demi-aune de futaine, une demi-livre de baleine, une aune et demie de petit lacet de tresse de soie, et enfin neuf à dix aunes de lacet à la duchesse, qui était un galon de fil de soie d'un demi-pouce de large.

M. de Garsault s'est plu à représenter un tailleur essayant un corset — nous avons reproduit cette vignette — et dans une autre planche il nous fait voir le tailleur armé de forts ciseaux et découpant les pièces d'un corset. Il donne d'ailleurs les tracés géométriques des principaux genres de corsets, depuis celui pour les jeunes dames dans une « position intéressante » jusqu'aux corsets d'Aragon, aux corsets de jeunes filles, aux corsets de cour ou de grand habit, et même jusqu'aux corsets de jeunes garçons « à leur première culotte ».

Les corsets, dit-il, d'ailleurs, remontent au XIV[e] siècle; les vitraux de cette époque nous en fournissent de nombreux spécimens.

Nous ajouterons à ce propos que, sans vouloir faire preuve d'une érudition merveilleuse, les indications de l'auteur de *l'Art du Tailleur*, au sujet de l'antiquité des corsets, sont quelque peu insuffisantes.

Homère parle des ceintures frangées d'or de Junon et de Vénus. Voilà évidemment le point de départ du corset. A Athènes et à Rome on dissimulait sous de véritables corsets les défauts de conformation des jeunes filles.

Messaline, une femme plus que galante, dont les historiens ne disent pas grand bien, mais qui d'ailleurs ne postula jamais pour le prix Montyon... de son temps, Messaline soignait les ornements de son corsage d'une façon toute spéciale et les bandelettes à cet usage : *Fasciæ mamillares*, se composant du *strophium*, du *tænia* et du *zona*, formaient par leur réunion un véritable corset.

Au moyen âge, la *cotte-hardie* moulait la taille sans la comprimer, et Isabeau de Bavière portait ce corset fort décolleté puisqu'il était échancré en pointe jusqu'à la ceinture.

A l'époque de la Renaissance, gentilshommes et nobles dames s'affublèrent de corsets. Mais à cette époque ce n'était encore qu'un corsage d'étoffe rigide, et sans baleine, sans tiges de bois, sans plaque de fer.

C'est Catherine de Médicis qui, en 1532, introduisit l'usage du corset à busc. En vain Roderic et Ambroise Paré démontrèrent-ils les dangers qui devaient en résulter, les corsets garnis de buses de bois ou d'ivoire devinrent de véritables cuirasses.

Au XVIIe et au XVIIIe siècle, nous voyons ce qu'ils sont d'après les dessins de M. de Garsault.

La « grande révolution française » balaya tout, et balaya jusqu'aux corsets. Malheureusement la mode se rétablit sous l'Empire, et les corsets réapparurent à peu près tels qu'ils étaient à la fin du XVIIIe siècle.



DAME EN MANTEAU TROUSSÉ
COEFFE, ÉCHARPE ET JUPE-FALBALA

DAME EN PANIER
ET COIFFURE AU PAPILLON

Mais revenons à l'ouvrage de M. de Garsault. Dans la partie inférieure d'une planche réunissant divers costumes, M. de Garsault a groupé cinq figurines, dessinées d'une façon un peu naïve peut-être, mais dont nous nous sommes cependant efforcés de conserver le caractère.

L'une de ces figures représente une femme vue de face, avec un *corps*, ou corset, lacé à la duchesse, tandis qu'une autre femme, vue de dos, porte un corset à lacet ordinaire. Du côté opposé de la planche, la même femme, vue de face et vue de dos, est en robe et en jupon, et entre les deux groupes une petite servante, le balai à la main, est vêtue d'un *juste*, sorte de vêtement des femmes de la campagne, qui n'exigeait que deux aunes d'une étoffe de deux tiers d'aune de large.

Bien que depuis Louis XIV les *tailleurs* ne se mêlent plus des habits de femme, l'auteur semble le répéter assez mélancoliquement chaque fois

qu'il en trouve l'occasion : il donne cependant encore quelques renseignements sur l'aunage des robes au XVIIIe siècle.

Ainsi, à cette époque la longueur d'une robe était d'une aune et un tiers ; la largeur par derrière était de deux aunes, formée de quatre lés assemblés; la largeur du devant était d'une aune, celle des deux pointes d'un quart d'aune pour les deux. Pour les manches on prenait un tiers d'aune en carré, et pour les deux rangs d'ornements placés à chaque manchette, il fallait trois quarts d'étoffe pour la longueur.

Le jupon, le mantelet et son coqueluchon — petit manteau en taffetas ou en satin — la pelisse et son coqueluchon — manteau plus ample — la maintille de cour, ou grand habit, sont étudiés dans ce recueil et expliqués à l'aide de figures.

Quant au grand habit de cour, l'auteur fait observer que le tailleur ne fait plus maintenant que le corset et le bas de la robe ; la couturière fait le jupon, et la marchande de modes ajoute les pompons et les agréments.

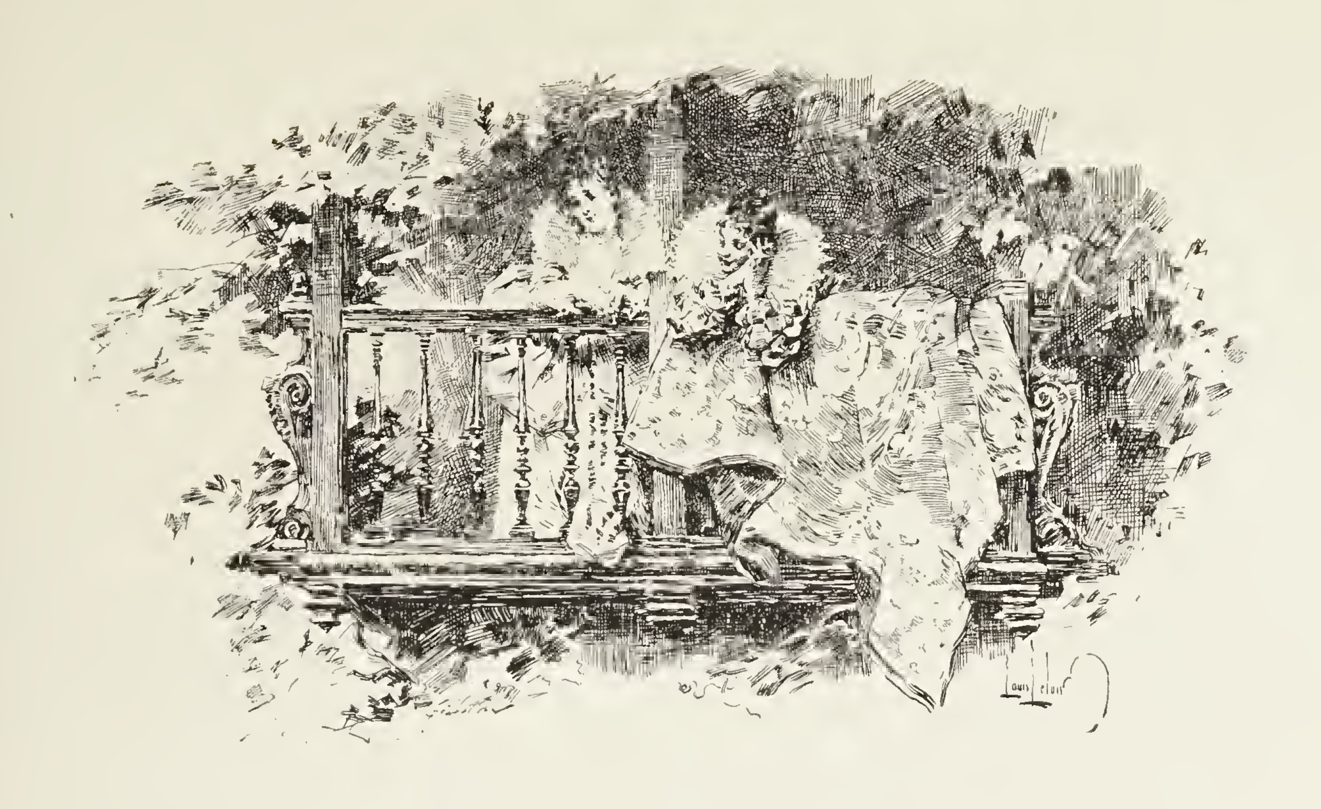
Ce costume officiel de présentation au roi ou à la reine était d'ailleurs indispensable. Il devait être fait en étoffe noire, avec agréments de dentelles et manchettes de dentelle blanche. Il fallait de gré ou de force que les dames présentées s'affublassent de ce corps plein et baleiné du haut en bas, et le simple corset n'était admis que pour les dames qui ne pouvaient endosser ce que l'on appelait néanmoins une « cuirasse civile ».

Mais l'étiquette le voulait ainsi; cependant, même à ces époques de folles prodigalités, on ne paraissait point avoir mis de côté toute préoccupation d'économie.

Le costume avec agréments noirs était de rigueur pour la cérémonie officielle, dit M. de Garsault; mais, la présentation passée, tout ce qui était noir se changeait facilement en étoffes de couleurs, et l'on avait ainsi deux costumes au lieu d'un.

Une économie aisément réalisable, conseillée par un couturier pour dames du temps jadis, n'est-ce pas là une excellente recommandation pour leurs continuateurs d'aujourd'hui, et un nouvel encouragement pour toutes les femmes à « honorer de leur confiance » ceux dont les titres de noblesse remontent au temps de Philippe le Bel ?

JULES ADELINE.



LES PEINTRES DE LA VIE ÉLÉGANTE

VII

LOUIS LELOIR.

La mode actuelle n'a plus rien de moderne. Ne voulant pas innover elle se contente de ressusciter les costumes d'autrefois, mêlant les accessoires de la toilette féminine et commettant à dessein des anachronismes qui seraient choquants si la grâce, cette déesse, ne venait tout harmoniser.

Le Directoire, l'Empire, la Restauration, l'époque de Charles X et de Louis-Philippe ont eu des costumes typiques qui sont des millésimes. Le second empire a commencé la mascarade que la troisième république devait achever. L'art a subi le contre-coup de ces changements successifs, l'influence qui devait se dégager de tous ces avatars. Il a gagné en esprit ce qu'il perdait en profondeur. Il s'est glissé dans nos mœurs, a pénétré dans nos intérieurs, s'est plu à enrichir tous ces menus objets qui sont comme les complémentaires du charme de la femme. Pour cette dernière, l'art s'est ingénié à façonner des meubles exquis, à semer les fleurs sur les tissus, à inspirer des costumiers qui sont des inventeurs et qui trou-

vent le moyen, en plein XIXe siècle, à l'heure où l'électricité nous éclaire en nous aveuglant et où le téléphone sert de confident entre deux amants, de faire descendre nos filles et nos sœurs de quelque Cythère rêvée par Watteau !

Il a fait mieux encore, cet art français qui est l'art européen : il a parié de marier la bourgeoisie avec l'idéal, et il a gagné. De sorte qu'à présent, on peut voir dans des hôtels habités par d'anciens tailleurs ou par des industriels indécemment fortunés des galeries de tableaux où les chefs-d'œuvre s'écrasent les uns par les autres.

Autrefois la mode était aux carlins ; de nos jours elle est aux toiles de maîtres. Quiconque, parmi ces heureux d'un jour dont parle Beaumarchais, n'a pas un Millet de cent cinquante mille francs est *disqualifié.*

Mais Millet ne suffit pas à tous les tempéraments, ne va pas à tous les cadres. D'autres artistes, qui sont en leur genre des Fragonard, des Boucher, des Watteau ; qui cherchent leurs rêves dans la fantaisie et leurs poèmes dans l'azur ; qui font oublier les déceptions de la réalité sous les fleurs de la chimère, méritent aussi qu'on aille à eux, qu'on leur tienne compte de leurs recherches, de leurs efforts et de leurs résultats.

L'art serait ennuyeux s'il fallait toujours dire le : « Frère, il faut mourir » du couvent. Il y a un printemps chaque année, et des fleurs, et des oiseaux, et du soleil, et des femmes qui mêlent en courant à travers la prairie leur parfum au parfum des lilas.

Songeons donc un peu aux peintres du printemps et parlons-en.

M. Louis Leloir en est, et des meilleurs. Aussi sommes-nous heureux de le placer dans notre galerie des *Peintres de la vie élégante.*

J'étonnerais beaucoup les lecteurs de cette revue en leur révélant les origines de M. Louis Leloir. Il est fils et petit-fils de peintres. « Son père, Jean-Baptiste-Auguste Leloir, a exécuté plusieurs compositions décoratives dans diverses églises, notamment dans celles de Belleville, Saint-Séverin, Saint-Philippe-du-Roule et Saint-Leu. Une figure de lui, *Homère*, est au Luxembourg. La mère de M. Louis Leloir, Héloïse Colin, eut une grande réputation comme miniaturiste et aquarelliste ; enfin, son grand-père maternel, A. Colin, a laissé de belles copies d'après les maîtres anciens.

« Entré à l'École des beaux-arts en 1860, M. Louis Leloir obtient le second grand prix de Rome en 1861. En 1863, il expose au Salon un *Mas-*



DESSIN DE M. Louis LELOIR

Typ. A. Quantin

sacre des innocents (Musée de Niort); en 1864, il est médaillé avec *Daniel dans la fosse aux lions* (Musée de Douai) ; en 1865, *la Lutte de Jacob et de l'Ange* est acquise pour le musée de Clermont-Ferrand. »

De ces réminiscences bibliques il ne devait rien rester. Du jour au lendemain, le peintre qui venait de donner tant de gages au dieu classique, à cet être immuable que révèrent toutes les académies, se met à courir à l'aventure, à chevaucher le Pégase flamboyant qu'avait tant désiré sa jeunesse. Oui, il rompit avec les traditions sacrées et il demanda à son imagination seule le secret du succès. Ce fut, c'est toujours bien plus un évocateur qu'un copiste. Il ne veut pas dire son époque, préférant raconter avec un verbe éclatant tous les fastes galants d'un passé qui ressemble à une mascarade sans *mercredi des cendres*.

Vous jugez quelle fut sa réussite quand il prouva qu'en plus des qualités exceptionnelles de dessin qu'il possédait, il avait aussi l'invention, l'ingéniosité, l'humour et également une pointe de sentiment qui eût ravi Greuze. *Le Baptême et la Fête du grand-père*, montrent cette note d'intimité attendrie que je signale.

Entre temps il peignait sur la toile quelques-uns des types de la comédie folle, extravagante, amoureuse et héroïque telle que la vit l'Italie des doges et des podestats. Parfois encore, il campait un *majo* sous le balcon d'une belle dans une rue de Séville, ou un bandit vénitien à l'ombre du pont des Soupirs ; morceaux épisodiques d'un thème qui s'agençait dans le cerveau, fragment d'un poème qui chantait dans tout son être. Et c'est ainsi que M. Louis Leloir a conquis lentement mais sûrement sa légitime réputation. Remarquez bien que ce n'est pas seulement un raffiné,

c'est en même temps un savant, un lettré, un archéologue. Il ne commet pas d'hérésies quand il compose un sujet ; l'architecture y est juste, tout aussi bien que le costume, que le ciel, que l'atmosphère qui baigne ses créations. Il leur donne ce goût de terroir qui ajoute une saveur de plus à l'épisode révélé. Et les jolis tons ! et la belle harmonie des nuances ! et ce je ne sais quoi qui est le fin du fin du talent ! J'ai toujours rêvé de voir M. Louis Leloir illustrer certaines des comédies d'Alfred de Musset : *le Chandelier, On ne badine pas avec l'amour, les Caprices de Marianne* et *Lorenzaccio.* Il en tirerait une suite de chefs-d'œuvre. Déjà il a entrepris l'illustration du théâtre de Molière pour M. Jouaust, et chacun des dessins qu'il a produits est une merveille de goût, de finesse et de vérité. L'artiste a traduit Molière, sans le trahir, en des pages vraiment réussies qui montrent autant le génie inventif que la conscience de l'interprète.

M. Taine a écrit tout un livre pour signaler l'influence des milieux sur les individus. Le cadre dans lequel vivent les peintres modernes servirait assurément à indiquer à ceux qui ne les connaissent pas la préoccupation particulière qui hante chacun d'entre eux. Quand on pénètre chez M. Louis Leloir on est fixé tout de suite. Un archaïsme charmant et sans pédanterie réjouit l'œil. Partout des vestiges d'autres temps, des témoins d'autres mœurs réjouissent la vue. Toute la défroque des époques galantes et batailleuses est jetée là, un peu au hasard, avec ce beau désordre qui est un effet de l'art. Pourpoints de buffle tailladés par des épées aujourd'hui brisées ; justaucorps aux couleurs éclatantes ; colichemardes aux pommeaux ciselés et aux lames ébréchées ; bottes de reîtres dont les talons se sont éculés sur les routes de la bohème d'antan ; feutres empanachés qui se sont inclinés devant la grâce, devant la beauté, devant la majesté ; écharpes brodées par l'amour ; fleurs qu'une main alanguie a laissé tomber ; trophés qu'une main virile a conquis. Plus loin, dans des vitrines, toute une série de violes, de mandolines et de guitares semblent attendre les doigts qui feront vibrer les mélodies endormies. Que de chansons et que de soupirs recèlent les flancs arrondis des instruments muets !

Tout à coup, à l'improviste, apparaît dans l'atelier un baby blanc et rose qui, saisissant un fragment d'étoffe éclatante, s'en enveloppe et vous donne la vision d'un petit doge tombé du pinceau du Titien.

M. Louis Leloir s'est beaucoup adonné à l'aquarelle pendant ces der-

nières années. On l'a vu, un des premiers, se rendre à l'appel de Vibert, lors de la fondation de la *Société d'aquarellistes français;* et pas une des expositions de cette société n'a été ouverte sans qu'il y figurât. Paysages du Tendre avec des personnages échappés du *Grand Cyrus;* scènes de genre imitées de celles de Goldoni ; exploits de ruffians se ruant à l'assaut de quelque belle dans un château féodal ; équipées galantes sous des ciels d'Opéra; sérénades passionnées ; duels mortels. Ce peintre charmant a tout pensé et tout résumé en des cadres grands comme la main qui, en dépit de leur dimension, sont grands comme son talent. J'ai vu de lui des miniatures à l'aquarelle qui tiendraient dans un médaillon, et qu'Isabey I[er], celui des profils princiers, eût saluées ainsi qu'on salue quelqu'un qu'on a beaucoup connu. Mais où M. Louis Leloir est vraiment peintre de la vie élégante, c'est quand il couvre d'arabesques le satin d'un éventail. Tout ce que l'imagination peut inventer se fixe là, en traits précis, tantôt dans des fonds d'or tels que ceux qu'on voit dans les peintures japonaises, tantôt dans ces fonds vermeils qui sont la marque du XVIII[e] siècle. Une figure lui suffit pour synthétiser un rêve. C'est Ophélie, ou c'est Titania perdue dans une forêt shakespearienne dévoilant les splendeurs de sa flore idéalement parfumée. Ou bien encore il montre une déesse volant dans un ciel d'empyrée avec la grâce cadencée et noble des personnages que Coypel a mise dans ses belles décorations.



Vous pensez si ces éventails sont recherchés. Des mains de patriciennes se les disputent, et plus d'une curieuse les met sous verre, à côté des éventails sur peau de vélin que le grand siècle nous a légués. Je cite, à titre de curiosité, les noms de quelques grandes dames qui possèdent de ces mer-

veilles : Mmes de Rothschild, de Mouchy, de Grandville; la comtesse de Paris, la vicomtesse Aguado, Mmes de Saulcy, de Pourtalès, la générale Bourbaki; Mmes Jubinal, d'Armaillé, de Nadaillac, etc., etc.

EUGÈNE MONTROSIER.





LUNCHS PARISIENS

En dehors des grands repas consacrés, officiels, avez-vous jamais réfléchi à la quantité, à la variété infinie de bonnes petites choses qu'une femme absorbe depuis qu'elle se lève jusqu'à ce qu'elle se couche? N'avoir pas d'appétit, ne pas manger, sont choses complètement passées de mode aujourd'hui. On n'a pas mangé pendant toute la période du romantisme, si ce n'est dans des festins à Padoue et à Vérone. Citez-moi une héroïne de George Sand qui ait de l'appétit. Trouvez-moi un menu dans toute son œuvre. Pour que ces créatures éthérées se décident à prendre quelque aliment, à approcher un breuvage de leurs lèvres, il faut que ce soit dans un des plus beaux palais de Venise, que la vaisselle soit d'or ou d'argent et les coupes signées de Benvenuto. Lord Byron ne pouvait pas souffrir qu'on mangeât devant lui. Balzac, Gautier, Musset ne font manger que les courtisanes et seulement à souper, au milieu d'une orgie romaine, les vêtements en désordre, la gorge sortant du corsage. Ce n'est pas une petite besogne que de faire boire et manger ces lions et ces lionnes. Il faut ressusciter des plats, replanter des vignobles qui n'ont peut-être jamais existé que dans

l'imagination des écrivains de la décadence. Barbey d'Aurevilly a remis en honneur le thé à l'anglaise, le thé du prince de Conti au Temple, mais uniquement au profit des chevaliers, des vidames et des marquises du noble faubourg. Il fallait s'appeler Hermangarde ou être alliée aux Polignac ou au Medina Cœli pour servir ce que l'auteur de la *Vieille maîtresse* appelle tantôt le « breuvage musqué », tantôt « l'infusion parfumée ». Un siècle avant Dickens, il osa faire chanter une bouillotte, mais c'était une bouillotte de noble compagnie ; elle était en argent massif et elle chantait rue de Varenne, chez une douairière. Du thé et des tartines on allait, grâce aux romans anglais, passer au roastbeef et aux *potatoes*, lorsque Dumas présenta sa *Dame aux camélias* au public. Immédiatement les femmes se remirent à être pâles, diaphanes, à ne pas manger. Cette pièce eut une influence désastreuse sur les estomacs féminins. On ne se nourrit plus que de cornichons et de vinaigre, comme on prétendait que le faisait l'actrice chargée du rôle de la Dame aux Camélias. Les héroïnes de Feuillet, d'Houssaye furent aussi de très petites mangeuses. Une aile de perdreau, un pot de fraises et un verre de champagne, ou un petit gâteau chez Guerre, c'était tout ce qu'elles osaient se permettre. Il fallait s'observer et ne pas faire éclater le dernier chef-d'œuvre de Worth.

Enfin la république vint et avec elle le règne absolu de la corsetière. Madame « Jemaintiendrai » a créé une littérature, elle a ses gazettes et ses écrivains titrés et attitrés. Grâce à des placements et à des déplacements aussi avantageux que savants, elle est arrivée à des prodiges, à donner à toutes les femmes trente centimètres de tour de taille. Une grosse barbue est toujours sûre de pouvoir entrer dans une peau d'anguille. Rien ne s'oppose plus à ce que vous mangiez selon votre fantaisie. Grâce au génie de la corsetière, vous n'avez plus rien à craindre pour votre buste, pour votre taille de guêpe. Soyez sans inquiétude. Elle veille.

Nous ne voulons pas dire que toutes les femmes passent leur temps à manger. Loin de là ; mais avez-vous jamais compté le nombre d'occasions gastronomiques qui se présentent chaque jour à une femme élégante, sous toutes les formes, sous toutes les espèces ? On pourrait même dire que, plus une femme est élégante, plus ces occasions se multiplient. C'est, sans exagération, un bel et bon quatrième repas, avec cette différence qu'il est servi en permanence, du matin au soir, qu'il ne se mange pas, qu'il se grignote

Prenons une Parisienne, suivons-la et tâchons de nous faire une idée de ce qu'elle peut engloutir depuis son petit lever jusqu'à son coucher.

Elle sonne. On entre dans sa chambre. Le plateau de laque japonais recouvert d'une petite serviette écrue, avec la tasse de chocolat, les brioches est déposé sur la table nocturne. Si à côté de la tasse de chocolat elle n'aper-



LE FOUR O'CLOCK TEA.

çoit pas de lettres, elle se rendort pendant que sa femme de chambre fait son petit train-train dans la chambre. Elle ne se réveille que lorsque chocolat et brioches sont entièrement refroidis. Elle les prend de mauvaise humeur et peste après tout le monde. Les enfants embrassés, moralisés, les ordres du jour une fois donnés, elle se lève et fait une toilette sommaire. Elle s'applique son *front* et fourre ses cheveux dans un filet. Elle est très anémique et *va à la douche* tous les matins. Après la douche, elle fait un peu de *gymnastique sèche, à air double comprimé,* sous les yeux du docteur. Exercice qui lui donne un appétit désordonné. Elle pense au

déjeuner qu'elle va dévorer. Il faut revenir à pied quand on a pris une douche et fait de la gymnastique comprimée à air sec. Elle meurt de faim. Elle passe devant un pâtissier qui s'est fait une célébrité par ses babas. Ils sortent du four, ils n'ont pas encore été exposés à la montre, ils embaument le rhum et sont saupoudrés de sucre cristallisé. Elle les prend sur le grillage sur lequel ils sont étendus. Elle n'a jamais rien mangé d'aussi bon. Elle en mange deux et se fait faire un petit paquet pour en rapporter aux enfants.

Naturellement avec ses deux babas sur l'estomac elle déjeune mal. Pendant qu'elle trempe un morceau de sucre dans du kirsch pour hâter la digestion, les enfants font un accueil enthousiaste aux babas. Si au moins elle avait le temps de se reposer, de s'étendre quelques instants sur sa chaise longue, mais elle a une journée *effrayante.* Il faut qu'elle soit à deux heures au cours des fillettes ; elle a une liste de courses, de commissions, longues comme *ça,* quelques visites à faire, du monde à dîner qu'elle conduit à l'Opéra et un bal qu'elle *ne peut pas* manquer.

Elle n'a que le temps de s'habiller. Sa voiture est avancée. Les demoiselles déposées au cours, — elle ira les chercher à quatre heures, — elle va chez Boissier, en femme d'ordre, choisir quelques assiettées de dessert pour le dîner. Elle n'a aucune espèce de confiance dans le goût de son maître d'hôtel. La caissière manquerait à tous ses devoirs si elle ne lui offrait pas un de ces fruits de choix, la nouveauté du jour, qui se prélasse dans son sucre rose ou vert sur le surtout d'argent. Elle goûte à tous les petits fours de la maison. Elle absorbe un *Arabi,* un *Tunisien,* une *Francesca.* Comme elle est très blasée, elle ne trouve rien de bon et finit par s'en tenir aux petits fours classiques qu'elle a l'habitude de prendre. Elle demande une langue de chat pour le malheureux Puck qui l'attend dans la voiture.

De chez Boissier elle se rend chez différents fournisseurs, gantier, fleuristes naturel et artificiel, etc., etc. Elle a besoin de tant de choses pour son dîner et son bal ! De là, elle se fait conduire dans un grand bazar. On a tous les jours besoin d'aller dans un grand bazar, si ce n'est pas pour soi c'est pour des parentes de province. En femme pratique qui n'a pas de temps à perdre, elle fait arrêter sa voiture devant le ministère des finances, afin de la retrouver plus facilement. Elle bouleverse plusieurs rayons sans réussir à dénicher ce fameux merle blanc que les femmes cherchent tou-



De Liphart del   Paris. Imp. Eudes

BLANCHE BARRETTA

jours ; — elle ira voir dans l'autre grand bazar : *ils sont bien mieux assortis.* Passant devant les balances, elle se fait peser et se rend au buffet prendre un verre d'eau. Elle avalerait la mer et ses poissons. Toutes les sucreries qu'elle a mangées chez Boissier l'ont altérée. Ensuite elle descend aux gants, en achète une paire pour avoir droit de demander un ballon qu'elle portera à son dernier petit garçon. Son ballon à la main, elle va retrouver sa voiture. Il est trois heures. C'est l'heure à laquelle elle va chercher monsieur à la Bourse. Il se sont donné rendez-vous chez le pâtissier. Comme monsieur a déjeuné seul et de bonne heure il a un appétit d'enfer. Il avale consommé froid sur consommé, petits pains de foie gras, patés d'huîtres, bouchées de crevettes, pots de crème pour dessert. Comme elle n'a pas déjeuné, et pour lui tenir compagnie, elle se fait servir une gelée d'orange qu'elle mange avec des petites flûtes. Le paquet y passe.

De chez le pâtissier, ils vont ensemble faire quelques commissions pour la maison et chercher les enfants aux cours. Selon la saison et le temps, on va leur faire faire un tour au bois et prendre une tasse de lait avec du pain bis au Jardin d'acclimatation, ou croquer des gaufres rue de Ponthieu. En hiver, on entre chez le pâtissier autrichien, à côté du Vaudeville, pour les faire goûter. Il va sans dire que dans le nombre des gâteaux il y en a toujours un d'irrésistible et que madame oublie bien souvent qu'il n'y a pas une heure qu'elle a fait une station chez le pâtissier de la place de la Bourse. Qu'est-ce que vous voulez ? Elle a si mal déjeuné. Elle n'a même pas déjeuné du tout.

Monsieur, déposé à son cercle, les enfants à un autre cours, — au cours de musique ou d'allemand, — madame va faire quelques visites chez des amies dont c'est le jour. *Four o'clock,* toi dont les débuts ont été si modestes, toi qui as commencé par te composer uniquement d'une tasse de thé et d'une brioche, où t'arrêteras-tu ? Servi en permanence de quatre à sept heures, il se compose d'autant de services qu'un repas régulier, depuis les quatre entrées jusqu'au café... glacé, et remplace aujourd'hui le dîner. Ces menus copieux et succulents sont discutés, arrêtés dans le silence des boutiques des meilleurs confiseurs, comme celui d'un dîner diplomatique. C'est qu'on s'adresse à des palais terriblement blasés. C'est un véritable tour de force que d'arriver à faire manger des personnes qui sortent de table et qui vont s'y remettre dans une heure pour dîner.

Si on a quelque chose à dire à la maîtresse de maison, c'est là, devant

cette table, qu'elle vous entraîne. C'est entre une tasse de thé et une marquise qu'on peut se parler en particulier. Voyez-vous ce qui peut arriver si on fait deux ou trois visites avant dîner, si on a deux ou trois choses à dire à son amie en particulier? Si on ne consomme pas, on est forcé d'emporter des cornets de bonbons aux enfants. Elle ne reste qu'un quart d'heure dans chacune de ses visites. Il faut qu'elle soit habillée, et en robe de bal à sept heures, car elle ira directement en sortant de l'Opéra. Elle a quelques intimes à dîner qu'elle emmène à l'Opéra. Elle n'a pas faim. C'est à peine si elle touche à un ou deux plats, mais elle vide une bouteille d'eau de Vichy.

On part à l'Opéra. On y arrive au milieu du second acte. Vers les dix heures, la porte de la loge s'ouvre et l'ouvreuse remet deux cartons de fruits frappés, gracieuseté des amis que vous avez emmenés. Le fil d'or enlevé, la jarretière de cuir jaune débouclée, on se passe la boîte. Chacun y puise avec la petite pince. Madame y fait grand honneur. N'ayant pas dîné, elle commence à avoir faim. Ambroise Thomas creuse. Fraises, raisin, grains de cassis, groseilles, tout est vite absorbé. On entame le second carton pendant le quatrième acte et on le grignote pendant que la cantatrice égrène ses perles et ses vocalises.

Elle arrive au bal vers les minuit, ou à minuit un quart. Après avoir tiré sa révérence à la maîtresse de la maison, elle est remontée dans son coupé de nuit, ou à quatre heures du matin elle danse encore et ne peut s'arracher aux joies du cotillon, à ses figures et à ses mirlitons. Le souper sera sans contredit le meilleur repas qu'elle ait fait depuis qu'elle est levée.

Galamment, le lendemain d'une journée aussi bien remplie, vous iriez prendre de ses nouvelles. Ne vous dérangez pas. Vous ne la trouveriez pas. Elle est sortie. Elle est forte comme un Turc. Elle recommence. A l'œuvre, madame Jemaintiendrai. Il va falloir faire appel à tout ce que votre imagination et votre science plastique peuvent vous offrir de rembourrages savants, de capitonnages ou de blindages inconnus et inédits, pour combler ces vides dont la nature a horreur.

LITTLE LADY.





LES ACTRICES DE PARIS[1]

Voici un livre charmant. Son titre dit ce qu'il est : une galerie de portraits, de portraits féminins, choisis et exquis. Tous les dix ou vingt ans, il se trouve quelque éditeur artiste qui éprouve le besoin de fixer dans quelque beau volume les fugitives images des charmeresses qui sourient à la foule derrière la traînée lumineuse de la rampe. On sent que toute cette jeunesse, cette beauté, tous ces sourires et toutes ces grâces sont destinées à s'enfuir. Il faut les retenir, les léguer à l'avenir telles qu'elles ont paru, séduit et brillé. Et les plumes des poètes et les crayons des dessinateurs se mettent à l'œuvre. Le livre naît et les charmeuses sont immortelles.

De tous ces livres spéciaux, particuliers, le plus aimable peut-être est celui-ci : *les Actrices de Paris*. Trente-deux portraits de femmes dessinés par un jeune maître, M. E. de Liphart, enfermés entre de fort jolis frontispices et des culs-de-lampe qui font revivre chaque actrice dans ses créations les plus célèbres, trente-deux portraits accompagnés d'un texte choisi, pour lequel les littérateurs les plus célèbres de ce temps ont trié leurs adjectifs les plus rares et trempé leurs plumes dans l'encre la plus parfumée. « Quand on parle des femmes, disait Diderot, il faut emprunter des couleurs à l'arc-en-ciel. »

Les voici toutes, dans ce livre qui va séduire le public et dont les exemplaires sur Japon, avec double suite de figures, désespéreront un jour les bibliophiles, — les voici, les acclamées et les adorées. Elles se présen-

1. Un vol. A la *Librairie artistique* de Launette.

tent là, peintes par de Liphart, avec leurs mélancolies ou leurs gaietés : ingénues, jeunes premières, tragédiennes, danseuses, cantatrices. C'est tout le ciel, chargé d'électricité, de nos étoiles parisiennes :

Sophie Croizette, opulente et blonde ; Marie Van Zandt, avec son sourire de Mignon plus malicieuse que rêveuse, une Mignon Yankee ; Jeanne Granier, la Parisienne ; Christine Nilsson, l'œil profond et bizarre, inquiétant comme ces glaçons du Nord qui brûlent la peau ; Marie Montbazon, ses deux prunelles ouvertes, d'un bleu profond et rieuses ; Sarah Bernhardt, l'indéfinissable et la séductrice ; Reichemberg, aux cheveux couleur de seigle ; Anna Judic, le plus joli visage de femme qui ait souri jamais devant une toile de fond ; Rosita Mauré, cette fine Espagnole qui donnait à la *sabotière* bretonne des séductions de *jota* aragonaise ; Léonide Leblanc, songeuse et rieuse avec son œil pensif et son profil bourbonien ; Gabrielle Krauss, ce cygne qui a tant d'âme ; Adelina Patti, ce rossignol qui a tant de trilles ; Léontine Massin, la rieuse d'hier, épanouie dans sa beauté blonde, aphone maintenant et paralysée, la jolie fille ; Blanche Barretta, une grande artiste dans une enveloppe de cristal vibrant ; Alice Regnault, la séduction même, visage spirituel, sourire qui attire, corps souple et élégant ; Jeanne Samary, un Rubens retouché par Greuze ; Blanche Pierson, pour qui on eût inventé le mot *charme* qui la peint tout entière, une artiste exquise au sourire troublant, femme dix fois femme et deux fois artiste ; Maria Legault, visage étonné et narquois, une ingénue aux cheveux cendrés qui sera une comédienne vaillante ; Juliette Simon Girard, l'éclat de rire franc des Folies-Dramatiques ; Louise Théo, ce petit saxe adorable gentiment animé, joli, joli à croqueter et à qui il ne manquerait rien s'il avait un filet de voix ; Aimée Tessandier, profil attirant et sombre, une belle brune qui a su jouer la Desdémone blonde ; Céline Chaumont, Déjazet revenue au monde, une Déjazet au petit pied, à la petite main, aux petites mines, aux petites nervosités et au grand talent ; Mme Pasca, la seule comédienne qui joue les femmes du monde en femme du monde ; Bilbaut-Vauchelet, visage doux dans un cadre d'or ; Mme Miolan Carvalho, le Chérubin d'autrefois, la Comtesse d'aujourd'hui, une glaneuse de succès dont la moisson fut belle ; Émilie Broisat, la Ketty Bell de Vigny, une miss anglaise qui aurait la grâce d'une Parisienne ; Madeleine Brohan, la bonne et belle Madeleine, qui a tout l'esprit qu'on prêtait à sa sœur Augustine, avec la bonté en plus qu'Augustine, dit-on, n'avait

pas ; Zulma Bouffar, la fantaisiste, enlevant encore une salle avec un sourire, un geste et un éclat de voix, une jolie voix, un vrai talent et de



SOPHIE CROIZETTE.

l'esprit ; Jane Hading, grande comme une figure d'Erwin de Steinbach, jolie, charmante, l'œil très doux, le sourire très fin, chantant l'opérette

après avoir joué *la Fille de Roland*, une enfant de la balle dont la balle serait une rose ; Céline Montaland, les plus belles épaules de son temps, fine, fine, charmante et bonne, hier la Bacchanal et demain peut-être Mme Allan ; Antonine, qui a rêvé toutes les joies bourgeoises et qui a eu tous les succès d'artiste ; Julia Bartet, ce charme vivant, vibrant, poétique, nerveux et fin, la Blanche du *Roi s'amuse*.

Rencontrer toutes ces charmantes dans un même livre, coquet comme un album, attirant comme une *première*, c'est une bonne fortune, je dirais, — si je voulais jouer sur les mots — que cela ressemble à des bonnes fortunes réunies. « Un parterre de fleurs! » ajouterait M. Prudhomme et ma foi, ce diable de gros homme aurait dit le mot. C'est séduisant à feuilleter, cela fait songer et sourire. Toutes les émotions du théâtre, tant de choses passées se retrouvent là ! Quelques-unes ont retenu nos cœurs, toutes ont attiré nos yeux...

Vous ne vieillirez pas, ô comédiennes ! Vous êtes là, dans ce beau livre, jeunes et jolies pour toujours. Et quand nos cheveux, à nous, seront ombés tout à fait, nous rouvrirons le volume — plus tard — et nous croirons être le même encore en regardant, avec un nouveau sourire et un bravo encore, chaque page de ce livre de choix et de luxe : les *Actrices de Paris !*

CROISILLES.



CÉLINE MONTALAND.



LE LENDEMAIN D'UN SUCCÈS

COURRIER DE L'AUTEUR

DARNETAL sonne. Bob, son domestique, entre d'un pas mesuré ; il apporte le courrier de monsieur, sur un plat de Delft, ou des environs de Delft. Tous les matins Bob arrivait en sautillant, demandait familièrement des nouvelles de la santé de son maître et lui remettait de la main à la main ses journaux et sa correspondance.

Pourquoi ce changement subit ?

Parce que Darnetal, qui avait fait jouer trente pièces sans grande importance, venait de remporter une éclatante victoire avec sa comédie : *le Gentilhomme bourgeois*, et que Bob avait assisté à cette victoire !

Darnetal lit ses lettres, et, disons-le, les plus méchantes ne sont pas celles qui lui font le moins de plaisir, car elles affirment plus sûrement que les autres la solidité de son succès.

Cher ami,

C'est les yeux encore baignés de douces larmes que je t'écris pour te féliciter de ton grand et légitime succès.... Mais, crois-en ma vieille expérience, coupe ton premier acte, qui est vide, ta pièce y gagnera beaucoup. En te donnant ce conseil je te prouve ma grande franchise et mon amitié inaltérable.

Une poignée de main.

M....

Post-scriptum. — Après mûre réflexion, je crois qu'il vaut mieux couper le deuxième acte, qui est creux, et arriver tout de suite à ton admirable dénouement.

Deuxième post-scriptum. — Si tu coupais plutôt le troisième acte? — Il est inutile, puisque la pièce est finie au second.

Cher monsieur,

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, et je suis encore émue ce matin en vous écrivant. Oui, c'est un succès, et un grand succès; il est regrettable seulement que le directeur ait cru devoir vous donner des décors et des costumes superbes, qui viennent distraire le public, et nuisent ainsi à votre belle prose, si belle que parfois on se demande si on n'entend pas des vers!

Votre admiratrice passionnée,

YOLANDE DE VALROSA,

Auteur de *la Femme libre par l'amour.*

Post-scriptum. — Venez donc dîner sans façon jeudi, j'ai quelques amis, et je ne serais pas fâchée de leur montrer le lion du jour!

Monsieur,

Je vous ai entendu dire souvent: « Il vaut mieux être du côté de « ceux qui donnent que du côté de ceux qui demandent. »

Je suis de votre avis.

Un Confrère,

qui est du mauvais côté, puisqu'il est obligé de vous demander quelques louis pour fêter votre splendide succès!

Cher monsieur,

Dieu a eu besoin de sept jours pour créer le monde, qui n'est pas une chose bien merveilleuse. Vous, vous avez mis six jours à faire votre pièce et c'est un pur chef-d'œuvre! A qui la palme, je vous le demande?

Bien vôtre,

P***

Post-scriptum. — Si vous avez une loge de trop, donnez-la-moi. Je l'offrirai à mon chef de division qui est fort riche, et qui aime beaucoup le théâtre, mais seulement quand il peut y aller pour rien.

Monsieur,

J'ouvre ces jours-ci un magasin de chaussures.... Je cherchais un bon titre, votre grand succès me le fournit. Si vous m'y autorisez, j'écrirai donc sur mon enseigne : *Au Gentilhomme bourgeois.* Ça fera bien, je crois ?

Dans l'espoir d'une réponse favorable, je signe

Franz Muller,

Cordonnier pour hommes, dames, enfants et... chasseurs.

Monsieur,

Comme j'aime les situations nettes, je viens vous apprendre pourquoi je n'aurai plus l'honneur de vous saluer quand je vous rencontrerai. Hier je vous ai dit : Je tiens à assister à votre première représentation. Casez-moi où vous pourrez, fût-ce au paradis. Vous m'avez donné, en vous excusant, une stalle de la deuxième galerie.... Je vous ai remercié avec effusion, je le reconnais. Mais pouvais-je deviner que mon tailleur serait placé aux fauteuils d'orchestre, et la modiste de ma femme dans une première loge ! A ce spectacle inattendu j'ai bondi de rage, et ne voulant pas siffler, parce qu'un homme de mon monde ne siffle pas au théâtre, je me suis contenté de partir en battant les portes !

Vous m'avez donné si souvent de bonnes places que j'ai le droit, après un tel *outrage*, de cesser de me dire votre dévoué,

R. de V***

Monsieur,

Tout le monde aura beau vous dire du bien de votre pièce, il y aura toujours quelqu'un qui en pensera plus que tout le monde. — Vous !

Pendant que vos amis connus et inconnus chantent vos louanges, moi seul je vous dirai la vérité, rien que la vérité, mais toute la vérité : — Votre dialogue est gai comme un Anglais en goguette, votre action hyperboréenne donnerait des engelures à la jambe de bois d'un invalide, et vos

mots piquants ressemblent à des serpents apprivoisés, ils ne piquent pas! Excusez-moi, si je mêle ces quelques gouttes de vinaigre au lait qu'on vous verse depuis hier.

Un ami de votre famille.

Post-scriptum. — Les bêtes et les végétaux sont plus raisonnables que certains hommes. — Avez-vous jamais vu un âne qui eût la prétention de procréer des éléphants, ou un pommier qui voulût produire des ananas? non, n'est-ce pas! Eh bien, pourquoi alors vous obstinez-vous à écrire des comédies lorsque le Créateur vous a vraisemblablement confié la mission délicate de faire des bottes?

Monsieur,

Vous avez eu la gracieuseté de m'envoyer la loge que je vous ai demandée, mais je dînais en ville. J'espérais bien aller vous applaudir vers onze heures... Hélas! je n'ai pas pu m'échapper, Capoul est arrivé fort tard, et vous comprenez que je tenais à l'attendre. Ce n'est donc pas ma faute si la loge est restée vide. Envoyez-en une autre, demain je n'ai rien à faire et recevez mes meilleurs compliments.

Sabine de B***

Cher ami,

Depuis des années, je te rencontre un peu partout, je te regarde, et je me dis à l'oreille : Mais c'est Darnetal... mon camarade de collège... Hier seulement en entendant proclamer ton nom devant trois mille spectateurs en délire, j'ai été sûr que je ne me trompais pas! Viens donc dîner dimanche chez moi, je te présenterai à la famille de ma femme; ça me posera devant ma belle-mère.

A toi.

Baron de Vilpinte.

Mon vieux camarade,

Le chemin qui mène à la gloire et à la fortune est tellement encombré que l'on ne saurait y marcher sans renverser quelqu'un! Le quelqu'un que tu as renversé, toi, c'est moi! Voici la chose : lorsque j'ai lu dans mon *Figaro* que le directeur des *Folies panoramiques* venait de recevoir et de

mettre à l'étude une pièce de toi, j'allais lui en porter une, dont je suis très content... Je me suis abstenu pour que l'idée ne lui vînt pas de regretter sa précipitation : c'est gentil, ça ! J'espère que tu me récompenseras de ma belle action en faisant jouer devant ton *Gentilhomme bourgeois* le petit lever de rideau que je t'envoie — il est spirituel, piquant et original... mais d'une gaieté douce qui ne fera aucun tort à la pièce de résistance.

Ton vieux camarade.

BRIGONNET.

Cher monsieur,

Je n'ai pas pu assister à votre succès, qui a été un triomphe. — Voulez-vous m'envoyer une loge pour un jour de la semaine prochaine ?

Vous obligerez celui qui se dit avec orgueil votre ami.

X***

Soixante-quatre exemplaires de ce billet avec peu de variantes.

Mon cher Darnetal,

Je veux être le premier à vous féliciter du succès de votre pièce qui vous classe décidément hors de pair ; cependant je ne regrette pas de l'avoir refusée, car elle aurait été sifflée chez moi.

Une poignée de main.

Q***,

Directeur des Bouffes du Sud.

Post-scriptum. — J'espère que vous ne me garderez pas rancune, et que bientôt vous me donnerez l'occasion de vous montrer jusqu'à quel point mon théâtre et son directeur sont à vous.

Cher ami,

Quelques divergences d'idées nous ont fait abandonner la comédie que nous avons commencée ensemble. J'ai réfléchi depuis hier. — Vous aviez raison sur tous les points ; demain si vous le voulez nous reprendrons notre travail où nous l'avons laissé, et dans un mois la pièce sera finie ;

elle pourra succéder à votre chef-d'œuvre, dans bien longtemps, sans doute; mais il est bon d'être prêt.

Votre collaborateur le plus dévoué.

M***

Monsieur,

Vous avez un immense succès... mais, laissez-moi vous le dire sans fiel, votre *ouvrage* ne vous a pas donné grand mal ; ce que vous avez pris pour de l'invention n'était que de la mémoire. Je m'explique. En 1869 je vous ai communiqué une œuvre... *qui commençait par une scène de domestique et qui finissait par un mariage*... est-ce clair, dois-je en dire davantage? Oserez-vous soutenir que votre *Gentilhomme bourgeois* n'a pas le même commencement et la même fin? — Donc c'est un plagiat! Encore une fois sans rancune et bien à vous.

A***

Membre de plusieurs académies de province
et de la banlieue.

Post-scriptum. — Si vous le voulez bien, nous nommerons des arbitres qui décideront à quelle part de droits d'auteur je puis prétendre. Quel que soit leur arrêt, dès aujourd'hui je déclare que, sous aucun prétexte, je ne consentirai à être nommé avec vous sur l'affiche et sur la brochure ; plusieurs phrases de votre dialogue accusent des opinions qui ne sont pas les miennes.

Monsieur,

J'ai l'intention de faire une tournée en province et à l'étranger avec votre magnifique comédie *le Gentilhomme bourgeois;* si vous daignez m'y autoriser, je vous promets, monsieur, de monter l'ouvrage aussi bien, et même mieux que ne l'a fait votre directeur de Paris. J'engagerai à cet effet, et *spécialement,* MM. Alphonse, Pierre, et Alfred... M[mes] Adèle, Brigitte et Amanda... Si nous traitons ensemble, comme j'ai tout lieu de l'espérer, je me fais fort de vous prouver que les artistes hors ligne que j'aurai l'honneur de vous soumettre sont infiniment supérieurs à ceux qu'on acclame tous les jours, par habitude, à Paris!

En attendant votre décision, je suis avec admiration

Votre dévoué

Saint-Phar,

Ex-artiste des principaux théâtres des capitales.

Cher maître,

Voici une comédie en cinq actes où il y a un sujet ; elle est mal faite, par un jeune homme sans expérience. J'ai pensé à vous pour la mettre au point ! Si l'affaire vous convient, un mot de réponse.

A vous.

N***

Directeur des Bouffes de l'Ouest.

Post-scriptum. — Votre pièce d'hier est superbe ; mes compliments sincères. Jouée chez moi, elle aurait cinq cents représentations ; où elle est, elle ira longtemps tout de même, malgré une interprétation que j'appellerai seulement défectueuse pour ne pas *bêcher* un confrère.

Mon petit Darnetal,

Vous avez eu une drôle d'idée de confier le rôle de la princesse à cette grue de Sylvia, lorsque vous n'aviez qu'un mot à dire pour m'avoir ; mais ce qui est fait est fait; n'en parlons plus, — parlons d'autre chose. Si Sylvia, qui a une santé ruinée comme les personnes qu'elle a honorées de sa confiance, si Sylvia tombe malade, je suis prête à la doubler. M[me] Chotel, ma directrice, qui est une femme charmante, me donnera ma liberté dès que je le voudrai ; elle me la donnera d'autant plus volontiers que son public *m'a dans le nez* parce que je suis une femme trop comme il faut.

Bien à vous,

Rosalinde,

Grande coquette en tout genre aux théâtres unis
de Montmartre et de Batignolles.

Cher maître,

Avez-vous encore la pièce que j'ai refusée, il y a un mois ? Je crois l'avoir mal lue, j'étais préoccupé alors de bien des choses dont je vous parlerai lorsque vous viendrez causer avec moi de votre distribution.

A bientôt et à vous.

Z***

Directeur des Bouffes de l'Est.

Mon bon Darnetal,

Puisque vous êtes en veine, vous devriez me faire un rôle. Vous me connaissez, vous savez que je porte merveilleusement la toilette, et que je peux sans crainte m'habiller et me déshabiller en scène. — Le travesti aussi me va, bien que je ne sois pas maigre ; je fonds dans le maillot, mais je n'ai rien à vous apprendre là-dessus. Voici ce que je voudrais : pas de chant, et peu de prose, beaucoup de mouvement... Une scène de boxe anglaise ou française, de la danse et un assaut d'armes. Si le rôle vient bien, je serai reconnaissante... tout le monde vous dira comment j'entends la reconnaissance.

Rose Mousseuse.

Post-scriptum. — Encore un mot: je fais le tour des couteaux comme George Sand de son vivant ou comme un Chinois, je monte à cheval comme Élisa (de Vienne), et je jongle comme Océana ; mais il ne faut pas me demander autre chose.

Cher ami,

Je suis ravi, transporté, enchanté ; vous n'avez jamais rien fait de meilleur. Votre gentilhomme bourgeois, c'est *le Père Prodigue* de Dumas — votre fille laide et charmante, c'est *Philiberte* d'Augier — votre petite princesse, c'est *la Petite Marquise* de Meilhac — votre amoureux séduisant et râpé, c'est Rodolphe de *l'Honneur et l'Argent* qui ne dîne pas pour acheter des gants. Je ne parle pas de votre action... elle est puérile, mais d'une puérilité *voulue;* vous n'êtes pas homme à fouler les sentiers battus, par d'Ennery ou Cormon. Encore une fois, cher ami, tous mes compliments; vous seul avez assez de talent pour obtenir un grand succès avec une pièce où il n'y a ni esprit, ni caractères, ni invention.

Votre confrère dévoué,

V***

Monsieur,

C'est quand on est heureux que le cœur s'ouvre à la pitié, et vous êtes bien heureux par votre immense succès d'hier. Je suis père de sept

enfants en bas âge, et ma pauvre femme se meurt de la poitrine dans un hôpital. Une aumône adoucirait la plus cruelle des souffrances... entendre



LE TRAVESTI ME VA, BIEN QUE JE NE SOIS PAS MAIGRE. (PAGE 314.)

des petits anges blancs et roses vous dire : J'ai faim, et ne pouvoir que pleurer avec eux !

C'est avec le plus profond respect que je suis, monsieur, votre très humble serviteur.

Un pauvre honteux.

Post-scriptum. — Je viendrai à midi, chez votre concierge, voir si vous avez eu pitié de nous.

Monsieur,

J'ai vu votre comédie *le Gentilhomme bourgeois;* elle a eu du succès, elle devait en avoir, car elle renferme quelques bonnes scènes et quelques scènes neuves ; malheureusement les scènes neuves ne sont pas bonnes, et les bonnes ne sont pas neuves.

A vous.

Anonyme.

Post-scriptum. — Bien des choses à Molière, si vous le rencontrez.

Cher monsieur,

C'est parce que votre pièce est une bonne pièce que je me permets de venir la critiquer un peu ; d'abord vos personnages ne vivent pas ! et puis dans quel monde sommes-nous, bonté divine ! Où avez-vous vu une femme légitimement mariée qui fait payer ses notes de couturiers et de couturières par un autre homme que son mari ? Dans quel pays fabuleux trouverez-vous un marquis authentique qui se fait démocrate pour arriver à la députation ? Où rencontrerez-vous une princesse qui a ses entrées dans l'Almanach de Gotha, assez éhontée pour épouser un boursier enrichi en trois jours par un coup de jarnac ? Et ce notaire qui perd au baccarat l'argent de ses clients, où l'avez-vous vu ? Et cette jeune fille qui calcule mieux que feu Barême, et ce fils de famille qui, après s'être fait dévaliser par les cocottes, dévalise à son tour les vieilles passionnées qui lui tombent sous la main, où les avez-vous rencontrés ? Si je me permets ces quelques observations, cher monsieur, c'est parce que votre pièce est une bonne pièce !

A vous.

Pomart de Champbertin.

Post-scriptum. — Vous savez bien, cher monsieur, que j'ai le droit

de vous parler ainsi... Je suis, moi, de ce monde que vous méconnaissez... un de mes ancêtres a été anobli par le duc de Bourgogne vers 1407 pour avoir aidé au meurtre de Gaston d'Orléans, et mon arrière-grand'mère a eu l'honneur d'être la maîtresse de Louis XV.

Monsieur,

Voici une comédie que je vous prie de lire ; elle n'est qu'à l'état d'em-



ET MÊME DES AMIES M'ONT COMPLIMENTÉE. (PAGE 319.)

bryon, mais avec votre talent éprouvé et votre esprit parisien, vous en ferez aisément un chef-d'œuvre.

De vos humbles admirateurs, le plus sincère.

X***

Post-scriptum. — Si vous me rendez le service que je sollicite, je vous étonnerai par la singularité de ma conduite. — Je serai reconnaissant !

Monsieur,

J'ai lu dans le *Figaro* une réclame, qui vient de vous, sans aucun

doute ; elle déclare que votre pièce a été écrite avec une rapidité vertigineuse — je ne vous ferai pas l'honneur de ne pas vous croire ; — je vous citerai seulement un mot qu'un philosophe dont j'ai oublié le nom a publié dans un livre dont j'ai oublié le titre : « Le temps ne respecte pas ce qui a été fait sans lui. »

Votre bien dévoué,

ANONYME fils aîné.

Monsieur,

M. Dumas a une fourrure en astrakan, M. Halévy a une fourrure en martre, M. Meilhac a une fourrure en loutre... M. d'Arnetal serait déshonoré si on le voyait encore avec un simple pardessus après le grandissime succès de son *Gentilhomme bourgeois*. Que M. d'Arnetal me permette donc de lui expédier avec mes respectueuses salutations une pelisse en renard bleu, qui le fera, j'ose le dire, l'égal et même le supérieur de ces auteurs d'élite.

BIRMANN.
Tailleur.

Post-scriptum. — Ci-contre la note de M. d'Arnetal depuis 1878 jusqu'à ce jour. Le coût de la pelisse est de 1,200 francs, que je prends la liberté d'ajouter à ladite.

Monsieur,

Il y a longtemps déjà que Mme la comtesse de Primevère née d'Arnetal, ma femme, me dit : « Mon ami, je crois bien que M. d'Arnetal, l'auteur dramatique célèbre, est mon parent ; informez-vous. — Je me suis informé et j'ai appris que vous êtes du nord, — la famille de la comtesse est du midi ; mais vers 830 un sire Romuald d'Arnetal a disparu et nous avons tout lieu de croire qu'il s'est établi du côté des Flandres : ne seriez-vous pas le descendant de ce Romuald? Dans tous les cas, si vous vouliez nous faire l'honneur de venir à notre bal du 13 avril, Mme la comtesse de Primevère, née d'Arnetal, serait heureuse de faire la connaissance d'un parent qui jette un si vif éclat sur son nom !

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Comte DE PRIMEVÈRE.

Mon grand petit homme,

Ta pièce est jolie tout plein! plus de cent personnes et même des amies intimes m'ont complimentée — j'étais très fière. En sortant du théâtre j'ai rencontré une de mes couturières chez qui j'ai une grosse note en détresse... tu sais, celle qui a tant ri quand je lui ai proposé des billets signés de toi. Eh bien, après ton succès, elle les accepte, tes billets. C'est ça qui est un honneur!

Ta,

TATA.

Mon cher client,

J'ai applaudi des deux mains à votre grand succès... Je me permettrai cependant une critique ; votre notaire est ridicule et il n'y a pas de notaires ridicules! Ah! si maître Dunand était avoué... agréé... ou autre chose... votre comédie serait parfaite.

A vous,

MALVOLSY,
Notaire.

Cher ami,

J'ai assisté à ton succès. Je ne savais pas de qui était la pièce, je l'ai écoutée avec plaisir jusqu'au bout, et lorsqu'on t'a nommé, j'ai été ravi, et étonné, je te l'avoue. Je te connais depuis longtemps, et je ne t'aurais pas cru capable de faire une si belle œuvre. Encore une fois mes compliments.

A toi.

C***

Post-scriptum. — Tu n'as pas de collaborateur, n'est-ce pas? Car on me dit que souvent il y a des auteurs qu'on ne nomme pas... et que c'est quelquefois le plus fort qui reste dans l'ombre.

Le lendemain d'une chute

Courrier de l'auteur.

. . . .

. . . .

Pour copie conforme.

CHARLES NARREY.



LE PETIT HOMME ROUGE

NOMBRE de salons parisiens rouvrent leurs portes avec des comédies de paravent. Spectacle chez M. Gordon, spectacle à l'hôtel Kahn, chez mistress Baron, chez M. Coppens, chez le marquis de Massa. Les troupes d'amateurs abondent ; le théâtre fait fureur, et nos échos mondains, en consignant seulement les soirées dramatiques de la saison, formeraient un gros volume de programmes où défileraient à l'envi les plus beaux noms de la France et de l'étranger.

Cette passion de spectacle m'a remis en mémoire une petite anecdote qui date d'un peu plus de cent ans, mais que la mode actuelle autorise à ressusciter. Il s'agit aussi d'une troupe d'amateurs, et celle-là ne le cède en rien à notre *high life* moderne, puisqu'elle compta parmi ses pensionnaires une reine de France, deux princesses et autant de princes du sang.

Plus tard j'emprunterai quelques piquants épisodes à l'histoire de cette troupe qui, toute royale qu'elle fût, n'en eut pas moins ses intrigues, ses jalousies et ses rivalités de coulisses. Aujourd'hui je me contente d'en nommer les principaux artistes : Marie-Antoinette, d'abord ; puis les princesses de Savoie, ses deux belles-sœurs ; la duchesse de Guiche, la chanoinesse Diane de Polignac, etc. Voilà pour les comédiennes. Les comtes de Provence et d'Artois, frères du roi ; le comte d'Adhémar, le comte de Vaudreuil, etc., etc. Voilà pour les acteurs.

J'ajoute que trois illustrations de la Comédie-Française : Préville, Dazincourt et Fleury, surveillaient les répétitions, et, cela dit, je retourne de quelques années en arrière ; car mon anecdote remonte à l'époque où la jeune archiduchesse, fraîchement installée à la cour du vieux Louis XV, imagina de jouer à l'actrice pour chasser les ennuis d'une cérémonieuse étiquette.

Les circonstances la servaient à merveille en l'entourant de jeunes princes dont les goûts se rapprochaient des siens ; aussi n'eut-elle pas besoin d'insister beaucoup pour que son envie de monter une pièce fût partagée avec enthousiasme. Le Dauphin seul se montra tiède. Son caractère naturellement sérieux l'attirait peu vers les planches. Mais on arrangea les choses en lui confiant l'emploi de *public*. Comme maître Petit-Jean, dans *les Plaideurs,* il devait figurer *l'assemblée.*

Les préliminaires ainsi posés, on se mit à l'œuvre en usant de précautions infinies. Louis XV, en effet, devenu terriblement vertueux avec l'âge, ne se fût pas accommodé d'un badinage incompatible avec les suprêmes convenances.

Pour se prémunir contre toute surprise, on monta le théâtre dans un appartement retiré; de vastes placards furent disposés de façon à engloutir, en cas d'alarme, costumes ou accessoires, et, par surcroît de précaution, on s'adjoignit les deux MM. Campan que leur charge à la cour rendait inévitables.

Rien d'amusant, rapporte Fleury, comme une pièce du répertoire interprétée par cette réunion d'adolescents. Les princesses de Savoie zézayaient leurs rôles à l'italienne; le comte d'Artois, auquel le mot ne venait jamais à point, improvisait avec le même sans-gêne la prose et les vers. Quant à la Dauphine, l'étoile de la troupe, elle s'étudiait déjà dans les mines gracieuses ou piquantes qui devaient l'élever plus tard au rang d'excellente soubrette.

En face de la scène, et gravement assise, se tenait *l'assemblée,* dans la personne du Dauphin. Celui-ci avait pour mission d'affirmer le succès. Mais comme des bravos eussent donné l'éveil, il était interdit à *la claque* de se manifester autrement que par de légers coups frappés sur le fond d'un chapeau.

Ingénieuse idée qui compromit pourtant les représentations, car le royal spectateur avait la déplorable manie de tambouriner avec les doigts

la marche des gardes françaises. Si bien qu'en maintes circonstances les comédiens durent attendre la fin des roulements pour continuer leur rôle.

N'importe, le théâtre était en pleine prospérité ; on le cultivait à cœur joie et, longtemps encore, il eût fait les délices de ses *pensionnaires* si le maudit *petit homme rouge* ne se fût mêlé de ses affaires.

Ce petit homme rouge, que vous ne connaissez pas, sans doute, était un malin esprit dont les Bourbons avaient grand'peur de père en fils, et qui, suivant une vieille tradition, se montrait dans la famille chaque fois qu'une catastrophe la menaçait.

Un jour où nos comédiens donnaient *les Folies amoureuses,* ils s'aperçurent que l'épée manquait au travestissement d'Agathe. Vite on appelle Campan, *régisseur général,* que l'on somme de réparer sur-le-champ son oubli. Mais il est en Crispin, prêt lui-même à entrer en scène. Doit-il s'exposer à une rencontre dans cet accoutrement ? — « Bah ! fait le comte de Provence, il n'y a rien à craindre : l'escalier de service conduit directement à la chambre où se trouve l'épée. » Rassuré sur le moyen, Campan obéit, et le voilà, tout habillé de noir, la face barbouillée de vermillon, qui dégringole les marches quatre à quatre.

O fatalité ! La pièce maudite est habitée ! des pas résonnent à l'intérieur, ils se hâtent, ils approchent.... Tout à coup la porte s'ouvre... « Ciel, râle une voix, étranglée par la frayeur, le petit homme rouge ! »

Le fait est que Crispin, dont la surprise a roidi les membres et écarquillé les yeux, ressemble plutôt à un démon qu'à une créature humaine.

« Ah ! pitié, pitié ! poursuit la voix qui tremble de plus en plus ; monsieur l'homme rouge, ne me faites point de mal ! Disparaissez pour l'amour de Dieu ! ! »

Campan ne demandait pas mieux ! Il grimpa tout ahuri chez les siens, auxquels il conta l'aventure.

La minute d'ensuite, costumes et accessoires avaient disparu dans les flancs de la grande armoire et nos comédiens, correctement vêtus, entouraient l'étranger qui, la face contre terre, récitait ses prières afin de conjurer le mauvais sort. On le releva, on le rassura de son mieux ; mais, comme on n'eut garde de lui dire la vérité, tout le monde connut au château l'apparition du petit homme rouge. Le vieux monarque lui-même ne fut pas le moins effrayé. Il ordonna qu'on aspergeât d'eau bénite la

place où le spectre s'était montré, puis il fit dire des messes... pour le repos de l'âme de Crispin.

Et la catastrophe annoncée? demanderont les incrédules. Hélas! cette fois du moins, le petit homme rouge ne faillit point à son programme, car le désarroi se mit dans la troupe royale que l'alerte empêcha de continuer ses représentations.

CHARLES GUEULLETTE.





LE MONDE ET LA MODE

Les grands mariages foisonnent durant la saison d'automne. Tous ceux qui se sont attardés le long des mois d'été s'accomplissent à l'entrée des frimats. C'est donc le moment d'étudier les coquettes élégances, l'accompagnement obligatoire de toute union aristocratique.

Ma collaboratrice Stella a suffisamment analysé les splendeurs de la corbeille et du trousseau pour qu'il soit superflu d'y revenir. Mais à côté de ces richesses de fond, il y a encore mille détails, un vaste champ d'élégances et de chiffons qui nous fournira une glanée suffisante.

Le trousseau et la corbeille ne comprennent pas d'une façon absolue les nombreux costumes qui composent la première garde-robe de la jeune femme.

Indépendantes désormais, les toilettes indispensables à toute jeune mariée de haut parage forment un chapitre à part. Ce n'est ni le trous-



TOILETTE DE BAL

Typ. A. Quantin.

seau ni la corbeille ; cela tient de tous les deux et cela lui sert de trait d'union, ajoutant à celui-ci, sans rien supprimer à celle-là : une façon comme une autre de multiplier les cadeaux, cortège gracieux d'un mariage élégant.

Vrai, il y aurait ici l'occasion d'ouvrir une large parenthèse, pour peu que l'on soit philosophe! Sous les ailes bleues du dieu d'Hymen se cache donc un bien horrible monstre, pour que l'on soit obligé de voiler ainsi jusqu'à son apparence aux yeux de la jeune fille que l'on éblouit de magnificences!

Si toute image mythologique n'était absurde et démodée, chiffons papillotants et pierreries extravagantes pourraient être comparés à ces fleurs sous lesquelles les anciens dérobaient aux victimes l'autel sanglant du sacrifice. Plus simplement je rappellerais volontiers aux pauvres fiancées cette première dent arrachée, dont l'extirpation s'obtient au prix de tant de jouets, de bonbons et de gâteries. — Mais pourquoi faire tomber le bandeau qui cèle leurs beaux yeux?

Combien souvent à l'église, perdue dans la nef toute pleine des aristocratiques invitées qui l'encombrent de leurs falbalas volumineux, j'ai songé tristement, à l'aspect de la blanche épousée, droite, les yeux baissés, tendre et recueillie, debout auprès du maître donné! Elle tremble en recevant l'anneau symbolique, gage de leur destinée, la pauvrette! Sa bouche rose sourit, et l'azur de ses prunelles curieuses interroge l'inconnu. Et pendant ce temps le voile blanc frissonne sur ses épaules de neige que frôle une envolée d'amours indiscrets!

Et je me souviens qu'une fois, une vision m'apparut dans le temple divin, transformé tout à coup en une prison glacée. Devant l'autel éclatant se dressait un billot. Sur le prie-Dieu agenouillée, la jeune femme, resplendissante dans sa toilette à la Valois, ses cheveux blonds tressés de perles comme ceux de la reine Marie d'Écosse, penchait sa tête ainsi qu'une fleur inclinée en sa suprême agonie. Sur ses yeux le voile replié mettait un bandeau de gaze. Le bourreau, c'était l'époux. Et les camélias rouges piquaient le chœur de taches sanglantes.

Pourquoi cet étrange mirage en un pareil moment? Je ne sais. — Hélas! trop souvent cela serait prophétique!

Mais cette étude n'est point destinée à la morale rigide ni aux pressentiments mélancoliques. Revenons à son objet, c'est-à-dire à la parure

obligatoire des belles néophytes qui, tout de blanc habillées, ainsi que des prêtresses d'Isis, demandent en tremblant l'initiation au mystère du mariage.

De jolies toilettes, mais pas en trop grand nombre, marquent la suprême élégance. Durant le voyage de noces, elles encombreraient et, au retour, elles seraient peut-être démodées. La bourse de la corbeille est destinée à renouveler l'édition.

D'abord la toilette de contrat, en tulle ou crêpe, très légère sous des paniers de satin, ou des vertugadins de moire, toute rose, c'est indispensable, et c'est une des seules traditions conservées. La fiancée est le bouton de rose dont le tendre coloris ne doit s'altérer d'aucune bigarrure. Sa douce fraîcheur apparaît radieuse, encadrée dans les guirlandes trémières. Pas un bijou. Une touffe de roses dans les cheveux. Au cou, si l'on veut, un velours noir, fermé d'une perle offerte par le fiancé. C'est jeune, et c'est charmant. Le rose est la couleur de la joie et la mélancolie ce jour-là doit se trouver bannie des atours comme de la pensée.

La robe de contrat n'est qu'une simple préface. Celle de mariée est le poème en sa virginale splendeur. Les lis, les perles, la diaphane clarté des rayons de lune, tout ce qui est pur, tout ce qui est idéal et tout ce qui est immaculé, semble appelé à tisser de ses blancheurs et de son éclat l'étoffe consacrée, le satin blanc, le tissu préféré des vierges et des amoureuses. Souples et caressants, ses plis soyeux moulent le buste aux contours gracieusement arrondis, tout pleins d'adorables promesses. Ses cassures brillantes roulent de la lumière dans les ondes de la jupe qui s'étend en longue traîne cernée d'oranger. Sur le devant du tablier des mousses de dentelle, rattachées par des aiguillettes de fleurs, ou bien, tout simplement des plis droits de satin, bouillonnés en ruchés, glissent sur la jupe en tombée marmoréenne et sculpturale.

Le voile en tulle posé à la juive sur la petite couronne ronde, enveloppant la toilette tout entière de son léger estompement, achève la suave poésie du costume consacré ; aérienne vision, blanche fille des cieux portée sur son lit de nuages, la fiancée apparaît ainsi presque immatérielle. Délicieuse incarnation des amours sacrées, elle planera sur les tristes réalités de la vie, demeurant au souvenir de l'époux ainsi que la suprême expression des poésies envolées. Alors que la douleur aura semé d'épines le vert sentier, alors que la vieillesse glacée secouera les frimas sur les fleurs

flétries de la jeunesse expirée, le rêve lointain flottera, rayonnant encore sous les brumes de l'horizon désolé. Ce sera l'étoile enchantée, au firma-



DÉSHABILLÉ.

ment nébuleux, le doux souvenir des jours bénis, la petite fleur bleue d'espérance née sur la tombe, un sourire aux lèvres de la mort !

Quelques-unes, par ce sentiment exagéré de personnalité qui est passé à l'état de manie maladive, rejettent le satin comme une banalité et veulent leur robe de noces en brocart ou en moire blanche. J'en ai vu même habillées de lampas blanc étincelé d'argent. C'est somptueux, c'est magnifique ; mais c'est une toilette de bal et non une toilette de

mariée. Songez donc, mademoiselle, que vous êtes encore une jeune fille et que vous n'avez point droit aux étoffes de la femme. Avec la mantille, attachée très en arrière sur le chignon par un mince cache-peigne d'oranger — si petit, si étroit que c'est à peine s'il paraît — cela exhale un déplorable parfum de mondanité et de coquetterie qui m'effrayerait beaucoup si j'avais l'honneur d'être l'heureux mortel, monsieur votre époux !

Supprimez le voile si chastement virginal, réduisez l'oranger, votre original emblème, à sa plus stricte expression, et vous aurez perdu d'un seul coup toute votre grâce idéale, votre pieux recueillement et votre douce pudeur avec vos jolis effarouchements de colombe innocente. Les ailes seront tombées, il ne restera plus que la femme.

Allez à l'église en mondaine triomphante, avec vos falbalas resplendissants qui miroitent sous les lumières ; vierge découronnée, vous demanderez demain au jeune mari qui vous traitera ce soir à la façon de sa dernière maîtresse le secret de ses audaces. Peut-il bien croire à votre candeur alors que vous n'en savez pas même garder l'apparence !

Si, à l'église, la fiancée doit se parer de toutes les saintes pudeurs de la veille, cela ne veut pas dire que j'en veuille faire une petite bourgeoise rigide et compassée. J'ai prononcé tout à l'heure le mot « maîtresse ». L'épouse doit savoir emprunter à celles-là leurs séductions, jonchées de fleurs éblouissantes que ses mains blanches sèment sur le devoir pour le rendre charmant.

La femme mariée doit être aussi coquette que la vierge est pudique. Sa robe de chambre, le déshabillé du lendemain, est un poème, lui aussi ; poème étincelant enrichi à l'arbre de science. Alanguie et charmante, la jeune femme s'enroule dans les dentelles. Une redingote de peluche rubis agrafée de brillants s'entr'ouvre sur les jupes frémissantes. Ou bien toute blanche encore, mêlant les mollesses caressantes de la laine couleur d'ivoire aux plis soyeux du surah laiteux, elle garde un reflet de ses candeurs d'hier, unies aux tendresses d'aujourd'hui. Le bleu d'azur l'habille de ses mélodies cernant de ses reflets doux la peau blanche et pâle, encadrant mollement l'or de la chevelure qui ruisselle et frissonne, comme lassée le long des épaules.

Quelques-unes préfèrent le long peignoir duchesse, tout droit, en satin blanc, bordé de zibeline. C'est bien froid, bien solennel pour une mariée ! Mille fois plus gracieux est le linon, tout bouillonné, sur lequel

moussent les hautes malines, rattachées par des lacs couleur de turquoise. Cela se chiffonne, il est vrai. Est-ce un charme de moins?

Le peignoir Sarah, signé de Félix, en crêpe de Chine rose de Ben-



DÉSHABILLÉ WATTEAU.

gale, forme une redingote Watteau qui s'ouvre sur une longue chemise maillée de perles. C'est d'une élégance absolue, mais bien riche pour la froide chambre d'auberge. Réservez-le, madame, pour le retour. Sa grâce coquette communiquera à la lune de miel décroissante un regain de doux rayons.

La robe de visites exige une très grande élégance sans éclat tapageur : du satin merveilleux et de la dentelle pour l'été offrent de ravissantes

combinaisons et le style du dernier siècle donne large champ aux plus coquettes fantaisies. Pour l'hiver le velours uni, brodé et rebrodé de perles et de soie, se mélange de satin ou de moire. Grenat de Syrie, rubis, saphir, cuivre ou mousse sont les teintes préférées de la saison tandis qu'aux jours chauds les tons clairs du bleu, du rose, or, ivoire, et cette jolie nuance blonde si gentiment nommée Cheveux de la reine, composent un adorable assortiment de couleurs. Dans tous les cas la jupe est ronde, posant à peine ses derniers « repoussoirs » sur le bout du soulier noir ou mordoré. Pour corsage une jaquette toute simple en velours ou en lampas, une casaque Montpensier ou Louis XV, un habit Muscadine, moulant étroitement la taille et marquant ses délicates rondeurs. Quelques-unes veulent un mantelet. Dans ce cas, réduit aux plus simples proportions, il se fait en étoffe pareille à la robe, mettant seulement une ligne de broderies ou de dentelle très exactement adaptée aux épaules qu'il ne voile que pour en mieux marquer l'harmonie.

La petite capote est le chapeau le plus correct : une touffe de fleurs, un panache clair, une écume de dentelles ou un rayon d'or, rien de plus. Cela laisse libre les bandeaux ondés, découvre la nuque où frissonnent en liberté les légers cheveux follets, et c'est seyant à ravir. Bien peu de femmes sont laides ainsi coiffées. On peut affirmer que la petite capote défie triomphalement l'extravagante originalité, l'orgie gigantesque du chapeau moderne.

Deux robes de bal seront indispensables au retour. Sur l'une, très somptueuse, des alençons se rattacheront par des bouquets de roses sur un transparent, de satin à peine rosé. Le corsage à pointes, les paniers et la traîne en brocart rose semé de larges feuilles d'argent, ourlés de guirlandes de roses. L'autre, une robe légère, en gaze crème ou rose thé, de style Louis XVI, les draperies frangées de perles, retenues par des touffes d'orchidées blanches, de roses moussues, de chrysanthèmes ou de gardenias ; ou bien du crêpe azur, tout floconnant sur une jupe de satin turquoise, enlacé de guirlandes d'églantines, semé d'œillets pourpre ou enchevêtré de chèvrefeuille. Des lacs d'argent ou un croissant en diamants nouent le corsage aux épaules. Quelquefois une tombée de coquelicot pique l'azur un peu plus intense de larges taches sanglantes. C'est original et d'un ensemble très heureux.

Jeune et charmante la robe de satin blanc, cernée en bas d'un feuil-

lage argenté d'herbes folles qui frémissent dans la ruche de dentelles. Des entre-deux brodés d'or et d'argent la strient de larges rayures. De petits paniers posés en draperies sur les hanches supportent les pointes du corsage plastronné de broderies, avec une raie claire d'herbes argentées soulignant la blancheur des épaules.

Une robe noire est indispensable à toute corbeille. Du velours uni, ouvert sur un jupon de satin couvert de résilles de jais, est très pratique. Elle a l'avantage de ne point se démoder: c'est la toilette des raisonnables. Une coulée de chardons d'or glissant sur le côté, une touffe au corsage, une autre rayonnant dans l'ombre de la chevelure, lui ôte sa sévérité avec toute apparence de deuil ou de tristesse.

Pour les dîners une robe en velours rubis, rehaussée de perles flamboyantes, ou éclaircie d'une bande de vieil alençon, convient à une corbeille sagement réglée. La même robe, courte et garnie de renard bleu ou de zibeline, est un costume de visites très sobre et très élégant.

Une autre robe de dîner se fait en brocart ivoire, tout unie, de forme princesse, le corsage ouvert à la Dubarry, bordé tout autour d'une mince bande de queues de zibeline.

Très coquette la toilette en moire Pompadour, fond rose de Bengale bleu pâle ou ivoire, semée d'énormes bouquets d'œillets multicolores et de boutons de roses, de fleurs des champs, ou de grosses fleurs — roses gigantesques, iris ou œillets énormes brochés ou fondus dans l'étoffe. Elle se fait à paniers, sur une jupe de dentelles très mousseuses. Le corsage ouvert en cœur et les manches arrêtées au coude par un jabot de dentelle. Elles conviennent au *five o'clock* comme aux dîners de printemps.

Je n'entrerai pas dans le détail des cinq ou six costumes de matin invariablement commandés lorsqu'on se marie. Ils diffèrent suivant la saison et ils se retrouveront dans chacun des chapitres qui suivent.

Nul trait distinctif ne les distingue des costumes habituels. Qu'il me suffise donc d'indiquer que la mariée doit en être suffisamment pourvue pour garder en toute circonstance une élégance absolue, une correction au-dessus de toute critique. C'est en entrant dans la vie que la jeune femme doit y marquer sa place et, comme dans notre frivole société *l'habit fait* bien souvent *le moine*, elle ne saurait mettre trop de soins à s'y présenter armée de toutes pièces. Toute négligence dans la tenue d'une nouvelle mariée est une faute aussi bien que toute exagération. Certaines

— peut-être celles-là mêmes que leurs parents ont condamnées à la plus rigide simplicité — éblouies de leur nouvelle importance, tombent dans



ROBE DE BAL.

de ridicules excentricités, luttant avec les filles de ceintures dorées et d'extravagances maladroites, qui leur donneraient bien facilement une mauvaise renommée dont elles ne sont certes pas envieuses. Prenez garde, madame, il ne suffit pas d'être une honnête femme, il faut le paraître. Soyez jolie tant que vous voudrez, mais gardez le trésor précieux de cette

distinction que vous a octroyée votre naissance. Ah! si vous saviez comme elles l'envient, celles qui en sont déshéritées !

Le costume de voyage a bien son importance dans ce chapitre. Le



ROBE DE BAL.

composer semble une petite affaire quand on compare sa simplicité à la richesse de tout ce qui l'accompagne. Que d'art cependant dans cette simplicité ! Nous n'en sommes plus à cet âge d'or où la jeune mariée, à peine échappée du couvent, gardait au lendemain de noces l'austère chasteté d'une jeune nonnette effarouchée. Son costume « couleur de muraille » n'avait pour toute prétention, que celle de passer inaperçu.

Timide et rougissante, la fillette dissimulait de son mieux son trouble nouveau, tremblant, la pauvrette, devant le mari de la veille, gauche et maladroite comme si dans tout regard tombé sur elle, elle eût pressenti une inopportune curiosité qui blessât sa candeur.

La jeune femme, bien différente aujourd'hui, entre dans la vie en mondaine triomphante. Toute fugitive rougeur disparue de son front blanc, elle porte crânement sa couronne de reine. Devinant avec son instinct de fille d'Ève tout ce qu'elle ignore, cessant d'être craintive parce qu'elle a acquis le sentiment de sa propre valeur, son œil bleu aux reflets d'acier scrute l'avenir avec la calme sérénité d'une science complète ; rien ne lui résiste parce qu'elle ne doute de rien. Assurée de sa puissance, elle l'impose sans effort, pliant sous son sceptre de fleurs — un jouet dans ses doigts fuselés ! — les plus dures volontés, les plus rebelles résistances. Le sourire aux lèvres, l'allure dégagée, elle pose sa bottine effilée sur le marchepied du wagon qui l'emporte, abordant le tête-à-tête conjugal en femme sûre d'elle-même et sûre de sa victoire.

Mariée d'une heure, on la croirait mariée de dix ans. Jeune fille hier, elle sera jeune femme demain. Mon Dieu ! cela ne fait guère d'embarras ! C'est si simple et le naturel triomphe si aisément des situations les plus délicates ! Pourquoi les embrouiller de tant d'inutiles façons ? Pourquoi pousser au drame ce qui est une simple comédie ?

Le costume se ressent forcément de cette transformation : c'est l'armure du combat que la coquetterie s'applique à rendre invincible. En hiver, pour toute femme élégante il s'impose presque comme un uniforme : de la loutre des pieds à la tête ; c'est chaud, c'est douillet, c'est moelleux et c'est seyant à ravir. Jaquette de loutre sur un jupon de velours ou de vigogne châtaigne ; toque de loutre pomponnée d'une tête de hibou, manchonnet de loutre ; et, par là-dessus la grande pelisse de loutre de la corbeille, si douce, si confortable, si délicieusement voluptueuse en son veloutement lumineux qui met à la peau des ombres si câlines, donnant à la femme la grâce caressante d'une jeune chatte amoureuse !

Dans les autres saisons le costume est plus complexe. Le plus coquet que j'ai vu est en vigogne cendre, semé de petits coqs multicolores, gentils à croquer, montés sur leurs ergots lilliputiens et semblant, dans leurs attitudes victorieuses, entonner joyeusement la claironnée du départ. Là-dessus une jaquette tout unie en drap bleu Trouville, et, pour

finir, un chapeau vendéen en paille doublé de velours, tout bleu, emplumé de larges panaches. Le dernier créé par Mme Rodrigues est ainsi composé : un Jersey de peluche feu, posé sur un jupon plissé de haut en bas en vigogne sable. Sur la jupe une double écharpe nouée, de vigogne et peluche mélan-



TOILETTE DE VOYAGE.

gées. Pour chapeau un feutre Charles IX sable ailé de plumes de faisan.

Le sac en cuir de crocodile, tout plein de bibelots, de flacons, de parfums, de carnets viennois, — très drôles avec leur mosaïque de petits greenways ; — l'en-tout-cas en soie marine, à gros manche terminé par une poignée porte-cigarettes — une attention à l'adresse du mari — la couverture du Thibet soigneusement roulée, complètent l'équipement. Le panier-buffet, cette dernière invention de la gourmandise féminine, est absolument banni du voyage de noces. Un volume de Coppée ou de Musset

le remplace avec avantage, la jeune femme, quelque friande qu'elle soit, répudiant volontiers tout prosaïsme désillusionnant, aux premières heures du tête à tête. La lune blonde qui se lève doucement à l'horizon ne doit éclairer qu'un poème !

MAGALI.



L'Editeur-Gérant : G. DECAUX. Paris — Typ A QUANTIN.



LE PLUS FORT AMATEUR DE PARIS



« Regardez bien ce monsieur...

— Celui qui marche d'un air offensif?

— Précisément...

— Et qui fait un petit rond avec sa canne, chaque fois, avant de la poser à terre?

— Oui... Eh bien, c'est le plus fort amateur de Paris. »

Il y a ainsi un groupe très considérable de messieurs dont chacun est « le plus fort amateur de Paris ». — On se les désigne, on se range sur leur passage, on se fixe leurs traits dans la mémoire : les uns portent leur gloire en hommes d'esprit, sans paraître en sentir le poids; d'autres se comportent en dieux bons enfants, qui pourraient foudroyer, mais qui

ne foudroient pas par obligeance pure ; plusieurs aussi boutonnent leur redingote avec une implacable rigueur, martèlent impérieusement le pavé, et ne se résigneront jamais à placer leur chapeau droit sur leur tête. Mais c'est le très petit nombre... L'ancien type du bravache, pourvoyeur attentif et zélé de la mort, casuiste ingénieux et féroce en matière d'honneur, s'affaisse de jour en jour et disparaît : c'est le vieux jeu. Aujourd'hui, l'homme d'épée ressemble assez aux autres hommes, et ne se reconnaît guère qu'à la décision de la démarche, à l'effacement des épaules, au soin minutieux qu'il prend d'être courtois, et parfois aussi à de petits tics innocents; plusieurs, tout en marchant et conversant, tiennent par distraction la canne ou le parapluie en ligne, et ne laissent passer aucun arbre du boulevard sans le dépêcher d'une flanconade rapide; d'autres encadrent de loin la figure des passants dans de petits contres de quarte. Ce sont les inquiétudes nerveuses du bras rompu aux parades et aux ripostes.

Mais, si raisonnable qu'il soit, dès qu'un escrimeur s'est fait une petite réputation dans les salles d'armes, dès qu'il a entendu chuchoter une première fois derrière lui ce fameux : « Tiens, voilà le plus fort amateur de Paris ! » il est bien rare qu'il ne ratifie pas en son for intérieur ce jugement du public, et ne se salue habituellement lui-même de ce titre flatteur ; il ne prend pas garde qu'il lui est accordé à peu près comme cette dame nonchalante accordait ses bonnes grâces : « Ça coûte si peu, disait-elle, et ça leur fait tant de plaisir ! »

Car un « plus fort amateur de Paris » ayant conquis son grade de haute lutte ne se trouve guère. Beaucoup d'entre eux sont de très habiles tireurs, passionnés pour l'art qu'ils cultivent depuis leur jeunesse ; d'autres, un peu fatigués, ne tirent que de loin en loin, et quelques-uns même pas du tout. Mais à mesure qu'un amateur tire moins, il parle davantage, cela compense. Passant sa vie dans les salles d'escrime, appuyé de la hanche sur le pommeau de sa canne, heureux du bruit des appels, du grincement des fleurets, du souffle haletant des escrimeurs, ce type d'amateur platonique juge, critique, décourage avec bienveillance, exigeant des tireurs une perfection inouïe, des coups d'une rapidité électrique, qu'on ne se représente pas même par la pensée... On l'écoute avec déférence, parce qu'en somme c'est « le plus fort amateur de Paris », n'est-ce pas ?... Lui, va son train : les termes techniques se menacent, se garent, se lient, se trompent et se choquent dans sa phrase avec une si redoutable audace ; il s'escrime

du verbe avec une conviction si entraînante, qu'on finit par lui tenir compte de tout cela comme de choses exécutées, et qu'il sort de la salle coiffé d'une petite auréole, en homme qui vient de fournir un vertigineux assaut.

En ce moment, chaque « plus fort amateur de Paris » est dans la joie. — Voici venir l'hiver parisien, saison des grands bals et des grands assauts. Parmi les murmures des violons qui s'accordent, on entend grincer les premiers cliquetis du fer. Sous la voûte dorée du grand Hôtel, au milieu des vieillards à tournure militaire et des belles dames attentives, les maîtres de l'art vont s'avancer.

Deux appels : « A vous l'honneur. »

« Par obéissance. »

« Faites, monsieur. »

Et l'assaut commence, audacieux et courtois, charme du regard et de l'esprit.

Serrés dans le costume blanc qui détache l'élan de leurs gestes, tantôt ramassés solidement dans leur garde, tantôt alertes et s'élançant d'un trait dans une attaque éperdue, les deux adversaires s'observent de l'œil, se tâtent du fer, déploient les ruses, les audaces et les prudences de l'escrime, et donnent l'admirable spectacle d'un corps vigoureux intimement soumis à la pensée, réalisant ses ordres aussitôt que donnés, avec la rapidité de l'étincelle électrique.

Le « plus fort amateur de Paris » sera là, derrière le président, ou président lui-même, et le chroniqueur d'épée, saisissant ses tablettes, tracera pour les siècles à venir cette inscription lapidaire : « On remarquait dans l'assistance Monsieur X. Z. ou K. le plus fort amateur de Paris. »

Certes, on le remarquait dans l'assistance ! C'était lui qui, indolemment renversé dans son fauteuil, balançait la tête d'un air jugeur, soulignant d'un soubresaut les endroits qui méritent des « ah ! » et parfois démontrant à sa voisine, d'un geste lent de l'index, ce qui aurait dû être fait par le maître et ne l'a pas été.

Mais au fait, puisqu'il est le plus fort escrimeur de Paris, que ne s'escrime-t-il ?

Oui, pourquoi les hommes du monde que l'escrime passionne se décident-ils si rarement à se montrer dans les assauts publics ? Depuis des années, une trentaine de professeurs, toujours les mêmes, en font les frais. Chacun d'eux est dès longtemps su par cœur; on connaît son tempérament,

les ressources de son jeu, ses ruses habituelles, ses coups préférés ; on pourrait presque prédire phrase par phrase l'assaut qu'il fournira, étant donné tel adversaire également connu. Voilà pourquoi une grande monotonie préside, il faut en convenir, aux grandes fêtes de l'épée. Ces fêtes, les passionnés les voudraient voir superbes et glorieuses comme les jeux de l'ancienne Grèce, pleines de passes d'armes imprévues et savantes, où tous les escrimeurs de renom mettraient en relief la fantaisie de leur jeu ou la correction de leur méthode.

Et certes il pourrait en être ainsi. Il y a dans Paris tout un bataillon d'amateurs qui font merveille dans les petits coins des salles d'armes, à qui il arrive de battre magistralement les maîtres, mais qui hésitent à montrer au grand jour leurs rares qualités. Quelques-uns l'ont fait courageusement l'an dernier et ont été applaudis avec grande justice. Pourquoi cet exemple n'est-il pas suivi ? Qui retient les autres ?

Est-ce le dédain de se montrer sur la planche ? Mais un assaut n'est pas une comédie ! Un acteur subit un rôle que l'auteur lui inflige, et qui peut l'amener à des postures fâcheuses ; l'escrimeur, sur la planche, ne cesse pas une seconde d'être respectable ; chacune de ses attitudes, il la veut ainsi : ce ne sont pas des coups de pied qu'il reçoit par derrière, ce sont des coups de fleurets en pleine poitrine, dans l'attitude du combat.

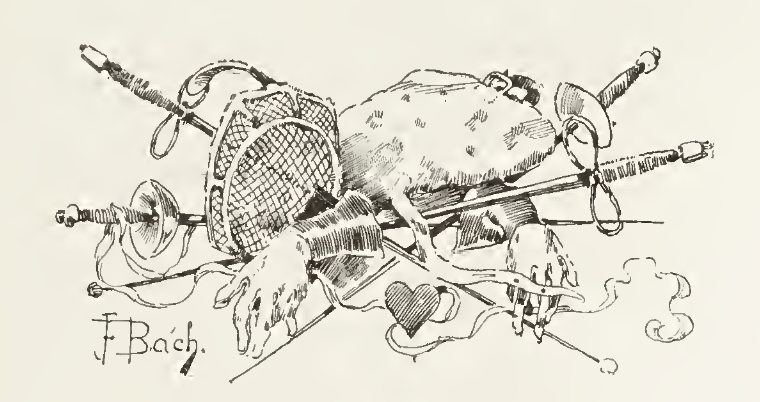
Et quand il en recevrait beaucoup ! Est-ce que l'essentiel n'est pas de faire de belles armes ? Et quiconque est assez maître de son jeu pour se présenter en public peut être toujours sûr de se tirer d'affaire avec honneur. Pour ma part, dans un assaut, j'ai souvent réservé tous mes bravos pour le battu : toutes les qualités m'apparaissaient en lui, la science, l'habileté, l'élégance plastique, tout, sauf la chance insignifiante et futile...

Et puis, on doit aimer l'escrime pour elle-même, sans réserves d'amour-propre, comme une idéale maîtresse. Il faut avoir pour elle ce culte reconnaissant et attendri qui faisait dire à M. Legouvé « qu'après cinquante ans de mariage avec l'escrime il l'aime encore comme au premier jour, et qu'elle l'aime encore un peu ».

Si tous ceux qui tiennent un fleuret avec éclat en venaient à sentir de la sorte, ils ne craindraient pas de payer de leur personne. Alors « le plus fort amateur de Paris » perdrait le soupçon de ridicule qui pèse sur, lui ; ou plutôt on verrait qu'il n'y a pas de « plus fort amateur de Paris »

mais qu'il y a dans Paris nombre d'amateurs extrêmement habiles. Et tout serait pour le mieux, c'est-à-dire pour la plus grande splendeur d'un art délicieux et utile au suprême degré.

SANDALE.





AU FOYER DE LA DANSE

Il est de bon ton de ne jamais commencer un article sur le foyer de la danse de l'Opéra sans emprunter à Jérémie quelques-uns de ses accents pathétiques, sans s'apitoyer, se lamenter sur sa décadence, pleurer sur ses ruines et son glorieux passé, en deux, trois, quatre colonnes, selon l'éloquence ou l'abondance de l'écrivain. La politique qui se faufile partout s'est fait ouvrir la petite porte de communication et a pénétré dans les coulisses absolument comme si elle était abonnée des trois jours. Si vous écoutez les orléanistes, c'est sous la monarchie de Juillet que le foyer de la danse a brillé de son plus vif éclat. L'ancien salon de l'hôtel Choiseul était devenu le rendez-vous de toutes les gloires et célébrités de cette époque. Les Montalivet, Duchatel, d'Argout, M. Molé lui-même, Victor Hugo, Lamartine, Musset, Diaz, Decamps, Delaroche, Delacroix, étaient les hôtes assidus du foyer de la danse. Le chroniqueur orléaniste vous parle de Mlle Taglioni, des Essler, des Noblet, en des termes si émus qu'on croirait qu'il les a connues particulièrement. Volontiers il citerait un bon mot du docteur Véron, de Duponchel ou de Léon Pillet. Les bonapartistes montent sur leurs grands chevaux et réclament pour l'Empire et les directions

Royer et Perrin les mêmes privilèges. Ils vous lancent dans les jambes des Cerrito, des Ferraris, des Petitpas, des Zina-Mérante, des Emma Livry, les noms des Aguado, des Persigny, des Mocquart, des Fleury, des Vieyra, des Baciocchi, des Chassiron, etc., etc.

Il est toujours de mode de médire du foyer de la danse, mais on n'en continue pas moins à y aller passer un entr'acte, voire même un acte de digestion difficile. On se plaint que la composition en a changé. Ce n'est pas la faute de la direction si les titulaires des loges et des fauteuils d'orchestre se recrutent plutôt parmi les habitants du boulevard Haussmann et du parc Monceau que parmi ceux du noble faubourg, chez les boursiers financiers, grands industriels, riches étrangers, que chez les chevaliers du Saint-Esprit et les grands cordons de Saint-Louis.

Il y aurait cependant de quoi faire pâmer dix chroniqueuses mondaines si on leur montrait les cartes de visite que la noblesse française et étrangère a fait passer par Louis à M. Halanzier, pendant sa direction, et aujourd'hui à M. Vaucorbeil, afin de faire prononcer à la petite porte de communication le fameux Sésame ouvre-toi. Il y eut bien des récalcitrants depuis la chute de l'Empire qui boudèrent le foyer de la danse subventionné par la république ; mais la présence à l'Opéra de M. Vaucorbeil, homme du monde dans toute l'acception du terme, fit taire bien des susceptibilités et ramena au bercail les infidèles que les manières un peu brusques, le langage trop imagé du précédent directeur avait écartés des coulisses.

Si pour une ou deux générations d'abonnés blasés les coulisses de l'Opéra ne présentent aucun intérêt, s'ils n'y vont plus que par habitude, pour se retrouver avec le grand Chose ou la petite Machine, elles exerceront toujours un pouvoir fascinateur sur les imaginations des pauvres mortels non initiés à ses mystères et à ses joies, pour qui le foyer de la danse est un petit coin du paradis de Mahomet sur la terre.

Il n'y a pas plus pour le foyer que pour la salle de jour particulièrement brillant et élégant, malgré la prétention qu'ont tous les abonnés de croire que le beau jour est celui où on les voit. On appelle cependant beau jour dans la salle celui où l'on rencontre son type favori de beauté ou d'élégance, la beauté professionnelle après laquelle on fait aussi profession de soupirer. Êtes-vous fanatique de Mme Gautreau. Vous ne comprenez l'Opéra que le jour où elle se montre dans une petite loge sur le théâtre. Aimez-vous le lundi à braquer votre lorgnette sur l'opulente majesté de la reine

Isabelle, sur les épaules et les diamants de Mme Benardaki, sur les camées et les bandelettes antiques de Mme de Poilly, ou sur le corsage et les perles de Mlle Leblanc, les mercredis, les vendredis n'existent plus pour vous. Hors le lundi pas d'Opéra.

C'est surtout un soir de première représentation ou de ballet en plusieurs actes qu'il faut voir le foyer de la danse pour la première fois. Les soirs de divertissements intercalés au milieu d'un opéra, sans être aussi brillant, aussi animé, il est non moins intéressant à étudier. Les ballets de *Faust*, de *Don Juan*, et *Robert le Diable* sont les ballets préférés des abonnés. Il n'y a que dans deux circonstances qu'il faut éviter le foyer qui se trouve absolument désert, ce sont les samedis, jours de représentations données en dehors de l'abonnement et les soirs d'*Aïda* où, le ballet étant à peu près nul et se dansant à huit heures et demie, toutes ces demoiselles à neuf heures sont remontées dans leurs loges pour se déshabiller et rentrer chez elles. Ces soirs-là le corps de ballet, pour battre ses entrechats devant des fauteuils d'orchestre dégarnis de leurs titulaires, ne se mettent pas en frais. C'est à peine si ces demoiselles se coiffent et font leur figure. Les bijoux et les fleurs restent dans leurs écrins et dans leurs cartons, le blanc gras et la crème Rachel dans leurs petits pots.

C'est, en général, au commencement de l'entr'acte qui précède le ballet qu'on quitte la salle pour se rendre au foyer de la danse. On devrait plutôt dire dans les environs du foyer de la danse, sur les marches de son escalier, — car lui aussi a son escalier, mais un vulgaire escalier à trois marches en bois, — dans les couloirs, les corridors qui le précèdent, entre les doubles portes, derrière la grande toile de fond, car on entre très rarement dans le foyer même. Il faut être fatigué pour aller s'asseoir sur les divans qui l'entourent à droite et à gauche. Il est tellement surchargé d'ornements d'un goût criard, les dorures y sont répandues avec une telle profusion qu'il écrase les femmes fussent-elles toutes âgées de vingt ans, couvertes de bijoux et de diamants et dans les plus riches costumes.

Les hommes ne le redoutent pas moins. Il faut être irréprochable, avoir le galbe d'Antinoüs ou de l'Apollon du Belvédère pour oser affronter les effets de la grande glace de Saint-Gobain placée au fond du foyer. Ce serait le moment, pour faire notre cour aux orléanistes, de pleurer avec eux, de placer un regret sincère sur l'ancien foyer de la rue Le Peletier, grand salon Louis XV à boiseries blanches, cadre sobre et charmant du

fond duquel jupes de gaze et habits noirs se détachaient harmonieusement.

Il est neuf heures et demie. On joue les *Huguenots.* Le second acte terminé, catholiques et calvinistes quittent le parc de Chenonceaux et envahissent les coulisses pour remonter dans leurs loges changer de costumes pour l'acte suivant. On a peine à se frayer un passage à travers tous ces seigneurs, ces grandes dames de la cour de Charles IX et de Marguerite de Navarre. « Oubliant toute haine » et suivant au pied de la lettre « les desseins politiques » de Catherine de Médicis, les protestants fraternisent avec les catholiques. La reine, suivie de sa femme de chambre, a relevé la queue de sa robe sous son bras et s'est enveloppée dans un grand châle des Pyrénées pour éviter les effets de changements de température, entre le beau ciel de la Touraine et les courants d'air des couloirs de la rue Glück.

Un bruit de grelots se fait entendre. Les portes de drap vert à clous dorés sont poussées avec fracas. Un flot de Bohémiennes court-vêtues, à jupes de satin rouge et corsages de velours noir, des sequins dans les cheveux, au cou, aux bras, et un bataillon de jeunes Ligueurs en maillot lilas, pourpoints et toques à la Valois, font irruption dans l'avant-foyer et s'abattent sur les habits noirs et les cravates blanches qui les attendaient. Ce sont la plupart des apprenties-académiciennes-nationales-de-chorégraphie. Les jeunes coryphées, s'habillant plusieurs dans la même loge, descendent à peu près en même temps. Les étoiles, les premiers sujets font généralement des *entrées* les unes après les autres. Elles défilent avec majesté, solennité, comme pénétrées de l'importance de leur mission, tandis que les petits sujets, les jeunes rats, courent de l'un à l'autre en riant et s'amusant.

Bientôt, comme pour sanctifier par sa présence les alentours du foyer de la danse, une procession de jeunes beautés, en costumes de premières communiantes, avec de longs voiles de mousseline blanche, des couronnes de roses blanches sur la tête, vient se mêler aux Bohémiennes et aux Ligueurs, et donner la chasse aux abonnés.

En attendant qu'elles accompagnent Valentine « aux pieds des saints-autels », elles ont retiré leurs voiles qui leur tenaient chaud et jouent au volant avec leurs couronnes. Les conversations que tiennent ces jeunes rats, l'espoir de leurs parents, la joie et la consolation des machinistes et des figurants, forment avec leurs costumes un contraste étrange. Malgré leur jeune âge, elles tiennent, la plupart, des propos zolesques à faire rougir les plus endurcis pornographes. Avec les pièces de quarante et de cent

sous qu'elles se font donner par les abonnés, sous prétexte de payer leurs amendes, — afin que leurs mères ne les grondent pas, — malgré la surveillance dont elles sont entourées et la sévérité des régisseurs, elles se font acheter des liqueurs et se grisent comme de petits Polonais ou plutôt comme des Suisses, puisque, d'après les dernières statistiques, c'est dans la patrie de Guillaume Tell qu'on compte aujourd'hui le plus grand nombre d'ivrognes.

Un papier, un crayon à la main, l'excellent régisseur, M. Pluque, passe en revue son petit bataillon. Il y a beaucoup de *remplacements,* ce qui signifie que plusieurs danseuses manquent à l'appel et que des camarades doivent les remplacer. Sur l'ordre du régisseur, les costumes des absentes ont été portés dans les loges des remplaçantes. C'est l'affaire de l'habilleuse de les accommoder à la taille des nouvelles occupantes.

— Moïse, mon enfant, dit M. Pluque à un jeune sujet qu'il a rencontré dans l'escalier, arrivant au théâtre, tu remplaces Rachel.

Et Moïse trouve le costume Rachel en entrant dans sa loge.

Mais revenons au grand foyer, à l'avant-foyer, serait-il plus exact de dire. Chacune de ces demoiselles vaque à ses petites affaires. Les premiers grands sujets vont directement, tout droit, devant la grande glace du fond et là, pour donner un peu d'aplomb au corps, font les unes quelques *poses d'adage,* des *attitudes,* des *arabesques,* les autres quelques temps de *pirouettes,* voir même quelques petits et grands *changements de pied.* En général, toutes celles à qui vous voyez faire ces gammes préparatoires pourraient s'en passer ; elles ne le font que pour la galerie ; mais celles qui ne les font pas devraient les faire.

C'est encore devant cette glace qu'on vient se donner le dernier coup d'œil, s'assurer de la solidité de son *front,* faire bouffer ses jupes, regarder si le maquillage tient bien, et essayer quelques sourires. Devant la barre, deux sujets graveleux ayant un peu trop bien dîné au restaurant font des exercices de grands *pliés* dans toutes les positions, en *première* et en *seconde* pour essayer de faire descendre le homard et le foie gras qui ont l'air de vouloir faire mauvais ménage sous le satin rouge de leurs corsages.

Plus loin, un autre grand sujet qui n'a plus vingt ans, ni même quarante, essaye ses temps *d'élévation* et de *vigueur,* qui vont lui valoir tout à l'heure de chaleureux applaudissements de la claque. A côté, une jeune

recrue à qui M. Pluque vient de confier un remplacement important demande à sa camarade, avec qui elle va danser, de lui montrer avec les doigts les pas qu'elle devra faire. Celles qui travaillent au foyer, en général, font exception. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à regarder autour de vous, dans les coins et recoins du théâtre. Il n'y a pas une petite place qui ne soit occupée. Ici, sur une table d'accessoire, un jeune deuxième quadrille, es yeux baissés, reçoit une leçon de morale de son protecteur, banquier sévère, mais juste ; là, entre un pompier et la toile du fond un jeune diplomate et un petit sujet sont en train, dans l'ombre, de signer les préliminaires d'un traité d'alliance expansive et de commerce. Dans ce petit coin, au bord de la litière dans laquelle, au cinquième acte, la pseudo-Marguerite de Navarre traverse la scène, au milieu de la fusillade, se sont bien souvent posées, — quand ladite litière n'était pas occupée par quelque machiniste endormi, —, les bases de relations aussi éphémères que morganatiques.

Il ne faut pas croire qu'il n'existe que des danseuses qui se cachent. Il y a celles, au contraire, et elles sont assez nombreuses, qui aiment à afficher leurs belles relations. Dans ce cas, en faisant étalage des diamants qu'elles ont reçus, aux yeux de leurs camarades, elles se promènent ou plutôt promènent leurs belles relations, de long en large dans le foyer, dans l'avant-foyer, afin que personne, même l'huissier, n'en ignore.

Il faut qu'elles se promènent beaucoup, celles qui sont à la recherche d'une position sociale ou tout au moins d'un souper. Cette malheureuse qui vient de tomber accablée sur le divan est dans ce cas-là. Elle n'a pas de lanterne à la main, mais elle a passé sa soirée, comme Diogène, à la recherche d'un abonné. Elle est descendue la première au foyer. Il n'y avait encore personne. Elle est allée rôder sur la scène, se placer près de la porte de communication dans l'espoir que les abonnés viendraient de bonne heure. Elle est revenue au foyer encore désert pour n'y rencontrer que le régisseur, elle n'a pas de chance ; du reste elle a toujours remarqué que les *Huguenots* lui portaient la guigne. Sans respect pour les ombres de Scribe et Meyerbeer, en tombant sur le divan elle n'a pu s'empêcher de lancer ce blasphème :

— Les *Huguenots*, quelle sale pièce !

Elle en eût dit autant de la *Favorite* ou de *Guillaume Tell*. Sa petite camarade assise à côté d'elle a eu plus de chance. Un abonné influent,

— tous les abonnés sont influents,— la voyant seulette est venu lui présenter un jeune Américain qui ne connaissait pas le foyer de la danse. Pendant qu'il lui baragouine des compliments, elle lève les yeux au ciel et semble demander aux divinités de l'Olympe chorégraphique, dont les médaillons, glacés de sucre de pomme, ornent les voussures du plafond, de l'inspirer, de lui enseigner les moyens de retenir ce jeune étranger dans ses chaînes et de ne pas être obligée de lui chanter le lendemain matin les *adieux de l'hôtesse arabe*, air malheureusement trop connu. C'est encore sur les divans du foyer que viennent prendre place, en attendant leur entrée en scène, les danseuses casées, dont l'avenir est assuré en dehors des abonnements ; n'ayant pas besoin de faire de frais, elles ne bougent pas ; si elles sont jolies ou amusantes, on vient leur parler, mais elles ne se dérangent pour personne.

Cette grande femme autour de laquelle il y a un rassemblement et qui cause si haut est le bel esprit de l'Opéra. Elle promulgue des dogmes dans le foyer quand elle ne conférencie pas dans la loge du portier. Elle croit avoir ressuscité le XVIIIe siècle, son esprit, son élégance et sa galanterie. Elle s'imagine qu'elle est la dernière femme qui sache causer, de même que les vieux serins qui l'écoutent se croient les derniers causeurs. Elle tiendrait aussi bien sa place au foyer de la Comédie-Française qu'à l'Opéra. Elle académiserait tout aussi agréablement que n'importe quelle sociétaire. En attendant une classe de grâce et de maintien au Conservatoire, elle s'est fait donner les palmes universitaires par un jeune ministre déplumé. Elle représente l'ancienne tradition des danseuses, comme M. Bocher celle des abonnés.

Elle n'est pas la seule à jeter dans le foyer, au milieu de tant de jeunes et jolis minois si gracieusement chiffonnés, éveillés, comme on dit aujourd'hui, une note antique et solennelle.

Il reste encore quelques danseuses qui sont absolument mil huit cent trente. Grâce à leurs bandeaux plats à la Drolling, leur air compassé, leurs jupes trop longues, leur mise surannée à la ville, elles font encore la joie de quelques vieux débris de la loge infernale. Elles ne sont pas vieilles, elles sont antiques. Entretenues par des *lions*, elles ne peuvent habiter autre chose qu'un entresol dans la Chaussée-d'Antin. Si on les invitait à souper, on ne pourrait les conduire qu'au Rocher de Cancale ou au Café de Paris.

Ce petit rat, en première communiante, à l'air effronté, les cheveux

sur le nez, un pied de rouge sur les joues, une couche de carmin sur les lèvres, qui va d'abonné en abonné, et ayant l'air de cacher quelque chose



AU FOYER DE LA DANSE.

sous les chastes voiles d'une suivante de Valentine de Nevers, vous représente une variété de l'espèce très répandue à l'Opéra, c'est le rat, — le rat quêteur ou qui place des billets de loterie. Quand l'étoile en herbe s'adresse à la générosité des abonnés, c'est en général au profit d'une sœur, d'une

cousine qui a *mal aux genoux*, qui ne peut danser momentanément. La sœur, la cousine, c'est souvent le Saint-Quinze, comme on appelle le terme en langage chorégraphique à l'Opéra. Une autre fois le rat placera des billets de loterie dont le gros lot est invariablement un volant de Chantilly « magnifique », ou un crêpe de Chine, — toujours mil huit cent trente l'Opéra! — débris des splendeurs maternelles dont la revendeuse du coin n'offre qu'un prix dérisoire. Riches abonnés, donnez, soyez sans crainte, vous ne gagnerez pas ces estimables rossignols qu'on tire toujours, mais qu'on n'attrape jamais. La mendicité étant interdite à l'Opéra, c'est la liste sur laquelle les abonnés s'inscrivent avec un crayon, qui la cache sous un voile.

Les portes de l'avant-foyer s'ouvrent à deux battants, deux personnes se précipitent pour les empêcher de se fermer. Bohémiennes et Ligueurs s'écartent, les habits noirs s'inclinent, le claque sur leur cœur ; c'est Valentine de Nevers qui descend de sa loge et passe devant le foyer de la danse dans « l'appareil triomphant des Saint-Bris, des Nevers » (bis). Elle est flanquée de sa famille, de sa maison, de ses femmes et valets de chambre, sans compter les nombreux satellites inséparables d'une étoile, qui, voulant tous se rendre utiles, avoir un prétexte pour suivre le cortège de la « grande tragédienne lyrique » portent, les uns un coin de son voile, les autres, un bout de la queue de sa robe de satin blanc. Ne dirait-on pas la reine de Saba allant visiter Salomon? Il ne manque qu'un éléphant, quand nous disons qu'il manque...

Si Mlle Krauss est descendue, c'est qu'on ne va pas tarder à frapper les trois coups, les étoiles ne descendent de leur firmament qu'à la dernière minute. Comme les abonnés connaissent le *rataplan*, le *couvre-feu*, la *prière*, ils ne gagnent pas encore leurs places, ils restent encore quelques minutes auprès de ces demoiselles et ne retourneront dans la salle que lorsqu'elles auront déserté le foyer et que, sous la conduite du général Pluque, elles attendront dans les coulisses les premières mesures du ballet, *la, si, do, ré, mi, mi, mi,* pour faire leur entrée après avoir pris des mains des garçons d'accessoires leurs petits tambours de basque.

Les abonnés ne présentent pas moins de types différents et amusants à étudier que les danseuses. Nous allons, pendant les quelques minutes qu'il nous reste, passer en revue les principaux.

Nous avons d'abord l'abonné timide, triste, morose, qui n'ose parler à personne, qui n'a jamais adressé la parole à une danseuse. Il ne va dans

les coulisses que parce qu'il est titulaire d'une loge, il va là comme il irait ailleurs. Sa femme, le voyant si assidu au foyer de la danse, se lamente, se désole ; elle croit qu'il entretient une danseuse, il n'a jamais parlé qu'à Jules Cohen qui a organisé des soirées musicales chez lui, ou à M. Cornet qui a donné des leçons de danse à ses fils à leur institution. Il n'a aucune liaison, aucune intrigue avec personne ; néanmoins on lui a fait une réputation de débauché, et on croit qu'il cache soigneusement son jeu.

En revanche, il y a l'abonné bon enfant, qui passe sa soirée à distribuer des poignées de main, à soulever son chapeau devant toutes les personnes qui passent auprès de lui. « Ça va bien, Témermans ?... Bonsoir, Georges... Jules, est-ce que vous pouvez me dire si Mlle Ottolini est descendue ? »

Il est heureux et fier de pouvoir appeler tout le monde par son nom et son petit nom. Il affiche avec toutes les danseuses, depuis les étoiles jusqu'à la plus infime marcheuse, des relations qui n'existent pas. Est-ce qu'il aurait le temps ?

Le vieil abonné généreux est un type assez rare, il disparaît tous les jours. Celui-ci régale tout le corps de ballet de gâteaux, de bonbons, les conduit au spectacle, dîner au restaurant, leur paye des voitures pour le grand Prix ou des aller et retour pour Chantilly. En général, il a vu toutes les danseuses pas plus grandes que ça... C'est lui qui leur a donné leur première poupée. Il est la providence des mères, et comme il fait toujours les choses « admirablement », on le choisit pour parrain. C'est un homme très modeste, il ne voudrait pas qu'on lui donnât une autre qualité. Il a eu des liaisons célèbres dans le temps jadis, très jadis. Aujourd'hui il se repose en voltigeant encore un peu de temps en temps, mais il n'aime que l'extrême jeunesse.

L'abonné rat entretient maigrement, tout juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim, une maigre coryphée. On n'a jamais vu l'effigie de ses pièces de cent sous. Il ne sait offrir que son bras et son parapluie quand il pleut. Généralement il fait un plongeon économique du 15 décembre au 15 janvier pour éviter les étrennes qu'il ne donnerait pas.

L'abonné muni d'un conseil judiciaire qui n'a pas le sou, mais un *œil* considérable chez un grand marchand de parapluies et d'ombrelles à côté de son cercle. Il ne prend pas ces demoiselles en traître, il ne peut offrir que ce qu'il a. Pendant les quelques années que cet état de choses

a duré, jamais le personnel féminin de l'Opéra n'a eu de plus jolis parapluies ni de plus coquettes ombrelles.

L'abonné vicieux, laid comme un crapaud, grand amateur de gravures du XVIIIe siècle, légères, extrêmement légères. Il a toujours une petite polissonnerie dans sa poche à montrer à ces demoiselles. Il ne travaille que dans le rat, il en invite cinq ou six à déjeuner chez lui — il est garçon — et après le café, on joue aux jeux innocents : à la main chaude, à cache-cache. Il cache un billet de cinq louis et le fait chercher à ces « petites chattes », comme il les appelle, et leur dit quand elles brûlent... Pouah ! pouah !

Citons encore le prince des abonnés, qui parle aux danseuses comme aux princesses et aux duchesses de famille. Il y a quelque temps en saluant Mlle Montaubry il lui demanda la permission de lui présenter son fils, le duc de Lorraine, qui faisait ses débuts dans le foyer de la danse ; le Maréchal, qu'une comédienne excentrique a surnommé *mon lieutenant*, qui, quand la goutte le lui permet, au bras du fidèle Bocher, vient passer ses mauvaises troupes en revue et fait quelques propositions d'avancement en leur caressant le menton ; l'éternellement jeune baron — le de Lesseps du foyer de la danse — dont le coupé est tous les soirs à la disposition de ces demoiselles ; M. Bocher, qui a succédé à M. Delamarre, comme parfait abonné, ayant la tradition, connaissant la danse, mais qui, comme on dit à l'Opéra, avec un soupir, ne l'a pas remplacé; l'abonné qui croit que le foyer est un club et cause politique le plus sérieusement du monde avec les premiers sujets ; l'abonné qui a des ménagements à garder, qu'on ne voit jamais au foyer, mais qui va passer une demi-heure dans la loge de sa bien-aimée qu'il a fait meubler confortablement par son tapissier ; enfin l'abonné, qui est abonné à tout ce à quoi on peut s'abonner ici-bas, dont les journaux ont tellement parlé, que vous l'avez déjà reconnu. Nous nous demandons qu'est-ce qu'il peut bien venir faire au foyer où tout le monde, hommes et femmes l'évitent. Il n'y a que les pauvres petits rats, à qui le bruit du monde n'arrive pas, qui courent après lui. A sa place je resterais chez moi à méditer mon Imitation. Il y a encore un abonné de ce genre qu'on traite comme un pestiféré. Il est prince de la canine, baron du ratelier; il ne parle qu'aux petites filles des derniers quadrilles qui lui soutirent avec peine une pièce de cent sous ; il a toujours dans sa poche, pour entrer en relation avec ces enfants, un de ces thermomètres, dits thermomètre de l'amour qu'on voit chez tous les marchands de joujoux des passages.

N'oublions pas le tabellion folâtre et cynique qui commet des actes répréhensibles, promène ses marcheuses dans le coupé de sa femme et de sa fille, et le commissionnaire-Mécène qui « librette à ses heures » et comble son Étoile de lingerie et de marchandises d'occasion.

L'année dernière, chose qui ne s'était jamais vue, une basse barytonnante, s'était abonnée les trois jours afin d'avoir son fauteuil à lui et de pouvoir passer de la salle sur la scène, en habit noir et cravate blanche, comme les gens du monde, les soirs où il ne revêtait pas le maillot rouge de Méphisto, le pourpoint de Saint-Bris ou la perruque de Leporello. Cette année, paraît-il, l'excellent artiste a suspendu ces frais.

On ne voit pas que des abonnés dans le foyer de la danse, il y a ce que nous appelons les faux abonnés : ce sont les personnes qui, ou grâce à leur situation, ou par une haute protection, ont obtenu la faveur d'entrer dans les coulisses, faveur réservée aux seuls abonnés. Ils s'appellent légion aujourd'hui, les faux abonnés : actionnaires d'une part de dix mille francs dans la direction, mais faisant pour un million d'importance et d'embarras ; frère d'Étoile à qui on ne peut rien refuser ; jeunes diplomates pour qui leurs ambassadeurs ont demandé leurs entrées sur la scène sans être abonnés ; chambellan secrétaire des commandements d'une forte Majesté déchue, ne courant pas après les danseuses mais allant complimenter le fort ténor de la maison de la part de sa reine : « Sa Majesté *il* est très contend. Il vous attend demain à onze heures pour répéter le grand duo » ; le bon Docteur à qui ces demoiselles viennent demander une petite consultation pour elle ou leur famille ; messieurs venus à la suite d'un chanteur, en qualité d'*habilleurs;* attachés au cabinet du ministre de l'Instruction publique ou des beaux-arts, très entourés par ces demoiselles qui les croient influents et qui pensent qu'ils pourront dire un mot au moment de l'examen d'avancement. En attendant, ils les bourrent, elles et leurs familles, de billets pour les revues, les expositions, et de cartes d'entrée au Salon ; ministre plénipotentiaire en disponibilité qui fait des compliments à tout le monde, qui ne peut même pas laisser les danseuses changer de costume dans le petit foyer des répliques. S'il n'offre pas ses services pour aider à les habiller, c'est qu'il n'ose pas. Un soir M. Vaucorbeil, qui l'observait avec quelques abonnés en riant, ne put s'empêcher de lui dire :

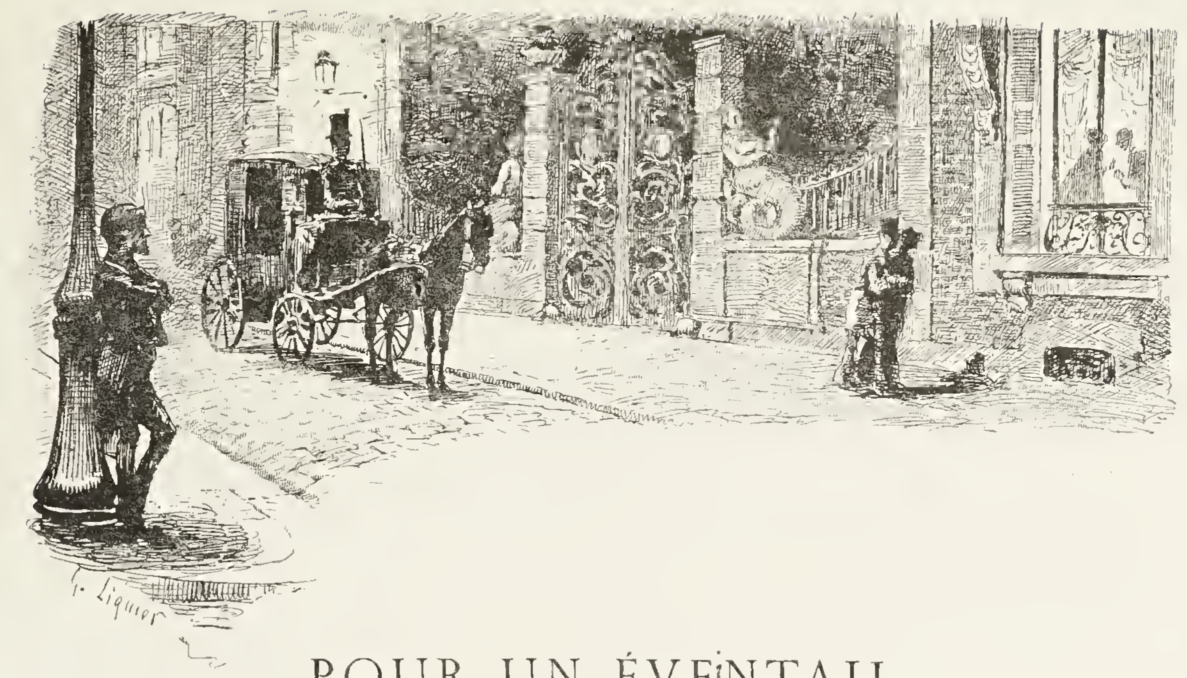
— Excellence, je vous prendrai pour habilleuse.

N'oublions pas, pour terminer cette étude, les bons provinciaux dont le député réalise le rêve de toute leur vie en leur faisant les honneurs du « Temple de Terpsichore », et les romanciers, naturalistes myopes qui, à la recherche de documents humains, mesurent les portants et comptent les quinquets dont ils rempliront leur prochain chef-d'œuvre.

C'est une véritable lanterne magique que ce foyer de la danse. Les danseuses spirituelles et observatrices, de l'école de Mlle Beaugrand, ne s'en plaignent pas et ne perdent pas leur soirée. Elles ont déjà vu l'illustre Mme Adam qui est venue leur rendre visite pendant un entr'acte. Clémenceau en rupture de Belleville et de Montmartre ne quitte plus les coulisses de l'Opéra. M. Floquet, qui ne trouvait pas convenable d'ôter son chapeau devant l'empereur de Russie, a sans doute complètement oublié la Pologne et se découvre devant ces demoiselles. Et les vingt ans de corruption de ce régime détesté, qu'est-ce que nous en faisons?

LITTLE LADY.





POUR UN ÉVENTAIL

V[1]

Les quarts d'heure se passent. L'importante visite du coiffeur a occupé Emma sans la distraire. Restée bien seule, elle monologue.

Ce contretemps, cet éventail brisé au moment décisif frappent son esprit comme une fatalité. Des superstitions lui viennent en tête. Est-ce que son étoile ne voudrait pas de cette rencontre avec l'Inconnu ? Fallait-il lutter contre son étoile ?

« Eh bien, pensa-t-elle, si l'on ne m'apporte pas d'éventail tout à l'heure, c'est que le destin aura prononcé. Je me jure à moi-même de déchirer tout ce roman et de dire dans ma pensée adieu à mon idéal. »

C'est qu'elle était bien capable de ces revirements soudains !

Le monde ignorerait toujours cette ébauche d'aventure excentrique. Qu'aurait-il pensé, qu'aurait pensé M. Laubert quand la nouvelle en aurait couru ?

Elle fut surprise de songer à M. Laubert...

« S'il m'aimait, pourtant? Quelle idée ! Se pourrait-il qu'il m'aimât, lui qui n'a rien tenté pour me le faire entendre, ou n'a fait que des gaucheries ? Ah ! ce n'est pas ce tiède causeur qui eût trouvé sous sa plume le secret de m'amuser d'abord, de me captiver ensuite, de me conquérir enfin !... Ce n'est pas non plus ce Clodion....

1. Voir le numéro de novembre.

— Et nos gens? dit tout à coup le général qui entrait. Ils ne reviennent donc pas? »

Hélas! ils revinrent, mais les mains vides. Germain avait trouvé fermés tous les magasins du quartier. Baptiste, qui était allé rue de la Paix, n'avait vu qu'un éventail nacre et guipure... juste au moment où il était vendu. Enfin, cette linotte de Mariette n'avait pu découvrir que des éventails de nacre sans guipure ou de guipure sans nacre.

C'était la condamnation du roman! D'un geste morne Emma les congédia.

« Ah! les clampins! éclata le général, il va falloir que je m'en mêle.

— C'est inutile à présent, mon oncle : il sera trop tard. Où allez-vous?

— Chercher un dénouement... Tu verras! »

Elle le laissa partir sans rien espérer de lui; et faisant appel à sa résignation des grands jours :

« Je ne peux pourtant pas aller là-bas sans ce stupide objet qui est d'ailleurs nécessaire à ma toilette... ni me présenter moi-même au monsieur à la pensée blanche... Allons! le sort a prononcé : Mon étoile ne veut pas de l'Inconnu. C'est ma destinée qui change... pour un éventail!

Elle s'était adossée à une causeuse, dans une attitude abattue. Sa main s'allongeait languissante sur le bord du guéridon, jouant distraitement avec des bibelots. Dans sa pensée en déroute, des dépits et des renoncements passaient tour à tour, mêlés à des réminiscences où flottaient des lambeaux de phrase, des vers surtout de cet Inconnu... qu'elle ne devait plus connaître!

Subitement, elle tressaillit. Un mouvement de sa main avait fait tomber un paquet sur le tapis, à ses pieds. L'enveloppe à demi dépliée laissait voir quoi? Un étui d'éventail.

Elle ne peut se retenir : elle ouvre l'étui...

Juste! C'en était un! Un éventail de nacre et de guipure noire!...

D'où venait-il? Qu'importait! On le saurait plus tard! C'était la Providence qui se déclarait pour l'Inconnu! Les femmes ont toujours aimé fourrer la Providence dans leurs petites affaires. Oh! la surprise radieuse! Oh! l'épanouissement!

« Je respire!.. Que d'émotions!.. Quel coup du ciel!.. Vite, Mariette, à ma toilette!

Elle s'éventait largement, triomphalement, voluptueusement.... Tout à coup :

« Monsieur Laubert ! annonça Mariette...

Emma s'était avancée vivement, prête à se faire excuser auprès du fâcheux. Laubert était déjà à la porte du salon, osant à peine avancer.

VI

« Madame, je suis confus de revenir si tôt... ou si tard... C'est... c'est pour l'éventail.

— Le... l'éventail?

— Celui que vous tenez, justement. »

Elle était pétrifiée.

« Monsieur, c'est moi qui suis confuse. L'étui s'était ouvert... par mégarde... Et il fait si chaud !... »

— C'est vrai, dit Laubert en prenant l'éventail qu'on lui rendait. Mon Dieu ! Qu'il fait chaud !...

Il se mettait à s'éventer à son tour. Il perdait un peu la tête.

« Ah ! je ne vous ai pas dit, reprit-il comme au hasard... C'est un cadeau.

— Comment ! monsieur, vous me l'offrez ?

— Oh ! madame, je n'oserais vous l'offrir. Je l'apporte à ma vieille amie, Mme Andelot.

— Il faut qu'il me l'offre ! se dit Emma.

— Je ne l'aurais pas accepté, reprit-elle à haute voix.

— Hélas ! madame, je ne le sais que trop. Mais il se fait tard...

— Tenez, monsieur Laubert, avouez que vous m'en voulez.

— Moi, vous en vouloir, madame ? Et de quoi donc ?

— De ma brusquerie de tantôt. Ne nous quittons pas ainsi, voulez-vous ? »

Souriante, et d'un geste dont la grâce masquait la hardiesse, elle lui tendait les deux mains. Il déposa l'éventail sur l'éternel guéridon, et prit pendant une seconde ces chères mains éblouissantes. Après quoi, faisant un salut où perçait son trouble, il se dirigea vers la porte.

« Il l'oublie encore ! se dit Emma fixant l'éventail avec une joie furtive. »

Mais Laubert n'était pas parti.

« Croyez bien, dit-il en revenant, que sans Mme Andelot qui m'attend avec mon cadeau... Tiens! j'oubliais mon éventail.

— Il m'exaspère! gémit Emma. Point de merci.

— Il faut, dit Laubert, le remettre dans son étui... délicatement.

Elle était vraiment irritée par cette sorte de jeu avec un adversaire sans le savoir. Mais prenant sa plus douce voix :

« Voulez-vous que je vous aide?

— Je n'osais vous en prier. »

Devenue tout à fait coquette (n'était-ce pas la guerre?), elle se mit à examiner l'objet délicat, puis à jouer de l'éventail.

« Je vous effarouche donc bien fort? reprit-elle.

— J'ai si grand'peur de vous déplaire! Comme cet éventail vous sied bien!

— Flatteur!.. Au fait, mon cher monsieur Laubert, ne trouvez-vous pas qu'il est bien peu sérieux pour Mme Andelot, une personne d'âge?

— C'est que je ne me connais guère en sérieux... quand il s'agit d'éventails. Celui-là m'a plu et je l'ai choisi parce que j'avais vu le pareil entre vos mains.

— Ah! oui, celui que j'ai... Que nous avons brisé.

— Dites que j'ai brisé, madame. C'est mon obstination qui a fait tout le mal.

— Le mal n'est pas sans remède. Un éventail se répare... se remplace...

— Ah! si j'osais vous l'offrir!

— Décidément, oser n'est pas votre fort. »

La coquetterie redoublait. Ici la pendule tinta. Emma eut un mouvement et reprit avec étourderie :

« Mais osez donc, monsieur! Osez donc! Vous voyez bien qu'il est onze heures!

— Déjà! Je vous entends, madame. Ma présence à une heure aussi tardive ne saurait se prolonger.

— C'est-à-dire, répliqua-t-elle en affectant la raillerie, c'est-à-dire que vous ne sauriez vous y prendre pour me faire votre présent, et que vous cherchez un prétexte pour battre galamment en retraite. »

Pour le coup, Laubert fut piqué au jeu :

« Je ne saurais m'y prendre..., je ne saurais m'y prendre... vous allez voir. Prêtez-moi l'objet, je vous prie. »

Elle lui passait vivement l'éventail. Il prit une attitude inclinée.



JE VOUS EFFAROUCHE DONC BIEN FORT, DIT-ELLE. (PAGE 358.)

« Madame... Je viens auprès de vous pour réparer une maladresse...

— Très bien commencé.

— Maladresse que je ne regrette pas, puisqu'elle me permet d'user d'un privilège d'ami en vous offrant (il présentait l'objet) ce modeste témoignage de ma respectueuse sympathie.

— Enfin ! » s'écria-t-elle à demi-voix.

Elle tendait sa main prête à saisir. Mais lui, retirant l'éventail :

« Voilà ce que je vous dirai demain..., ce que j'aurai l'honneur de vous dire en vous apportant un éventail plus digne de vous.

— Oh ! c'est une gageure ! pensa Emma. Je la gagnerai..., dussé-je employer les grands moyens ! »

Et, comme il allait resserrer une bonne fois le trésor dans son étui, elle l'invita d'un geste à s'asseoir auprès d'elle sur la causeuse. Il obéit avec ravissement.

« Monsieur Laubert, savez-vous une chose ? Depuis que vous êtes là, vous ne tenez pas en place, et tout en me parlant, vous ne songez, je le vois, qu'à Mme Andelot. Vous l'aimez donc bien ?

— C'est si bon d'aimer, madame ! Et celle que vous venez de nommer est une si adorable femme ! Depuis que je suis à Paris, c'est elle qui me conseille et me guide, moi qui sais si peu de chose en dehors de mes livres et de mon vieux lycée. Depuis que j'ai perdu mon père, c'est elle qui me confesse, qui me réconforte, et si vous saviez comme j'en ai souvent besoin ! Ah ! que c'est bon, l'amitié d'une femme ! Il n'y a rien de meilleur au monde, si ce n'est l'amour. »

Il s'était animé. Sur ces derniers mots, Emma dut se reculer un peu.

« Je ne l'ai jamais vu ainsi, pensa-t-elle.

— Je vais trop loin », pensa-t-il.

Il se regardèrent. Elle détourna bien vite les yeux. Après un court silence :

« Ce soir donc, reprit Laubert, c'était sa fête, et il y avait chez elle un dîner d'intimes. Il s'est très bien passé, le dîner. Je n'ai pas desserré les dents, mais il s'est très bien passé. Au dessert, je porte un toast et veux offrir mon petit présent, l'éventail que voilà. Pas d'éventail. Je l'avais oublié ici. Je m'excuse, je sors bon gré mal gré, je reviens le prendre... et je vais le rapporter. »

Gagnée ou découragée, Mme de Vaubry était bien prête cette fois à renoncer à son caprice et à son rêve :

« Allons, rapportez-le, dit-elle faiblement. Oui, rapportez-le... et pardonnez-moi.

— Qu'ai-je à vous pardonner, madame ?

— Mais... d'avoir retardé le plaisir de revoir votre vieille amie..., cette amie si bonne, si parfaite.

— Parfaite ? Pas tout à fait. Elle a un gros défaut : elle veut me marier et me marier à sa guise. Or mon cœur est donné, madame. Ou plutôt non, je n'ose l'offrir.

— Comme l'éventail.

— Plus d'une fois, je me suis fait à moi-même le serment de me déclarer. Et puis, lorsque je suis près d'elle, je recule et me dis : Demain.

— Comme pour l'éventail. »

L'amoureux, tout en dépeignant sa timidité, l'oubliait à son insu. Son geste, sa voix étaient transformés. Il semblait qu'il eût été touché de quelque baguette magique. Emma, légèrement agitée, railleuse par contenance, constatait avec stupeur cette transfiguration.

« L'éventail! s'écria-t-il. Ah ! s'il ne fallait que vous le donner à l'instant pour vous faire entendre que c'est vous que j'aime !...

Ma foi, il était à genoux.

Elle poussa un léger cri, paralysée du reste par le saisissement. Et lui, emporté par une sorte de lyrisme :

Que ne puis-je en hochet offrir toute mon âme...

Cette fois, elle sursauta.

« Dieu ! Que dites-vous?

— Oh ! pardonnez-moi ! Je vous aime !!

— Relevez-vous, monsieur, et répétez-moi ce que j'ai cru entendre.... ce vers que je crois connaître : *Que ne puis-je en hochet....*

— Comment le connaîtriez-vous? C'est un sonnet des plus inédits.

— Attendez! Un sonnet qui commence ainsi :

Vous me cachez vos traits, vous taisez votre nom...

Il continua :

J'adore et je maudis ce caprice de femme...
Que ne puis-je en hochet offrir toute mon âme...

— Mais ces vers-là, c'étaient des vers à l'Inconnue!

— Des vers de qui?

— De moi, hélas !

— Et pour moi !

— Vous, l'Inconnue !..

— Je me trouve mal.

— Mariette !.. Mariette !..

— Non, c'est passé... Quoi! monsieur, c'était vous... Vous, l'auteur de ces lettres charmantes.. Oh! comme je vous ai méconnu! Comme j'étais injuste pour vous! »

Une explication était nécessaire. Laubert s'expliqua. De même qu'il avait fait autrefois maint devoir pour son ami Clodion, de même, celui-ci l'étant venu supplier, il avait bien voulu accepter comme un passe-temps littéraire cette tâche bizarre de correspondre avec une Sévigné dont on lui cachait le nom et la demeure. Clodion copiait les lettres, ainsi qu'il transcrivait jadis les brouillons de discours français.

« Et moi, ajouta bien vite Laubert, j'ai subi ce rôle ridicule pour vos beaux yeux, enchanté que mon rival entamât une intrigue ailleurs qu'ici. D'ailleurs, je me figurais parler pour mon compte en m'adressant à la dame masquée : cela me soulageait toujours un peu.

— Mais, monsieur, si vous êtes l'Inconnu, pourquoi n'êtes-vous pas à ce bal? Votre dernière lettre....

— La dernière lettre n'est pas de moi, madame. J'avais donné ma démission de secrétaire depuis quelques jours, un peu fâché avec Clodion à cause de son attitude énigmatique auprès de vous. Je ne connais pas ce dernier message....

— Mais c'est une horreur, sa conduite!

— Cela crie vengeance!

Elle réfléchit un instant, le considéra. Non, décidément, ce n'était plus le même homme. C'est qu'il avait fort bonne et fort belle mine. Et comme ses regards étaient intelligents et profonds!

— Monsieur Laubert..., mon ami... Je vous dois une réparation et je lui dois un châtiment. Vengeons-nous! »

VII

En ce moment, la porte s'ouvrit. Le général entrait avec M. de Pontdagnel.

« Ma chère Emma, dit-il, je ne rapporte pas d'éventail, mais je t'amène mieux que cela. Apprends d'abord que je sais tout.

— Moi aussi, dit Emma sèchement. »

Les nouveaux arrivants parurent assez surpris de voir là M. Laubert. Néanmoins, le général poursuivit, en s'adressant à sa nièce et en présentant Clodion :

« Madame de Vaubry, je vous présente la pensée blanche... »

Mais, regardant la boutonnière de son protégé :

« Tiens! vous l'avez perdue.

— Il n'y a rien de perdu, mon oncle. »

Emma avait cueilli une fleur dans une jardinière, et, la montrant à Clodion :

« Monsieur de Pontdagnel, voici la pensée. »

Ce fut à Laubert qu'elle la donna.

— Madame, dit Laubert, voici l'éventail.

M. de Chambricard ne comprenait rien à ce qu'il voyait. En revanche, son malheureux ami devinait bien qu'une explication avait gâté ses affaires. Il perdait contenance.

« Que veut dire cette lubie? demanda le général.

— Je vous l'expliquerai, mon oncle. »

Emma avait sonné.

« Reconduisez M. de Pontdagnel, dit-elle à Mariette qui paraissait.

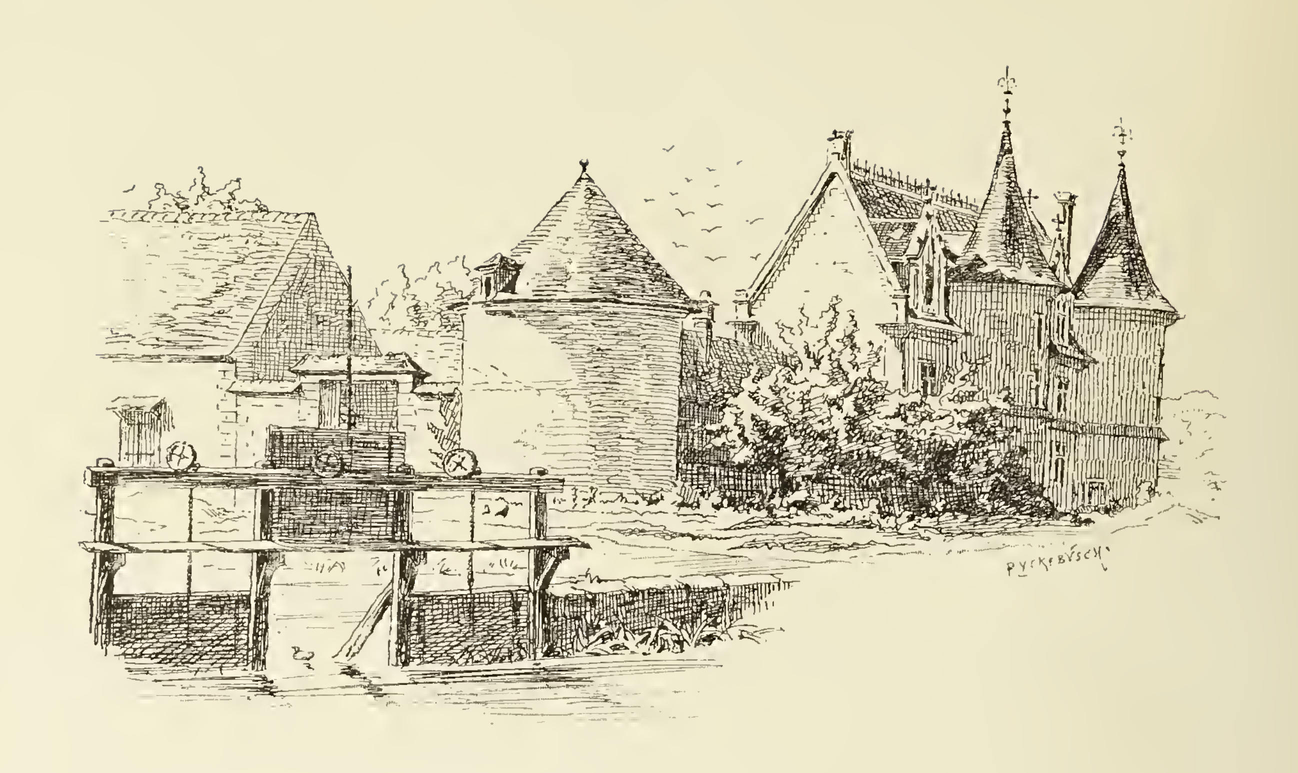
— Clodion, reprit le général en déroute, vous me voyez désolé. Vous êtes fils d'un de mes vieux amis...

— Il n'y a plus d'amis, monsieur de Chambricard.

— Après ça, vous savez, mon bon... Pourvu que je soigne mes rhumatismes!

GABRIEL LIQUIER.





LE CHATEAU DE MAINTENON

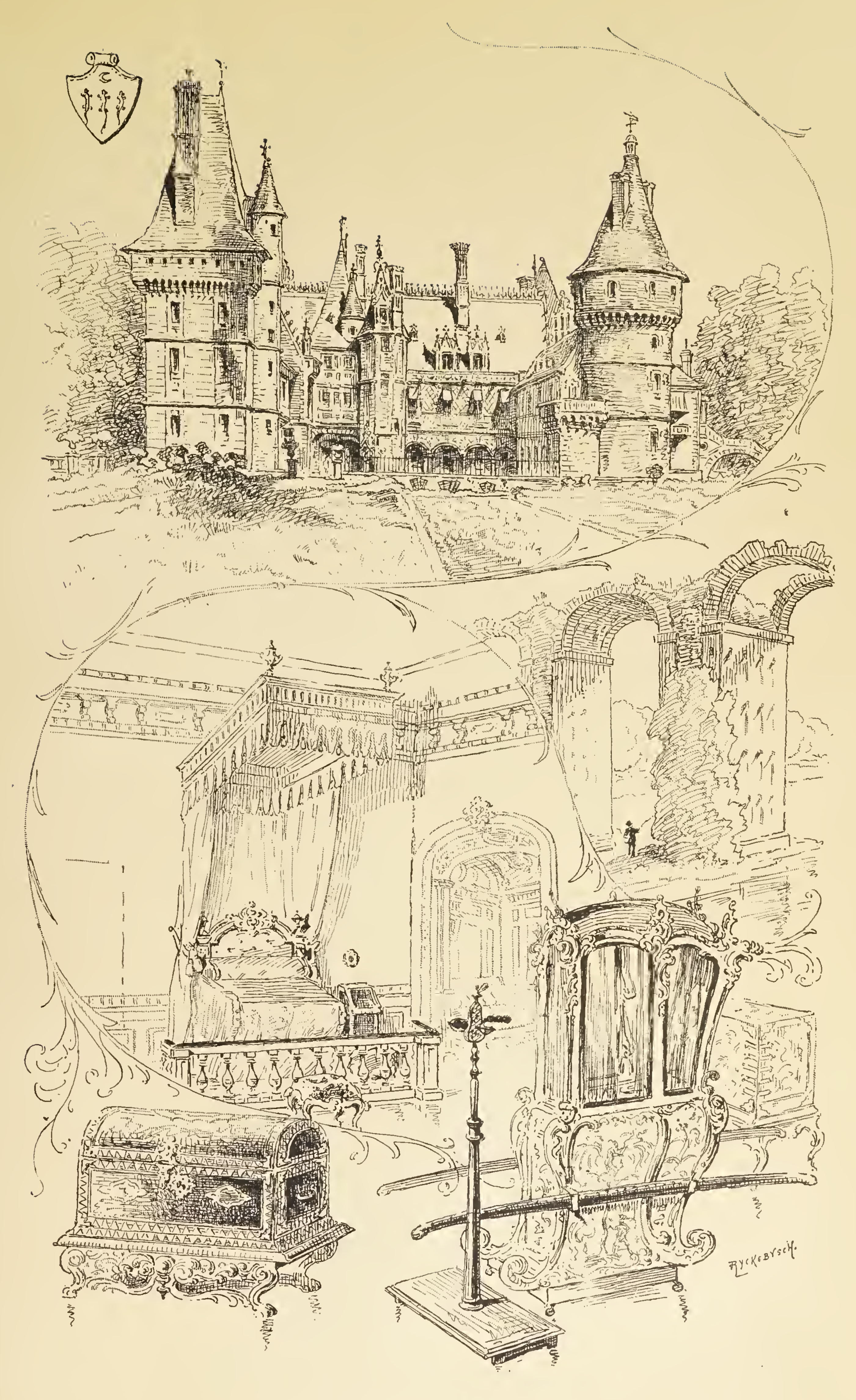
Ces trois syllabes, « Maintenon », évoquent toute une société, tout un siècle. Elles retracent plus particulièrement à l'imagination la fin d'un grand règne. Pour peu qu'on se laisse aller à rêver là-dessus, le rêve nous peint vaguement quelque chose comme de vastes palais tristes, envahis par un crépuscule, et hantés par une ombre de roi mélancolique et vieilli, par des figures pâles de femmes et de confesseurs.

Mais ce qui reste du passé n'est pas toujours en harmonie avec les idées, ou, si l'on veut, les visions que ce passé fait naître. « Maintenon » aujourd'hui désigne une station de chemin de fer, à trente minutes de Chartres. Le site de la jolie petite ville, au confluent de l'Eure et de la Voise, dans une vallée que Fénelon eût trouvée « à souhait pour le plaisir des yeux », ce site est d'un caractère plus gracieux qu'imposant. La verdure, les prés, les oseraies, les moulins blottis dans les saules rient au nez de Sa Majesté le grand siècle : ils sont de tous les siècles, ils sont le rajeunissement éternel.

Maintenon n'en a pas moins des monuments dignes d'intérêt. L'histoire peut faire bon voisinage avec la nature.

Voici d'abord l'aqueduc.

Cet ouvrage considérable, mais d'ailleurs inachevé, nous reporte aux travaux entrepris par Louis XIV pour l'embellissement de Versailles. Il



LE CHATEAU DE MAINTENON

(*Vue extérieure au château — Chambre de Mme de Maintenon — L'aqueduc.*)

Typ. A. Quantin

s'agissait d'amener dans la splendide résidence du Roi-Soleil les eaux de la rivière d'Eure. C'était un plan gigantesque contre lequel Vauban émit un avis qui ne prévalut pas. Au mois de mars 1685, plus de trente mille hommes de troupes en commençaient l'exécution. Sur certains points, on creusa un nouveau lit à la rivière, avec des portes à bateaux. Entre Maintenon et Chartres on élevait pour la conduite de l'eau une colline artificielle, presque une montagne. Sur cette hauteur aujourd'hui boisée, les puisarts qu'on creusa pour ménager des chutes d'eau et accélérer le courant existent encore. Enfin, — et ce ne fut pas le travail le moins étonnant, — on construisit dans le vallon un aqueduc de vingt-cinq arches. Chacune a dix mètres de largeur sur trente-trois d'élévation pour celles qui sont au milieu du vallon.

Mais des maladies survinrent dans l'armée des travailleurs : elles la décimèrent. Après des pertes immenses en hommes et en argent, on s'aperçut que l'entrepreneur de l'aqueduc avait manqué le niveau et que les travaux qui restaient à faire dans les douze lieues de Maintenon à Versailles exigeraient des dépenses presque incalculables. La guerre de 1688, qui éclata sur ces entrefaites, acheva de condamner l'entreprise. On abandonna l'aqueduc. Aujourd'hui, demeuré debout, il n'en est pas moins une ruine, mais une ruine qui mérite d'être vue.

Le château a plus d'intérêt encore.

Il s'élève au centre de la ville. L'Eure et la Voise baignent ses murs et parcourent le parc, qui est immense. Que de souvenirs endormis sous ces ombrages, dans l'*Allée des Soupirs,* dans l'*Allée Racine!* C'est là que furent composées bien des pages d'*Esther* et d'*Athalie*, et que furent murmurés sans doute bien des secrets d'État...

L'édifice est fort ancien. Massif, irrégulier, il remonte au moins à Philippe-Auguste. Des réparations, des modifications d'architecture en ont changé l'aspect à diverses époques. La partie la plus moderne a été bâtie par Louis XIV : c'est l'aile qui se voit à gauche en entrant dans la première cour et qui joint l'ancienne église Saint-Nicolas au corps principal du château.

Ce fut en décembre 1674 que le domaine de Maintenon fut vendu par le chevalier Odet de Riants, marquis de Villeroy, à Françoise d'Aubigné, depuis marquise de Maintenon : il fut payé 250,000 livres.

Mme de Maintenon fit rebâtir l'aile de l'ouest. Il reste malheureuse-

ment peu de traces de son habitation dans l'intérieur des appartements qui ont été modernisés. Il en est un cependant où l'on montre son portrait peint par Mignard, ainsi que le rouet et la chaise à porteurs dont elle se servait habituellement. Oh ! les jolies vieilles choses, un peu lourdes et d'une élégance bien antique, mais si attachantes à regarder !

A l'intérieur du château, se trouve, soigneusement conservée, la petite chapelle fort simple où l'on croit — dans le pays du moins — que Louis XIV épousa l'ancienne huguenote, la veuve Scarron. On montre aussi la pièce qui était la chambre à coucher du roi, celle qui faisait son cabinet, et la grande galerie par où il se rendait à l'office.

En dehors de ces souvenirs, le château renferme encore une remarquable galerie de portraits, ceux des ancêtres du propriétaire actuel, M. le duc de Noailles.

Voilà bien des *attractions* pour une seule petite ville... Mais n'allons pas transformer en une sorte de réclame cette description, si rapide qu'elle ressemble à un inventaire ; c'est bien assez de n'avoir pu lui donner ce léger reflet de poésie qui, semble-t-il, devrait toujours rayonner de ces trois choses : l'art ancien, l'histoire et la curiosité.

René Chabran.





M. ÉDOUARD PAILLERON CHEZ LUI

Ils sont deux princes qui habitent ce magnifique et grandiose hôtel sis au numéro 17 du quai Malaquais : un prince de l'esprit, Éd. Pailleron, puis M. de Chimay. Noblesse d'intelligence et noblesse d'épée, il n'y a pas disparate. Venu après Dumas, Augier et Sardou, l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie* a su prendre et sait tenir une place à part très haut marquée dans la littérature dramatique. L'Académie française, qui semble vouloir sortir un peu de ses anciens errements en accueillant des hommes jeunes et des gens de talent, devait offrir un fauteuil à Édouard Pailleron comme elle en a offert un à Sully-Prudhomme. Il est bon d'infuser un sang neuf et bouillant dans les veines de cette antique douairière.

Le visage, qu'on prétend refléter les pensées intimes, indique chez Édouard Pailleron une exquise bienveillance, aimable jusque dans ses railleries. Le sourire est accueillant, l'attitude dénuée de pose et d'affectation, la parole simple et non cherchée. De taille moyenne, bien découplé, le visage encadré d'une chevelure abondante et d'une barbe légèrement ondée, les yeux bons, le front découvert, la lèvre fine, l'auteur de l'*Age ingrat* et du *Dernier Quartier* est un homme du monde, un raffiné, un gentleman. Il a cette distinction de manières qui dit sa société habituelle, qui révèle le poète des salons du faubourg Saint-Germain, — en me rappelant certains sonnets d'amour écrits jadis, j'allais dire le *poète des ruelles.*

Ce mot qui a disparu, comme la chose au reste, me reporte au siècle dernier et ce n'est pas une digression que de laisser mon esprit vagabonder vers cette jolie et pimpante époque de manchettes à dentelles et de robes à paniers, où l'on écoutait des comédies de Marivaux dans des appartements décorés par Boucher, et où, vers la fin, on souriait aux lazzi du Figaro de Beaumarchais. Bien plus que Rotrou dont il y a un buste grandeur naturelle dans le cabinet de travail du quai Malaquais, Marivaux et Beaumarchais sont les ancêtres directs d'Édouard Pailleron. *Le Théâtre chez Madame* en est la preuve et *le Chevalier Trumeau* en est la démonstration : toutes les mignardises, toutes les grâces, toutes les séductions hardies, parfois des marivaudages éternels, la poudre de riz et l'épée, la soubrette et les marquis, tout se trouve dans cet élégant petit volume paru chez Michel Lévy sous sa jolie couverture satinée bleue. Ce n'est rien en apparence et c'est charmant : une bulle d'air si l'on veut, mais éclatante de couleurs et de reflets; un pastiche, disent les envieux, mais il n'y a point pastiche où le ressouvenir est voulu. Notre temps est bien laid, notre art bien bas, notre monde social bien vil, aussi je comprends ces retours en arrière, ces échappées vers un autre âge, cette copie d'autres mœurs, et je me figure sans peine l'écrivain *marivaudant* pour se délasser, pour se reposer du spectacle qui l'entoure et qu'il étudie avec une délicieuse cruauté! Ce *Théâtre chez Madame* est certainement une des plus jolies excursions dans le passé que nous ayons, et qui plus est, de l'œuvre entière d'Édouard Pailleron, c'est peut-être bien le joyau. Des phrases coquettes et finement ciselées servent à parer des idées ingénieuses et mignardes, le fond et la forme sont justement assortis, et le censeur le plus

hargneux ne peut trouver de joint pour passer sa *batte* de feuilletonniste.

Tous les lundis, chez Édouard Pailleron, les couverts sont mis par séries pour des académiciens, des journalistes, des auteurs dramatiques, des peintres, des sculpteurs, des savants : la liste des conviés contient peut-être cent cinquante noms et tous célèbres, ou qui le seront, ou qui le furent. Ces fêtes de l'estomac sont masculines, ainsi que le voulait Théophile Gautier, et je trouve leur raison d'être dans ces vers de l'amphitryon lui-même :

.... Aussi bien, voit-on pas quand en soi-même on rentre,
Que tout est sur ou dans, ou par, ou pour le ventre?

.... Peintre, musicien, statuaire, poète,
Tous ces gens qui, dit-on, ne vivent que de tête
Ont-ils rien fait de bon pendant qu'ils ont jeûné ?
Un roi n'est un bon roi que quand il a dîné!

La salle à manger, comme d'ailleurs les autres pièces de ce haut et splendide appartement, est aménagée et décorée d'une façon merveilleuse : l'œil s'y repose sur des tentures de soie japonaise et sur des dressoirs chargés de bibelots rares, d'aucuns uniques. Dans les coins, quatre lanternes Louis XIV montées sur des hampes de hallebardes, montrent l'étrangeté de leurs formes et l'éclat de leurs ors : des statuettes égyptiennes garnissent les panneaux de leurs onyx et de leurs marbres. A côté, dans le salon, de beaux portraits de famille par Sargent et un marbre de Schœnewerk.

Le repas fini, on passe à l'étage au-dessus où se trouve, à côté du cabinet de travail, la salle de billard, et là, tout en poussant les billes, on échange des mots spirituels, on fait de la *copie parlée* à défrayer huit jours le journal le plus parisien de Paris. Édouard Pailleron, aimable, souriant, écoute, jette son mot, allume ses fusées dans ce bouquet qui sent la poudre, et c'est peut-être, de tout Paris, l'endroit où l'on s'amuse le plus et où l'on a le plus d'esprit que la salle de billard de l'auteur du *Monde où l'on s'ennuie.*

L'Académie était de la maison de Pailleron avant que Pailleron ne fût de la maison de l'Académie. Elle lui apportait sa gloire. Il lui apportera son esprit, sa grâce, une sympathie nouvelle et un nom de lettré justement applaudi et populaire.

MAURICE GUILLEMOT.



LE GRAND RESTAURANT DE LA TOUR DE NESLE.

LE VINGTIÈME SIÈCLE

LE BUREAU CENTRAL DES OMNIBUS AÉRIENS
SUR LES TOURS DE NOTRE-DAME.
LA TOUR SAINT-JACQUES TRANSFORMÉE. — LES FAIBLESSES DE M. PONTO
LE RESTAURANT DE LA TOUR DE NESLE. — PARIS LA NUIT.
ATTAQUE NOCTURNE. — MALFAITEURS AÉRIENS
ET GENDARMES ATMOSPHÉRIQUES [1].

Hélène et les deux demoiselles Ponto se promenaient depuis huit jours. Comme de véritables provinciales, elles avaient visité tous les monuments de Paris, admiré sur toutes les faces, en aéronef ou en ascenseur, toutes les tours, tous les dômes, toutes les colonnes de la grande ville. Elles avaient déjeuné au grand restaurant de Notre-Dame, élevé sur une plate-forme aérienne au-dessus des deux tours.

Ah! la vieille cathédrale gothique a bien changé d'aspect, depuis qu'à

1. Nous empruntons cet amusant chapitre au très beau volume de M. Robida qui vient de paraître à la librairie G. Decaux, *le Vingtième Siècle*. La curiosité qu'exciteront ces amusants récits et les innombrables dessins qui les illustrent sera telle que *le Vingtième Siècle* sera épuisé avant la fin de l'année. Cette belle édition de luxe sera recherchée avec fureur et payée un prix très élevé avant peu de temps.

la fin du moyen âge Victor Hugo, le grand poète, a fixé son image dans un admirable roman. Les ingénieurs l'ont savamment remaniée et modernisée. Des ascenseurs ont remplacé les petits escaliers de cinq cents marches par lesquels on grimpait tortueusement et laborieusement au sommet des tours. Les façades latérales ont été louées aux entreprises d'affichage et d'annonces, enfin les plates-formes de l'édifice ont servi de bases pour l'établissement de la station centrale des aéronefs-omnibus.

A quinze mètres au-dessus de chaque tour, une seconde plate-forme pour les bureaux a été établie sur une solide charpente de fer; les piliers de fer s'élevant avec hardiesse par-dessus les bureaux, forment une arche immense entre les deux tours et portent à quarante mètres plus haut une troisième terrasse sur laquelle a été établi un café-restaurant de premier ordre. On ne saurait trop louer les ingénieurs pour la majesté de la construction et l'élégance pleine d'audace avec laquelle leur ferronnerie, si légère d'apparence, s'élance dans la nue. Ce couronnement du poème de pierre des architectes du moyen âge fait le plus grand honneur aux artistes modernes qui ont été chargés de le compléter...

Hélène et ses amies avaient aussi consacré de longues heures aux splendeurs des grands bazars de l'industrie moderne. Les grands magasins de nouveautés du Trocadéro, surtout, les avaient émerveillées. Dans ces halles centrales de la coquetterie, dans ces docks de la mode et du bibelot, on trouve tout, depuis les vieilles dentelles de Malines à 12,000 francs le mètre ou les nouvelles à 60 centimes, jusqu'aux boîtes de sardines de Nantes, depuis les pâtés de foie gras, les faux cols, les nids d'hirondelle ou les barriques de vin de Bordeaux, jusqu'aux belles soieries lyonnaises, chinoises ou japonaises.

Huit cents galeries donnant un développement de 28 kilomètres courent sur quinze étages, dont quatre souterrains. Des ascenseurs aérostatiques portent les visiteurs des dernières caves, consacrées aux rayons des fromages, salaisons et charbons de terre, jusqu'aux galeries supérieures des toiles et cotonnades.

Il y a des restaurants avec cuisines de plusieurs nationalités et les clients qui ne peuvent faire leurs achats en un jour ont le droit de coucher dans les magasins où de somptueux dortoirs ont été aménagés. Les seuls magasins du Trocadéro occupent quinze mille employés ou employées. Les employés masculins sont enrégimentés. Tous les mois, il y a grande revue

et manœuvres militaires autour des magasins, spectacle très apprécié des Parisiens et des étrangers.

Par malheur, dans toutes ses promenades, Hélène n'avait pas découvert l'ombre d'une position sociale pour elle. Elle n'avait senti aucune vocation se révéler et elle avait beau se creuser la tête chaque soir, aucune idée ne lui venait, à son grand désespoir. Qu'allait-elle faire? Qu'allait-



CABINET PARTICULIER A LA TOUR DE NESLE.

elle répondre à son tuteur quand il allait lui demander si elle avait enfin choisi une carrière à embrasser?

Un événement imprévu lui vint en aide.

Son tuteur, M. Ponto, était un excellent homme et un bon mari, mais il n'était pas exempt de certaines faiblesses inhérentes à la nature des hommes en général et des gros banquiers en particulier. Il se permettait parfois des excursions en aimable compagnie dans le gracieux pays du Tendre et Mme Ponto, entièrement prise par les graves préoccupations de la politique, dédaignait d'abaisser sa pensée jusqu'à ces fadaises.

Nous avons dit que M. Ponto avait l'habitude de s'offrir, pour aider à la digestion après dîner, une petite audition téléphonoscopique au cours de laquelle il s'endormait généralement. M. Ponto avait un faible pour les pièces endormantes; en ce siècle, les pièces endormantes se font de plus en plus rares, non que la prose de nos auteurs dramatiques soit moins chargée de qualités soporifiques que celle des vieux écrivains du siècle dernier, mais parce que nos dramaturges actuels ont soin de garnir leurs

pièces de clous nombreux et de semer leur prose — ou leurs vers — de coups de fusil, pistolet ou mitrailleuse, de pendaisons, guillotinades, dissections et autres attractions qui tiennent forcément l'esprit en éveil.

M. Ponto, ennemi des émotions violentes, avait un faible pour les bal-



LE THÉATRE CHEZ SOI PAR LE TÉLÉPHONOSCOPE.

lets, genre de littérature éminement somnifère. En assistant ainsi, pour la vingtième fois peut-être, à la représentation d'un ballet en vogue, M. Ponto avait fini par devenir amoureux d'un premier sujet, la très charmante Rosa, ballerine douée d'un grand talent et d'une pureté de lignes très appréciés des habitués de l'Opéra et des abonnés du téléphonoscope.

La merveilleuse invention que ce téléphonoscope, qui permet, entre autres applications, de suivre à distance, de Marseille ou de Tombouctou,

le mouvement dramatique européen ! C'est le théâtre chez soi. Sur sa grande plaque de cristal, reliée par le téléphone à l'administration centrale, l'abonné voit se refléter la scène toute entière du théâtre choisi, avec ses artistes et ses décors, et il peut suivre de son fauteuil ou de son lit la représentation sans perdre un mot du dialogue ou une note de la musique.

Au lieu de somnoler doucement dans son fauteuil, comme aux premières représentations de son ballet, M. Ponto s'était mis, premier symptôme, à rester éveillé jusqu'à la fin. Puis le téléphonoscope ne lui avait plus suffi et il était allé, pour voir Mlle Rosa de plus près, jusqu'au foyer de l'Opéra, dont il avait été jadis un des fidèles.

Mlle Rosa n'était pas de marbre — on le savait — et elle ne se montra pas cruelle du tout.

M. Ponto redevint pour ses beaux yeux un habitué du foyer de la danse. Les jours où, par hasard, il ne pouvait voler jusqu'à l'Opéra il reprenait son téléphonoscope et suivait d'un cœur ému tous les pas de son idole. Mlle Rosa était prévenue. Les sourires qu'elle semblait envoyer à la salle, le téléphonoscope fidèle les transmettait jusqu'au foyer conjugal de M. Ponto et M. Ponto fatiguait les employés de la Compagnie par la transmission incessante d'applaudissements chaleureux destinés à la seule Rosa.

Un soir qu'elle ne dansait pas, la belle capricieuse eut la fantaisie de souper gaiement à la Tour de Nesle, le magnifique restaurant moyen âge, élevé par un restaurateur archéologue sur le terre-plein du Pont-Neuf, à peu de distance du véritable emplacement de la première Tour de Nesle de galante et sanglante mémoire.

Construit par des artistes soigneux, le restaurant gothique avait presque le caractère d'une reconstitution. Marguerite de Bourgogne et Buridan eussent reconnu leur vieille tour. La grande salle du restaurant, ouvrant sur la Seine par de hautes fenêtres à vitraux rouges, flamboie tous les soirs, remplie à déborder de joyeux viveurs ; les cabinets particuliers sont dans la tour ; ils ont été particulièrement soignés comme décor et mise en scène. Il n'y a même pas d'ascenseur, on monte jusqu'au dernier étage par un véritable escalier non machiné ; les garçons portent en partie le costume moyen âge, c'est-à-dire des vestes à crevés et des capuches rouges.

« Par la sang-Dieu ! une belle nuit pour une orgie à la tour ! les huîtres sont exquises ! » ne manque pas de dire le patron du restaurant en

allumant un feu de Bengale au pied de son castel à l'arrivée de chaque client.

M. Ponto avait donc gaiement soupé tout en haut de la tour dans un cabinet tendu de drap noir, semé de larmes d'argent, de lions héraldiques tirant une langue rouge et de potences en croix. Rosa avait ri énormément et au départ, avait tenu à embrasser sur son casque, le valet de pied enfoui dans une armure historique, qui faisait faction sur la plate-forme de la tour.

« Un aérocab ! » demanda Ponto en boutonnant son pardessus.

Le valet de pied bardé de fer alluma un feu de Bengale vert et tira la corde d'une cloche qui rendit un son lugubre. C'était le signal pour la station d'aérocabs de la tour Saint-Jacques. Un de ces véhicules démarra et fut en une minute au sommet du restaurant.

M. Ponto allait reconduire la charmante Rosa jusqu'au délicieux petit appartement qu'il lui avait fait meubler sur les hauteurs de Saint-Cloud. Il donna l'adresse au mécanicien et l'aérocab vira le bord.

Faut-il le dire ? M. Ponto s'endormit aussitôt. Il avait l'âme bien terre à terre, ce banquier, et la poésie n'était pas son fort. Paris la nuit ne l'intéressait même pas. Il ne donnait rien de plus qu'un regard dédaigneusement distrait au magique spectacle présenté par l'énorme cité, fantastiquement éclairée par ses phares électriques à réflecteurs.

Sous l'aérocab planant à deux cents mètres, Paris prenait des aspects diaboliques ; des masses confuses de maisons se déroulaient coupées par les raies lumineuses des rues et striées soudain par des éclats de lumière, par l'étincellement des places et le flamboiement des monuments électriquement éclairés de la base au faîte. De distance en distance brillaient les phares électriques, placés soit sur de vieux monuments surélevés, soit sur des édifices spéciaux ; pour aider à la circulation aérienne, ces phares ont des foyers de formes variées et donnent une lumière de couleur différente pour chaque quartier. De la sorte, quand un aérocab arrive dans la zone bleue, devant un phare en forme d'étoile, le mécanicien sait qu'il est au-dessus du vieux quartier Saint-Denis ; le foyer du phare à forme de croissant de lune indique le quartier Bonne-Nouvelle et le foyer carré, toujours donnant une lumière bleue, annonce le faubourg Montmartre.

La nuit est donc à peu près supprimée ; à trois cents mètres d'altitude règne encore une sorte de crépuscule qui permettrait à la rigueur aux véhicules aériens de manœuvrer sans danger, mais pour plus de sûreté et

pour parer aux brouillards, les aéronefs trouent l'atmosphère de jets de lumière électrique et les aérocabs s'annoncent par de puissantes lanternes à réflecteurs. On les aperçoit au loin voguant avec rapidité comme des bolides ou comme des astres doués d'une vélocité supérieure.

M. Ponto dormait. Mlle Rosa rêvait. Le mécanicien de l'aérocab avait sans doute bu avec ses camarades de la station, car il ronflait et laissait l'aérocab filer sans se préoccuper ni de la direction ni des rencontres à éviter. Déjà une robuste aéronef de la ligne de Versailles avait dû faire un brusque crochet pour éviter un abordage et le mécanicien ne s'en était pas même aperçu.

Il ne vit pas davantage un aérocab suspect s'approcher, fanaux éteints, le longer à quelques mètres au risque d'accrocher, le dépasser et revenir tout à coup en arrière. Une brusque secousse réveilla le mécanicien, fit vaciller M. Ponto et sauter Mlle Rosa ; l'aérocab suspect venait de s'amarrer à l'arrière du leur. Le mécanicien, tiré de sa torpeur, lança son propulseur à toute vitesse, mais il était trop tard ; déjà deux hommes venaient de sauter dans l'aérocab et commençaient sans façon à dévaliser M. Ponto.

La navigation aérienne a ses inconvénients et ses dangers. Les abordages accidentels sont à craindre et aussi les abordages malintentionnés des écumeurs de l'atmosphère. Les attaques nocturnes ne sont pas rares, malgré la surveillance de la police aérienne et spécialement du corps de gendarmerie atmosphérique dont les hommes et les patrouilles sillonnent sans cesse les régions dangereuses au-dessus de Paris.

Mais les malfaiteurs, bien que traqués à outrance, trouvent assez souvent moyen de mettre la surveillance en défaut et s'abattent la nuit des couches supérieures de l'atmosphère, comme des éperviers sur leur proie, sur de bons bourgeois revenant de soirée ou sur des maisons où quelque bon coup à faire leur a été signalé par des complices.

Les assaillants de l'aérocab étaient des gens pleins d'expérience ; en deux minutes M. Ponto et sa compagne furent dévalisés et leur mécanicien lui-même fut débarrassé de sa montre. L'opération terminée, les malfaiteurs remontèrent dans leur véhicule et abandonnèrent leurs victimes.

Il n'y avait qu'une chose à faire, gagner le plus prochain poste de police et faire sa déclaration. Immédiatement quatre gendarmes, munis du signalement de l'aérocab des voleurs, se lancèrent dans des directions différentes.



Robida del   Imp Eudes

Paris la Nuit

M. Ponto reconduisit Mlle Rosa et rentra ensuite chez lui assez contrarié.

Il eut des nouvelles de ses voleurs dès le lendemain. Les gendarmes lancés sur la piste, parvenus à une certaine hauteur, avaient masqué les fanaux de leurs hélicoptères pour ne pas se laisser apercevoir. Ils décrivaient dans les airs de vastes cercles et couraient des bordées depuis près



L'AUSTRALIENNE, NOUVELLE DANSE DES SALONS.

de deux heures sans avoir rien aperçu de suspect, lorsque du côté de Fontainebleau, à près de douze cents mètres d'altitude, ils aperçurent un point lumineux, se déplaçant lentement dans l'atmosphère.

« Vérifions ! » dit le brigadier en resserrant sa troupe et en courant droit à l'aérostat en panne.

Arrivés bord contre bord sans être signalés, les braves gendarmes firent irruption dans l'aérostat et se trouvèrent en présence d'une société d'aspect douteux, jouant avec acharnement au lansquenet. L'aérostat était un tripot clandestin où toute la nuit se jouait un jeu d'enfer et qui prenait au matin, l'honnête aspect d'une aéro-berline. Les joueurs furent tenus d'exhiber leurs papiers ; il y avait là quelques jeunes viveurs, naïfs pigeons mêlés à des grecs de profession. Parmi ces derniers, les gendarmes recon-

nurent les voleurs de M. Ponto, encore nantis des bijoux et du portefeuille du banquier; leur coup fait, ils avaient remisé leur aérocab et s'étaient empressés de gagner le tripot aérien.

M. Ponto, appelé chez le juge d'instruction pour y déposer contre les deux sacripants, fit la rencontre au Palais de justice de Mlle Malicorne, une jeune avocate en train de devenir une célébrité du barreau. M. Ponto avait été très lié avec sa famille et la voyait souvent dans les salons politiques. L'idée lui vint de parler d'Hélène à l'avocate et de lui demander conseil.

En rentrant chez lui, M. Ponto fit immédiatement venir Hélène et lui demanda si elle était enfin fixée dans le choix d'une carrière. La jeune fille troublée ne répondit pas.

« Enfin, vous n'avez rien trouvé! dit M. Ponto; eh bien, moi j'ai choisi pour vous et je vous ai trouvé une situation. Vous entrez demain comme quatrième secrétaire chez Mlle Malicorne, la célèbre avocate!

— Avocate! fit Hélène, je n'ai peut-être pas la vocation...

— Oui, je le sais, vous me l'avez dit... mais cela vous viendra... les femmes ont une disposition naturelle pour le barreau... les questions de jurisprudence vous ennuient, c'est possible, mais sachez que les procès de droit, les affaires contentieuses sont généralement réservés aux avocats masculins tandis que les avocats féminins ont la spécialité des causes criminelles... Vous plaiderez pour les criminels, c'est moins ennuyeux; et tenez, vous avez déjà une physionomie attendrissante, vous devez avoir la larme facile... je vous prédis des succès! »

A. Robida.



DORTOIR DES GRANDS MAGASINS DU TROCADÉRO.

L'ÉDUCATION D'ACHILLE



Il n'y a d'absolument bêtes que les gens qui croient avoir de l'esprit.



Si on enlevait la vanité aux relations de l'amour, que deviendraient les grandes cocottes qui éclaboussent les petites?
— Elles seraient éclaboussées.



Il y a quelqu'un de plus vil qu'un lâche dont la lâcheté est notoire, c'est celui qui l'attaque.



Vanter ses aïeux qui étaient grands, quand on est tout petit, c'est être modeste sans le savoir.



Il est bon que quelqu'un dise aux gens ce qu'ils sont, pour leur apprendre ce qu'ils devraient être. — Je vous conseille cependant de n'être ce quelqu'un-là que si vous êtes un bon élève de Vigeant.



La chose que nous déclarons impossible n'est pas celle que nous ne pouvons pas faire, mais celle que nous ne voulons pas faire.



Quand vous aurez beaucoup étudié les hommes, vous aurez une grande estime pour les chiens.



Un homme qui ne croirait pas en Dieu me ferait l'effet d'un fiacre qui nierait l'existence des chevaux qui le traînent.



Le fils d'un coquin enrichi peut être un honnête homme, son gendre, jamais.



L'homme qui sait vivre est celui qui connaît tous les usages du monde et qui ne s'en écarte jamais. Mathusalem avait aussi sa manière de savoir vivre, ce n'était pas la plus mauvaise.



Memento homo quia pulvis es...

Si cet avertissement était gravé sur le front de tout chrétien en caractères indélébiles au lieu d'y être imprimé avec des cendres une fois par an, chacun regarderait son voisin et se dirait à l'oreille : « Pauvre diable, il « n'est que poussière, et il retournera en poussière. »



Le célibataire riche, qui dîne en ville tous les jours, est ce que l'on appelle un homme répandu ; le même, pauvre, est un pique-assiette.



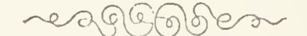
En dehors du père, de la mère, du frère et de la sœur, les liens de famille se règlent de la façon la plus simple :

Les proches parents sont ceux qui ont fait un brillant chemin. Les autres sont des parents éloignés.



C'est à la façon dont un domestique vous reçoit, mon cher Achille, que vous pouvez voir jusqu'à quel point son maître vous estime.

Charles Narrey.





MŒURS ANTIQUES

BANQUIER ATHÉNIEN ET RASTAQUOUÈRE

Les services que le banquier rend au public, en favorisant l'esprit d'entreprise et le développement du crédit, lui ont valu de tout temps une véritable considération. Les Grecs tenaient sa profession en haute estime. A Athènes, quoiqu'elle ne fût exercée que par des affranchis, on ne mit jamais en doute leur probité. Chacun leur confiait son argent, aussi bien le citoyen riche, auquel l'ambition politique ne laissait pas le loisir de faire valoir ses fonds, que le négociant forcé par de fréquents voyages de déposer les siens en lieu sûr, au lieu de les laisser dormir improductifs pendant son absence, ou exposés à la gueule du loup. Toute maison de banque était d'ailleurs garantie et cautionnée par des commanditaires, qui la soutenaient de leur crédit, partageaient le profit et la responsabilité, et, en cas d'insuccès, se chargeaient de la liquidation. Il fallait, pour réussir dans le métier, beaucoup de flair, un mélange habile de hardiesse et de prudence. On ne pouvait guère compter sur la bonne foi des gens ni sur l'appui des lois. Quant à recourir aux tribunaux étrangers, si le débiteur a pris la fuite, comment y songer ? Aussi le banquier ne prête-t-il que sur gages, bijoux, coupes et couronnes d'or, et à courte échéance. Rédacteur et dépositaire des contrats commerciaux, il recrute surtout sa clientèle parmi les armateurs, les capitaines de navires et les

étrangers qui fréquentent le marché. Lorsque ceux-ci, après avoir longuement débattu leurs intérêts sous les beaux platanes de la place, ont fini par tomber d'accord, ils entrent chez lui, pour qu'il dresse l'acte. Chacune des parties y appose son cachet devant témoins et en reçoit un double, à moins qu'on ne préfère le laisser entre ses mains. On sait en effet qu'il suffit, pour le ravoir, de se présenter, fût-ce même la nuit.

D'ordinaire, sa maison était égayée et en partie dirigée par une femme active, intelligente, au courant des affaires. Tandis que les autres bourgeoises gaspillaient leur vie en commérages et dans une sotte oisiveté, l'épouse du banquier, associée dès le début à la fortune de son mari, en ayant gravi avec lui et pas à pas tous les degrés, le guidait de ses conseils, l'aidait utilement de son tact, de sa finesse, et diminuait, en les partageant, les soucis et les peines du foyer.

Après fortune faite, le banquier entrait dans la première classe de citoyens, celle des plus imposés, où il faisait souche de chevaliers et de triérarques. De cette façon, pas de féodalité financière, et on échappait aux rancunes populaires, car l'ignorant et le misérable, à la vue des gains énormes empochés par le manieur d'argent, ne tenant aucun compte des risques auxquels il est exposé et que son habileté déjoue, envient sa grosse fortune et ne peuvent se persuader qu'une telle inégalité entre eux et lui ne soit pas le fait de manœuvres frauduleuses.

Y eut-il chez les Grecs, comme partout, des banquiers indélicats? Le contraire serait trop étonnant. Il faut pourtant se garder, en jugeant des opérations tenues alors pour correctes, de leur appliquer la sévérité de notre code moral. Un procès qui fut plaidé à Athènes, en 394, va nous édifier à cet égard. En voici l'exposé rapide :

Pasion, affranchi d'Archestrate, qui lui avait cédé sa maison de banque, la dirigeait honorablement depuis quelques années, lorsqu'un aventurier grec, du nom de Sopœos, lui adressa son fils. Ce Sopœos, sorte d'intendant, de munitionnaire général très en faveur à la cour du roi de Pont, Satyrus, envoyait son héritier à Athènes dans un double but : le jeune homme s'y formerait aux belles manières et à l'élégance de la vie hellénique, tout en lui servant à recouvrer ses créances, à placer ses marchandises, à entretenir ses relations. Il l'adressa donc à Pasion avec une bourse rondelette, de bonnes lettres de crédit et deux navires chargés de blé. C'est plus qu'il n'en fallait pour lui valoir un excellent accueil. Pasion se mit

aussitôt en devoir de le lancer, de lui procurer amis et plaisirs. Le nouveau débarqué accepta le tout de grand cœur, trouvant que les banquiers d'Athènes étaient d'aimables gens, et se mit sans retard à jouir de la vie dissipée et luxueuse qu'offrent les grandes villes à qui a beaucoup d'argent à dépenser. Éveillé dès l'aube par les gens de la campagne qui entraient en chantant dans les rues, leurs denrées aux bras, il déjeunait rapidement d'une croûte rotie trempée dans le vin pur et courait au Pirée expédier les affaires de son commerce. Au retour, il s'arrêtait dans quelque boutique de parfumeur, d'orfèvre ou de barbier, ouverte à tout venant autour de l'Agora, pour y apprendre la nouvelle du jour, le scandale de la nuit, entendre aiguiser la médisance contre le prochain. De là il rentrait changer d'habit, se parfumer, faire briller l'émail de ses dents et, paré de fleurs aux oreilles, une cigale d'or piquée dans les cheveux suivant la mode, une canne torse à la main, il rejoignait de jeunes viveurs qui aimaient, comme lui, à manger leur argent en bonne compagnie. On leur servait à dîner de savoureux poissons au safran ou aux herbes odorantes, du chevreau cuit avec art entre deux plats et fondant sous la dent, des gâteaux, des figues, du miel exquis, le tout arrosé de vin de Chio ou de Naxos. Cette vive et bruyante jeunesse, ainsi lestée, se répandait ensuite par la ville, où les spectacles ne lui manquaient pas : tribunaux, assemblées politiques, représentations théâtrales où, trouvant la pierre ou le marbre trop durs, ils se faisaient apporter des carreaux par un valet, afin d'être assis plus mollement, expositions dans les temples de tableaux ou de statues, autant de divertissements chaque jour renouvelés. Dans l'après-midi, on allait souvent, avec la foule des oisifs et le beau monde, se promener sur le bord de l'Ilissus ou autour de la ville, et jouir de l'extrême pureté de l'air ainsi que des aspects changeants qu'offre la campagne. Mais c'est au festin qui termine la journée, devant la chair succulente d'un cochon de lait, dorée et rôtie à grand feu, que la joie éclate en liberté. Chacun s'y assied couronné de roses fraîchement cueillies et parfumé d'essences précieuses. Le plaisir de la table est égayé par les joueuses de flûte ou par un artiste qui déclame les beaux vers de quelque poète ; après quoi l'on danse avec les gracieuses convives du banquet, les belles filles de Milet, de Lesbos, portées à la volupté par leur vocation et par l'influence du climat. Vêtues d'un voile blanc et bleu qu'elles soutiennent de la main droite, de façon à dérober aux regards quelques-uns de leurs charmes, elles bondissent en frappant le sol du talon

et découvrant les attraits si admirés dans la Vénus Callipyge. D'autres, dont la nudité se devine sous une peau de tigre, se balancent mollement, en agitant des crotales ou en élevant au-dessus de leur tête un tambour de basque garni de grelots. On ne rentre que tard dans la nuit, à la lueur des flambeaux, crainte d'être détroussé par les voleurs, en dépit des Scythes chargés de la police.

Taillé en hercule, avec des traits fiers et vigoureusement accusés, le fils de Sopœos avait de quoi plaire. Bientôt les courtisanes les plus en vogue lui ouvrirent leur porte, l'admirent au nombre des amis chargés à frais communs de la dépense de leur maison. Elles l'appelaient *mon petit frère*, le flattant d'espérances que leur bonté voulut bien parfois ne pas démentir. Doué de l'un de ces naturels qui suivent tous leurs mouvements sans scrupule, il se délectait auprès d'elles. L'ardeur orientale de son tempérament s'allumait à la vue de leur sein artistement découvert et des charmes dont il devinait la perfection à travers le tissu transparent de leur tunique. Quel attrait dans leur résistance et quelles délices dans leurs bras ! quel bonheur pour un jouvenceau qui n'avait caressé jusque-là que des esclaves trop complaisantes et mal peignées ! cela le changeait agréablement.

Du reste, il avait en lui-même assez de ressources pour égayer les intermèdes. Ce qui restait d'étrange en son accent donnait à ses moindres paroles une saveur originale : « Il a l'esprit rude », disaient ses camarades. Il fut pendant quelques mois le lion d'Athènes.

C'est peut-être à lui que l'on doit l'invention de la lettre de change. Apprenant un jour qu'un riche négociant, Stratoclès, doit aller dans le Pont faire des achats considérables, le fils de Sopœos l'aborde et l'engage à verser entre ses mains la somme destinée à ces achats et que les pirates pourraient lui enlever, offrant de la lui faire rembourser par son père. « Fort bien, dit Stratoclès, mais si votre père refuse de faire honneur à votre signature et que je ne vous retrouve plus ici à mon retour, à qui m'adresserai-je ? — A Pasion. » L'on va en effet chez le banquier et il endosse la lettre de change. Une autre fois, il charge un de ses commis de répondre en justice pour le jeune prodigue qui, dans un procès, court du danger pour ses affaires.

Tout va donc pour le mieux dans la plus agréable des villes, quand tout à coup éclate au Bosphore une révolution de palais qui précipite

Sopœos du pouvoir en prison. Ses biens sont confisqués et le roi fait mettre l'embargo sur les marchandises et sur les créances de son favori disgracié, Désespoir du fils, qui accourt auprès de son correspondant lui conter la déconfiture et le fâcheux vernis qu'elle a jeté sur lui. Pasion le rassure, compatit cordialement à sa douleur et lui conseille de remettre aux agents de Satyrus les marchandises et le peu d'argent qui lui restent. Quant aux sommes considérables déposées à la banque, bien entendu qu'il n'en soufflera mot ; il déclarera même publiquement que le banquier, loin d'être son débiteur, lui a avancé de l'argent.

Ainsi fut fait. Bientôt l'étourdi pour qui Athènes a perdu beaucoup de son charme depuis qu'il ne peut plus y mener grand train, s'aperçoit que chacun lui tourne le dos comme à un homme à la mer. Il lui semble que chaque lazzarone de la ville danse devant lui, pour le narguer, en chantant *la Fleur :* « Où est ma rose ? où est ma violette ? où est mon beau persil ? » Il se décide donc à partir pour Byzance. Avant de s'embarquer, il vient remercier Pasion de ses bons offices et réclamer l'argent confié à sa caisse. Toujours poli, quoiqu'un peu embarrassé, le banquier déclare qu'il a disposé des fonds : il fallait le prévenir ; comment rembourser ainsi à l'improviste ! L'autre, à qui cette réponse a mis la puce à l'oreille, veut en avoir le cœur net et adresse à son facétieux correspondant deux de ses amis, dont l'un Ménexène, est citoyen.

Ici volte-face complète ; Pasion affecte une surprise extrême. Que lui veut-on ? il n'a rien reçu, ne doit rien. C'est à lui, au contraire, que l'étranger, d'après son propre aveu, a emprunté 300 drachmes.

Que répondre à cela ? Pas de titre et le dépôt n'a eu pour témoin que le caissier, un esclave dont on ne peut invoquer le témoignage contre son maître. Impossible de poursuivre un fripon auquel on a si sottement donné des armes contre soi. Et puis, à quoi bon ? si Pasion est condamné, la restitution aura lieu au profit de Satyrus, entre les mains de ses agents.

Sur ces entrefaites survient un nouveau coup de théâtre. A la suite de l'un de ces caprices si fréquents chez les monarques de l'Asie, dont un regard tire l'esclave de la poussière ou l'y laisse retomber, Sopœos non seulement sort de prison, mais, plus en faveur que jamais, il va marier sa fille au fils de son prince. La nouvelle s'en répand au marché avec la rapidité de l'éclair. Voilà qui change la situation et qui pourrait bien forcer Pasion à financer !

Un banquier ne s'y résout que le plus tard possible et lorsqu'il ne peut faire autrement. Celui-ci, qui a plus d'un tour dans son sac, commence par faire disparaître son caissier Kittos ; ensuite, il accuse effrontément l'étranger et Ménexène d'avoir corrompu cet esclave et favorisé sa fuite avec six talents dérobés à sa caisse. L'habile homme ! Sans perdre de temps il traîne le fils de Sopœos devant l'archonte chargé de la police des étrangers, et demande à grands cris qu'on le jette en prison, s'il ne fournit la caution légale. On trouve cette caution ; Ménexène, qui probablement l'a fournie et qui s'est piqué au jeu, finit par dénicher Kittos, caché à Athènes dans un coin, tandis qu'on le cherchait jusqu'au fond du Péloponèse. Il l'amène en conséquence devant le magistrat, pour qu'il soit mis à la torture.

S'y opposer serait de la part de Pasion une maladresse qui établirait contre lui des présomptions défavorables. Voici donc la nouvelle ruse qu'il imagine : après avoir déclaré que Kittos n'est plus esclave, mais affranchi, et qu'on n'a pas le droit de lui infliger la torture, il consent, si on veut le lui rendre, à déposer une garantie de 40,000 drachmes. C'était en quelque sorte prouver sa connivence avec Kittos. Pasion s'aperçoit vite qu'il s'est engagé sur une fausse route et, revenant sur ses premières concessions, il fait dire à la partie adverse qu'elle peut interroger son caissier comme bon lui semblera. Sans doute il comptait sur l'article de la loi en vertu duquel quiconque faisait périr un esclave dans les tourments devait payer une indemnité supérieure à sa valeur réelle. Pour échapper à cette clause, on s'arrangeait habituellement de façon à étriller le patient sans l'écorcher trop ni lui rompre les os, crainte qu'il n'expirât sous le bâton.

Kittos d'ailleurs n'est pas un esclave des champs dont les reins, durcis à la fatigue, puissent sans inconvénient supporter une volée de bois vert ; c'est un citadin, un commis de banque, ayant déjà le langage, le costume d'un citoyen et capable de le devenir un jour. On lui doit bien quelques égards. Pasion, de son côté, n'est pas sans craindre que la vue des instruments de supplice ne lui tire quelque aveu compromettant. Dès qu'il le voit pâlir, avant même que la corde et les verges n'entrent en danse, il change de ton : « De grâce, dit-il, ne le frappez pas. Je ne suis pas venu ici le livrer au bourreau. Transigeons plutôt. »

Rendez-vous est donc pris avec le fils de Sopœos, et leur rencontre a lieu dans un temple, à l'Acropole. Là, nouvelle comédie du banquier, transformé

en pénitent qui a honte de ses fautes, qui explique en pleurant les motifs qui l'ont entraîné malgré lui : que va-t-il devenir si on lui refuse le pardon, l'oubli, le secret! Personne n'aura plus confiance en sa maison ; c'en est fait de son crédit.

L'habitant du Bosphore fut touché, promit tout, à condition, s'entend, qu'on lui rendrait son dû. Trois jours après, second rendez-vous mystérieux, dans lequel Pasion offre d'aller ensemble régler l'affaire à l'amiable en présence de Satyrus, loin des commérages d'Athènes. Autant qu'on peut juger des choses à si longue distance, cette dernière proposition nous révèle les vrais motifs de la conduite du banquier et de toutes ses échappatoires. Évidemment il avait peur d'être obligé de payer deux fois, si le roi disgraciait de nouveau son favori. Les Athéniens tenaient fort à ménager un prince dont les États les alimentaient de grains et qui eût pu, à un moment donné, affamer leur ville. On ne saurait admettre qu'un financier aussi bien posé que Pasion, à qui sa profession rapportait, ses livres le constatent, plus de 10,000 drachmes par an, et qui en tirait presque autant d'une fabrique de boucliers dont il était propriétaire, se soit exposé à l'infamie et à la ruine pour escroquer trente ou quarante mille drachmes à un jeune prodigue. En tout cas, sa réputation ni son crédit ne souffrirent de ce procès et sa maison devint la première d'Athènes. Lui-même, après avoir obtenu le titre de citoyen, se retira comblé de biens et d'honneurs, laissant une fortune de 60 talents (330,000 francs), somme énorme pour l'époque. Il eut pour successeur non son fils, qui préféra la politique, ni même Kittos déjà établi ailleurs pour son compte, mais un autre de ses affranchis, appelé Phormion, un gaillard de sa trempe, capable de continuer son œuvre et qui, formé sous ses yeux à la pratique des affaires, tenait la caisse depuis le départ de Kittos.

A.-J. Pons.



REMARQUES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

On n'est éloigné par rien, autant que par les rapprochements forcés.



Que l'ironie ne soit pas si fière! Elle aussi peut être ridicule. Elle l'est même presque toujours, lorsqu'au lieu de jaillir de la situation ou de l'objet, elle est devenue le masque d'une intelligence incomplète et mesquine, ou l'habitude d'une nature d'envieux.



Quand nous attendons le temps, il n'en finit pas ; mais quand c'est lui qui nous guette, sa vitesse vaut la foudre.



Que deviennent, où s'en vont, Seigneur! toutes ces beautés d'idéal et de charme, entrevues une fois! toutes ces formes, ces figures de délice, qui, dans la rue, au sortir du théâtre, nous ont paru notre rêve lui-même sortant de ses limbes confus, et marchant dans le corps d'une femme, nous souriant par ces yeux de velours, nous parfumant de ces chevelures.....



Il y a dans la parodie un danger que l'on ne soupçonne guère. Le solennel M. Joseph Prudhomme est plus généralement admiré et goûté qu'on ne le pense. Tel qui croit faire rire en le reproduisant, en est quitte pour éveiller la sympathie et l'estime des gens qui trouvent cela fort beau.



Malgré tant de poèmes et de romans sur l'amour, ce qui charme d'abord l'homme dans sa jeunesse, c'est l'éveil de la vocation... Ce qui lui aide le mieux à subir son déclin, c'est le métier de toute sa vie.



COSTUME ESPAGNOL

La Vie élégante.

Typ. A. Quantin.



L'amour dépendrait donc presque autant des lieux que des personnes, puisque nous aimons mieux les gens en nous souvenant d'eux, là où nous les avons aimés, qu'à les retrouver n'importe où en personne.



Autrefois, on était *Parisien* de par la netteté du langage et la tournure de l'esprit... Aujourd'hui on semble ne plus l'être que par de certains *faits* dont vous seriez le centre : scandales, rengaines, parodies... et même dégradations et platitudes, dont l'imitation est plus facile pour la province et l'étranger, que celle du piquant et de la justesse d'autrefois.



Il est hors de discussion que Paris consacre l'esprit ; mais il estampille aussi la sottise.



Les gens qui ont de l'esprit qui n'en est pas, ont pour admirateurs le faux goût et les cerveaux étroits. Rien ne se perd dans la nature.



Quelque chose de courageux pourrait à l'occasion venir d'un lâche, et quelque trait spirituel sortir d'un sot. Des gens communs, tout doit être à jamais commun.



Vous aurez beau faire en toute occasion pour le mieux, votre départ sera, aux yeux des autres, une délivrance et une espérance. L'homme est tout intérêt et la vie tout changement.



On souffre des maux plus aigus par les bêtes que par les cruels. On peut faire comprendre sa férocité à un féroce, mais point sa bêtise à une bête.

Louis Dépret.

LE MONDE ET LA MODE



L'ANNÉE finit et la prochaine ouvre au plaisir ses portes toutes grandes. Le carnaval est là, apportant son contingent de folles gaietés, préface bruyante de la saison mondaine.

Certes, le carnaval n'est plus ce qu'il était autrefois. C'est à peine si le souvenir pâli de ses fêtes resplendissantes, de ses ivresses joyeuses et de ses tapageuses orgies, survit à l'oubli. C'est à peine si quelques intimes réunions égrenées de Noël au Carême se font le faible écho des joies disparues. Les der-

niers jours seuls subsistent encore un peu. Ces *jours gras* marqués de temps immémorial par les bals costumés.

Splendide entre tous, le bal costumé est la dernière épave de notre magnificence. Le faste du passé semble un instant revivre avec son cortège superbe de pompes fabuleuses et de luxes éblouissants. C'est une résurrection des cours merveilleuses de nos ancêtres, de ces cours fantastiques et fantaisistes où trônait le Roi de la Basoche, le prince d'Amour et la Reine échevelée des Fous et des Ribaudes.

Le travestissement est de tous les siècles. Il naquit aux saturnales de Rome et il régnait en Grèce. Dans les cours raffinées de la Renaissance, le masque vint lui joindre une saveur drôle, le piquant de l'intrigue, l'attrait du mystère, le ragoût d'*imbroglio*, mis en faveur par les patriciennes républiques d'Italie et par les principiculets qui, à cette époque, menaient les arts et le monde de leur main fine et sanguinaire. Les Médicis importèrent en France ce goût du bal masqué et le travesti dès lors, avec les réjouissances du carnaval, monta de la rue au palais.

Ce fut sous Louis XIV une folie. Le roi Soleil ne dédaigna point les plus mythologiques emprunts aux costumes superbes par lesquels en sa jeunesse, il se plut à éblouir ses humbles sujettes.

Après cela, la Régence et ses orgies introduisirent au Palais-Royal les galantes parodies : l'Olympe caricaturé dépouilla l'imposante majesté que lui avait gardée Louis XIV. Louis XV et ses favorites poussèrent si loin le sentiment du fabuleux, qu'ils mêlèrent volontiers à leurs coquets falbalas les atours mythologiques. Marie-Antoinette leur préféra le *Domino*, que l'on connaissait déjà du temps des Valois. Ce fut le manteau sombre qui succéda au manteau « couleur de murailles », pour abriter toutes les intrigues, l'amour comme le drame.

Mais l'histoire du *travesti*, du *déguisement* si l'on préfère, prendrait tout un volume : venons-en donc tout de suite au travesti moderne, celui qui nous occupe spécialement, et dont les coquettes magnificences suffisent à remplir ce chapitre.



Le *travesti* est le corollaire charmant de la robe de bal. Ses magnificences empruntées à tous les siècles, comme à toutes les fantaisies, sont

sans bornes. La coquetterie peut s'en donner à cœur joie : tous les luxes lui sont permis, toutes les audaces autorisées. De sa main blanche, elle peut



DOMINO.

cueillir à pleines gerbes dans le champ des splendeurs passées. Nulle pierrerie n'a trop d'éclat pour briller à son front, nulle fleur trop de parfum pour s'épanouir grisante dans les longues guirlandes de ses jupes de gaze. Le soleil, si elle pouvait l'atteindre, resplendirait à sa poitrine, ne

dédaignant pas d'éclairer son triomphe, et la robe couleur de Lune de la princesse Peau d'Ane, les ailes bleues de l'oiseau couleur du temps, les perles égrenées sur la tunique rayée d'or de Cléopâtre, conviennent également à sa parure rayonnante.



COSTUME DE SPHINX.

L'extravagance n'est point à redouter. L'originalité doit se marier à la richesse dans un costume bien compris. L'étrange lui donne une saveur capiteuse et la hardiesse est sa première qualité.

La couturière ne suffit pas toujours pour concevoir le *travesti*. Souvent le dessinateur est appelé au conseil. De très grandes dames demandent au crayon magique de Grévin la faveur d'une invention, quelqu'un de ces

étonnants caprices qui transforment la femme, la transfigurent en lui donnant un aspect fantastique d'Elfe, de Follet ou de Diablotin.

C'est que c'est une grosse affaire ! Apparaître au bal dans l'apothéose d'un costume inédit et sans rival ! Le secret, soigneusement gardé, ajoute le parfum du mystère aux grâces irrésistibles d'une coupe un peu risquée. On se souvient encore de l'entrée victorieuse de Salammbô, franchissant avec l'audace souveraine de la beauté triomphante les salons des Tuileries.

Certains costumes en effet font date. Ceux-là ne paraissent qu'une fois pour s'éclipser à jamais. Leur succès est tel, qu'ils ne peuvent plus être osés. D'autres, très gracieux, tombent dans la vulgarité.

C'est ainsi que l'on a abusé des costumes Louis XV, très seyants et très faciles à imiter ; toutes les femmes les ont portés. On a brodé toutes les variations sur le thème primitif. Cela fourmille à tous les bals : marquise, laitière, jardinière, soubrette, fermière... que sais-je? La bourgeoise seule est exclue du répertoire : ce qui prouve une fois de plus qu'entre la grande dame et la paysanne la femme n'existe pas. Celles-là même qui appartiennent à la classe intermédiaire la désavouent volontiers, cherchant au-dessus ou au-dessous le type de leur grâce, le rêve de leurs atours.

En règle générale, on doit choisir son costume un peu suivant sa figure. Plus encore qu'en toute autre occasion, la parure doit s'harmoniser à la femme. Blondes, les jolies disciples de la marquise de Pompadour ; brunes, les Manolas, Catalanes, Sévillanes et Aragonaises.

Depuis Musset, l'Andalouse au teint bruni fait prime dans tous les bals. Il y a pourtant de jolies Espagnoles aux tresses dorées, témoin Marcella Sembrich, si gentille dans son travestissement de Rosine, avec sa jupe pâle aux bouffettes roses, semées comme de grosses pastilles veloutées sur le satin des volants, son figaro collant de satin groseille grelotté d'argent, et son écharpe couleur de rubis, nouée sur le flou de la jupe écourtée.

Bal travesti ne veut pas dire bal masqué. L'un va pourtant fort bien avec l'autre, et le masque complète plus d'un costume. Le Domino, cette cagoule de satin noir, la sombre chrysalide sous laquelle jadis on cachait les costumes de Bayadère, de Rose Moussue, de Papillon ou de Bengali, destinés à apparaître seulement aux premiers rayons roses de l'aurore, a

pris aujourd'hui les gentilles proportions d'un véritable costume. Même pour un instant, la femme ne sait se résigner à être disgracieuse. Ces plis rigides, cet aspect sombre de fantôme, cette chemise monacale, serrée par une corde d'or sur une ceinture indécise, la Parisienne la repousse avec horreur, avec terreur ! Ce n'est point une nonne, cette aérienne libellule aux ailes décevantes. Si elle veut une chrysalide, il faut que cette chrysalide soit coquette. Le Domino n'est plus qu'un camail posé sur une robe de bal ; le capuchon une dentelle attachée avec un art infini sur les boucles du chignon par une touffe de roses, une flèche de diamants ou un papillon aux ailes de pierreries.

Le Domino noir n'est qu'un prétexte pour faire ressortir la blancheur des épaules. Ivoire semé d'énormes pastilles sombres, il s'ajuste avec grâce sur une jupe de dentelles blanches ou noires, écourtée de façon à laisser admirer la finesse du pied mignon, le bas de soie incarnat constellé d'or serrant la cheville, dans la pantoufle en satin noir de Cendrillon.

Arlequine garde toute sa mutinerie chatoyante. La batte est un sceptre entre ses doigts fuselés. Colombine, la suprême coquette, invente chaque jour de plus séduisantes métamorphoses. Cléopâtre, la volupté ; Velléda, l'idéale ; Sapho, l'amoureuse poésie ; Sémiramis, la vaillance ; Vénus, la beauté ; Junon, la majesté ; la reine de Saba, la splendeur ; Marie Stuart, la galante poésie ; Isabeau, Diane de Poitiers, Anne d'Autriche, Marie Tudor, La Vallière, Montespan, Châteauroux, Du Barry, la dauphine Marie-Antoinette et la créole Joséphine, toutes les célèbres et toutes les belles, ressuscitent tour à tour, idéalisées ou parodiées.

Mais à tout cela je préfère mille fois le caprice d'un costume spécial. La fantaisie, avec ses mille facettes éblouissantes, écrase la réalité. L'idée flotte comme une sorte d'âme immatérielle, de mythe divin, sur la création folle et gracieuse. Voyez ce Sphynx qui n'emprunte aux sphynx de pierre que son bandeau rutilant, ses hiéroglyphes indéchiffrables. Sa jupe de dentelle, adorable de modernité, frémit sous le corselet de drap d'or strié de pierreries. Les escarboucles luisent à son front, versant la fantasmagorie d'une lueur infernale à ses prunelles veloutées.

Celle-ci, c'est madame Satan. Au satin pourpré de sa jupe flamboie la braise incandescente. Son diadème est de rubis, son sceptre une fusée. Celle-là est la poésie : habillée de saphyrs, sa tunique couleur de lune aux reflets azurés est plus légère que la brume du matin ; l'Hyacinthe

couronne ses cheveux blonds et sa main effleuille des roses. Cet autre est le Million, l'adoré du jour : l'or étincelle à son corsage, les diamants coulent en flammes irisées sur ses épaules, les ducats de Venise se mêlent dans sa chevelure dénouée aux sequins d'Arabie.



COSTUME DE CABARETIÈRE.

Le Jour blond éclate éblouissant dans l'écharpe d'Iris, donnant la main à sa jumelle la Nuit, toute voilée dans ses crêpes constellés d'étoiles.

L'Hiver, duveté de cygne sous une grêle de cristal, resplendit dans son éclat d'hermine et de neige, à côté de l'Été, noyé de soleil, avec ses traînées d'épis mûrs, ses gerbes de coquelicots et sa moisson de bluets.

Le Printemps, c'est la jeunesse ; sa robe est d'azur, aérienne sous une jonchée de roses.

L'Automne, c'est la mélancolie, une pensée au front, ailée de larges pétales de velours sombre ; ou bien l'orgie avec sa couronne de bac-



COSTUME DE CENDRILLON.

chante, ses pampres jaunis et ses grappes vermeilles, offertes aux lèvres avides.

La Presse, la Finance, les ministères tombés et les pouvoirs qui se lèvent ont leurs représentants comiques dans nos bals masqués aussi bien qu'aux revues de fin d'année. Le dernier mot est souvent pour ceux-là, car la gaieté du moins n'a pas perdu chez nous ses droits de souveraine.

Les animaux glapissent leur concert gémissant, les oiseaux battent des ailes sur les jupes de gaze. Les fleurs s'épanouissent en vivantes incarnations, les pierreries miroitent, décevantes comme la damnation au fond de la cassette infernale. Athènes secoue son peplum de pourpre ou



COSTUME D'ARLEQUINE.

d'hyacinthe ourlé d'or, et Byzance déploie son faste de décadence. Les poésies d'Ossian offrent leur front de neige, et celles de Bulbul leurs roses au cœur brûlant. Les prêtresses d'Isis se drapent de leurs voiles de gaze étincelants, et les Vestales de leurs blanches tuniques. Les féeries du Japon le disputent aux plumes éclatantes des filles de Taïti, à la peau ensoleillée, aux formes de Vénus. Toutes les beautés et toutes les splen-

deurs éclosent comme dans le jardin magique de la reine des fées. Le Salon devient pour un jour le royaume de Mélusine, où se succèdent les métamorphoses gracieuses, les incarnations radieuses et les enchantements divins. L'idéal et le terrestre, le Paradis et l'Enfer, le fantastique et le réel, le rêve et la vérité, l'abominable et le divin, l'horrible, le ridicule et le sublime, tout, depuis les pourceaux d'Ulysse jusqu'à l'adorable fiction qui papillote dans un songe, la rose agonisée au sein d'Agnès, se confond dans la délicieuse cacophonie d'un bal *travesti.*

MAGALI.



L'Éditeur-Gérant : G. DECAUX. Paris. — Typ. A. QUANTIN.

TABLE DES MATIÈRES

JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1882

PREMIÈRE ANNÉE. — TOME DEUXIÈME

TEXTE

15 JUILLET. — PREMIÈRE LIVRAISON.

15 AOUT. — DEUXIÈME LIVRAISON.

15 SEPTEMBRE. — TROISIÈME LIVRAISON.

15 OCTOBRE. — QUATRIÈME LIVRAISON.

15 NOVEMBRE. — CINQUIÈME LIVRAISON.

15 DÉCEMBRE. — SIXIÈME LIVRAISON.

GRAVURES

15 JUILLET. — PREMIÈRE LIVRAISON.

15 AOUT. — DEUXIÈME LIVRAISON.

15 SEPTEMBRE. — TROISIÈME LIVRAISON.

15 OCTOBRE. — QUATRIÈME LIVRAISON.

15 NOVEMBRE. — CINQUIÈME LIVRAISON.

15 DÉCEMBRE. — SIXIÈME LIVRAISON.


A. Quantin imprimeur
r. St Benoît, 7, à Paris





